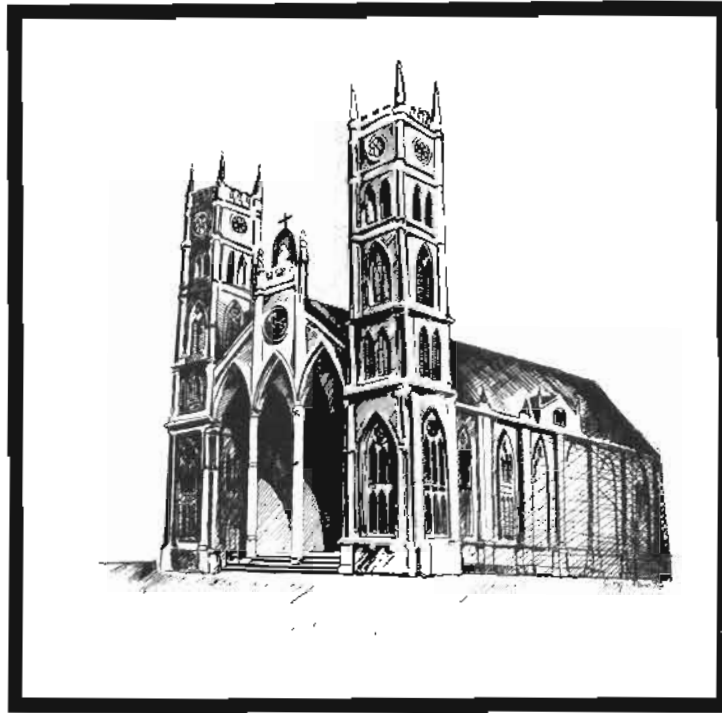


• album souvenir •
325ème



Sainte-Anne-de-la-Pérade
1667-1992



PREMIÈRE PARTIE

Dédicace

En hommage à nos ancêtres



Gaby Larose

Sur l'écran de l'Histoire, trois cent vingt-cinq années se sont déroulées et dans le générique de cette épopée historique, nous retrouvons les noms des vieilles familles de chez-nous; ceux qui étaient là au début, et dont les descendants figurent toujours parmi la population d'aujourd'hui.

Afin d'offrir à ces familles un hommage justement mérité, le Comité de l'Album Souvenir est heureux de dédier ce volume aux «Familles Souches de Sainte-Anne de la Pérade»; à tous ces valeureux pionniers qui, armés d'une foi profonde, et d'un courage à toute épreuve ont jeté dans nos terres la semence qui a fait germer et grandir une magnifique paroisse, heureuse et fière de célébrer en cette année mille neuf cent quatre-vingt-douze ses 325 ans d'histoire.

Parmi ces familles nous citons: les Ricard, les Tessier, les Leduc, les Vallée, les Baribeau, les Lebœuf, les Rivard, les Roy, les Richer-Lafèche, les Baril, les Laquerre, les Trottier, les Gendron, les Gervais, et bien d'autres encore.

À vous tous, braves citoyens, nous souhaitons que votre nom et votre race se perpétuent encore longtemps par delà les siècles.

Que «Demain» soit enrichi des souvenirs précieux du passé, et s'achemine vers un avenir des plus prometteurs.

Le Comité de l'Album Souvenir,
Gaby Larose,
responsable

***Messages des
personnalités***

Premier ministre du Canada

Je suis heureux de transmettre mes salutations les plus cordiales à tous les résidents de Sainte-Anne de la Pérade à l'occasion des célébrations soulignant le 325^e anniversaire de fondation de leur municipalité.

Ces fêtes vous permettent de commémorer le souvenir de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui ont choisi Sainte-Anne de la Pérade pour s'y établir et y constituer une communauté dynamique et prospère. Chacun à votre manière, vous avez su mettre en valeur le patrimoine que vos courageux prédécesseurs vous ont légué. En réaffirmant votre appartenance à Sainte-Anne de la Pérade et votre foi dans son avenir, vous contribuez à préserver et à enrichir le caractère unique de votre localité, tout en participant à l'édification d'un pays harmonieux et fort où il fait bon vivre.

Au nom du gouvernement canadien, je vous rends hommage pour votre esprit civique et vous offre mes meilleurs vœux de bonheur et de prospérité.

Brian Mulroney



À la population de Sainte-Anne de la Pérade,

Depuis trois cent vingt-cinq ans maintenant, Sainte-Anne de la Pérade s'épanouit et rayonne sur le plan régional, grâce à la persévérance de ses citoyens et de ses citoyennes et à l'attachement qu'ils montrent pour leur coin de pays. La profonde détermination à réussir qui les caractérise, témoigne de la vitalité du peuple québécois. Aujourd'hui, leurs efforts s'ajoutent à notre entreprise collective d'édification du Québec.

Au nom de tous les Québécois et Québécoises, je désire partager avec vous, ce moment de fierté légitime et vous adresser mes vœux de prospérité et de succès.

Robert Bourassa



À Sainte-Anne de la Pérade, on aime bien se souvenir. Grâce à l'initiative de plusieurs historiens locaux, des publications ont fait connaître les activités familiales, politiques et religieuses des ancêtres qui ont bâti et fait croître la municipalité et la paroisse.

Que de chemin parcouru depuis l'arrivée, en 1667, du seigneur Michel Gamelin et des premiers concessionnaires de lot! Les fêtes du 325^e anniversaire permettront de rappeler ce passé et de rendre hommage aux familles et aux personnes qui ont été au cœur de la vie municipale et religieuse. Je souhaite qu'on trouve là une occasion d'intensifier encore la fraternité et le désir d'engagement en vue de bâtir un avenir digne du passé.

Que le Seigneur fasse descendre sur la population actuelle de Sainte-Anne ses plus abondantes bénédictions!

Laurent Noël
Évêque de Trois-Rivières

Février 1991.



Chers amis,

C'est avec plaisir que je désire m'associer à tous les Péradiens et Péradiennes, pour souligner le 325^e anniversaire de la municipalité de Ste-Anne de la Pérade.

Je souhaite que ces festivités suscitent en chacun de vous, ce sentiment d'appartenance, d'où origine le dynamisme et l'essor d'une collectivité.

Que la fête commence et que votre participation soit le présage de bien d'autres années à venir, remplies de prospérité à la mesure de ce que vous méritez.

Michel Champagne,
Député de Champlain et
Secrétaire Parlementaire du Ministre des Forêts.



Que de merveilleux souvenirs sont demeurés dans la municipalité de Sainte-Anne de la Pérade, minutieusement bien gardés derrière ses 325 années d'histoire. Chacune de ses décennies a été marquée par un ou des événements, parfois plus effacés, parfois plus accentués.

Je voudrais rendre ici un hommage tout particulier à tous ces architectes de l'histoire, ceux et celles qui nous ont précédés, qui ont bâti et qui ont touché le sol de Sainte-Anne de la Pérade il y a trois cent vingt cinq ans. L'héritage qu'ils et qu'elles ont laissé à leur descendant(e)s témoigne de leur aptitude, de leur capacité et de leur compétence à promouvoir la culture sous toutes ses formes.

Que les festivités entourant cet anniversaire soient enrobées de succès, qu'elles permettent à chacun et chacune d'entre nous de faire un temps d'arrêt et de prendre le temps d'apprécier le travail laborieux de nos ascendants à sa juste valeur.

Pierre A. Brouillette, M.A.N.



325 ans d'existence! 325 ans d'efforts! 325 ans de foi!
325 ans de vie réalisée par ces milliers de Périadiens
qui ont joué leur rôle dans la continuation du monde.
Oeuvres simples, recommencées chaque jour, chaque année, mais
vraiment le coup de pouce qui fait avancer l'humanité dans le
plan de Dieu sur le monde.

Et nous, en 1992, nous nous arrêtons à contempler
ces trois siècles. Nous en sommes émerveillés. La joie, la fierté et
la reconnaissance gonflent nos cœurs! Une vague de fraternité
envahit tout notre être.

Nous avons à continuer cette œuvre colossale;
à la perfectionner, à l'accomplir avec Dieu. Que notre vie soit
un progrès et un accroissement d'Amour à présenter à nos ancê-
tres périadiens en cette année jubilaire.

Votre ancien curé,

Chanoine Charles-Henri Lapointe
Président d'honneur
Fêtes du 325^e



Maurice Cossette, curé

Plus que jamais, en 1992, nous réalisons que notre terre demeure un monde à bâtir. Le coin du globe où nous vivons, un pays à construire, et les humains que nous côtoyons, des voisins à mieux connaître et des frères à aimer.

Le passé nous rappelle l'héritage reçu pour mieux établir notre projet. Nous ne vivons pas pour gober sans cesse la production de nos devanciers et dilapider les ressources qu'ils nous ont préparées.

Les noms glorieux des La Pérade, de Verchères, de la Naudière, de Suève et Gamelin évoquent le souvenir des premiers seigneurs de notre patelin. Tous ardents bâtisseurs, souvent fonceurs et batailleurs. Les Tessier, Ricard, Gendron, Lévesque, Roy, Picard et autres premiers colons de La Pérade ont peiné, défriché, cultivé et bâti. Et la plupart ont élevé des enfants au sens fort du verbe élever, faire monter haut et en vue. Le souvenir de ces pionniers nous édifie, leur mémoire nous fait honneur.

1992, c'est la fête! Il y a de quoi célébrer. Des efforts soutenus et de la misère partagée. Des succès discrets ou éclatants, plus de trois siècles de labour au cours desquels des hommes et des femmes, chez-nous, ont tracé des sentiers, ont ouvert des chantiers, et fièrement, nous ont montré le chemin d'une vie féconde et épanouie, sur un sol riche et fertile, dans un environnement naturel plein de vie et de promesses.

1992, c'est la fête! La foi de nos ancêtres nous a légué un temple majestueux, objet de notre fierté, mais surtout des valeurs humaines et chrétiennes qui constituent la source principale de nos joies les plus profondes, de nos petits bonheurs quotidiens.

Péradiens, Péradiennes, c'est la fête! Partageons notre joie de vivre ici et crions notre fierté. Puis, préparons-nous à relever nos manches et restons à la tâche. J'en vois déjà d'autres qui se préparent à NOUS fêter!

Maurice Cossette, curé



C'est ici en 1905, sur les bords de la rivière Sainte-Anne dans ce foyer de vertus traditionnelles qu'était la ferme ancestrale que Raymond Douville a vu le jour.

Si aujourd'hui son œuvre est considérable et fait autorité, il en doit peut-être les prémises à son petit-cousin Mgr Albert Tessier qui, tôt, lui inculqua le goût de la recherche, le culte des anciens, et la passion des vieux documents. Patiemment, depuis 1930, il a fait revivre le passé de nos gens que le temps n'avait pas réussi à abolir.

Après un stage comme journaliste aux Éditions «Albert Lévesque», il revient à Trois-Rivières en 1933 où le réclame le «Bien Public». Pendant plus de 25 ans, de concert avec Clément Marchand il anime cette Maison où paraissent bientôt deux collections historiques, celle des pages trifluviennes et de l'histoire régionale.

Sa réputation d'écrivain et d'animateur grandissait si bien que Duplessis l'invitait en 1959, à quitter son petit bureau de la rue Royale pour occuper celui de sous-secrétaire de la Province de Québec.

Les années qu'il y demeura furent marquées de contributions importantes aux prestigieux «Cahiers des DIX».

Après avoir été, en fin de carrière, l'archiviste de la Province, puis le conseiller spécial de l'Éditeur officiel, M. Raymond Douville quittait le haut fonctionnarisme pour s'engager à fond dans une autre merveilleuse aventure celle des cahiers péradiens des «Amis de l'Histoire» en compagnie de son ami le Chanoine Charles-Henri Lapointe.

Cette collection de brochures, commencée modestement en 1972, est devenue monumentale; elle compte aujourd'hui 65 titres publiés et une dizaine d'autres brochures sont en préparation. Pour sa part, M. Douville en a déjà signé une demi douzaine. Cette œuvre originale et bien diversifiée est l'une des plus importantes au Québec dans le secteur historique et patrimonial.

Sources *Extrait d'un texte de Clément Marchand
(Journal Découvertes, sept 1979)*

LES OUVRAGES DE RAYMOND DOUVILLE

La vie aventureuse d'Arthur Buies;
Albert Lévesque, Montréal, 1933.

Aaron Hart (récit historique),
Éditions du Bien Public, Trois-Rivières, 1938

Jean Riquart,
Éditions du Bien Public, Trois-Rivières, 1943.

Les premiers seigneurs et colons de Sainte-Anne
de la Pérade, (1667-1681),
Éditions du Bien Public, Trois-Rivières, 1946.

L'Odyssée d'un acadien dans les marines amé-
ricaine et française (hors commerce),
Éditions des DIX, Montréal, 1954.

Pierre Boucher,
(Coll. «Classiques Canadiens»), Éditions Fides, 1970.

Visages du vieux Trois-Rivières,
Éditions du Bien Public,
Trois-Rivières, 1955.

Maison de Gannes à Trois-Rivières,
(hors commerce), Éditions de DIX
Montréal, 1957.

En collaboration avec J.-D. Casanova:

La vie quotidienne en Nouvelle-France
(le Canada de Champlain à Montcalm),
Éditions Hachette, Paris, 1964.

La vie quotidienne des Indiens du Canada
à l'époque de la colonisation française,
Éditions Hachette, Paris, 1967.

Dans les cahiers d'histoire de la Pérade

- * Figures politiques de la Pérade
- * Un canadien errant natif de la Pérade
- * Nos premières mères de famille
- * L'ancêtre Pierre Morand
- * François Frigon
- * La Seigneurie de Sainte-Marie

Trente et un articles historiques dans Les Cahiers
des DIX, de 1948 à 1979.

Sources *DÉCOUVERTES, vol 2 — page 138*

Quand on me demande pourquoi je m'intéresse toujours passionnément à ma paroisse natale, même si je n'y réside plus depuis mon adolescence, je réponds spontanément que c'est un sentiment tout à fait normal et que, d'ailleurs tous les Périadiens le partagent et s'en glorifient.

Nous avons tous constaté que plus nous nous intéressons à notre passé, plus nous interrogeons les papiers de famille de toutes les générations passées, plus nous méditons sur leur destin, nous voyons chaque fois renaître, par le souvenir, l'âme de tous les nôtres.

J'exhibe alors avec fierté, comme témoignage, la soixantaine de brochures qui, mieux qu'un froid monument, révèlent la richesse de notre patrimoine, que nous ne voulons pas laisser mourir.

C'est pour moi une vive émotion de constater que tous les Périadiens d'aujourd'hui s'unissent pour promouvoir et revivifier l'histoire de notre coin de terre, qui possède un passé si riche, évocateur et passionnant.

La nouvelle génération prend la relève, avec le même amour de leur petite patrie, le même enthousiasme, le même idéal.

Nous lui souhaitons une fructueuse moisson, et un agrément semblable au nôtre!

Raymond Douville



Gilles Devault

Souligner trois cent vingt-cinq ans d'histoire, c'est évoquer la vie de nos ancêtres qui ont surmonté les obstacles pour s'établir et fonder notre belle municipalité; c'est se remémorer la vie de ces pionniers basée sur la foi en Dieu, le respect de la famille, la détermination, le courage et la joie de vivre.

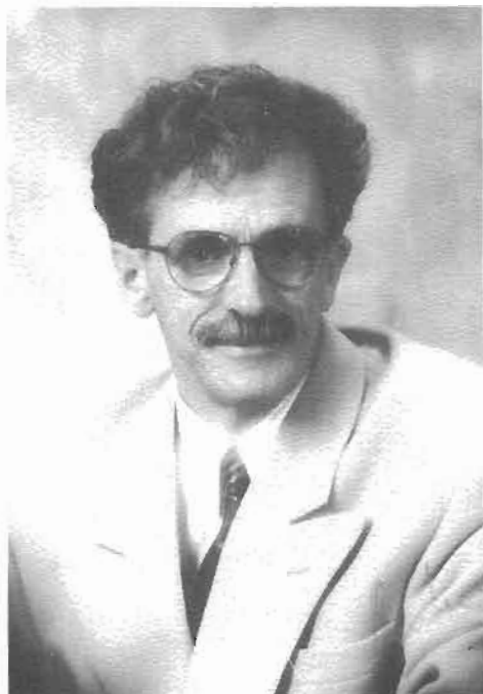
Les gens d'hier ont contribué à bâtir notre histoire municipale. Ceux d'aujourd'hui fournissent les efforts nécessaires afin de continuer d'améliorer notre qualité de vie, de permettre le développement social, culturel et sportif, de rendre notre belle municipalité plus attrayante et accueillante où il est très agréable de vivre.

L'album-souvenir relate l'histoire de ces hommes et ces femmes, des événements spéciaux et des changements de vocation économique survenus au cours des décennies.

Au nom des membres du conseil, je salue et remercie toutes les personnes qui ont généreusement contribué à rappeler à notre mémoire les hauts faits de notre passé.

Je vous invite, par la lecture de cet album, à vous retremper dans cette passionnante histoire qui est la nôtre.

Gilles Devault,
Maire.



Serge Gervais

Chère lectrice
cher lecteur.

Le comité organisateur des Fêtes du 325^e de Sainte-Anne de la Pérade se réjouit de voir son projet mené à terme. Nous ne pouvions fêter nos 325 années de vie paroissiale sans rappeler notre histoire.

Ce livre d'histoire nous permet de rassembler les mémoires de nos ancêtres; de rehausser leur fierté en témoignant leur passé tout en donnant un sens à leur vie qui est devenu pour nous une histoire.

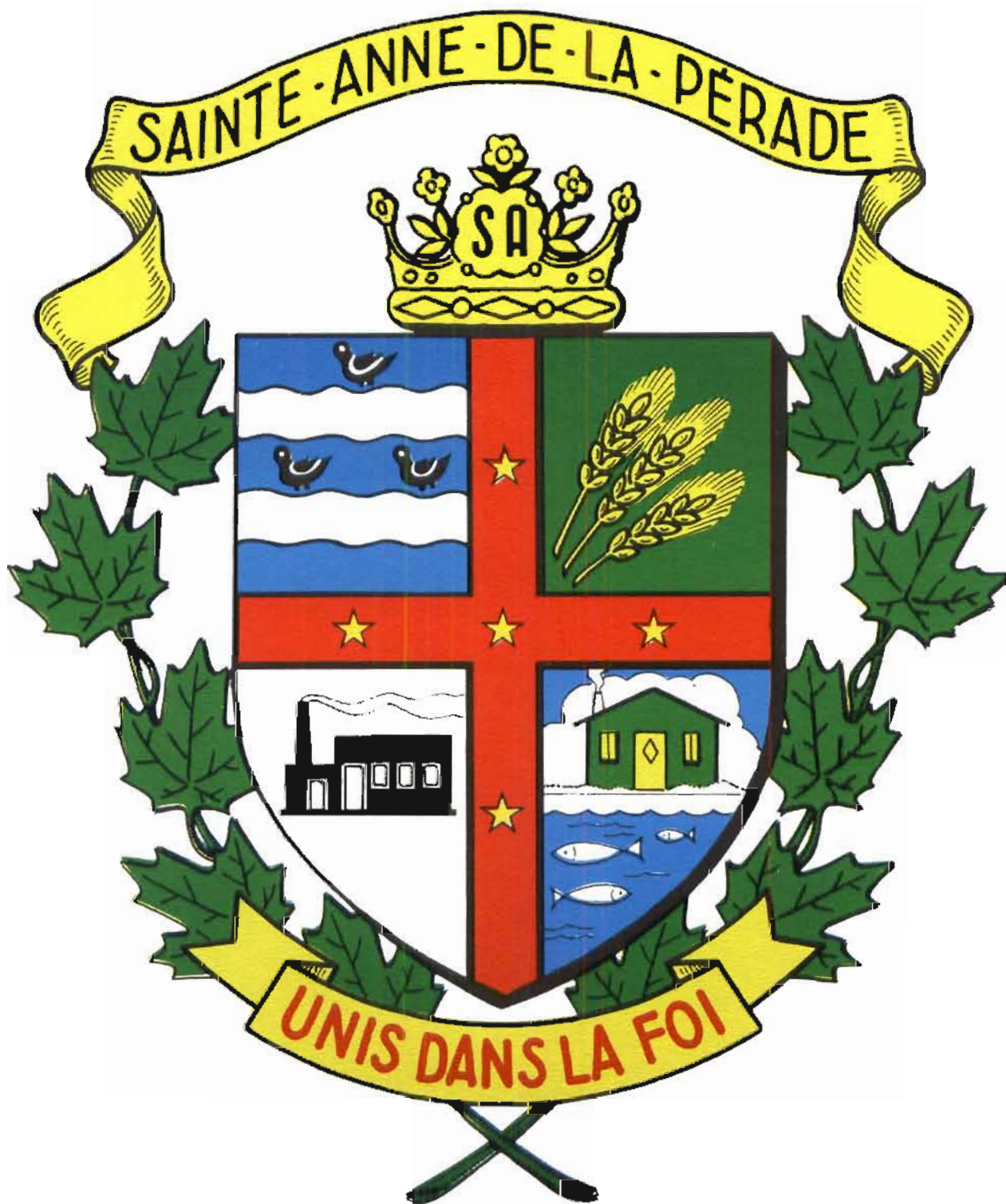
Depuis 1667, de nombreuses familles se sont succédées. En 1992, plusieurs d'entre-elles nous relatent leurs souvenirs qui seront demain l'histoire d'aujourd'hui.

Je souhaite que tous les péradiens et péradiennes se souviennent de cette année de festivités du 325^e.

Un grand merci à tous les bénévoles qui saurez rendre cette année mémorable par votre détermination et le souci de la réussite des fêtes.

Serge Gervais
Président des Fêtes du 325^e

***Les armoiries
de Saint-Anne
de la Pérade***



PRÉSENTATION:

Toute nation a son drapeau qu'elle exhibe aux jours de ses grandes fêtes qu'elle arbore sur ses monuments publics, qu'elle fait flotter sur ses navires qu'elle hisse sur les résidences de ses consuls à l'étranger, qu'elle déploie dans les grandes revues militaires, qu'elle place en des mains vaillantes à la tête de ses armées, afin d'exalter le courage de ses bataillons en leur rappelant ce qu'ils ont eu de plus cher ici-bas: la Patrie, avec sa touchante magie des souvenirs que ce nom évoque au sein de toute âme bien née. De même, toute province, toute ville, toute famille célèbre, tout personnage marquant possèdent leur blason, leurs armoiries, leurs armes, leur écusson et s'en servent pour se rappeler aux souvenirs de leurs peuples ou de leurs sujets.

Sainte-Anne de la Pérade, pour sa part, s'est composé un blason, un écusson que tous apprécieront au plus haut point. N'avons-nous pas intérêt à connaître cet emblème de ce que nous chérissons le plus au monde, de ce qui est capable de captiver notre esprit et de toucher notre coeur? Sous une forme très réduite, mais bien expressive et de compréhension très étendue, il évoque en nos âmes notre patelin, son histoire, ses fins et les grands projets de ses prédilections.

On pourrait, en effet, à propos de notre blason, se poser des questions en grand nombre. Disons, tout d'abord qu'il a reçu l'approbation des autorités religieuses et civiles de la localité. Je m'en tiendrai aux points qui visent: a) sa composition: b) légende ou blasonnement: c) explications: d) notes héraldiques: e) emploi: f) les égards que nous devons à notre blason.

SA COMPOSITION:

L'auteur est le sousigné, qui a soumis les armoiries au Frère Lévi Fortier F.I.C., héraldiste amateur. Celui-ci y a fait les retouches nécessaires, afin de les rendre conformes à toutes les règles de l'art. La disposition des diverses parties de nos armoiries est à la fois très heureuse et grandement instructive. Étudions-la avec amour: et, par nos constants efforts personnels et collectifs, travaillons réellement à lui faire produire tous ses fruits.

LÉGENDE OU BLASONNEMENT:

À la croix de gueules (rouge), chargée de cinq étoiles d'or (jaune), cantonnée (canton: surface des coins de la croix) au premier, des armes du Pierre-Thomas

de Lanaudière (1677-1757), qui sont d'azur (bleu) à deux fasces ondées d'argent (blanc), accompagnées de trois merlettes voguant de sable (noir), posées une et deux: - au deuxième, de sinople (vert) aux trois épis d'or (jaune): - au troisième d'argent (blanc) à l'usine fumante de sable (noir): - au quatrième, à la cabane de pêcheur fumante, de sinople (vert) fenestrée d'or (jaune), à l'onde, aux nuages et au ciel d'azur (bleu), aux poissons et la glace d'argent (blanc).

L'écu est timbré d'une couronne d'or (jaune), chargée du sigle «SA» (Sainte-Anne) de sable (noir). Sur listel d'or soutenu par deux branches d'érable de sinople (vert) et posées en sautoir en pointe (figure formée par deux objets croisés en X, tombant en pointe), la devise de gueules (rouge): «UNIS DANS LA FOI».

EXPLICATIONS:

Les armoiries de Sainte-Anne de la Pérade veulent évoquer son passé glorieux et dire son présent qui sera sûrement prolongé dans le futur.

- LA CROIX de gueules (rouge) qui domine et divise le champ (surface) de l'écu symbolise, et par sa couleur et par sa forme, la loi profonde des pionniers et des habitants actuels.

- Les ÉTOILES d'or qui surchargent cette croix rappellent quelques-unes des plus nobles figures qui ont laissé une marque profonde dans la paroisse: premiers défricheurs, hommes d'Église, artisans, artistes, chanteurs, sculpteurs, musiciens, écrivains, etc.

Le blason est comparé à un chevalier qui nous ferait face. Donc, sa dextre (droite) se trouve à notre gauche, et sa senestre (gauche), à notre droite.

- LE PREMIER CANTON (quartier droit supérieur de la croix) porte les armes des De Lanaudière, premiers seigneurs de la paroisse: THOMAS-XAVIER TARJEU DE LANAUDIÈRE, originaire de Guyenne (province du sud-ouest de la France). Né en 1664 - Officier du régiment de Carignan - Obtint la seigneurie de Sainte-Anne de la Pérade en 1672 - Mort en 1695 - Son fils, PIERRE-THOMAS (1677-1757) épousa MADELEINE DE VERCHÈRES.

La signification exacte des meubles (pièces du blason: fasces (bandes ondées) alérions (oiseaux sans bec ni pattes), les couleurs choisies - est difficile à découvrir après tant d'années.

- Pour ce qui est des alérions ou merlettes, leur origine, en héraldique remonte au temps des croisades (1095-1270). Souvent des chevaliers revenaient de leurs expéditions avec des peaux d'oiseaux exotiques. Ces peaux, bien entendu, ne portaient ni becs ni pattes, et figuraient sur le blason d'un propriétaire qui était allé aux Lieux saints.- D'où l'on peut raisonnablement supposer que des ancêtres des De Lanaudière ont participé aux croisades et ont transmis ce souvenir par leur blason.

- Le 2^e CANTON (à senestre gauche en haut) glorifie hautement nos premiers colons, nos semeurs de blé.- Le-vert (sinople) rappelle bien la terre productrice d'épis d'or.

- Le 3^e CANTON (à dextre, droit en bas) veut représenter tous les édifices historiques, toutes les industries anciennes et actuelles qui se sont développées sur notre territoire. Leur liste complète en serait longue. Mentionnons les principaux:

Maison natale de Mgr Laflèche - Église actuelle plus que centenaire - Manufacture d'allumettes - Manufacture de gants - Premier presbytère de Sainte-Anne - Manoir de Lanaudière, etc.

- Le fond argent (blanc) symbolise fort bien le rapport économique de ces industries variées. Le sable (noir) exprime la noblesse du travail manuel.

- Le 4^e CANTON (senestre, gauche en bas), sûrement le plus typique de la région, illustre l'industrie des «petits poissons des chenaux» (poulamons-tom cods).

- L'azur (bleu) du ciel et de l'eau - l'argent (blanc) des nuages, de la glace et des poissons signifient la richesse touristique que cette industrie saisonnière (décembre, janvier) apporte à Sainte-Anne de la Pérade.

- Le CIMIER (sommets) de l'écu est timbré (surmonté) de la couronne de la patronne de la paroisse Sainte-Anne, dont la dévotion est toujours populaire. Qu'on se rappelle la ferveur lors de la grande neuvaine annuelle, du 18 au 26 juillet, chaque année.

- Les deux branches d'érable de sinople (vert) symbolisent bien le patriotisme ardent qui a toujours animé les gens de la région.

- LA DEVISE - « UNIS DANS LA FOI », inscrite en gueules (rouge) sur un listel (banderole) d'or, dit la charité chrétienne, l'entente, l'entraide qui unissent les familles.

NOTES HÉRALDIQUES SUPPLÉMENTAIRES:

a) On notera qu'il y a deux MÉTAUX:

L'or et l'argent, et quatre COULEURS proprement dites; bleu (azur), rouge (gueules), vert (sinople), noir (sable).

b) Un grand principe veut que l'on ne mette jamais métal sur métal ni couleur sur couleur - Si cette règle n'est pas observée, comme dans le cas du blason des DE LANAUDIÈRE, il doit y avoir des raisons.

- Les meubles (objets, animaux et personnes) qui peuplent l'écusson doivent être STYLISÉS, c'est-à-dire très simplifiés, et non dessinés dans tous leurs détails.

EMPLOI:

Les explications qui précèdent nous montrent qu'un blason, tout comme un étendard ou un drapeau, est susceptible de rendre bien des services à qui sait le comprendre et l'employer à propos. Signalons quelques-uns des usages assez nombreux auxquels on fait servir un écusson. Ainsi, on l'appose ou on le fait figurer:

a) Au bas d'un document de valeur, d'un acte ou écrit important, dans le but d'en attester l'originalité, la provenance, l'authenticité:

b) Entête d'un ouvrage, d'un livre, pour souligner qu'on l'approuve, qu'on en revendique la paternité ou la propriété;

c) Sur une invitation utile faite par l'un des nôtres, afin qu'il en réclame l'honneur et en garantisse la bonne qualité;

d) Sur un monument remarquable, inspiré, commandé, exécuté par l'un des nôtres, en vue de rendre service à la société religieuse ou civile:

e) Sur un étendard, une bannière afin qu'ils puissent être portés comme emblème de la Société ou comme fanion de ralliement:

f) Sur l'en-tête du papier de correspondance - en haut à gauche, place d'honneur - à l'usage surtout de l'administration centrale, et souvent des membres d'une association quelconque, etc.

Apposé à propos, par qui de droit et en connaissance de cause, un écusson peut donc jouer un rôle, sinon toujours essentiel, du moins souvent fort utile.

LES ÉGARDS QUE NOUS LUI DEVONS

De ce que notre blason symbolise notre milieu, représente les objets qui lui sont les plus chers, orne le sceau qui lui rend de nombreux services, n'en résulte-t-il pas qu'il réclame de chacun de tous des égards particuliers. Est-ce que le mépriser, le mésestimer ne serait pas faire rejaillir le mépris, la mésestime sur tout ce dont il rappelle le souvenir?

Il convient donc éminemment que nous le traitions avec honneur, que nous en parlions avec sympathie, que nous ne nous en servions qu'avec un respect et à bon escient, que surtout nous vénérions les objets qu'il nous place sous les yeux, que nous le faisons, s'il y a lieu, respecter autour de nous. En outre, puisque **NOBLESSE OBLIGE**, ayons à coeur de justifier par notre conduite le bien fondé des choix que nos aînés ont su faire; montrons, par l'ensemble de notre vie, que nous savons tenir et porter bien haut et ferme le glorieux étendard qui nous rappelle le souvenir de nos devanciers et de nos contemporains **UNIS DANS LA FOI**. À ce signe, l'on reconnaîtra que, loin d'avoir dégénéré, nous restons les vrais héritiers des nobles traditions de nos aïeux et de leur grand esprit de corps.

SOURCES D'INFORMATION:

«AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI» par le Chanoine L.S. Rheault, vicaire-général diocèse des Trois-Rivières, sous le règne de Mgr Laflèche.- «La famille Tarieu de Lanaudière», par Pierre Georges Roy. Maints articles d'un dictionnaire ordinaire ou encyclopédique, d'une encyclopédie, aux mots **BLASON**, **HÉRALDIQUE**, **ARMOIRIES**, etc., peuvent documenter ou renseigner facilement et agréablement.

Consultez vos bibliothécaires.

Ernest Brault, S.C.

Sources: DÉCOUVERTES VOL 2

***Présentation
du logo***





La forme élancée du logo exprime le dynamisme de la population de Sainte-Anne de la Pérade ainsi qu'un regard sur le futur.

La silhouette de l'église décrit bien les chefs-d'œuvres historiques de notre patrimoine. Le jaune qui est aussi la couleur des Dieux représente le monument inondé de soleil.

En négatif (blanc), on retrouve une cabane à pêche sur la glace et un poisson qui remonte le cours de la rivière afin de nous présenter la pêche aux poulamons, industrie touristique de premier plan à Sainte-Anne de la Pérade.

La colline verte laisse deviner le caractère agricole de notre municipalité.

Les quatre saisons sont représentées par les couleurs suivantes:

VERT pour la verdure des prairies en été;

JAUNE pour la couleur des feuilles à l'automne;

BLANC pour la glace et la neige qui nous recouvrent en hiver;

BLEU pour l'eau de la rivière qui se gonfle au printemps.

Dans le bas du logo, nous retrouvons le nom de notre municipalité, Sainte-Anne de la Pérade, ainsi que la date où monsieur Michel Gamelin établit la première seigneurie, 1667.

Pour bien marquer l'année 1992, nous voyons le chiffre 325 qui démontre toutes les années d'histoire de notre paroisse.

Enfin, voici le thème qui nous convie tous: «C'est la fête!».



Chanson
Thèmes et musique
Chansons populaires

Refrain:



Nos coeurs en fê- te Sont heu- reux de pro- cla- mer,



Les ex- ploits de nos an- cê- tres, Té- moins du pas- sé.

Couplets:



1- Pé- ra- diens, chantons la gloi- re, Chan- tons nos fi- ers a- îeux.



1- Cé- lé- brons la noble his- toi- re, D'un pas- sé glo- ri- eux!

Nos cœurs en fête

Paroles:
Marcelle Vallée

Musique:
G. F. Haëndel

Refrain:
Nos cœurs en fête
Sont heureux de proclamer,
Les exploits de nos ancêtres,
Témoins du passé.

1-
Péradiens, chantons la gloire,
Chantons nos fiers aïeux.
Célébrons la noble histoire,
D'un passé glorieux!

2-
Nos voix proclament et chantent
Nos héros d'autrefois;
Leur audace, leur vaillance,
Leur travail et leur foi!

3-
Au livre de notre histoire,
Conservons fièrement,
Le récit de leurs mémoires,
Et souvenirs touchants!

4-
Trois cent vingt-cinq ans,
Ensemble,
Revivons le passé.
Sachons raviver la flamme
Que nos pères ont léguée!

air:
Auprès de ma blonde

Paroles:
Marcelle Vallée

Refrain:
À Ste-Anne, Ensemble,
qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
À Ste-Anne, Ensemble,
qu'il fait bon fêter.

1-
Les jeunes et moins jeunes
Dans ce beau coin d'pays, (bis)
Voudraient se rappeler
La vie de leurs aînés.

2-
Chantons, rions, dansons,
Fêtons joyeusement, (bis)
En cet anniversaire,
Louons nos chers ancêtres.

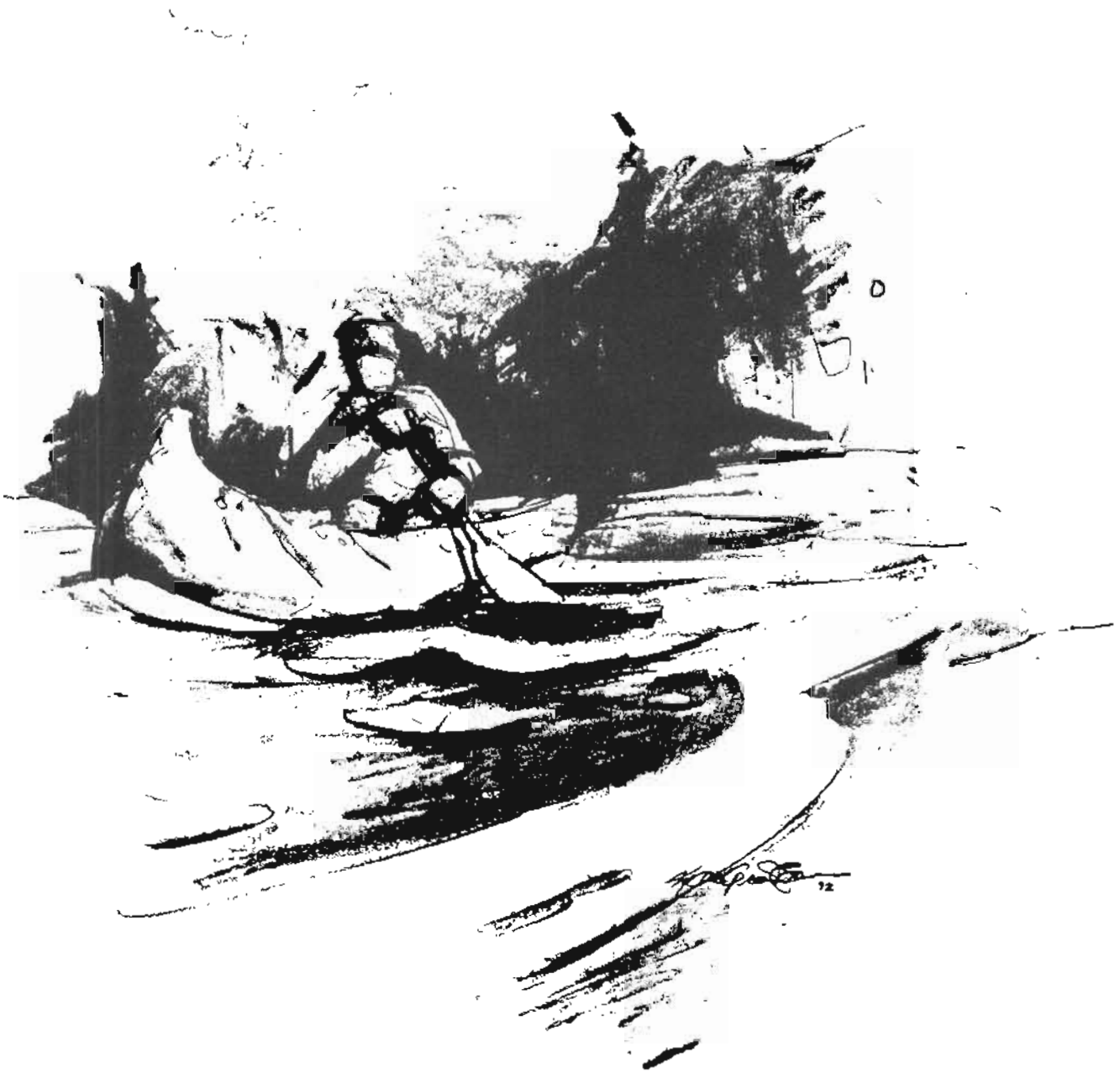
3-
Chantons la noble histoire
De tous nos fiers aïeux, (bis)
Trois cent vingt-cinq années
D'un si riche passé.

4-
Cette année mémorable,
Pour nous tous, péradiens. (bis)
Ranime en notre cœur
Un courage sans peur.



DEUXIÈME PARTIE

*La Seigneurie
Sainte-Anne*



[Signature] 12



**Suite chronologique des principaux événements
qui ont tissé la trame de notre histoire depuis
l'arrivée du premier seigneur jusqu'à nos jours.**

La seigneurie Sainte-Anne

1667

Michel Gamelin « maître-chirurgien » établit son poste de traite à l'embouchure de la rivière Ste-Anne, sur deux îles qu'il baptisa lui-même; l'île Ste-Marguerite du nom de son épouse, Marguerite Crevier et l'île St-Ignace du nom de son fils aîné. L'intendant Jean Talon lui octroie ses droits sur la Seigneurie Ste-Anne au début de l'année 1667.

Les défrichements commencent sur la pointe sud de l'île St-Ignace.

14 février 1667

Premier contrat de concession accordé à Jean Boulard par Michel Gamelin.

11 mars 1667

Deux autres concessions sont accordées à Jean Moufflet et Jean Bonneau.

25 mars 1667

Michel Gamelin accorde une concession à son serviteur « Jean Ricard » le premier colon dont les descendants sont demeurés dans la paroisse sans interruption jusqu'à nos jours. Ces quatre colons forment avec Michel Gamelin le premier noyau de la paroisse de Ste-Anne.

Été 1668

Construction de la maison seigneuriale de Gamelin sur l'île St-Ignace.

16 novembre 1668

Michel Roy dit Chatellerault, notaire seigneurial pour Ste-Anne et St-Charles-des-Roches, obtient de Gamelin une magnifique concession en partie sur l'extrême limite nord-est de l'île St-Ignace et en partie sur la terre ferme.

1668-1669

Gamelin distribue plusieurs autres concessions. Il avait délaissé la pratique médicale depuis longtemps pour un commerce plus rémunérateur; la fabrication de l'eau de vie et la traite des fourrures avec les sauvages et les traiteurs français.

Il eut plusieurs démêlés avec la justice.

Une trentaine de colons peuplaient la seigneurie à la fin de ses activités comme seigneur de l'île de Ste-Anne. Son activité, de 1670 jusqu'à sa mort demeure assez obscure.

Il est décédé entre le 31 mars 1675 et le 27 février 1677, dans la force de l'âge, à peine âgé de 36 ans.

26 septembre 1670

Gamelin vend ses droits dans la seigneurie Ste-Anne à deux officiers du Régiment de Carignan: Edmond de Suève et Thomas Xavier de Lanouguère, pour une somme de 2700 livres que les acquéreurs lui payèrent comptant.

1671

Construction de la chapelle Saint-Nicholas sur la terre de Nicholas Gastineau - Cette modeste chapelle en bois mesurait 20 pieds de longueur sur quinze pieds de largeur. Un jugement du Conseil Souverain en date du 11 mars 1674 assurait aux Co-Seigneurs de Ste-Anne la possession de la terre sur laquelle était bâtie la chapelle.

7 mars 1672

Construction d'un moulin seigneurial.

16 octobre 1672

Grand mariage à Québec - Le Seigneur Thomas de Lanouguère épouse Marguerite-Renée Denys.



Madeleine de Verchères

29 octobre 1672

Les Co-Seigneurs de Ste-Anne reçoivent officiellement de l'intendant Talon leurs titres seigneuriaux.

10 février 1674

Monsieur de Lanouguère est nommé Commandant à Montréal par Monsieur de Frontenac. Il amène sa famille à Montréal et laisse la direction de la seigneurie à son compagnon Monsieur de Suève. Celui-ci résidait sur une terre voisine où il s'était fait bâtir une maison devenue par la suite le Manoir seigneurial.

16 février 1677

Monsieur de Suève vend sa terre ainsi que le Manoir à Monsieur de Lanouguère, qui par la suite revient occasionnellement demeurer dans son manoir.

2 novembre 1677

Monsieur de Suève donne à ferme, pour cinq années consécutives à Mathurin Tessier, une terre située le long de la rivière ainsi qu'un autre morceau de terre qu'il possédait encore dans l'île St-Ignace. M. Tessier renouvela par la suite ce contrat, et il devint un des colons les plus actifs. Il peut être compté au nombre des véritables pionniers de cette paroisse, puisqu'il était un des rares colons d'avant 1681, dont la descendance se soit perpétuée jusqu'à nos jours.

mai 1678

Mort de Monsieur de Lanouguère à 34 ans. Son épouse n'avait que 21 ans; ils avaient trois enfants; Louise-Rose, Pierre-Thomas et Louis.

8 novembre 1678

Simon Pierre Denys, oncle de Madame de Lanouguère prend la Seigneurie à ferme à titre de « fermier honoraire de la seigneurie ».

1681

Le recensement de 1681 trouve la seigneurie à la veille de son véritable épanouissement. La population était alors de 84 âmes.

9 juillet 1684

Monsieur de Suève, célibataire, rédige un premier testament.

18 août 1691

Le seigneur de Suève donne à la fabrique de la paroisse deux habitations de deux arpents de front sur quarante de profondeur prenant par devant à la rivière d'un côté à Charles Vallée, et de l'autre à Philippe Estienne. L'une de ces terres était donnée pour le service du curé et ses successeurs et l'autre devait servir de site à la future église.

16 juin 1695

Monsieur de Suève dicte un nouveau testament et lègue à son filleul Edmond Chorel la moitié de la seigneurie de Ste-Anne. - Ce dernier ne semblant pas s'être beaucoup occupé de son héritage, le 3 juillet 1695 il crut prudent d'ajouter un codicille disant qu'advenant le décès d'Edmond Chorel, les biens à lui donnés iraient au père de ce dernier; François Chorel de St-Romain.

1 mars 1707

Décès du seigneur Edmond de Suève.

L'acte de sépulture le dit âgé de 90 ans.

Pourtant, si on se base sur l'âge inscrit au recensement de 1681 il aurait eu 76 ans au moment de son décès

N.B. Toutes ces notes ont été recueillies dans;

Les premiers seigneurs et colons de Sainte-Anne de la Pérade - 1667 - 1681 de Raymond Douville

Éditions du Bien Public

Trois-Rivières 1946

Marguerite-René Denys — seigneuresse de Ste-Anne

Après la mort de son mari en 1678, Madame de Lanouguère resta trente ans au milieu de ses censitaires et de son manoir. Elle surveillait le développement de sa seigneurie.

Sa fille aînée: Louise-Rose, née à Montréal le 7 juillet 1674, entre chez les Ursulines de Québec.

Son deuxième enfant: Louis, né à Québec le 3 juin 1676 est disparu vers 1696.

Il est probablement mort au cours d'un voyage de traite.

Son autre fils: Pierre-Thomas, est né au manoir seigneurial le 11 septembre 1677.

4 novembre 1704

Madame de Lanouguère cède ses droits dans la seigneurie de Ste-Anne à son fils Pierre-Thomas. À ce moment, toutes les concessions sur les rives sud et nord de la rivière avaient pratiquement été accordées.

Pierre-Thomas adopta le nom de Sieur de la Pérade au lieu de Sieur de Lanouguère, parce qu'il n'avait pas la preuve légale de la mort de son frère aîné.

8 septembre 1706

Pierre-Thomas Sieur de la Pérade épouse la célèbre Madeleine de Verchères qui vint demeurer au Manoir de Ste-Anne jusqu'à sa mort en 1747.

7 juillet 1708

Grand mariage dans la petite chapelle de St-Nicholas. Madame de Lanouguère épouse en seconde noce Jacques-Alexis de Fleury Deschambault - qui avait été nommé par le Roi, le 27 mai 1706, lieutenant général de la juridiction royale de Montréal; poste qu'il occupa jusqu'à sa mort le 31 mars 1715.

3 février 1722

La chatelaine de Ste-Anne est décédée à Montréal à 66 ans.

Les informations qui suivent ont été recueillies dans les «Rappels Historiques». - Compte rendu de l'histoire du site du Manoir Madeleine de Verchères - Danielle Larose, décembre 1986 - Chapitre 2 page 6 - La maison seigneuriale du Sieur de La Pérade. - 1678 - 1760

Pierre Thomas, malgré sa carrière militaire était très présent dans sa seigneurie. - Plusieurs épisodes de son histoire permettent de l'affirmer.

Septembre 1706

Lorsqu'il se mariait à Madeleine Jarret de Verchères, il déclarait demeurer à Sainte-Anne. (D B C; 331)

Entr 1707 et 1720

Tous ses enfants furent baptisés à Sainte-Anne.

Marguerite-Marie-Anne - le 3 juillet 1707

Charles-François - le 4 novembre 1710

Louis-Joseph - le 27 juillet 1714

Marie-Madeleine - le 19 novembre 1717

Jean-Baptiste-Léon - Le 5 mai 1720

(selon le répertoire des naissances)

En 1722

Le récit d'une attaque par les Abénakis, confirmait sa présence au Manoir de Sainte-Anne (Roy, 1925; 37)

En 1723

Lors de l'Aveu du Dénombrement de la seigneurie de Sainte-Anne, il déclarait résider en son domaine seigneurial. Jusqu'en 1750, dans les nombreux procès auxquels il fut mêlé, il résidait Sainte-Anne.

Le 9 février 1753

Franquet qui accompagnait L'intendant Bigot, logea chez Monsieur de La Pérade, seigneur de l'endroit.

(Franquet, 1889; 133)

Son épouse Madeleine de Verchères fut inhumée à Sainte-Anne le 8 août 1747 - et lui-même, Pierre-Thomas, le 27 février 1757.

Chapitre 2 LES BÂTIMENTS

La maison achetée par Lanouguère en 1677 était probablement en bois, bien que l'acte de vente ne précise pas la nature de la construction. (Roy, 16 février 1677)

Cependant, il s'agit sans doute de la même maison décrite en 1723; «Maison de 42 pieds de pièces sur pièces». (Aveu et dénombrement, seigneur de Sainte-Anne, 1723)

Ce document confirme clairement que la maison était en bois en 1723, et aucun autre document ne fait état d'une reconstruction du Manoir entre 1677 et 1723

De 1723 à 1760, il n'y a aucune donnée connue sur des modifications apportées au Manoir ou aux bâtiments de ferme.

Après le décès de Pierre-Thomas Tarieu Sieur de La Pérade les biens immobiliers furent légués à son fils Charles-François. Aucun papier ancien ne décrit l'état du patrimoine du Sieur de La Pérade vers 1757.

En 1760

La Nouvelle-France était en guerre avec l'Angleterre. Le Manoir aurait été détruit par les troupes d'occupation (Rheault, 1895; 62) - L'origine de cette information est obscure. - Cependant, sur la carte du Général Murray en 1761, aucun bâtiment n'est indiqué au sud du Chemin royal, sur le domaine seigneurial, à l'endroit approximatif des vestiges actuels.

Chapitre 3 LES SEIGNEURS TARIEU LANAUDIÈRE période 1760 à 1818

3-1 LES HABITANTS

Malgré l'absence de document de cession entre Pierre-Thomas Tarieu Sieur de La Pérade à son fils Charles-François Tarieu de Lanaudière vers 1757 le legs de la seigneurie est confirmé en 1772 (Saillant 10 nov 1772).

Dans l'acte d'abandon de Charles-François à son fils en 1772 il est dit que le donateur a recueilli la seigneurie de Sainte-Anne par la succession de son père Pierre-Thomas Tarieu.- Ce dernier étant décédé en 1757, il est plausible de croire que Charles-François acquiert le domaine à cette époque.

Né à Sainte-Anne, le 4 novembre 1710, Charles-François, contrairement à ses parents et ses grands-parents, ne réside pas au Manoir de Sainte-Anne - Sa carrière militaire semble en être la cause.

De son premier mariage, il eut un seul fils; Charles-Louis, puis de son second mariage naîtront dix enfants. Outre la seigneurie de Sainte-Anne, Charles-François Tarieu est aussi propriétaire de plusieurs autres seigneuries.

Peu de temps avant sa mort, il était nommé membre du Conseil Législatif créé en 1775 par l'Acte du Québec - Il décède le premier février 1776 à l'Hôpital Général de Québec. Quatre ans avant son décès, il lègue la seigneurie de Sainte-Anne à son fils Charles-Louis par acte de convention et abandon passé devant Saillant le 10 novembre 1772.

Charles-Louis Tarieu de Lanaudière est né à Québec le 10 octobre 1743. Comme son père, il entreprend lui aussi une carrière militaire. Aucun indice ne pourrait laisser croire que le seigneur de Sainte-Anne habite les lieux.

Avant 1781, date où il prête Foi et Hommage comme seigneur de Sainte-Anne, il déclare cependant demeurer à Sainte-Anne. En effet il est probable qu'il avait une résidence secondaire sur le domaine seigneurial sans toutefois y demeurer en permanence. Parmi ses multiples obligations à Québec, mentionnons qu'en 1786, il est nommé conseiller législatif et Grand Voyer; en 1791 surintendant des postes; en 1799, Quartier-Maître Général de la Milice. (D B C, 871)

Vers 1780, il possède une maison à Sainte-Anne, probablement le Manoir, mais demeure principalement à Québec où il décède le 2 octobre 1811. Les papiers déclarant sa fille Marie-Anne, sa seule héritière nous



sont inconnus. Quoi qu'il en soit, lors de la vente de la seigneurie et du domaine à l'Honorable John Hale, on mentionne que ces biens lui appartiennent, comme seule et unique héritière du défunt, l'Honorable Charles-Louis Tarieu de Lanaudière, son père.

3-2 LES BÂTIMENTS

En 1760, il ne semble pas y avoir de bâtiment érigé sur les terres du domaine de Sainte-Anne. De plus, il ne semble pas y avoir de maison habitable à l'époque de Charles-François (1760-1772). Celui-ci n'ayant jamais déclaré avoir une demeure à Sainte-Anne. «À l'époque où Charles-Louis hérite de son père et en prend possession, il n'est plus habitable. Il le rétablit en sa résidence, mais en 1775, les Bostonnais s'emparent et confisquent le tout». (L.S. Rheault par. 62)

Par contre, dans l'acte de convention et abandon de 1772, la formule utilisée pour énumérer les biens immobiliers ne laisse pas croire à l'abandon du site; «avec domaine, château, édifices, bâtiments et animaux de toutes espèces qui se trouvent actuellement sur ladite terre» (Saillant 10 nov 1772) - L'utilisation du terme «château» est le seul indice pouvant laisser croire à une construction en pierre.

Quoi qu'il en soit, après l'attaque par les Bostonnais, Charles-Louis rénove sans doute l'habitation ou en construit une nouvelle, puisqu'il demeure occasionnellement sur les lieux. Dans l'Aveu de Dénombrement de 1781, on dénombre deux maisons et deux granges sur les terres du domaine seigneurial. - Bien qu'on dispose de peu de données, on peut supposer qu'entre 1770 et 1780, un manoir en pierre est érigé. Le fait demeure qu'aucun document jusqu'en 1850 pourra confirmer la présence d'un édifice en pierre sur le site.

Chapitre 4

L'Honorable John Hale et ses héritiers;
1819 à 1865

4-1 LES HABITANTS

Le 27 septembre 1819, l'Honorable John Hale passa deux actes de vente avec Mademoiselle Marie-Anne de Lanaudière - Il achète la seigneurie de Sainte-Anne et le domaine seigneurial - Cette transaction mettait fin à un règne de 150 ans de la famille Lanaudière dans la seigneurie de Sainte-Anne.

L'Honorable John Hale était membre du Conseil Législatif. Il demeurait en la haute ville de Québec et il habitait le Manoir en saison estivale. Il est décédé à Québec le 24 décembre 1838. Dans son testament olographique rédigé vers 1831, il lègue tous ses biens à ses huit enfants, chacun ayant droit à une part égale. - Entre 1838 et 1864, les revenus seigneuriaux étaient partagés entre les héritiers, et il semble que Georges Carleton fut l'héritier nommé pour voir aux intérêts de la seigneurie. Dans les années 1850, alors qu'il procède à des transactions immobilières à Sainte-Anne, il est désigné comme; «l'un des Co-Seigneurs de Sainte-Anne, demeurant en cette dite paroisse de Sainte. Anne. En 1864, Georges Carleton et ses frères Jeffrey Hale et Edward Hale acquièrent par acte de cession des autres membres de la famille, la seigneurie Sainte-Anne (Bignell, 4 mai 1864). Ainsi ils ont la liberté, l'année suivante, de vendre séparément la seigneurie à E.J. Price (4 nov enrg 9043) et le domaine à Vital Méthod (22 sept enrg 8960).

Chapitre 5

Vital Jules Alexandre Méthot et ses héritiers
de 1865 à 1890.

5-1

Le 22 septembre 1865 devant le notaire Petitclerc de Québec, Georges Carleton Hale vend les terres du domaine de Sainte-Anne à Vital Jules Alexandre Méthot de Québec - Méthot est marié à Marie-Clémentine Dufort et il a une fille; Marie-Anne-Louise-Blanche âgée d'un an. Le couple semble s'établir au Manoir car l'année suivante Monsieur Méthot déclare résider à Sainte-Anne - Il meurt en 1867, laissant dans le deuil, sa femme

et sa petite fille âgée de 3 ans. Marie-Louise-Blanche est la seule héritière de son père, mais jusqu'à sa majorité, sa mère est nommée tutrice - Quelques temps suivant le décès de son mari, Clémentine Dufort épouse en secondes noces un arpenteur de Sainte-Anne; Pamphile, Pontiac, Vildebond Du Tremblay - Ils demeurent à Sainte-Anne - Une photographie ancienne montre le jeune couple et les enfants dans les jardins du Manoir vers 1875. Lorsque Marie-Louise-Blanche Méthot atteint sa majorité, en 1885, elle est mariée à un cultivateur de Sainte-Anne; Frédéric-Nelson Ritchie. Il n'y a pas de données qui permettent d'affirmer que le couple habite le Manoir. Cependant, entre 1886 et 1887, Marie-Louise-Blanche Méthot contracte plusieurs hypothèques sur les terres du Manoir. Selon toute vraisemblance, son endettement aurait servi à la construction d'une fromagerie - Trois ans plus tard, en 1890, le shérif saisit tous les biens immobiliers y compris la fromagerie érigée sur le terrain no 42 (terre du domaine) ainsi que le Manoir.

Chapitre 6

Honoré Mercier et les autres -
période de 1890 à 1927

6-1

Le 20 juin 1890, le shérif Charles Dumoulin de la Cour Supérieure district de Québec procède à la saisie des terres et propriétés de Dame Marie-Louise-Blanche Méthot-

Le 15 septembre suivant, les biens sont vendus aux enchères - J.A. Mercier acquiert au coût de 8,500 dollars la terre no 42 du cadastre officiel et les bâtiments - «y compris une fromagerie, ses mouvements tournants et travaillants, circonstances et dépendances» (23 septembre 1890 enrg 27773). Il agit à ce moment comme prête-nom et pour le compte de Honoré Mercier (enrg 38605).

Ainsi l'immeuble est cédé sans aucune réserve à l'honorable premier Ministre de la province de Québec le 12 mars 1891 (enrg, 28707) - Quelques jours plus tard, soit le 23 mars 1891, Honoré Mercier accorde un bail à ferme à François-Xavier Mercier, menuisier de Saint-Hyacinthe. Ce dernier se voit confier le domaine de La Pérade. il s'engage d'habiter le site d'entretenir l'habitation, d'exploiter la ferme (labourer, ensemercer, récolter, soigner les animaux) et d'exploiter la fromagerie - (Brault, 23 mars 1891, enrg 27969)

L'année suivante, Honoré Mercier se voit dans l'obligation de procéder à la «cession volontaire de tous ses biens à deux personnes responsables en qui il a confiance et qu'il croit acceptable à ses créanciers pour le profit et le bénéfice de ces derniers» (V. Morin, 7 juin 1892 enreg 29085) Honoré Mercier n'a été propriétaire du site tout juste un an mais son passage a été marquant. En quelques mois il a imposé son image au site - Ainsi on parlera dorénavant de la propriété appelée «Tourouvre» en souvenir des origines françaises de la famille Mercier.

Le domaine sera vendu et échangé quatre fois en moins d'un an. Tous ces propriétaires résidant à Montréal n'ont possiblement jamais habité le Manoir. Le site n'est pas abandonné pour autant car le contrat du bail à ferme passé en mars 1891 en faveur de Monsieur Mercier semble être respecté. En effet, dans l'acte de vente du 13 octobre 1892 (enreg 29379) il est mentionné; «de maintenir jusqu'au premier novembre 1893 le bail existant en faveur de M. J. Sr Mercier de tout ce que présentement vendu, sauf à en percevoir le loyer à compter de ce jour. (V. Morin, 13 octobre 1892, enreg 29372)

De 1893 à 1901, le domaine est habité par un jardinier, Monsieur Gilbert Jérôme dit Latour. e tourbillon des transactions se poursuit entre 1901 et 1904. Trois ventes en moins de trois ans.

À partir de 1904, le site sera habité par des cultivateurs de Sainte-Anne qui auront comme seul intérêt les terres cultivables, car la fromagerie n'est plus recensée dans les actes de vente -



Ce n'est qu'en 1962, que le dernier propriétaire Yvanhoé Brouillette cède les terres du Manoir au gouvernement du Québec. En 1985, la municipalité de la paroisse de Sainte-Anne acquiert le site à la condition : « que les immeubles devront être utilisés à des fins municipales, récréatives ou culturelles et sont situés dans une région agricole désignée » (3 juillet 1985, enreg 308186)

6-2

LES BÂTIMENTS

Lorsque Mercier achète l'ancien domaine seigneurial de Sainte-Anne, on y trouve une maison, des granges, une étable, une fromagerie-beurrerie, et d'autres bâtisses. (enreg 27415)

On sait qu'à cette époque, la maison est certainement de pierre et que l'appentis ouest est bâti. Des sources non vérifiées accordent à Honoré Mercier la construction de grange-étable et écurie sur le site en 1891 - Ces bâtiments auraient été construits au nord-ouest du site actuel. La grange aurait mesuré 45 pieds par 210 pieds et l'écurie 50 par 75 - Toutes deux auraient été bâties en brique. Au deuxième étage de la grange, trois logements auraient été habités par le gardien et les domestiques.

(Sources: étude réalisée par le Ministère du Loisir de la Chasse et de la Pêche)

En 1927, la partie «est» du Manoir était incendiée; mais l'annexe centrale et l'appentis demeurèrent habitables jusqu'à la fin des années 1950.

LA RÉGION DE LANAUDIÈRE

Pourquoi a-t-on donné ce nom à la région de Joliette? Cette question se pose naturellement dans l'esprit de certains péradiciens qui savent pertinamment que le premier de Lanaudière arrivé au pays en 1665 a été le seigneur Thomas-Xavier de Lanouguère (ou de Lanaudière) originaire de l'archevêché D'Auch en Guyenne. Pour services rendus à la Couronne de France, l'Intendant Talon lui concéda ainsi qu'à son compagnon d'armes Edmond de Suève, une superbe seigneurie sur la rive nord du Saint-Laurent à vingt heures de Québec. Ces deux militaires du régiment de Carignan succédèrent ainsi à Michel Gamelin, et devinrent Co-Seigneurs de Sainte-Anne.

Un descendant de cette noble famille, le petit-fils de Pierre-Thomas et de Madeleine de Verchères, Charles-Gaspard Tariou de Lanaudière, né le 9 septembre 1769, avait épousé la fille du seigneur de Lavaltrie, le 22 octobre 1792. Leur fille, Marie-Charlotte, née le 31 août 1795 épousa à son tour Barthélémy Joliette, le 27 septembre 1813, qui fut le fondateur de la ville du même nom.

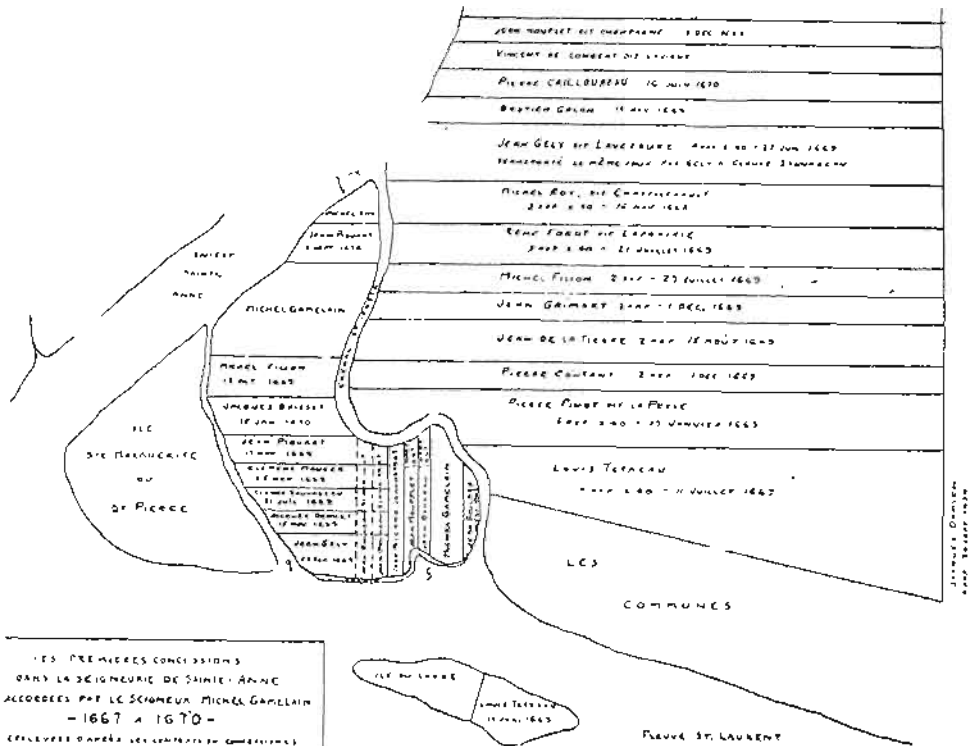
Un neveu de ce couple: Charles-Bathélémy-Gaspard Tariou de Lanaudière, né à Lavaltrie le 16 novembre 1821 a été choisi premier maire de Joliette en 1864, et réélu à ce poste en 1874. Il avait épousé le 29 avril 1846, Julie-Arthémise, fille de Pascal Tasché, seigneur de Kamouraska.

Un de leurs fils, Joseph-Gaspard-Charles Tariou de Lanaudière naquit à Joliette le 10 septembre 1862. Admis à la pratique du droit, il devint major dans le Royal 22^e Régiment et servit en Europe. Il fut décoré de la médaille de la Reconnaissance Française par le Président de la République en 1919.

Le lieutenant-colonel de Lanaudière, devint commandant du régiment de Joliette. Il est décédé à Montréal le 2 juin 1926, et il fut inhumé dans sa ville natale, avec tous les honneurs dus à un militaire de son rang, et à un héros authentique, descendant d'une grande famille dévouée aux intérêts du trône et de l'Autel. Tels sont quelques-uns des jalons de la famille de Lanaudière qui enorgueillit la belle région qui porte justement son nom avec honneur.

Recherches: Gaby Larose

Sources: Extrait de la Généalogie de la famille Tariou de Lanaudière par Réjean Olivier.



LES PREMIERES CONCESSIONS
DANS LA SEIGNEURIE DE SAINTE ANNE
ACCORDEES PAR LE SEIGNEUR MICHEL GAGELAIN
- 1667 A 1670 -
EXTRAITES D'APRES LES CONTRATS QU'ON A

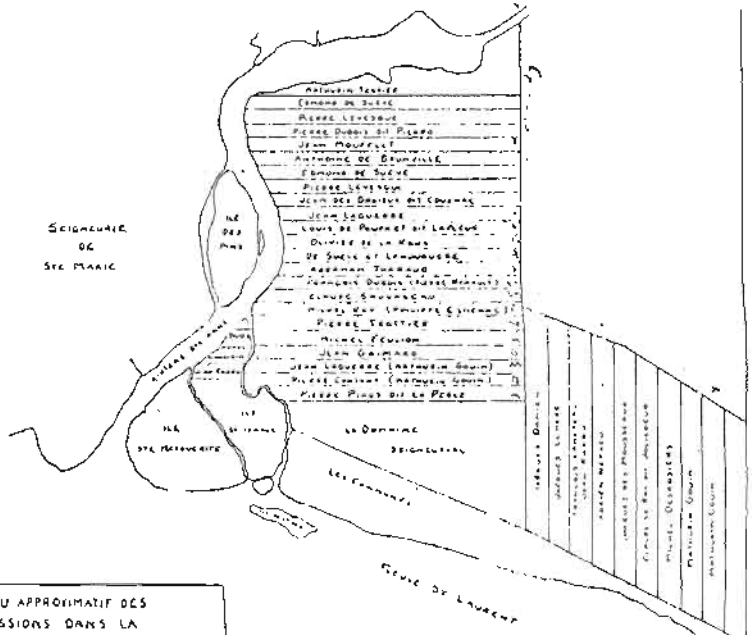


TABLEAU APPROXIMATIF DES
CONCESSIONS DANS LA
SEIGNEURIE DE STE ANNE
DE 1672 A 1691

Domaine seigneurial Sainte-Anne - Manoir Madeleine de Verchères

L, histoire du Manoir Madeleine de Verchères et de ses habitants est étroitement reliée à l'histoire de la Seigneurie Ste-Anne. De ce fait, vous constaterez que certains passages du texte précédant se répètent dans le présent article.

Afin de pouvoir vous offrir un relevé historique complet sur le sujet en question, nous ne pouvions pas omettre ces passages. Nous nous en excusons de nos lecteurs. Merci.



L'ancien manoir de Lanauillère à Sainte-Anne de la Pérade du côté du fleuve vers 1850

Le manoir Madeleine de Verchères se trouve au confluent de la rivière Sainte-Anne, sur la rive est. L'embouchure de cette rivière formait autrefois un delta composé de deux îles principales et de trois chenaux. Ce réseau hydrographique a été passablement perturbé par l'éboulis survenu à Saint-Alban en 1894 et fut déterminant pour le lit de la rivière. Les tonnes de sable charriées par la rivière ont alors ensablé les deux chenaux orientaux, diminuant fortement leur débit.

Ces chenaux déterminaient deux îles principales, Saint-Ignace et Sainte-Marguerite, qui sont aujourd'hui reliées par la terre ferme. Ces îles et une bonne partie du territoire environnant forment une plaine basse et régulière dont l'altitude varie de six à huit mètres. Cette plaine de Sainte-Anne est recouverte d'une couche d'alluvions limoneux et fertiles.

Le site du manoir Madeleine de Verchères se trouve sur la rive est du petit chenal qui sépare encore aujourd'hui une partie de l'ancienne île Saint-Ignace et la terre ferme. Ces basses terres ont été les premières occupées par les colons français, en raison sans doute de leur fertilité, et de leur proximité du fleuve.



Pendant cette période d'établissement, se fixa l'embryon des paramètres institutionnels qui ont déterminé jusqu'à aujourd'hui plusieurs éléments du paysage rural de Sainte-Anne : le tracé de routes, le cadastre, les réseaux d'irrigation, etc. Il subsiste probablement des traces matérielles de l'habitat seigneurial sur le lot 42 pendant cette période, mais elles n'ont pas encore été fortement localisées. En effet, la documentation écrite consultée révèle que le lot était occupé pendant la période, mais sans fournir de localisation explicite. Les sondages archéologiques n'ont pas encore permis d'identifier cette zone.

Le premier seigneur de Sainte-Anne, Michel Gamelin, a établi sa demeure et un poste de traite sur la pointe de l'île Saint-Ignace, à l'embouchure de la rivière Sainte-Anne. De cet édifice, nous ne connaissons ni l'emplacement exact ni les détails de construction. En 1670, soit trois ans après son établissement, Gamelin cédait ses droits seigneuriaux à Edmond de Suève et Thomas Lanouguère qui n'emménagèrent pas dans la demeure de l'ancien seigneur, puisque celui-ci se réservait les bâtiments qu'il avait construits dans la seigneurie. Il semble que le Co-Seigneur Thomas Lanouguère n'ait habité Sainte-Anne qu'épisodiquement. Les actes de concession laissent également entendre que le soin de la seigneurie était laissée à l'autre Co-Seigneur, de Suève. Ce dernier résidait en permanence à Sainte-Anne depuis 1670, et bien qu'il était propriétaire d'une demeure, la majorité des actes de concession étaient passés dans la maison de Mathurin Gouin. Certains attribuent à cette habitation le rôle de maison seigneuriale.

Bien que les documents soient peu explicites, il semble que de Suève possédait depuis 1672 une maison construite sur le domaine seigneurial, qui allait devenir le manoir de Sainte-Anne, et qu'il allait vendre à Lanouguère en 1677. De Suève n'y résidait pas nécessairement à l'époque.

« M. De Suève qui était célibataire, pouvait facilement s'accommoder d'une maison sans divisions intérieures en admettant qu'il y ait établi sa demeure, ce qui n'est pas prouvé, car il semble qu'il préférât résider comme pensionnaire chez ses censitaires, et particulièrement chez Mathurin Gouin. » Il semble que la résidence achetée par Lanouguère en 1677 se trouvait sur l'actuel lot 42 dans le voisinage des vestiges actuels du manoir (probablement construit vers 1770). Cette maison aurait été construite par de Suève vers 1672. Elle était probablement en bois avec une fondation de pierre, comme cela était courant à l'époque. Il s'agit sans doute du même

manoir qui sera abandonné par les sieurs de La Pérade pendant les années troubles qui suivirent la prise de Québec.

Certains historiens croient que le manoir actuel fut construit en 1672 par Monsieur de Suève; d'autres croient que c'est vers 1677 que Thomas Lanouguère fit construire la partie nord-est. Ces hypothèses sont peu réalistes en regard de l'étude des données documentaires archéologiques. En fait, la chaîne des titres de propriété confirme que le manoir actuel était construit sur le site de cette maison, sans affirmer s'il s'agit de la même maison.

La poursuite de la recherche documentaire devrait viser à éclaircir les relations des Co-Seigneurs entre eux et les modalités du partage de la seigneurie. Il faudrait également chercher des informations au sujet de l'habitation de M. de Suève en 1672. La poursuite de l'inventaire archéologique du terrain, quant à elle, permettra éventuellement de localiser la première zone d'implantation.

La mort de Thomas Lanouguère marque le début d'une longue occupation presque continue du domaine par les seigneurs de La Pérade. Le manoir fut rapidement entouré de bâtiments qui en faisaient une véritable exploitation agricole. Malgré l'absence de localisation précise des aires d'habitation, des couches archéologiques témoignant de cette époque ont été identifiées sur le site lors des sondages de 1986.

Après le décès de Thomas Lanouguère en mai 1678, sa veuve, Marguerite-Renée Denys et ses trois enfants s'établirent dans la maison acquise l'année précédente, de Monsieur de Suève. Âgée d'environ vingt-deux ans, Marguerite-Renée Denys ne pouvait, semble-t-il, assurer seule l'administration de la seigneurie. En novembre 1678, les terres du domaine ainsi que les bâtiments faisaient partie du bail à ferme passé en faveur de Simon-Pierre Denys, l'oncle de Marguerite-Renée, qui l'assista dans la mise en valeur de la seigneurie et des terres du domaine seigneurial.

En 1681 lors du recensement, Marguerite-Renée Denys habitait Sainte-Anne avec ses trois enfants, Louise-Rose, 7 ans, Louis, 5 ans, et Pierre-Thomas 4 ans. Trois domestiques demeurent également au domaine seigneurial. Entre 1681 et 1704, la vie de la seigneurie de Sainte-Anne n'est pas très bien connue. Il semble cependant qu'elle ait habité la maison seigneuriale de façon permanente jusque vers 1700. En 1704, elle

habitait une chambre dans la ville de Québec. Quatre années plus tard, elle épouse en secondes noces Jacques Alexis Fleury d'Eschambault. C'est dans la ville de Montréal qu'elle vécut avec son époux jusqu'à sa mort survenue le 3 février 1722.

La ferme seigneuriale ne fut pas abandonnée malgré le départ de la veuve Lanouguère car, Marguerite-Renée Denys concède à son fils Pierre-Thomas la seigneurie de Sainte-Anne et partant, le domaine seigneurial par acte de cession passé à Québec. Il est mentionné dans l'acte de cession : « attendu l'absence depuis huit ans de Louis, Écuyer, Sieur Lanouguère, censé mort n'en ayant appris aucune nouvelle depuis ledit temps... » En fait, Louis était l'aîné des garçons et c'est lui qui devait hériter du nom de Lanouguère, Pierre-Thomas, nouveau seigneur de Sainte-Anne adopta le nom de Tarieu, Sieur de La Pérade.

Pierre-Thomas était très présent dans la seigneurie. Plusieurs épisodes de son histoire permettent de l'affirmer.

Il est possible que le manoir et les bâtiments érigés sur le domaine seigneurial aient été détruits en tout ou en partie lors de l'invasion du Canada après la prise de Québec en 1759. Les dommages sont actuellement impossibles à évaluer, faute de sources d'information. Les héritiers du Sieur de La Pérade décédé en 1757 prirent le nom de Tarieu de Lanaudière. Ils firent du domaine de La Pérade un lieu de résidence secondaire. C'est probablement eux qui érigèrent, entre 1763 et 1772, le manoir de pierre dont les ruines occupent actuellement le territoire à l'étude. De nombreux vestiges archéologiques de cette période subsistent.

Malgré l'absence du document, il semble que la cession de la seigneurie de Sainte-Anne, de Pierre-Thomas Tarieu Sieur de La Pérade à son fils Charles-François Tarieu de Lanaudière a eu lieu vers 1757. Le legs est confirmé en 1772. Dans l'acte d'abandon de Charles-François à son fils en 1772, il est dit que le donateur a recueilli la seigneurie Sainte-Anne par la succession de son père, Pierre-Thomas Tarieu. Ce dernier étant décédé en 1757, il est plausible de croire que Charles-François acquérait le domaine à cette époque. Charles-François Tarieu de Lanaudière est né le 4 novembre 1710 à Sainte-Anne de la Pérade. Contrairement à ses parents Pierre-Thomas Tarieu de La Pérade et Madeleine Jarret de Verchères, et ses grands-parents Thomas Lanouguère et Marguerite-Renée Denys, le nouveau seigneur ne résidait pas au manoir de Sainte-Anne.

Sa carrière militaire en est l'une des causes apparentes. Entre 1726 et 1743, il prit part à plusieurs campagnes comme officier; puis il fut élevé au grade supérieur d'Aide-Major de la ville de Québec. Il participa à plusieurs combats de la guerre de Sept Ans. Fait prisonnier le 8 septembre 1760 à Montréal, il parcourut l'Europe jusqu'en 1763. À son retour, il semble établir sa résidence principale dans sa maison de Québec, achetée en 1748. De son premier mariage avec Louise-Geneviève Deschamps de Boishébert naîtra à Québec moins d'un an plus tard, leur seul enfant, Charles-Louis. Louise-Geneviève mourut en juillet 1762 et Charles-François se remariait le 12 janvier 1764 à Montréal à Marie-Catherine Lemoyne de Longueuil. De ce second mariage naquirent dix enfants. Outre la Seigneurie de Sainte-Anne, Charles-François Tarieu a été propriétaires de plusieurs seigneuries. Le 13 novembre 1765, il déclarait être Seigneur de Sainte-Anne, du fief Tarieu, de la seigneurie du lac Maskinongé, de LaDurantaye et de Saint-Vallier. Le 23 août 1769, il achetait le fief Lévrard de Saint-Pierre les Béquets. Peu de temps avant sa mort il fut nommé membre du Conseil législatif créé en 1775 par l'acte de Québec. Il mourut le premier février 1776 à l'Hôpital Général de Québec. Les notes biographiques recueillies sur ce personnage ne relatent aucune activité importante à la seigneurie de Sainte-Anne où il n'a probablement jamais résidé. Quatre ans avant son décès, il léguait la seigneurie à son fils Charles-Louis par acte de Convention et abandon. Charles-Louis Tarieu de Lanaudière, fils de Louise-Geneviève DESCHAMPS de Boishébert est né à Québec le 14 octobre 1743. Issu de l'aristocratie seigneuriale et militaire, il s'engageait après ses études au séminaire de Québec dans le régiment de La Sarre en 1756. À la suite de la conquête, il quittait le Canada avec son père. De retour au pays, au printemps 1768 pour recueillir entre autre l'héritage de sa mère décédée en 1762, il épousait l'année suivante Geneviève-Élisabeth de La Corne à Montréal. Il semble que le couple habita cette ville quelques temps car leur premier-né Charles-Luc y était baptisé en 1770 et inhumé l'année suivante. Trois ans après le don de son père en 1772, on le retrouvait dans la région de Trois-Rivières alors qu'il recrutait des miliciens pour combattre l'invasion américaine. Cependant, aucun autre indice ne laisse croire qu'il habitait sa seigneurie. Vers 1777, il semblait résider à Québec, où ses autres enfants sont nés en 1777 et 1779.

Avant 1781, date à laquelle il prêtait Foi et Hommage, sa présence était peu remarquée dans la seigneurie. Seulement en 1774, il accordait des titres à un habitant (Chevalier 4 février 1774).

Pendant la période à laquelle il était Seigneur de Sainte-Anne, Charles-Louis résidait possiblement à Montréal puis à Québec. Vers 1780, il possédait une maison à Sainte-Anne, probablement le manoir, mais demeurait principalement à Québec. C'est là qu'il résidait à sa mort le 2 octobre 1811. Sa fille Marie-Anne fut sa seule héritière, mais l'acte de cession est inconnu. Quoiqu'il en soit, lorsqu'elle vendit la seigneurie et le domaine à l'Honorable John Hale, il est mentionné que les biens lui appartenaient comme seule et unique héritière de défunt Charles Tardieu de Lanaudière, son père, et Dame Élisabeth de la Corne, sa mère, décédée le 30 mars 1817 à Québec.

Marie-Anne est née le 6 octobre 1777 à Québec. Tout comme ses parents, elle ne résidait pas au manoir. Dans un acte notarié, (Trudel 8 fév. 1819) elle déclarait demeurer ordinairement à Québec. Le domaine n'était pas pour autant abandonné. Probablement que des domestiques et engagés vauquaient comme à l'époque de son père à l'entretien du domaine, à la culture des terres et au soin des animaux. Joseph Bouchette mentionnait les « excellents jardins » qui entouraient la maison en 1815.

LES BÂTIMENTS

Encore une fois, l'imprécision de la documentation écrite et figurative rend difficile de trancher catégoriquement la question de la construction du manoir dont les ruines occupent le territoire à l'étude. Il semble cependant que la période 1760-1775 soit cruciale pour la compréhension de l'évolution du bâti sur le territoire du domaine. C'est sans doute à cette époque que le vieux manoir de bois de quarante-deux pieds français de longueur était démolé et que le manoir actuel de pierre mesurant quarante-neuf pieds français était construit.

L'HONORABLE JOHN HALE ET SES HÉRITIERS: 1819-1865

En 1819, la seigneurie Sainte-Anne changeait de main, après être demeurée la propriété d'une même famille pendant un siècle et demie. Les nouveaux propriétaires y demeureront pendant 46 ans. Plusieurs illustrations montrent clairement que le manoir de 1850 est bien celui d'aujourd'hui et qu'il fut entouré de plusieurs bâtiments probablement reliés à la production agricole. Plusieurs vestiges de cette période subsistent, dont les fondations d'un bâtiment para-domestique.

Le 27 septembre 1819, l'Honorable John Hale passe deux actes de vente avec Mademoiselle Lanaudière. Il achète la seigneurie et le domaine. L'acquéreur est présenté comme demeurant en la Haute-ville de Québec et est membre du Conseil législatif. John Hale choisit d'élire son domicile « en la maison sus vendue dudit fief et seigneur de Sainte-Anne ». Les quelques données recueillies sur John Hale permettent de supposer qu'il habitait en été le manoir, et le reste de l'année à Québec. Dans une transaction en février 1822, John Hale déclarait demeurer à Québec et à Sainte-Anne alternativement. En mai suivant il habitait Sainte-Anne depuis quelques jours. L'honorable John Hale mourut à Québec le 24 décembre 1838.

Entre 1838 et 1864, les revenus seigneuriaux étaient partagés entre les héritiers et il semble que Georges-Carleton Hale fut nommé pour gérer la seigneurie. En 1864, Georges-Carleton Hale et ses frères Jeffrey et Edward acquirent par acte de cession des autres membres de la famille la seigneurie de Sainte-Anne. Ils vendirent l'année suivante le domaine à Vital Méthot et le reste de la seigneurie à E.J. Price.

Les cartes topographiques de Bouchette en 1815 et 1831 montrent peu de changements à Sainte-Anne. Il subsiste toujours deux bâtiments sur le domaine en 1831. Le bâtiment oriental est nommé « Manoir H », sans doute pour Hale. Cette note témoigne de l'importance du lieu. On peut déduire de ces cartes qu'un bâtiment important se trouvait à l'ouest du manoir, près du chenal et cela depuis au moins 1815. Un dessin du manoir vers 1850 montre deux bâtiments dans ce secteur. Ce dessin est particulièrement intéressant, car il montre plusieurs détails du manoir qui ressemble déjà aux photographies du début du 20^e siècle.

Le manoir était recouvert d'un toit à deux eaux, percé de quatre lucarnes en appentis, et de deux cheminées. Celle de droite est sans doute la même qui sépare aujourd'hui l'annexe ouest. L'autre est située au tiers est, au-dessus de la base de la cheminée qui se trouve à l'intérieur des ruines. Un fronton néo-classique décore la façade sud. L'appentis était moins large à l'époque et percé d'une verrière cintrée. Une petite maison se trouvait à gauche.

VITAL-JULES-ALEXANDRE MÉTHOT ET SES HÉRITIERS: 1865-1890

Pendant cette période, le domaine de Sainte-Anne cessa d'être habité par les propriétaires de la seigneurie. Il fut successivement la propriété d'un marchand de Québec, puis de sa jeune héritière. L'arpenteur péridien Du Tremblay y résida également plusieurs années. Le domaine semblait toujours un lieu d'activités agricoles dont l'ampleur reste à mesurer. Une fromagerie fut construite au nord du site et divers travaux d'aménagement étaient entrepris. La période marque également le début d'une phase d'instabilité qui se poursuivra jusqu'au début du 20^e siècle.

Le 22 septembre 1865, Georges-Carleton Hale vend le domaine à Vital-Jules-Alexandre Méthot, marchand de Québec. Méthot était marié à Marie-Clémentine Dufort, et père de Marie-Anne-Louise-Blanche, âgée d'un an. L'année suivante Alexandre Méthot déclarait résider à Sainte-Anne. Il mourut en 1867 faisant de sa fille Marie-Louise sa seule héritière. La mère fut nommée tutrice jusqu'à sa majorité. Quelques temps après le décès, Clémentine Dufort épousait en secondes noces l'arpenteur Pamphiles-Pontiac-Vildebou Du Tremblay de Sainte-Anne. Ils demeurèrent à Sainte-Anne et fort probablement au manoir. Une photographie prise vers 1875 montre Du Tremblay et sa famille dans le jardin qui conservait encore sa splendeur.

Lorsque Marie-Louise Méthot atteignit sa majorité en 1885, elle était l'épouse d'un cultivateur de Sainte-Anne, Frédéric-Nelson Ritchie. Aucune donnée ne mentionne s'ils habitèrent au manoir. Cependant, entre 1886 et 1887, Marie-Louise hypothéquait à plusieurs reprises les terres du manoir. Cet endettement eut pu vraisemblablement servir à la construction d'une fromagerie sur les terres du domaine au nord de la route. Trois ans plus tard, en 1890, le shérif saisissait tous les biens immobiliers, y compris la fromagerie.

Actuellement, nous connaissons peu de documents qui renseignent sur les composantes matérielles du site à la fin du 19^e siècle: aucune carte, une seule photographie et peu de documents écrits. L'acte de vente entre G.C. Hale et V.J.A. Méthot stipulait une condition spéciale au sujet du manoir: «... a été convenu entre les parties que ledit acquéreur pourra démolir la maison qui sert de manoir et qui se trouve au sud du chemin, dans le courant de la présente automne, afin de le remettre en état de reconstruire ladite maison.»

Cette volonté de l'acheteur ne s'est pas concrétisée: mais quels étaient ses motifs? Le manoir pouvait être en mauvais état, ou peut-être que son aspect ne convenait pas aux goûts du nouveau propriétaire. Il est possible également que ce soit la proximité de la mort qui l'ait empêché de réaliser son projet. Quoi qu'il en soit, des travaux de rénovation et de démolition ont été réalisés à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, comme en témoigne l'étude des vestiges archéologiques. Quant à la fromagerie, plusieurs documents la concernant pourraient être recueillis, mais elle n'était pas construite sur le territoire à l'étude.

DU CHÂTEAU DE CHAMPAGNE À LA FERME RURALE

La fin du 19^e siècle marque également la fin de la vocation somptuaire du manoir de Sainte-Anne. Dans la traînée de la faillite fracassante de l'ancien premier ministre Honoré Mercier, le domaine change de nombreuses fois de mains entre 1891 et 1904. Malgré des investissements nouveaux comme la construction d'une grange-étable et d'une écurie, la ferme ne semble pas rentable, et le manoir semble perdre son attrait de petit château de campagne.

Après 1904, ce sont des cultivateurs locaux qui reprirent en main l'ancien domaine seigneurial, jusqu'à l'incendie de 1927, et peut-être un peu après.

Ce n'est qu'en 1962 que le dernier propriétaire, Yvanhoé Brouillette cédait les terres du manoir au gouvernement du Québec. En 1985, la municipalité de la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade acquérait le site afin que les immeubles soient utilisés à des fins municipales, récréatives et culturelles.

(Quand Mercier acheta l'ancien domaine seigneurial, on y trouvait une maison, des granges-étables, une fromagerie-beurrerie, et d'autres bâtisses. À cette époque, nous ne savons pas si la toiture de l'édifice avait été équarrie. Néanmoins, il est possible que cette transformation ait été réalisée par Mercier en 1890, car sur une photographie de 1891 montrant un rassemblement de zouaves pontificaux, ces étages sont construits.)

Sources: Inventaire archéologique et documentaire du domaine seigneurial Sainte-Anne Manoir Madeleine de Verchères Ministère des Affaires culturelles du Québec



LA FAMILLE TARIEU DE LANAUDIÈRE

Les vieux registres de Sainte-Anne de la Pérade laissent croire que le premier enfant né sur son territoire serait Pierre-Thomas Tarieu, sieur de La Pérade, né le 11 septembre 1677 et baptisé à Québec le 12 novembre suivant, à cause de l'absence de prêtre résidant à La Pérade.

En 1721, Pierre-Thomas Tarieu de Lanaudière obtient le privilège de tenir les postes durant vingt ans entre Québec et Montréal. C'était la première institution postale au Canada.

Recherches: *Gaby Larose*

Sources: *La famille Tarieu de Lanaudière*
Major J. Gérard Poirier, E.D.
Régiment de Joliette.



**LISTE DES DIVERS PROPRIÉTAIRES DU DOMAINE DU MANOIR
(Sainte-Anne)**

9 septembre 1670 - 16 février 1677:

Edmond de Suève, par achat de Michel Gamelin.

16 février 1677 - mai 1678:

Thomas-Xavier Tariou de Lanaudière par achat de Gamelin.

mai 1678 - 4 novembre 1704:

Marguerite-Renée Denys, épouse de Thomas-Xavier Tariou de Lanaudière, par héritage.

4 novembre 1704 - ?:

Pierre-Thomas Tariou de La Pérade, par acquisition des droits de propriété de sa mère, Marguerite-Renée Denys.

? novembre 1772:

Charles-François-Xavier de Lanaudière, fils du précédent, par héritage.

11 novembre 1772 - 2 octobre 1811:

Charles-Louis Tariou de Lanaudière, par transaction avec son père.

2 octobre 1811 - 27 septembre 1819:

Mlle Marie-Anne de Lanaudière par héritage de son père, Charles-Louis Tariou.

27 septembre 1819 - ?:

John Hale, par acquisition de la précédente.

? - 22 septembre 1865:

G. - C. Hale et Édouard Hale, héritiers du précédent.

22 septembre 1865 - 10 octobre 1867:

Jules-Alexandre-Vital Méthot, marié à Clémentine Dufort, par acquisition de G.-C. Hale et Ed. Hale.

10 octobre 1867 - 6 février 1872:

Clémentine Dufort, tutrice de Marie-Anne Blanche Méthot, héritière de Jules-Alexandre-Vital.

6 février 1872 - 1^{er} mai 1884:

Pamphile P.V. Du Tremblay, époux de Clémentine Dufort et nouveau tuteur de Marie-Anne Blanche Méthot.

1^{er} mai 1884 - 15 septembre 1890:

Marie-Anne Blanche Méthot, devenue majeure reprend la propriété du manoir, jusque là assumée par Clémentine Dufort et Pamphile P.V. Du Tremblay.

15 septembre 1890 - 12 mars 1891:

Joseph-Alexandre Mercier, par achat du Shérif chargé de la vente des terres de Marie-Anne Blanche Méthot.

12 mars 1891 - 11 juin 1892:

Honoré Mercier, par acquisition de J.A. Mercier.

11 juin 1892 - 28 septembre 1892:

Le syndict, par acquisition de Honoré Mercier.

28 septembre 1892 - 13 octobre 1892:

Pierre Leclerc par achat des syndics.

13 octobre 1892 - 15 mai 1893:

J.L. Dubord, par achat de Pierre Leclerc.

15 mai 1893 - 28 septembre 1893:

Michel Théodule Lefebvre, par échange avec J.L. Dubord.

28 septembre 1893 - 4 novembre 1901:

Gilbert Jérôme Latour, par échange avec M.T. Lefebvre.



4 novembre 1901 - 3 juin 1903:

Édouard Roy, par achat de G.J. Latour.

3 juin 1903 - 24 août 1904:

Henri et Adélaré Perreault, par achat de Édouard Roy.

24 août 1904 - 8 novembre 1918:

Xavier Frigon par achat de H. et A. Perreault.

8 novembre 1918 - 5 mai 1939:

Arthur Trudel, par achat de X. Frigon.

5 mai 1939 - 5 avril 1962:

Ivanhoé Brouillet, par achat de A. Trudel.

A partir du 5 avril 1962:

Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, par achat de I. Brouillet.

Le 3 juillet 1985, la municipalité-paroisse en fait l'acquisition du gouvernement du Québec.

Isidore Lachapelle - Danielle Larose

Sources: Étude d'ensemble à caractère ethno-historique et architectural: Sainte-Anne de la Période

La municipalité de Sainte-Anne de la Période est propriétaire du Domaine Seigneurial Madeleine de Verchères depuis 1985.

Des travaux ont été réalisés au Domaine dans le but de consolider les ruines et la bâtisse pour arrêter la dégradation, et d'étudier le potentiel du site de façon à voir comment on pourrait le mettre en valeur et l'animer à partir de son histoire, de ses vestiges et de son environnement naturel.

- 1985:** Étude d'ensemble à caractère ethno-historique et architectural. Sainte-Anne de la Période, Danièle Larose.
- 1986:** Rappel historique. Compte-rendu de l'histoire du site du Manoir Madeleine de Verchères, D. Larose
- 1986:** Inventaire archéologique
- 1987:** Inventaire archéologique et documentaire du domaine seigneurial Sainte-Anne-. Manoir Madeleine de Verchères. Pierre Cardinal
- 1987:** Pré-inventaire de la flore sur le site du Manoir Madeleine de Verchères.- Jocelyne Trottier
- 1988:** Études descriptives et interprétatives de la flore du domaine seigneurial Sainte-Anne. - Jocelyne Trottier
- 1988:** Étude de mise en valeur de l'ancien domaine seigneurial Madeleine de Verchères.- Groupe Référence.
- 1988:** Programme de mise en valeur environnemental d'Hydro-Québec. Dossier argumentaire. Mise en valeur du site Madeleine de Verchères.
- 1990:** Mise en valeur du Domaine. Restauration des façades extérieures de la tour et de l'appentis ainsi que des couvertures. Travaux d'aménagement paysagé dans les parcs; jardin fruitier. Découvertes archéologiques.



Jean Lemoyne 1669-1710

L'évolution du fief Ste-Marie et celle du fief de Sainte-Anne demeurent étroitement liées, Jean Grimard le souligne dans sa monographie portant sur le «petit chenal»:

«En réalité, les habitants des deux seigneuries n'ont toujours formé qu'un seul groupe ethnique. Les colons s'échangeaient les concessions sans formalité, au gré de leurs désirs et de leurs caprices de l'une à l'autre des deux seigneuries. Celle de Ste-Marie n'ayant pas de curé résidant, les habitants allaient accomplir leurs devoirs religieux à la seigneurie de Ste-Anne...»⁽¹⁶⁾

Les deux entités entretiendront des relations suivies dans toutes les sphères de l'activité humaine. À l'instar de Michel Gamelin, premier seigneur de la seigneurie Ste-Anne, la traite des fourrures demeure la motivation principale qui pousse Jean Lemoyne à se faire concéder le fief Ste-Marie le 3 janvier 1669. Le gouverneur Courcelles s'exprime en ces termes dans l'acte de concession:

«J'ai accordé au Sieur Lemoyne, habitant du Cap-de-la-Madeleine, la terre qui est entre la concession des Pères et la rivière Sainte-Anne, le long du fleuve Saint-Laurent, et en cas qu'il n'y eut que trois quarts de lieue dans le dit espace de terre, et demie lieue dans la rivière Ste-Anne, en montant, avec l'isle des Pins qui se trouve vis-à-vis de la dite concession, pour y travailler incessamment, le tout en cas que cela ne soit pas concédé à personne, et le contrat lui sera fourni comme aux autres.»¹⁷

Les antécédents de Jean Lemoyne ne nous laissent aucun doute sur ses activités à l'île St-Éloi à Batiscan, centre de distribution de la boisson aux trafiquants et aux amérindiens. Il y fut d'ailleurs condamné.

Le 10 juillet 1669, il accorde une première concession à Charles de Montmainier «sur le grand chenal de la rivière Sainte-Anne» les rentes seront payées «à la maison dudit Sr Lemoyne au Cap, jusqu'à ce que ledit Sr Lemoyne ait fait bâtir une maison à ladite seigneurie de Ste-Anne»⁽¹⁸⁾. Selon Raymond Douville, une «maison seigneuriale» était construite dans l'île des Pins en 1671. Le 3 mars 1672, il accorde un bail à ferme pour sa terre située sur l'île des Pins, et Talon lui accorde, le 3 novembre de la même année, ses titres officiels de concession. Le développement de la seigneurie progresse lentement et les colons se livrent à un va-et-vient continué constitué de bail à ferme, de vente et

d'échange de terres entre eux. On ne se fixe pas. Les censitaires, suivant l'exemple de leur seigneur, se partagent avec ceux des seigneuries voisines, les riches territoires de chasse le long des rivières Sainte-Anne et Batiscan.

Le recensement de 1681 confirme ce phénomène. On y recense seulement 9 familles de censitaires. Douville se livre à une analyse intéressante du recensement:

«Quand on examine de près les détails de ce recensement, on constate une anomalie dans le fait que Jean Lemoyne possède quarante arpents de terre en valeur, tandis qu'aucun de ses censitaires ne peut déclarer plus que quatre arpents de terre défrichée. Cette anomalie s'explique par le fait que la traite était la principale préoccupation de Jean Lemoyne, qu'il y employait ces censitaires, et lorsque ces derniers revenaient dans la seigneurie entre deux voyages, le seigneur les employait à cultiver son propre domaine pour pouvoir nourrir sa famille qui augmentait sans cesse avec les années (...). Les activités du seigneur de Ste-Marie dans la traite des fourrures allèrent sans cesse en s'intensifiant... il donnait à ferme les terres de sa seigneurie pendant que lui et ses fils faisaient le commerce des fourrures et de l'eau de vie.»⁽¹⁹⁾

Le 9 novembre 1689, Lemoyne achète le fief de La Noraye, contigu au sien, d'une demie-lieue de front sur une lieue de profondeur, concédé par Talon en 1672 à Niort de La Noraye, le titre officiel de ce fief sera accordé à sa veuve le 24 octobre 1711. Il n'effectue aucun défrichement sur cette terre dont une partie deviendra le village du Petit Sainte-Marie. Le 4 mai 1697, les Jésuites, propriétaires de la seigneurie de Batiscan, lui concèdent une terre de 40 arpents de largeur, avoisinant sa seigneurie et qui s'incorporera à celle-ci un peu plus tard ⁽²⁰⁾.

Lemoyne meurt le 25 décembre 1706, et sa veuve continuera de gérer la seigneurie pendant quatre ans. La carte de 1709 dressée par Jean Baptiste de Couagne, situe l'emplacement de son domaine et de ses censitaires dont le nombre s'élève à 16 (figure 2).

Louis Gastineau 1710-1750

Le 22 janvier 1710, Jeanne Lemoyne, fille héritière de Jean Lemoyne, épouse Louis Gastineau Sieur Duplessis qui devient alors le deuxième seigneur de la seigneurie Ste-Marie. En 1723, il se soumet à l'aveu et dénombrement de son fief.

«Le dit Sieur comparant a un domaine consistant à environ 18 arpents de front à prendre du bord du fleuve sur toute la profondeur, le dit front joignant au nord-est Jean-Baptiste Laberge habitant dudit fief, sur lequel domaine il y a une maison de quarante trois pieds de long sur trente deux de large, une grange de 70 pieds de long close de madriers, une écurie de 18 pieds de long de pièces sur pièces, une boulangerie de 20 pieds de long close de madriers, 70 arpents de terre labourable et environ 25 arpents de prairie et sur ladite isle des pins 30 arpents de terre labourable et environ 8 arpents de prairie sur laquelle il permet à Edmond Guibaut et sa femme de défricher ce qu'il pourrait de terre pour en jouir leur vie durant seulement sans loyer aucun cens et rentes n'y retenir, à condition qu'après leur décès le tout reviendra audit Sr avec les bâtiments qu'ils y auront construit»⁽²¹⁾.

On y dénombre 18 censitaires, 14 maisons, 11 granges, 11 étables. La superficie des terres concédées totalise 1944 arpents dont 179 en terre labourable, soit un pourcentage de terre défrichée de 9,18% par rapport à la superficie totale des terres concédées. Le domaine seigneurial, que la carte de Jean-Baptiste de Couagne de 1709 situe sur la rive ouest de la rivière Ste-Anne, se déplace, par la suite, sur le littoral du fleuve approximativement sur le territoire actuel de la Crino. La commune «comprendait toute cette partie du premier rang Sainte-Marie baignée par les grandes marées du fleuve.» (22)

Louis-Joseph Gastineau (1750-1774)

En 1750, à la mort de son père Louis, Louis-Joseph Gastineau hérite de la seigneurie et s'y installe. Il débute les concessions dans le deuxième rang, connu sous le nom de Village Ste-Marie, vers 1760. Deux ans plus tard (1762), il construit un moulin sur la rivière Gendron, à l'usage des habitants du Petit Ste-Marie et de St-Elizabeth⁽²³⁾. Madeleine Gastineau Duplessis vend l'île des Pins à Michel Guay, le curé de Ste-Anne, le 27 octobre 1765⁽²⁴⁾.

Augustin Joubin dit Boisvert

Le 6 avril 1774, Louis-Joseph Gastineau fait donation de la seigneurie Ste-Marie à Augustin Jobin dit Boisvert, époux de sa fille Marie-Anne Joseph François. Le tout pour la somme de 1500 livres⁽²⁵⁾. Bouchette (1815) note que «la quantité de terre cultivée forme à peu près les $\frac{2}{3}$ de la concession. Il y a un moulin à grain et une scierie. Les maisons seigneuriales sont situées sur la pointe formée par la rivière Ste-Anne et le fleuve St-Laurent. Le front de la seigneurie est si bas qu'il est inondé par le St-Laurent au printemps⁽²⁶⁾. En 1845, une partie de la seigneurie (2 rangs de Ste-Marie) s'incorpore à la paroisse de Ste-Anne (nouvellement fondée), et l'autre partie (2 rangs St-Edouard, et 2 rangs St-Augustin) s'incorporera à celle de St-Prosper en 1849. J.A. Rousseau achète une partie du domaine seigneurial, en 1888, où il construit une scierie mécanique, un moulin à farine et une fabrique de meubles. L'éboulis de 1894 lui occasionne de lourdes pertes.

Moulin banal

Le seigneur Louis-Joseph Gastineau, en 1762, fait bâtir un moulin banal sur la rivière Gendron. Son successeur, Augustin Joubin dit Boisvert, le loue à son fils pendant un an (1808). Celui-ci devra y habiter. À la suite de la crue des eaux, il cesse de fonctionner vers 1825.



En 1714

François Chorel hérite de son père sa part de la seigneurie de Ste-Anne et ajoute à son nom celui de; D'Orvilliers.

Son épouse hérite ensuite de la seigneurie dont elle perçut les rentes de 1802 à 1822.

Le fief d'Orvilliers eut ensuite pour propriétaire successifs:

Pierre Charest, de 1822 à 1832

Marie-Sophie Charest, de 1832 à 1838

Antoine Charest et autres héritiers, de 1838 à 1857

François-Auguste Richer Laflèche, de 1857 à 1863

Antoine Richer Laflèche, de 1863 à 1876

Le Rév. Isidore Béland, de 1876 à 1877

Pamphile P.V. du Tremblay de 1877 jusqu'à l'abolition du système seigneurial.

N.B. *Notes recueillies dans:*

Autrefois et aujourd'hui

à Ste-Anne de la Péninsule

Chanoine L.S. Rhéault, Vicaire général

Trois-Rivières 1895



*Les personnalités
religieuses
et politiques*



Handwritten signature
92

1992



Monseigneur
Louis-François Richer-Laflèche
2^e évêque des Trois-Rivières
1818-1898



La plus éminente personnalité native de «Chez-Nous» est sans contredit, Mgr Laflèche. – Fils de Louis Richer-Laflèche et de Marie-Anne Joubin-Boisvert, il naquit le 4 septembre 1818, dans la maison située à l'intersection des rues Ste-Anne et de la Fabrique.

Il fit ses études classiques au séminaire de Nicolet de 1831 à 1838 – il fut ordonné prêtre à Québec par Mgr Turgeon le 7 janvier 1844.

Après quelques mois comme vicaire à St-Grégoire de Nicolet, il part pour l'Ouest canadien et est missionnaire particulièrement à la Rivière-Rouge et il seconde activement Mgr Norbert Provencher – Les douze années d'apostolat missionnaire de l'abbé Laflèche prirent fin par un refus de l'épiscopat que Mgr Provencher tentait de lui imposer.

De retour à Nicolet, il est successivement professeur de mathématiques, de philosophie, préfet des études et supérieur du séminaire. Il cumulait aussi la fonction de vicaire général du diocèse de Trois-Rivières.

Nommé évêque d'Anthédon en 1866 et coadjuteur de Mgr Cooke, il est sacré évêque le 25 février 1867 – Il devint évêque titulaire de Trois-Rivières le 30 avril 1870.

Mgr Laflèche a célébré ses noces d'argent épiscopales les 24 et 25 février 1892 – et Léon XIII, à cette occasion, le nomma assistant au Trône Pontifical et Comte Romain.

Ses noces d'or sacerdotales furent célébrées en grandes pompes les 22 et 23 mai 1894, par tout le diocèse et particulièrement dans sa paroisse natale. Mgr Laflèche est décédé aux Trois-Rivières, jeudi le 14 juillet 1898, dans la quatre-vingtième année de son âge.

Sources; *Prêtres natifs de Ste-Anne de la Pérade*
par l'abbé Jean-Claude Chevalier – Cahier 24
Collection «Notre Passé»

Son excellence
Mgr André Vallée p.m.e.



Fils de deux péradiens: Madame Irène Baribeau et de Monsieur Jeffrey Vallée, Monseigneur André Vallée est né le 31 juillet 1930 à Ste-Anne de la Pérade. Il fit ses études primaires au Collège du Sacré-Coeur de La Pérade. Après avoir terminé son cours classique au Séminaire des Trois-Rivières, il entreprit ses études théologiques au Séminaire des Missions-Étrangères à Pont-Viau. Il fut ordonné prêtre aux Trois-Rivières par Monseigneur Georges-Léon Pelletier le 24 juin 1956.

Après son Ordination Sacerdotale il compléta en 1957 et 1958 ses études en Éducation à l'Université Laval de Québec et à l'Université Duquesne de Pittsburgh en Pennsylvanie.

En 1958, il fut assigné à la mission de Davao aux Philippines pour y étudier la langue et à Manille pour des études en biologie et en mathématiques. Après quoi, il remplit divers postes missionnaires à Davao de 1961 à 1968. De retour au Canada en 1968, il fut nommé Supérieur du Séminaire de Pont-Viau. De 1971 à 1973, il retournait à Davao comme Supérieur Régional. Il fut ensuite élu Supérieur général de la Société des Missions-Étrangères pour un terme de 6 ans.

Son mandat terminé, il fut ensuite choisi pour remplir le poste de Secrétaire général de la Conférence des Évêques catholiques du Canada de 1979 à 1985. À ce titre il accomplira un rôle unique au pays, c'est-à-dire, la coordination des voyages de Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II au Canada en 1984 et 1987.

Lorsqu'il fut appelé à l'Ordinariat Militaire du Canada, il était Secrétaire exécutif du Comité de la Formation permanente de la Société des Missions-Étrangères.

Évêque titulaire du Sufasar, son Ordination Épiscopale eut lieu le 28 janvier 1988 en la Basilique Cathédrale d'Ottawa. Il a célébré sa première Messe Pontificale le 31 janvier 1988 en l'église de Ste-Anne de la Pérade.

MGR ANTOINE IRÉNÉE DOUVILLE P.D.
 (1838-1918)



Il partit de La Pérade en 1849 pour ses études au séminaire de Nicolet qu'il ne quitta plus toute sa longue vie d'éducateur durant.

Il naquit le 21 décembre 1838, fils de Pierre Douville, cultivateur au Rapide-Nord, et de Marie-Anne Charrest. Après ses études classiques à Nicolet (1849-1857) et ses années de théologie (1857-1862), il fut ordonné prêtre le 21 septembre 1862 dans la chapelle du séminaire par Mgr Cooke. Professeur de mathématiques, de physique et de chimie (1862-1887) il fut aussi directeur du nouveau collège de Stanfold (Princeville).

Préfet des études (1882-1911)
 supérieures (1895-1904) et (1909-1915)

Nommé Prélat Domestique en 1903, il célèbre ses noces d'or sacerdotales en 1912. Depuis 1909, il était vicaire-général du diocèse, et depuis 1912 Protonotaire apostolique. Il décéda au séminaire le 12 août 1918 et fut inhumé dans le cimetière du séminaire.

Sources: *Prêtres nés de Ste-Anne*

MGR JEAN J. PAPILLON
 (1866-1965)



Fils d'Ubalde Papillon et de Marie-Anne Lacroix - cultivateurs dans le rang Grand-Ste-Marie, Jean-J. Papillon vit le jour le 4 juillet 1866.

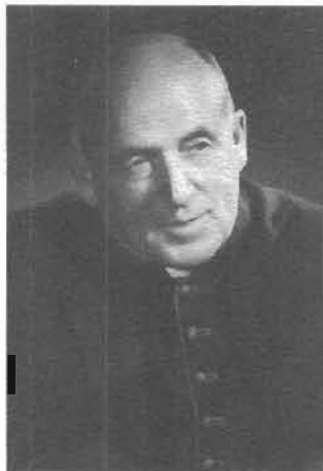
Après ses études classiques au séminaire de Nicolet, il entreprit ses années de théologie au Grand Séminaire de Montréal où il fut ordonné par Mgr Gravel le 17 août 1890.

Vicaire à Ste-Monique de Nicolet, durant deux ans, il alla ensuite exercer son apostolat aux États-Unis dans l'état du Connecticut.

Nommé Prélat Domestique par Sa Sainteté Pie XII le 18 avril 1939 son investiture eu lieu le 24 juin suivant.

Il était nonagénaire lorsqu'il se retira à la réserve d'Odanak où son neveu l'Abbé René Nolan était curé. C'est au presbytère de ce dernier qu'il s'éteignit le 10 mars 1965 à l'âge de 98 ans et 8 mois.

MGR ALBERT TESSIER P.D.
(1895-1976)



La carrière de celui qui restera une des plus grandes figures de son village natal, est bien connue. Nous nous contenterons donc ici de quelques notes biographiques bien concises.

Né à Sainte-Anne de la Pérade (Bas de Sainte-Anne) le 6 mars 1895 du mariage de Alphonse Tessier et de Sophie Rompré, il fait ses études à la petite école du rang, puis au collège de Sainte-Anne, puis les poursuit en 1910 au séminaire de Trois-Rivières.

En 1920, il est ordonné prêtre par Mgr Cloutier au Grand Séminaire. En 1921, il va étudier à Rome puis à Paris. À son retour en 1924, il devient professeur d'histoire et de littérature au séminaire où il publie la revue collégiale «Le Ralliement» tout en collaborant aux journaux et revues de la région.

En 1934, il prépare le tricentenaire de la fondation de Trois-Rivières et en 1937, il devient titulaire de la chaire d'histoire du Canada à l'Université Laval ainsi que visiteur des Écoles Ménagères de la province.

Il s'engage dans toutes les causes touchant l'avenir du peuple québécois et devient membre de la Société des Dix et de la Société Royale du Canada.

En 1950, il est nommé Prélat Domestique par le Pape Pie XII en reconnaissance pour son travail gigantesque de conférences, textes et ouvrages.

Retraité en 1965, il se retire à Tavibois, domaine acquis en 1951 près d'Hérouxville. Il s'éteint à Trois-Rivières le 13 septembre 1976 à 81 ans. Il fut inhumé au cimetière de sa paroisse natale.

Mme Simonne Dolbec Lanouette

MGR SÉBASTIEN LORANGER
(1897-1965)



Cadet d'une famille de dix enfants, il naquit à Sainte-Anne de la Pérade le 7 mai 1897 du mariage d'Enoch Loranger, ancien zouave pontifical et de Marie Grandmont.

Il fit ses études au séminaire de Trois-Rivières et fut ordonné prêtre par Mgr Cloutier le 29 juin 1922.

Après un an d'études théologiques à Rome il dut, en raison de sa santé chancelante, prendre un an de repos au presbytère de Ste-Ursule.

Sa fructueuse carrière se déroula dans la province d'Alberta.

Il fut à tour de rôle vicaire à Morinville, curé de la paroisse St-Édouard, puis de St-Isidore où il demeura près de 20 ans.

Nommé vicaire général du diocèse de St-Paul, le 25 juillet 1950, son évêque lui confia la cure de la Cathédrale. Il était Prélat Domestique du diocèse de Saint-Paul lorsqu'il mourut le 13 septembre 1965.

MGR FRANCOIS-XAVIER ST-ARNAUD
(1902-1988)



Fils de Eugène St-Arnaud et Exorée Baril, Joseph Angelbert François-Xavier St-Arnaud est né le 29 novembre 1902 à Sainte-Anne de la Pérade.

Il fit ses études élémentaires à la « petite école » du Grand Ste-Marie, ses études classiques au Séminaire St-Joseph de Trois-Rivières et ses études théologiques au grand Séminaire de Trois-Rivières et au grand séminaire de Québec où il obtint une licence en théologie de l'Université Laval en 1929.

Ordonné prêtre en 1930, par Mgr Odilon Comtois à l'église Notre-Dame de la Visitation de Champlain, il exerce son premier ministère en la paroisse du St-Sacrement de Trois-Rivières du 13 juillet 1930 jusqu'à 1932. Il est alors nommé vicaire à la cathédrale de Trois-Rivières. En 1933, il part pour les missions aux Philippines où il séjournera pendant plus de 5 ans. Durant cette période de service missionnaire, il accompagne le Délégué apostolique des Philippines, Mgr Piani pour les Missions pontificales à l'intérieur et à l'extérieur du pays, en Extrême-Orient, en Amérique du Nord et en Italie jusqu'à Rome, à la Cité du Vatican chez S.S. Pie XI.

Revenu au pays en 1939, il reprend l'exercice du ministère au service de son diocèse. Professeur de théologie au grand Séminaire de Trois-Rivières, affecté aux oeuvres diocésaines d'apostolat tels; visiteur des écoles, aumôniers de divers mouvements de jeunesse et de la ligue Catholique féminine. L'oeuvre des terrains de jeux fut la principale activité de 1939 à 1952, date où il fut nommé curé de la paroisse Cathédrale de l'Immaculée-Conception. C'est à cette époque que le Vatican lui décerne le titre honorifique de Prélat Domestique. À la suite de graves malaises cardiaques en 1967, il est soumis à un repos prolongé et laisse la cure de la Cathédrale.

Relativement guéri, il accepte de diriger à Québec les « Oeuvres Pontificales Missionnaires » en collaboration avec Mgr Labrié de 1968 à 1972.

Parvenu à l'âge de la retraite et de santé précaire, il revient à son premier vicariat de la paroisse St-Sacrement. Il y demeure quelques années, puis il prend définitivement un repos bien mérité au Séminaire St-Joseph où il est décédé subitement le 12 mars 1988 à l'âge de 85 ans et 3 mois.

Ce fut un prêtre apôtre et serviteur dévoué au service de Dieu et son Église qu'il a tant aimée et pour lequel il a donné sa vie.

Angèle St-Arnaud-Beaudry

MGR ROBERT DOLBEC
(1906-1959)



Bien que né à St-Casimir, le 5 octobre 1906, il arriva jeune à Sainte-Anne où son père, médecin, vint exercer sa profession.

Après ses études primaires aux collèges de Sainte-Anne et de St-Casimir, il devint élève du Séminaire de Québec (1919-1927)

Se destinant à la prêtrise, il fit de brillantes études théologiques et scientifiques dans diverses institutions, particulièrement à l'Université de Nancy en France. Il entreprit ensuite une inlassable carrière dans le domaine de l'enseignement à l'Université Laval de Québec. Il fut directeur du département de biologie de cette université.

En 1951, il remplaça Mgr Alphonse-Marie Parent comme secrétaire général de l'université. C'est au cours de cette période, qu'il fut nommé Prélat Domestique.

Cet éminent éducateur est décédé dans la force de l'âge, le 31 janvier 1959.

1- Mgr Antoine Douville	1838-1918
2- Mgr Jean-J. Papillon	1866-1965
3- Mgr Albert Tessier	1895-1976
4- Mgr Sébastien Loranger	1897-1965
5- Mgr F.-X. St-Arnaud	1902-1988
6- Mgr Robert Doibec	1906-1959

Sources: «*Prêtres natifs de Ste-Anne de la Pérade*»
par l'Abbé Jean-Claude Chevalier
cahier 24 et 25 - Collection «*Notre Passé*»
publiés par: «*Les amis de l'histoire de La Pérade*»

Prêtres natifs de Sainte-Anne

Sainte-Anne de la Pérade a été une terre féconde en vocations sacerdotales. Voici la nomenclature des prêtres nés dans la paroisse.



Pierre-Damase Ricard
(1800-1854)

Né le 16 février 1800, fils de Joseph Ricard, cultivateur au Bas de Ste-Anne, et de Marguerite Ferrière. Études classiques au Séminaire de Nicolet (1814-22) et ordonné prêtre le 5 mars 1826.

Il mourut à l'Île Bizard le 21 juillet 1854 et y fut inhumé.



François-Xavier-Bellarmin Ricard (1798-1879)

Frère du précédent, il naquit le 11 mars 1798. Il entra au Séminaire de Nicolet en 1813 et fut le premier élève natif de La Pérade.

Il fut ordonné le 1^{er} mars 1829. Il se retira à l'Île-Perrot en 1846 et y demeura jusqu'à sa mort, le 16 octobre 1879. Il avait 81 ans.



Amable Charest
(1807-1872)

Fils de Louis Charest, cultivateur, et de Marguerite Richer-Laflèche, il naquit le 7 mai 1807. Il fit ses études classiques au Séminaire de Nicolet (1827-1834) et ordonné le 4 juin 1837 à Glengarry, Ontario. Il se retira à l'évêché de Trois-Rivières en 1865 et y mourut le 22 juillet 1872.

Il fut inhumé dans sa paroisse natale.

Zéphirin Charest
(1813-1876)

Fils de Antoine Charest et de Marie-Anne Marchand. Il naquit le 21 février 1813. Il entra au Séminaire de Nicolet à l'âge de 14 ans. Il fut ordonné prêtre le 11 décembre 1836.

Après quelques mois de maladie, il mourut le 7 décembre 1876 et fut inhumé le 12 suivant, dans la crypte de son église.



Mgr Louis-François Laflèche (1818-1898)

Fils de Louis Richer-Laflèche et de Marie-Anne Joubin Boisvert, il naquit le 4 septembre 1818. Ordonné prêtre à Québec le 7 janvier 1844, il devint par la suite évêque titulaire de Trois-Rivières le 30 avril 1870. Il mourut le 14 juillet 1898.



Joseph Bailly (1819-1866)

Fils de Guillaume Bailey, négociant, et de Judith Perreault, il naquit à La Pérade le 3 avril 1839. Confrère de classe de Mgr Laflèche au Séminaire de Nicolet, il fut ordonné prêtre en même temps que lui à Québec en janvier 1844. Il mourut le 23 mars 1866. Il avait 47 ans.



Joseph-Hercule Dorion
(1820-1889)

Membre de la célèbre famille Dorion, il naquit le 13 avril 1820. Son père Pierre-Antoine, marchand; sa mère, Geneviève Bureau. Il fut ordonné prêtre le 12 septembre 1844. Il est surtout renommé comme curé de Yamachiche, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Il mourut dans sa paroisse le 8 décembre 1889. Les regrets de ses paroissiens inspirèrent une touchante complainte au poète Nérée Beauchemin.



Casimir Hamelin
(1831-1903)

Frère cadet du précédent, il naquit le 14 janvier 1831 et alla rejoindre ses deux frères, Aubert et Léandre, au Séminaire de Nicolet où il fit ses études classiques de 1843 à 1852. Professeur à cette institution durant ses années d'ecclésiastique, il fut ordonné prêtre le 21 septembre 1856.

Membre du Conseil de l'évêché de Sherbrooke (1874-1903), il fut assesseur de l'officialité diocésaine en même temps qu'archidiacre jusqu'à sa mort survenue à Wotton le 22 janvier 1903.



Narcisse-Édouard Ricard
(1826-1898)

Fils de Joseph Ricard, cultivateur, et de Marie-Marthe Rigodio de la Bastille. Il naquit le 25 mars 1826. Il fit ses études classiques au Séminaire de Nicolet et fut ordonné prêtre le 27 septembre 1857. Il mourut à son presbytère de St-Zéphirin le 18 juin 1898.



Benoît-Cyrille Bochet
(1834-1900)

Il était fils d'Amable-Zacharie Bochet, cultivateur dans le rang de la «Montée d'Enseigne», et D'Henriette Dehau de Villers, et naquit le 27 octobre 1834. Il fit ses études classiques au Séminaire de Québec. Son ordination eut lieu le 29 septembre 1861 en la Cathédrale de

Trois-Rivières. Après avoir occupé de nombreux postes, il fut nommé curé de Sainte-Anne de la Pérade, poste qu'il conserva jusqu'à son décès, le 26 mars 1900.



Léandre Hamelin
(1828-1918)

Baptisé sous le nom de Joseph-Jean-René-Léandre, il était fils d'Augustin Hamelin, cultivateur au Bas de Ste-Anne, et de Thérèse Beaupré. Il naquit le 4 octobre 1828 et commença ses études classiques au Séminaire de Nicolet à l'âge de 11 ans en 1840. Il fut ordonné le

22 mai 1853. Il se retira à l'Hôpital Général de Québec dont il fut l'aumônier de 1863 à 1869. Il mourut le 7 janvier 1918.



Louis-Élie Dauth
(1835-1903)

Son grand-père, Gaspard Dauth, d'origine alsacienne, vint s'établir à La Pérade où il épousa en 1784, Marie-Angélique Tessier. Leur fils, aussi nommé Gaspard épousa le 7 mars 1812 Julie Rousseau. De ce mariage naquit Louis-Élie le 20 juin 1835.

Entré au Séminaire de Nicolet en 1849, il termina son cours régulier en 1857 et ses études théologiques en 1860. Il fut ordonné le

23 septembre de cette même année en la Chapelle du Séminaire de Nicolet par Mgr Cooke.
Après une vie sacerdotale très remplie, il se retire dans sa maison de St-Léonard en 1900 et y meurt trois ans plus tard, le 13 avril 1903.
Il est inhumé sous l'église.



Joseph-Elzéar Tessier
(1836-1908)

Fils de Gaspard Tessier, cultivateur au Rapide-Nord et de Marie-Anne Lanouette, il naquit le 6 novembre 1836. Il fit ses études classiques (1851-1858) et théologiques (1858-1861) au Séminaire de Nicolet. Il fut ordonné en la chapelle du séminaire le 22 septembre 1861 par

Mgr Cooke. Après plusieurs postes, il fut nommé curé de Warwick le 6 novembre 1897. Il occupa cette fonction que quelques mois. Transporté d'urgence à l'Hôtel-Dieu de Montréal, il y mourut le 23 juillet 1908, à l'âge de 71 ans et 9 mois. Sa dépouille repose sous l'église de Warwick.



Jean-Baptiste Marcotte
(1837-1874)

Ce prêtre natif de La Pêrade eut une vie brève; à peine dix ans d'apostolat religieux. Fils d'Olivier Marcotte et de Joseph Gaudry, il naquit le 27 juillet 1837. Il fit ses études classiques au Séminaire de Nicolet (1852-59). Il opta pour la vie religieuse et fut un des premiers ecclésiastiques transférés en septembre 1860 au Collège de Trois-Rivières, nouvellement formé. Il fut ordonné à Nicolet par Mgr Cooke le 25 septembre 1864. Il décède le 26 avril 1874 à 37 ans.

iques transférés en septembre 1860 au Collège de Trois-Rivières, nouvellement formé. Il fut ordonné à Nicolet par Mgr Cooke le 25 septembre 1864. Il décède le 26 avril 1874 à 37 ans.



Antoine-Irénée Douville
(1838-1918)

Il partit de La Pêrade en 1849 pour ses études au Séminaire de Nicolet où il demeura tout au long de sa vie d'éducateur. Il naquit le 21 décembre 1838, fils de Pierre Douville, cultivateur au Rapide-Nord, et de Marie-Anne Charest. Après ses études classiques à Nicolet (1849-57) et ses

années de théologie (1857-62), il fut ordonné prêtre le 21 septembre 1862 dans la chapelle du Séminaire par Mgr Cooke.

Après une vie d'éducateur bien remplie, il décéda au Séminaire de Nicolet le 12 août 1918 et fut inhumé dans le cimetière de ce dernier.



Édouard Laflèche SR.
(1843-1922)

Il faudrait beaucoup plus que ces quelques lignes pour décrire la vie mouvementée et les pérégrinations de l'abbé Édouard Laflèche.

Fils d'Hector Laflèche, résident du Bas de Ste-Anne, et d'Esther Nobert, il fut avec Mgr Douville et deux autres ecclésiastiques, un

des premiers professeurs au nouveau Collège de Stanford. Ordonné à Québec par Mgr Laflèche le 2 octobre 1870, il fut quelque temps professeur au Séminaire de Nicolet puis commença son périple de vicaire, de desservant et de curé en diverses paroisses. En 1904, il se retira définitivement à Ste-Anne, où son parent M. Téléphore Laflèche venait d'être nommé curé, et s'occupa d'administrer diverses entreprises. Comme l'avait écrit Mgr Albert Tessier, «il avait la réputation d'un brasseur d'argent.» Il décéda à Ste-Anne le 8 octobre 1922.



Venant Charest
(1844-1921)

Figure bien pittoresque et sympathique que celle de l'abbé Venant Charest, selon les témoignages de ses contemporains. Il naquit le 28 avril 1844, fils de François Charest, cultivateur, et d'Henriette Gariépy, et cousin du futur curé Bochet. Après avoir fait ses études classiques

à Nicolet (1855-1863), il fut ordonné à Trois-Rivières le 4 novembre 1866, par Mgr Cooke.

Il fut vicaire et curé à plusieurs endroits.

Retiré du ministère, il logea à l'évêché de Sherbrooke et se dévoua à la cause de la colonisation des Cantons de l'Est, multipliant les conférences et organisant les groupes d'agriculteurs.

Il a publié une histoire de la paroisse de St-Janvier de Weedon, à laquelle il était resté profondément attaché. Il mourut à Sherbrooke le 16 juillet 1921.



Joseph-Narcisse Tessier
(1841-1920)

Fils de Michel Tessier, au Rapide-Nord et de Marguerite Desailliers, il naquit le 21 juillet 1841, et eut pour parrain Nazaire Rivard et pour marraine Ursule Tessier. Il était cousin de l'abbé Elzéar déjà cité.

Il fit ses études classiques au Séminaire de Nicolet (1862-67) et fut économiste

de la communauté durant ses années de théologie. Ordonné à Nicolet le 24 septembre 1871, il fut ensuite vicaire et curé à plusieurs endroits. Le curé Tessier avait été nommé chanoine de la Cathédrale en 1889 par Mgr Laflèche. Il décéda dans sa paroisse le 2 juin 1920 à l'âge de 79 ans.



Téléphore Richer-Lafèche
(1851-1938)

Le souvenir de ses trente-deux années comme curé de La Pérade est encore bien vivace dans la mémoire de ses paroissiens. Péradien de naissance, tout comme son oncle Mgr Laflèche, il naquit le 18 septembre 1851, fils de François-Augustin Richer-Lafèche et de Marie des

Neiges Charest, celle-ci soeur de l'abbé Zéphirin Charest qui fut curé de St-Roch-de-Québec. Il commença ses études classiques au Séminaire de Nicolet en 1873 et les termina au Séminaire de Trois-Rivières. Ordonné par Mgr Laflèche à Trois-Rivières le 24 décembre 1876, il fut professeur de 1876 à 1889 en même temps qu'aumônier de l'Hôpital St-Joseph. Il fut curé de Batiscan de 1892 à 1900, année où il fut nommé curé de La Pérade jusqu'en 1932, alors qu'il se retira à l'Hôpital St-Joseph de Trois-Rivières où il décéda le 18 avril 1938 à 87 ans.



Edouard Laflèche JR
(1855-1943)

Frère cadet du curé Téléphore, de Ste-Anne, il naquit le 4 août 1855, Études classiques au Séminaire de Trois-Rivières et ordonné prêtre par son oncle Mgr Laflèche, dans sa paroisse natale le 25 mai 1880. Il fut vicaire et curé dans plusieurs paroisses notamment à St-Paulin à

partir de 1887, il y demeura pendant 51 ans. L'abbé Laflèche fut créé chanoine honoraire de la Cathédrale en 1924 par Mgr Cloutier. Le 2 août 1937, il célébrait son jubilé d'or comme curé de sa paroisse. L'année suivante, en 1938, - il avait 83 ans - il donna sa démission comme pasteur de sa paroisse. Il décéda à l'Hôpital St-Joseph de Trois-Rivières le 24 novembre 1943, à l'âge de 88 ans et inhumé à St-Paulin. À sa mort, il était le doyen du clergé trifluvien et le dernier prêtre à avoir connu les quatre premiers évêques de diocèse.



Louis-Eugène Barry
(1858-1917)

Il naquit au Bas de Ste-Anne le 5 janvier 1858, fils de Pierre-Olivier Barry, cultivateur, et de Adèle Bourgoin. Il fit ses études classiques au Séminaire de Nicolet de 1874 à 1880, puis ecclésiastique, il fut professeur de sciences mathématiques et physi-

que. Il fut ordonné par Mgr Laflèche le 20 septembre 1885, à Trois-Rivières. La liste de ses activités sacerdotales est longue. Il exerça son ministère à plusieurs endroits aux États-Unis, notamment à Millbury à partir de 1907.

Il était encore curé de cette paroisse lorsqu'il mourut à l'Hôtel-Dieu de Nicolet en juillet 1917 et fut inhumé à La Pérade.



Gaudiose Laquerre
(1863-1936)

Fils de Pierre-Uldéric Laquerre, cultivateur au Rapide-Sud, et de Marie-Céline Juneau, il naquit le 13 février 1863. Entré au Séminaire de Nicolet en 1879, il en sortit en 1886 et fit ses études théologiques à Trois-Rivières. Il fut ordonné dans sa paroisse natale par Mgr Laflèche le

16 août 1891. Toute sa vie, il exerça son ministère dans le diocèse de Trois-Rivières. Vers la fin de sa vie, il fut nommé curé de Ste-Ursule, où il demeura jusqu'en 1931, alors qu'il se retire à l'Hôpital St-Joseph de Trois-Rivières. Il y mourut le 26 juin 1936, à 73 ans.



Arthur-Odilon Papillon
(1863-1924)

De l'avis de ses contemporains, il fut un des plus brillants élèves du Séminaire de Nicolet. Il était né à La Pérade le 1^{er} juillet 1863, fils de Félix Papillon, cultivateur, et d'Esther Matte. Il fut élève à Nicolet de 1877 à 1884 puis, à l'issue de ses études théologiques, il fut ordonné en la Cathé-

drale de Nicolet par Mgr Elphège Gravel le 29 juillet 1888. Il alla se perfectionner au Collège canadien de Rome. Il fut curé de Ste-Gertrude, de Bécancour, puis curé de Princeville du 2 mars 1916 au 13 mai 1924, alors qu'il mourut à son presbytère. Il fut inhumé au cimetière de sa paroisse.



P. Joseph Lajoie, S.J.
(1866-)

Bien que né à St-Maurice-de-Champlain le 25 avril 1866, il arriva à Sainte-Anne alors qu'il était enfant. Nous pouvons donc le considérer lui aussi comme un péradien. Il était fils de Joseph Lajoie, tanneur, et de Léocadie Sauvageau. Les anciens se souviennent de la tannerie

Lajoie, dans le rang du «Petit Chenal». C'est là que ce futur Jésuite passa son enfance et sa jeunesse. Il fréquenta la petite école, fit sa première communion à 10 ans et fut confirmé par Mgr Laflèche. Nous savons peu de chose de sa jeunesse, sauf qu'il se sentit une vocation de missionnaire et entra chez les Jésuites à l'âge de 26 ans. On le retrace à 34 ans au noviciat des Jésuites à Los Gatos en Californie et à Gonzaga (ou Gonsales) où il étudia la philosophie et la théologie. Il fut ordonné en juin 1910 par Mgr O'Dea. Puis il passa sa vie comme missionnaire auprès de tribus indiennes de l'Ouest américain. À 76 ans, il se retire au scolasticat de Mont Saint-Michel de Spokane, état de Washington, où il est décédé.



Jean-J. Papillon
(1866-1965)

La longue et fructueuse carrière de Mgr Papillon auprès de nos compatriotes franco-américains débuta à La Pérade où il vit le jour le 4 juillet 1866. Il était fils d'Ubalde Papillon, cultivateur dans le rang du Grand Ste-Marie et de Marie-Anne Lacroix. Après ses études classiques

au Séminaire de Nicolet (1878-86) il entreprit ses années de théologie au Grand Séminaire de Montréal et revint à Nicolet où il fut ordonné par Mgr Gravel le 17 août 1890. Après avoir été vicaire à Ste-Monique de Nicolet, il alla exercer son apostolat aux États-Unis plus particulièrement dans l'état du Connecticut.

Nommé Prêlat Domestique par le Pape Pie XII le 18 avril 1939, son investiture eut lieu le 24 juin suivant. Il était nonagénaire lorsqu'il se retira à la réserve abénaquise d'Odanak, dont l'abbé Rémi Nolan, son neveu, était curé. C'est au presbytère de ce dernier qu'il s'éteignit, le 10 mars 1965, à l'âge de 98 ans, 8 mois.



Louis-Arthur Dusablon
(1867-1930)

Fils de Prosper Dusablon, cultivateur, et de Virginie Hamelin, il naquit le 25 février 1867, le jour même où Mgr Laffèche recevait la consécration épiscopale. Après ses études au Séminaire de Trois-Rivières, c'est encore Mgr Laffèche qui l'admettait au nombre de ses prêtres, le 2 juillet

1890. Il fut vicaire et curé à plusieurs endroits, notamment à Louiseville de 1924 à 1930. Alors qu'il était archiviste de l'Évêché, il sauva de la destruction plusieurs tableaux et objets du culte lors de l'incendie de l'ancienne église paroissiale en 1908. Un fameux tableau du Frère Luc, « L'Immaculée Conception », est aujourd'hui conservé à l'église St-Philippe de Trois-Rivières. L'abbé Dusablon fut nommé chanoine titulaire par Mgr Cloutier en 1924 lors de sa nomination comme curé de Louiseville. Il mourut le 21 janvier 1930.



P. Wenceslas Tessier, S.J. (1869-1930)

Voici un autre missionnaire Jésuite, mais péradien de naissance celui-là, et d'une famille bien connue. Il naquit au Rapide-Nord le 20 février 1869, fils de Adolphe Tessier et de Clarisse Tessier. Après ses études au Séminaire de Trois-Rivières, il entra

dans la communauté des Jésuites le 30 octobre 1893 et est ordonné prêtre à Montréal le 25 avril 1905 par Mgr Bruchési. Une partie de sa vie se passa au Séminaire de St-Boniface au Manitoba, où il fut tour à tour professeur et étudiant. Il fut aussi un dévoué missionnaire dans la région de la Baie Georgienne où son apostolat fut soumis à de rudes épreuves d'endurance et de sacrifices. Après une vie bien remplie, il revint au Séminaire de St-Boniface, où il mourut le 23 novembre 1930, à l'âge de 61 ans.



Calixte-Ovide Baribault
(1868-1927)

Il naquit au coeur du village de La Pérade le 13 octobre 1868. Son père, menuisier de renom, était Georges Baribault et sa mère Rose-de-Lima Laffèche. Toute sa vie se passa dans le ministère diocésain. Après ses études classiques au Séminaire de Trois-Rivières, il fut ordonné par son parent Mgr Laffèche le 8 juillet 1894.

Il fut vicaire et curé de plusieurs paroisses, finalement curé de St-Marc-de-Shawinigan de 1922 jusqu'à sa mort le 24 février 1927, à l'âge de 59 ans.



Henri Vallée (1875-1957)
Ce prêtre digne et dévoué resta toujours attaché à sa paroisse natale. Il naquit le 7 août 1875. Ses parents étaient Edmond Vallée, ouvrier-menuisier, et Armélia Allard. Après ses études classiques et théologiques au Séminaire de Trois-Rivières, il fut ordonné prêtre le 20 décembre 1902 par Mgr

Cloutier. Il exerça toujours son apostolat dans le diocèse trifluvien. Il fut Principal de l'École Normale pendant 27 ans. Il fut nommé chanoine de la Cathédrale en 1939. Très attaché à l'histoire régionale, il fut membre fondateur de la Société historique et publia plusieurs travaux remarquables; entre autres une biographie du Grand Vicaire Noiseux et l'histoire des journaux trifluviens depuis les débuts. Retiré à la Fraternité sacerdotale à la Pointe-du-Lac, il y décéda le 23 septembre 1957.



Auguste Laflèche (1890-1949)
Il naquit à Sainte-Anne le 22 janvier 1890, fils de Philippe Richer-Laflèche cultivateur, et de Marie-Émilie Rousseau. Il est de la belle lignée de Mgr Laflèche et des curés bien connus, Édouard et Télesphore Laflèche. L'abbé Auguste passa sa vie comme professeur au Séminaire de Trois-

Rivières où il fit ses études classiques et théologiques et il fut ordonné le 29 juin 1916 par Mgr Cloutier. Il était spécialiste en langue grecque. Il fut directeur du Grand Séminaire. Il possédait une des plus belles voix que le Canada français ait jamais connues, au dire des plus grands artistes. Il mourut le 14 août 1949, à peine âgé de soixante ans.



Mgr Albert Tessier, p.d. (1895-1976)

La carrière de celui qui restera une des plus grandes figures de son village natal est bien connue. Nous nous contenterons donc ici de quelques notes biographiques bien concises. Il naquit au Bas de Ste-Anne le 6 mars 1895, fils d'Alphonse Tessier, cultivateur, et de Sophie Rompré. Il fit ses

études au Séminaire de Trois-Rivières où il fut ordonné par Mgr Cloutier le 29 juin 1920. De ce moment commença sa fulgurante carrière d'éducateur, interrompue parfois par des études à Rome et à l'Institut Catholique de Paris. Il fut l'initiateur du troisième centenaire de Trois-Rivières. À la suite d'une attaque de paralysie, Mgr Tessier mourut à l'Hôpital St-Joseph de Trois-Rivières le 13 septembre 1976 à 81 ans. Il fut inhumé au cimetière de Sainte-Anne.



P. Évariste Leduc, O.F.M.C. (1894-1932)

Baptisé sous le nom de Joseph-Horace Vénérand, il naquit à St-Alban-de-Portneuf le 20 novembre 1894, mais il était encore bébé lorsque ses parents, Herménégilde Leduc, marchand, et Philana Trottier, vinrent résider à Sainte-Anne. Après ses études primaires à Sainte-Anne, il

alla parfaire ses études au Collège Séraphique d'Ottawa et entra au couvent des Capucins. Après son noviciat à Limoilou, il fit sa profession simple le 8 septembre 1915 et sa profession solennelle le 17 septembre 1918 à Burgos, en Espagne. Il poursuivit en Europe, ses études philosophiques et théologiques et fut ordonné prêtre à Toulouse en France le 11 février 1923.

Après quelques semaines à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus de Québec, il y décéda le 6 août 1932 à 37 ans. Il fut inhumé au petit cimetière du monastère de sa communauté à Limoilou.



Léopold Rompré, v.f.
(1894-1962)

Né à Ste-Anne de la Pérade le 7 août 1894 est le fils de M. Édouard Rompré et de Vénérence Tessier. Il a fait ses études classiques au Séminaire St-Joseph et ses études théologiques au Grand Séminaire de Trois-Rivières. Bachelier es-arts de Laval en 1919, il reçut

le sacerdoce le 23 septembre 1923 des mains de Mgr F.X. Cloutier, Évêque des Trois-Rivières en la chapelle du Séminaire. Il a été successivement vicaire à St-Stanislas, St-Paulin, Baie Shawinigan, St-Paul de Grand'Mère; desservant de St-Séverin de Proulxville et vicaire à la Pointe-du-Lac. Il a été ensuite curé de Mont-Carmel de 1938 à 1956, année de sa nomination comme curé de St-Paulin. Il devenait en même temps vicaire forain. Il est décédé le 14 juin 1962 à l'âge de 67 ans et il a été inhumé au cimetière de St-Paulin.



Mgr Sébastien Loranger
(1897-1965)

Cadet d'une famille de dix enfants, il naquit le 7 mai 1897 du mariage d'Enoch Loranger, ancien zouave pontifical, et de Marie Grandmont. Il fit ses études au Séminaire de Trois-Rivières et fut ordonné par Mgr Cloutier le 29 juin 1922. Après un an d'études théologiques à Rome, il

dut, en raison d'une santé chancelante, prendre un an de repos à presbytère de Ste-Ursule. Puis il gagna la province de l'Alberta où se déroula sa fructueuse carrière qui mériterait bien toute une brochure, car il se dévoua sans compter au service de nos compatriotes albertains. Nommé vicaire général du diocèse de Saint-Paul le 25 juillet 1950, son évêque lui confia la cure de la Cathédrale et l'organisation des divers mouvements patriotiques auxquels il se dévouait d'ailleurs depuis de nombreuses années. Il était Prêlat Domestique du diocèse de Saint-Paul lorsqu'il mourut le 13 septembre 1965.



P. Eugène Tourangeau, S.J.
(1858-1936)

Bien que né à Cap-Santé, il peut être compté comme un fils de Sainte-Anne, où sa famille vint s'établir alors qu'il avait à peine cinq ans. Il naquit le 21 octobre 1858, fils de François-Xavier Tourangeau, et de Agnès Hardy. Après ses études primaires à Sainte-Anne, il reçut sa formation

classique au Séminaire de Nicolet, où il fut condisciple du futur évêque de ce diocèse, Mgr Hermann Brunault. Entré au noviciat des Jésuites à l'âge de 22 ans, il fut ordonné le 7 mai 1893, puis il retourna comme préfet de discipline au Collège de St-Boniface. C'est à cet endroit qu'il avait fait sa régence. Puis il exerça en diverses régions du nord de l'Ontario, particulièrement au Sault-Sainte-Marie et à Fort-William. Il passa 35 ans de vie apostolique dans cette région. Brisé par la fatigue de cet épuisant apostolat, il alla terminer ses jours au noviciat du Sault-au-Récollet, pratiquement aveugle, impotent, astreint à une souffrance persistante qu'il endura avec une patience admirable. Il mourut le 30 juin 1936.



Félix Gendron, V.G.
(1845-1907)

Il naquit à St-Casimir le 30 novembre 1845, de parents originaires de Sainte-Anne, Pierre Gendron et Angèle Langlois. Après ses études classiques et théologiques au Séminaire de Québec, il fut ordonné par Mgr Taschereau le 30 mai 1874. Puis il fut professeur au Séminaire, vicaire de

l'Islet, avant d'être nommé, en 1877, curé de Sainte-Croix de Tadoussac en même temps que desservant de missions de paroisses environnantes dont Baie-Sainte-Catherine. Il fut ensuite curé de Ste-Agnès-de-Charlevoix. Il fut nommé curé de Pointe-aux-Ésquimaux, Hâvre-Saint-Pierre, en même temps que vicaire général avec pouvoir d'administrer le sacrement de confirmation dans toute la Préfecture apostolique du Golfe Saint-Laurent. Retiré à l'Évêché de Chicoutimi, puis à l'Hôtel-Dieu du même endroit jusqu'à son décès le 29 août 1907, inhumé dans la crypte de la cathédrale, il repose maintenant dans le cimetière du Grand Séminaire de Chicoutimi depuis le 20 octobre 1965.



**P. Auguste Levack,
C.S.S.R. (1889-1914)**

Il naquit le 25 mai 1889 à Amherstburg, Ontario, mais son père résida quelques années à Sainte-Anne où le jeune Auguste fit ses premières études au Collège du Sacré-Coeur. Il passa ensuite cinq ans au Juvénat des Pères Rédemptoristes à Sainte-Anne-de-Beaupré et prit

l'habit religieux dans cette communauté où il fit sa profession le 8 septembre 1907. Ordonné le 28 décembre 1913, il décéda prématurément l'année suivante, le 15 juin 1914, à Ottawa, à l'âge de 25 ans. Ses restes mortels furent transportés à Sainte-Anne-de-Beaupré pour y être inhumés dans un caveau de l'église.



**Mgr F.-X. St-Arnaud,
P.D. (1902-1988)**

Il naquit dans le rang du «Grand Sainte-Marie» aux confins des limites de Sainte-Anne et de Batiscan, le 29 novembre 1902. Son père: Eugène St-Arnaud, cultivateur, et sa mère: Exorée Baril. Il fit ses études classiques au Séminaire de Trois-Rivières et fut ordonné par

Mgr Cloutier le 6 juillet 1930. Licencié en théologie de l'Université Laval, il fut vicaire à la Cathédrale alors qu'il entreprit une fructueuse carrière apostolique aux Îles Philippines. Il fut chapelain à l'Institution St-Paul à Manille et aumônier de la jeunesse à Laguna, diocèse de Lipa. Par la suite, il fut nommé secrétaire particulier de Mgr Piani, délégué apostolique aux Philippines, où il fonda le «Catholic Club» et autres organisations d'action civique. Revenu dans le diocèse trifluvien, Mgr St-Arnaud fut nommé curé de la Cathédrale en 1952 en même temps qu'il fut élu Prélat Domestique. Parvenu à l'âge de la retraite et de santé précaire, il revient à son premier vicariat de la paroisse St-Sacrement. Il y demeure quelques années, puis il prend définitivement un repos bien mérité au Séminaire St-Joseph où il est décédé le 12 mars 1988 à 85 ans et 3 mois.



**Armand S.-Tessier
(1903-1974)**

Il naquit au Rapide-Nord le 20 novembre 1903, fils de Sadoth Tessier et de Sévérine Lanouette. Il commença ses études classiques au Juvénat des Pères du St-Sacrement à Terrebonne et les termina au Séminaire de Trois-Rivières. Il fit trois ans d'études théologiques au

Grand Séminaire de Québec et sa dernière année au Grand Séminaire de Trois-Rivières. Il fut ordonné en la Cathédrale de Trois-rivières par Mgr Cloutier le 29 juin 1929. Il a été professeur de grec, vicaire et curé à plusieurs endroits. Il mourut subitement, lors d'un bref voyage à Trois-Rivières, le 21 février 1974, et fut inhumé au cimetière de sa paroisse natale.



**Mgr Robert Dolbec, P.D.
(1906-1959)**

Bien que né à St-Casimir, le 5 octobre 1906, il arriva jeune à Sainte-Anne où son père, médecin, vint exercer sa profession. Après ses études primaires aux collèges de Sainte-Anne et de Saint-Casimir, il alla étudier au Séminaire de Québec. Se destinant à la prêtrise, il fit de brillantes

études théologiques et scientifiques en diverses institutions particulièrement à l'Université de Nancy en France. Alors commença une brillante carrière dans le domaine de l'enseignement à l'Université Laval de Québec, qui le compte au nombre de ses professeurs les plus renommés particulièrement dans le domaine des sciences expérimentales. Sa compétence embrassait de nombreux secteurs: pédagogie, botanique, théologie, biologie, etc. En 1951, il remplaça Mgr Alphonse-Marie Parent comme secrétaire général de l'université. C'est au cours de cette période qu'il fut nommé Prélat Domestique. Il mourut dans la force de l'âge le 31 janvier 1959.



P. Irénée Saint-Arnaud, O.F.M. (1910-)

Frère de Mgr F.-X. Saint-Arnaud, il naquit le 30 octobre 1910, fils de Eugène Saint-Arnaud et d'Exorée Baril. Il fit ses études primaires à l'école du rang du Grand Sainte-Marie, puis son cours classique au Collège Séraphique de Trois-Rivières et son noviciat à Sherbrooke. Son ordination eut lieu en la cathédrale de Montréal le 29 juin 1938.

Le père Irénée enseigna durant vingt ans au Collège Séraphique, devenu le Séminaire St-Antoine lors de son affiliation à l'Université Laval. De 1954 à 1963, il fut professeur et directeur des études à l'externat classique de Longueuil, pour revenir au Séminaire St-Antoine jusqu'en 1968. Il a largement collaboré à la traduction et à l'annotation du Nouveau Testament publié par la Société Catholique de la Bible. Durant toutes ces années, il assuma occasionnellement des prédications. Un grand nombre de professeurs de la Mauricie se rappellent les cours du soir pour l'obtention du baccalauréat d'extension, lorsque l'Université du Québec à Trois-Rivières était encore à ses débuts.



P. Gérard Tessier, O.M.I. (1910-1973)

Il naquit à La Pérade le 7 janvier 1910, fils de Sadoth Tessier et de Sévérine Lanouette. Donc frère cadet de l'abbé Armand. Après quelques années d'études dans sa paroisse natale, il gagna le Séminaire de Trois-Rivières, où il fit ses études classiques.

Il opta pour la congrégation des Oblats et c'est au Monastère de Richelieu, cette pépinière de missionnaires de l'Ouest et du Grand Nord, qu'il reçut tous les ordres qui devaient le conduire à la prêtrise. Muté à Ottawa, c'est dans cette dernière ville qu'il fut ordonné par Mgr Forbes le 24 juin 1938. Son obédience le conduisit vers l'Ouest canadien, où il exerça son ministère particulièrement à Grouard, Wabassa, Fort Vermillion, etc. Ces postes constituaient sa résidence. Mais il devait parcourir tous les postes indiens qui rayonnaient dans cette région, où il voulut mourir, à la suite d'un bref voyage dans sa paroisse natale. C'est au retour de ce voyage qu'il mourut à l'Hôpital de High Prairies, Alberta, le 5 novembre 1973.



P. LS-Philippe Fiset O.P. (1913-1975)

Voici une autre belle figure péradienne, décédé hélas! en pleine activité apostolique.

Il naquit le 5 décembre 1913, fils d'Alphonse Fiset et d'Évelyne Dolbec. Il fréquente la petite école de «La Montée d'Enseigne», puis le Collège du Sacré-Coeur. Comme bien d'autres Péradiens, il fit ses études classiques au Séminaire St-Joseph de Trois-Rivières et, comme vocation, il choisit l'Ordre de St-Dominique. Ordonné en 1939, il fut vicaire et curé à plusieurs endroits. Il mourut subitement à Montréal le 25 juin 1975.

Il mourut subitement à Montréal le 25 juin 1975.



Paul-Henri Leboeuf (1927-)



Rodolphe Leboeuf (1930-)

Ils sont deux frères nés au Rapide-Nord, fils de Henri Leboeuf et de Marie-Anne Lacoursière. Paul-Henri naquit le 25 novembre 1927; Rodolphe, le 27 septembre 1930. Après leurs études primaires à l'école du rang, ils firent leurs classiques au Séminaire de Nicolet: Paul-Henri (1942-50) et Rodolphe (1944-52). Paul-Henri fut ordonné prêtre par Mgr Albertus Martin en la Cathédrale de Nicolet, le 27 décembre 1953. Rodolphe le fut également le 26 mai 1956 par Mgr Martin, mais en l'église de St-Grégoire, à cause de l'éboulement qui engloutit la Cathédrale de Nicolet. Tous deux exercèrent leur ministère dans le diocèse de Nicolet.



Grégoire Tessier
(1928-)

Fils de Rosaire T. Tessier, cultivateur au Rapide-Nord, et de Louisella Lacoursière, il naquit le 30 mai 1928 d'une famille de onze enfants. Après ses études primaires à l'école du rang, il fit ses études classiques au Séminaire de Trois-Rivières et ses études théologiques au même en-

droit. Il fut ordonné prêtre en la cathédrale de Trois-Rivières par Mgr Georges-Léon Pelletier le 12 juin 1953. Sa carrière se passe presque toute entière au Séminaire de Trois-Rivières. En plus d'être professeur de différentes matières, il devint directeur du musée Pierre-Boucher. Il est pendant ce temps vicaire dominical dans diverses paroisses du diocèse.



Roger Guindon, O.M.I.
(1921-)

Bien qu'il ne soit pas natif de chez nous, il en a l'esprit et se considère à bon droit comme l'un des nôtres, puisqu'il y arriva jeune et y fit ses premières études. Ses parents s'intégrèrent rapidement dans la paroisse. Il naquit à Ville-Marie, au Témiscamingue, le 26 septembre 1920, du

mariage d'Aldéric Guindon et de Germaine Morisset. Il suivit sa famille à Sainte-Anne où il fut élève du Collège du Sacré-Coeur, puis élève du Juniorat du Sacré-Coeur à Ottawa de 1933 à 1939 et au Scolasticat de 1940 à 1947.

Ordonné en 1946, il consacra une grande partie de sa vie à l'enseignement de la théologie à l'Université d'Ottawa, dont il devint le recteur en 1964. Membre de nombreux organismes, il fut nommé Compagnon de l'Ordre du Canada en décembre 1973, honneur qui couronne sa vie apostolique et patriotique.



Père Hilaire de La Pérade (1910-1963)

Il naquit à Sainte-Anne le 15 avril 1910, fils de Josaphat Rompré et de Marie-Anne Tessier. Après ses études primaires à l'école No 1 du Village-Ouest, il entra au Collège Séraphique d'Ottawa en 1922, où il demeura jusqu'en 1928, année où eut lieu à Limoilou, le 14 août, sa prise

d'habit et son noviciat. Il fit sa profession solennelle le 15 août 1932 et son ordination sacerdotale le 11 octobre 1936 à Montréal par Mgr Deschamps. Après son ordination, il fut professeur à plusieurs endroits. En marge de ses nombreuses occupations, il entreprit la rédaction d'une histoire sommaire des Capucins au Canada et collaborateur à diverses revues et périodiques dont la revue «Marie». Conférencier très apprécié, il fit preuve d'une large culture, ouvert à tous les mouvements culturels de l'époque. Il fut victime d'un accident de la route le 7 août 1963 et fut inhumé le 10 août suivant dans la crypte du Séminaire St-François de Cap Rouge.



Abbé Donat Baril, p.m.é.
(1924-)

Fils de Georges Baril et de Marie des Anges Mayrand, il naquit le 4 juillet 1924. Après ses études secondaires et classiques au Séminaire de Trois-Rivières, il alla parfaire ses études théologiques à l'Université de Montréal après s'être destiné aux Missions étrangères. Après avoir été

admis au diaconat à Pont-Viau, le 14 mai 1950, il fut ordonné prêtre en l'église de sa paroisse natale par l'évêque de Trois-Rivières, Mgr Georges-Léon Pelletier, le 29 juin 1950. Il exerça son apostolat missionnaire aux Philippines de 1952 à 1958, alors qu'il revint en repos au Québec pour repartir ensuite vers son champ d'apostolat.



André Vallée, p.m.é.
(1930-)

Il naquit dans l'Île des Pins à Sainte-Anne, le 31 juillet 1930. Fils de Jeffrey Vallée et de Irène Baribeau, il fit ses études primaires au Collège du Sacré-Coeur de Sainte-Anne et ses études classiques au Séminaire de Trois-Rivières. Par la suite, il entre au Grand Séminaire des Missions-

Étrangères à Pont-Viau où il fit ses années de théologie. Il fut ordonné à Trois-Rivières le 24 juin 1956. Après une année d'étude à l'Université de Pittsburg, il obtint sa maîtrise en pédagogie. À l'automne 1958, il se rend aux Philippines. Après quelques années en pastorale paroissiale, il fut nommé professeur au Séminaire de Davao. De 1968 à 1971, il revint à Pont-Viau comme Supérieur Général de sa Communauté de 1973 à 1979. Depuis août 1979, il est Secrétaire général de la Conférence des Évêques du Canada avec résidence à Ottawa.



Robert Hivon
(1933-)

Septième d'une famille de neuf enfants, il naquit le 20 mai 1933, il est le fils de Émilien Hivon, cultivateur à La Pérade, et de Léontine Labissonnière, native de Batiscan. Après six années passées au Collège du Sacré-Coeur à Sainte-Anne, il poursuivit ses études classiques au Sémi-

naire St-Joseph de Trois-Rivières, puis ses études théologiques d'abord à Trois-Rivières et à St-Paul d'Ottawa. Il partit ensuite pour le Brésil comme missionnaire et c'est dans ce pays qu'il fut ordonné, à Fiera de Santane, le 15 août 1969. C'est là qu'il poursuivit son apostolat jusqu'en 1972. Revenu au Québec, il fut successivement vicaire à Notre-Dame de la Paix, à Trois-Rivières, puis à la Cathédrale. Par la suite, il fut curé à la paroisse portugaise de Hull, s'intéressant particulièrement aux émigrants de ce pays. Ajoutons qu'au Brésil il fut aumônier du mouvement familial chrétien et de divers autres organismes et pastorales.



Père Édouard Rompré, dominicain

En religion: Père Marc
(1935-)

Il naquit à Sainte-Anne le 17 août, 1935, fils de Damase Rompré et de Gertrude Camirand. Après un stage d'études primaires au Collège du Sacré-Coeur (1942-1948), il poursuivit ses études classiques au Séminaire de Trois-Rivières

où il obtint le grade de Bachelier ès Arts en 1955, année où il entra au noviciat des Pères Dominicains de Saint-Hyacinthe. Il fit sa profession religieuse dans cette Communauté le 4 août 1956 et son ordination sacerdotale, le 8 août 1961. Depuis, après de nombreux stages d'études particulièrement en pastorale, domaine dans lequel il obtint de nombreux diplômes et une maîtrise universitaire, il se livre à l'enseignement et est conseiller pédagogique dans de nombreuses maisons d'enseignement. Ajoutons qu'il fut plusieurs années membre du comité de rédaction de la revue «Communauté Chrétienne».



Gérald Baril (1939-)

Né le 13 septembre 1939, fils de André Baril et de Mariette St-Arnaud. Il a fréquenté le Collège du Sacré-Coeur de 1947 à 1953 et le Séminaire St-Joseph de Trois-Rivières de 1953 à 1961. Entré au Grand Séminaire de Trois-Rivières en 1961, il termina ses études théologiques en 1965.

Il fut ordonné prêtre diocésain le 22 juin 1965 en l'église de Sainte-Anne de la Pérade par Mgr Georges-Léon Pelletier. Il fut successivement vicaire à St-André de Shawinigan-Sud 1965-1969 et à Marie-Médiatrice de La Tuque de 1969 à 1977. Il est desservant des missions de Grande-Anse, Rivière-au-Rats et Lac-à-Beauce. De plus il est conseiller en Éducation Chrétienne à la Commission Scolaire du Haut St-Maurice. Il fut par la suite curé de Lac à Beauce, puis de la paroisse Marie-Médiatrice de La Tuque, avant d'être nommé curé de la paroisse de Ste-Thècle, en 1987. Il exerce toujours son ministère dans cette paroisse où il a célébré son 25^e anniversaire de prêtrise en 1990.



Jean-Yves Marchand
(1949-)

Né à Deschambault le 17 janvier 1949, troisième d'une famille de six enfants, il avait à peine deux ans lorsque ses parents vinrent s'établir à Sainte-Anne, dans le rang de la Montée d'Enseigne.

Après ses études primaires au Collège du Sacré-Coeur, il fréquenta diverses ins-

titutions de la même communauté, à Champigny, à Lorette et à Arthabaska. En 1965, il s'inscrivit au Séminaire de Trois-Rivières où il fit partie du Centre Étudiant, lieu destiné à ceux qui veulent réfléchir à leur vocation, surtout la vocation sacerdotale.

Le CEGEP de Trois-Rivières ouvrant ses portes en 1968, il y poursuit ses études notamment en théologie en 1969 jusqu'en 1972. En 1972, il entre au Grand Séminaire et travaille aux Affaires extérieures à Ottawa durant un an. En 1974-75, il fait un stage pastoral à la paroisse St-Philippe de Trois-Rivières et, de 1975 à 1977, à la paroisse Jean XXIII de Trois-Rivières-Ouest. Le 17 juillet 1977, il est ordonné et nommé vicaire à la paroisse St-Pie X en même temps qu'animateur de pastorale à l'école Marie-Leneuf, spécialisée au service des enfants handicapés. Il continue son fructueux apostolat dans diverses paroisses du diocèse trifluvien. Ce prêtre est devenu moine depuis 1987 dans la Communauté des Pères Carmes de Toulouse en France. Au terme de son séjour en Europe, le Père Jean-Yves Marchand reviendra au Québec pour participer à l'implantation d'un monastère des pères Carmes.



Jean-Claude Chevalier
(1926-)

L'abbé Chevalier est né à Sainte-Anne, au Village-Ouest, fils d'Ulria Chevalier, inspecteur en industrie laitière et de Lucille Marchand. Ses premières études: à l'École No 1 (Village-Ouest), au Collège du Sacré-Coeur de Ste-Anne, au Collège d'Arthabaska, au Séminaire de Trois-Ri-

vières puis au Séminaire Marie-Médiatrice de Montréal. Sa formation philosophique et théologique lui est donnée par les Sulpiciens de Montréal. Le 28 juin 1958, il est nommé professeur au Séminaire St-Pie X de Haute-ri-ve. Ordonné le 19 septembre 1959, par Mgr Gérard Couturier, il est le premier prêtre ordonné dans la ville épiscopale de Haute-ri-ve. Dans cette dernière ville, il est d'abord professeur au séminaire en même temps que co-fondateur de la troupe scout du séminaire, aumônier diocésain des Scouts et guide jusqu'en 1968. En juin 1968, il est nommé curé de la paroisse St-Jean-de-Bréboeuf D'Outardes III et desservant de Manicouagan III. En septembre 1967, il est nommé curé de la paroisse de La-Pointe-aux-Outardes et desservant de St-Antoine-des-Buissons. Il fonda et organisa le centre des Loisirs, restaura l'extérieur du presbytère et aménagea les deux cimetières. De janvier à août 1972, il est vicaire à Port-Cartier dont il publie l'histoire. Puis, il se rend étudier un an à l'Université Laval de Québec où il obtient sa maîtrise en théologie.

Vicaire à Saint-Georges de Baie-Comeau, il planifie la pastorale baptismale pour les trois paroisses de la ville. Après un an de travail apostolique à Forestville, il est aumônier, de 1975 à 1977, de la Clinique Domrémy, à Haute-ri-ve, des handicapés du pavillon de la falaise, des délinquants du pavillon Richelieu et de l'hôpital local. Par la suite, il fut curé de la paroisse Ste-Thérèse-des-Colombiers où il restaura l'église, le presbytère et le cimetière. L'abbé Chevalier est ex-président de la Société historique de la Côte-Nord, dont il est membre à vie. Il est également membre à vie des sociétés historiques suivantes: Gaspésie, Bas-du-Fleuve, Rimouski, Nouvel-Ontario, et Matane. Il est aussi membre à vie de La Société généalogique canadienne-française.

Sources: *Prêtres natifs de Sainte-Anne de la Péninsule*
première et deuxième séries —
Abbé Jean-Claude Chevalier
ÉDITION DU BIEN PUBLIC

Députés nés à Sainte-Anne

Régime constitutionnel, 1792-1841

Hon. Charles de la Naudière, conseiller législatif	1792-1811
Hon. John Hale conseiller législatif	1818-1828
Gaspard de la Naudière député de Warwick	1796-1800
Pierre Bureau député de St-Maurice	1818-1830
Pierre-Antoine Dorion député de Champlain	1830-1838

Régime parlementaire 1841-1867

Sir Antoine-Aimé Dorion député de Montréal	1854-1861
député d'Hochelaga	1861-1867
député de Napierreville	1872-1874
Juge en chef	1874
Chevalier	1877
Jean-Baptiste Eric Dorion «L'enfant terrible» député de Drummond et Arthabaska	1861-1866
John Jones Ross député de Champlain	1861-1867

Régime fédératif en 1867

Hon. John Jones Ross, député de Champlain à Québec en 1867; député de Champlain à Ottawa 1867-1874; conseiller législatif pour Shawinigan 1877-1901; Président du conseil législatif 1872-1822. Président du Sénat 1891-1896; membre du Conseil privé en 1896.

Hon. F.-X. Trudel, député de Champlain à Québec 1871-1874; Sénateur pour Salaberry 1875-1890.

Dominique Napoléon Saint-Cyr, député de Champlain à Québec 1874-1881.

Frs.-Arthur Marcotte, député de Champlain à Ottawa 1896-1900.

Jeffrey Alexandre Rousseau, député de Champlain à Ottawa, 1900-1908.

Hon. Némèse Garneau, député de Québec 1897-1901; conseiller législatif pour Shawinigan en 1901.

Hon. Joseph Adolphe Tessier, député de Trois-Rivières à Québec 1904-1921; ministre de la Voirie 1914-1921; président des Eaux Courantes en 1921.

Pamphile Villebon du Tremblay, député d'Outremont-Laurier à Ottawa 1917-1921; Conseiller législatif en 1924, pour la division de Sorel.

Arthur-Lesieur Desaulniers, député de Champlain à Ottawa, 1917-1930.

Sources: *Sainte-Anne de la Périade — Bernard Tessier*
Concours de vacances 1939

Charles-François DE LANAUDIÈRE
Chevalier de Saint-Louis, conseiller législatif

Au sens que l'on donne de nos jours au mot politique, il n'eut certes pas un rôle de premier plan. Nommé au Conseil législatif en 1774 lors de la création de l'Acte d'Union, il fut un des premiers membres choisis par le gouverneur Guy Carleton, plus tard Lord Dorchester. On croit généralement qu'il n'assista qu'à la première séance de cet organisme, le 17 août 1775. Il avait à peine soixante-cinq ans, mais ses dures campagnes militaires avaient miné sa santé. Il mourut d'ailleurs le premier février suivant.

C'est sous le régime français qu'il s'était affirmé dans la vie politique, et c'est à ce point de vue surtout qu'il mérite de figurer ici. Les autorités utilisèrent largement ses qualités de bon jugement et d'aménité dans les projets de traités de paix avec les tribus indiennes. Il accomplit dans ce domaine un admirable travail.

Deuxième enfant et premier fils de Madeleine de Verchères, il naquit au manoir seigneurial le 4 novembre 1810. Une légende, — il y a bien des légendes dans la vie de Madeleine de Verchères — veut que le jeune homme, alors âgé de douze ans, ait sauvé la vie de sa mère, attaquée par quatre «sauvagesses» enragées, dont le mari d'une d'elles venait d'être tué d'une balle par la belliqueuse Madelon. Elle avait précédemment raconté, comme on le sait, qu'elle avait elle-même sauvé le fort de Verchères à douze ans. Pourquoi son fils n'aurait-il pas accompli le même exploit au même âge? Donnons généreusement à tout le moins naïvement, le bénéfice du doute à cette anecdote. Quoi qu'il en soit, ce fils d'une femme énergique allait tout au long de sa vie de soldat fournir des preuves tangibles de bravoure et de courage, en plus de ses réussites dans le domaine diplomatique.

Passé en France après la Cession, il revint au pays en mai 1763. Entre temps sa femme était décédée, mais outre qu'il était canadien de naissance, il possédait ici des biens, dont deux seigneuries qu'il voulait faire fructifier. Il désirait aussi se porter acquéreur, ce qu'il fit d'ailleurs, de la moitié du fief La Durantaye et des seigneuries de St-Vallier et de Saint-Pierre-les-Béquets. De plus, il croyait ne rien devoir à la France qui, selon lui et plusieurs autres, avait tout simplement abandonné le Canada. Comme beaucoup d'officiers canadiens, il ne prisait guère l'arrogance des chefs des régiments français et surtout leur incompetence de la façon de faire la guerre en ce pays.

Il en tarda pas à reprendre épouse. Il avait d'abord épousé le 6 janvier 1743 Louise-Geneviève Deschamps de Boishébert qui, au cours de la guerre de Sept Ans, tenait salon en son domicile de la rue du Parloir à Québec et où Montcalm aimait aller se recueillir et se reposer. Elle mourut le 4 juillet 1762. Elle avait, dit-on, beaucoup d'esprit. À son retour de France, M. de Lanaudière s'allia à la fille du baron de Longueuil, Marie-Catherine, qui lui donna dix enfants. Du premier mariage était né Charles-Louis Tardieu de Lanaudière, qui, comme son père, participa à la guerre de Sept Ans et joua un rôle politique après la Cession. Par certains côtés, il appartient aussi à l'histoire de Sainte-Anne.

La vie politique de Charles-François de Lanaudière commença véritablement à son retour au pays en 1763. Le Canada appartenait désormais à l'Angleterre. C'était un fait. Il fallait tirer le meilleur parti possible de la situation. Quelques militaires et propriétaires de seigneuries étaient comme lui, décidés de rester au pays. Puis il y avait les milliers de compatriotes, la plupart habitants, qui ne pouvaient ou ne voulaient pas s'expatrier. Il fallait leur venir en aide. Une fois de plus, le chevalier de Lanaudière fit preuve de souple psychologie. Il fallait de toute évidence, accepter le nouveau régime. Se révolter eut été désastreux et surtout inutile. Aussi s'attira-t-il l'admiration du général Amherst d'abord, puis de Murray, devenu sympathique aux Canadiens par la compréhension dont la plupart des chefs de la colonie avaient fait preuve en face de cette nouvelle situation. Lors du rappel du gouverneur Murray en juin 1766, les propriétaires de seigneuries du gouvernement de Québec, la plupart anciens militaires, adressèrent au Roi d'Angleterre une pétition pour déplorer ce rappel. Cette pétition rédigée de la main de Lanaudière, fut signée par vingt-et-un seigneurs de l'ancien régime. Il ne s'agissait pas de flagornerie. Murray avait compris l'attitude de ses anciens sujets français, et il lui en étaient tout simplement reconnaissants. Sir Guy Carleton, qui succéda à Murray, adopta la même attitude que son prédécesseur à l'endroit des Canadiens de langue française. Il chercha à les comprendre et à faciliter la liberté de leur langue et de leur religion. Dans bien des décisions, M. de Lanaudière conseilla utilement le nouveau gouverneur. Aussi ce dernier n'hésita-t-il pas à l'appeler en 1774 à faire partie du Conseil législatif récemment créé.

Sa nomination était plutôt symbolique de sa valeur d'homme intègre et de bon conseil. Il avait foi en l'avenir de son pays et avait toujours cherché par les moyens à sa disposition, à rendre service à ses compatriotes.

Que les Péradiens respectent sa mémoire. Il le mérite, car il a fait honneur à sa paroisse natale.

Sources: *Les Cahiers d'histoire de Sainte-Anne de la Pérade volume 1 — Raymond Douville*

Charles-Louis **TARIEU DE LANAUDIÈRE** **Conseiller législatif**

Bien que né à Québec le 14 octobre 1743, ce fils de Charles-François appartient tout de même à divers point de vue à l'histoire de Sainte-Anne. Communément appelé Chevalier de Lanaudière, bien qu'il ne reçut jamais ce titre, il hérita de la seigneurie. En raison de ses activités en d'autres domaines, il n'y fit que des séjours intermittents, principalement pour recueillir ses rentes seigneuriales, qu'amassait méticuleusement son agent Louis Gouin. Il en profitait pour chercher noise au curé Joseph-Marie Morin et amorcer des procès avec ses censitaires.

Il fut surtout un militaire et avait, semble-t-il, hérité du caractère impétueux de ses grands parents. Grâce à l'influence de son père, il fut à seize ans à peine nommé officier dans les troupes. Il participa à ce titre à la guerre de Sept Ans, fut blessé à une jambe à la bataille de Sainte-Foy et soigné à l'Hôpital Général de Québec où il séjourna plusieurs semaines. Selon l'historien Pierre-Georges Roy, deux de ses vieilles tantes, religieuses de cette institution, les mères Saint-Alexis et Sainte-Catherine, déclaraient après sa sortie: «Cet imparfait enfant gâté de Lanaudière nous a donné à lui seul plus de trouble pendant sa maladie que tous les blessés qui encombraient notre hôpital».

Passé en France après la capitulation, il servit dans le régiment de La Sarre jusqu'en 1767; suivant l'exemple de son père, il décida de revenir au pays. Il passa par Londres pour réclamer un passeport, ce qu'il obtint sans peine grâce à d'utiles relations dans l'entourage de la Cour. De retour à Québec, il se mit au service du gouverneur Guy Carleton. Il entra sans tarder dans la nouvelle atmosphère officielle et recommença ses fredaines. Plus tard, son père qui l'avait aveuglément protégé, dira de lui: «Si je mettais mon fils dans un côté de la balance et dans l'autre l'or qu'il m'a coûté avant de recevoir sa part légitime, l'or emporterait de beaucoup». Ce à quoi le fils répondit: «J'ai fait bien des folies, mais toujours en bonne compagnie».

Grâce à son entregent, à son allure martiale et surtout à sa connaissance parfaite de la langue anglaise, il sut tout de suite capter la sympathie de ses supérieurs. Il participa à toute la guerre contre la révolution américaine de 1775, fut nommé aide de camp du gouverneur et se fit remarquer par divers actes de bravoure qui lui valurent de plus en plus l'estime de ses chefs. En somme, il était comme dira plus tard Wilfrid Laurier en parlant de lui-même, BRITISH TO THE CORE; ANGLAIS JUSQU'À LA MOELLE.

Pour le récompenser de ses services, Sir Guy Carleton, devenu Lord Dorchester le nommait en 1786 membre du nouveau Conseil législatif récemment institué. Il fut encore du groupe après que la constitution de 1791 eut fait de l'ancienne province de Québec deux provinces distinctes, le Haut et le Bas Canada. Les rapports officiels renferment de nombreuses interventions du conseiller de Lanaudière sur divers sujets, particulièrement un projet de loi pour chercher à modifier la tenure seigneuriale, en vue de préserver et aussi d'augmenter les droits des anciens seigneurs. Il croyait par cette tentative, de reconquérir l'estime des quelques propriétaires de seigneuries de langue française. Il n'y réussit pas, car de plus en plus les seigneuries passaient aux mains des anglais, souvent par des moyens plus ou moins avouables. Les seigneurs de langue française, comme lui, conseillers législatifs, ne lui pardonnaient pas sa volte-face.

De même fut-il exécré de la population péradienne, qui espérait ne plus jamais connaître l'ostracisme de l'époque de Madeleine de Verchères et de son époux. Ses rares séjours au manoir étaient marqués d'exactions de toutes sortes. Il agissait en militaire et chacun devait exécuter ses ordres, car il prétendait être le maître comme au temps périmé de la haute et basse justice. Sans doute faut-il en partie mettre au compte de ses abus de boisson ses arrogances et ses injustices. Ce qui ne l'excuse pas, loin de là, vis-à-vis de ses humbles et pacifiques censitaires. Depuis longtemps d'ailleurs, ces derniers l'avaient en aversion. Et ceci datait de la guerre de 1775. Comme la plupart des habitants des autres seigneuries, la majorité favorisait la cause américaine et refusait de prendre les armes, malgré les exhortations des autorités religieuse et civile. À Sainte-Anne, l'intendant du seigneur de Lanaudière Louis Gouin, déjà connu de la population en raison de sa rapacité à recueillir les redevances seigneuriales, fut chargé par son maître d'enrôler vingt-deux jeunes gens de la paroisse pour servir dans l'armée anglaise, et aussi de fournir des vivres et des véhicules. Ce fut, on le comprend, une résistance générale. Et Louis Gouin porta tout l'odieux de l'affaire.

Il fut hué, maltraité, sa maison fut pillée, ses outils de ferme brisés et semés au quatre vents. On se demande aujourd'hui pourquoi le manoir ne fut pas pillé et incendié. C'est que ces gens, malgré tout, avaient le respect de l'autorité. Punir le rapace Louis Gouin, pour eux, était suffisant. Il est intéressant de noter que les principaux « rebelles » avaient nom des personnes qui ont laissé à Sainte-Anne des descendants: Montreuil, Roy-Chatellerault, Lanouette, Baribeau, Morel, Charest, Frigon, Bigué, Nobert, Vallée, etc.

De tels événements on le comprend, ne pouvaient qu'attiser l'animosité du seigneur vis-à-vis ses sujets, ou plutôt ses assujettis. Aussi devint-il plus arrogant à chacune de ses visites, toujours imprévues, comme pour laisser ses subordonnés sur le qui-vive. En 1796, il endossa l'opinion de quelques récalcitrants à l'établissement d'un nouveau cimetière, qui prétendaient que le terrain choisi était trop vaste et que l'entretien coûterait trop cher. Il voulut refuser à la majorité des habitants l'envoi d'une requête à l'évêque de Québec, Mgr Plessis, pour qu'il tranche l'épineuse question.

Quelques années plus tard, il réclame la démission du curé Morin, qui désire construire un nouveau presbytère. Il défend qu'on utilise les pierres de la rivière, laquelle, prétend-il, est sa propriété. Ceci se passait en 1806. Après son altercation avec le curé Morin en 1806, on ne trouve guère trace de lui à Sainte-Anne. Il avait d'autres occupations qui le retenaient à Québec dont son poste de grand-voyer et de quartier-maître général de la milice canadienne. Postes plutôt honorifiques, mais lucratifs, car il aimait la vie mondaine et brillait dans la société. Le chroniqueur John Lambert, dans le récit de son voyage au Québec, donne de lui cette description: « Il est un des plus respectables gentilhommes de la colonie... Il est maintenant âgé de 70 ou 80 ans; mais il a si admirablement conservé toutes ses facultés qu'on ne lui donnerait pas plus de cinquante ans. Il est plus actif et plus intelligent que plusieurs hommes de cet âge. Il est sincèrement attaché au gouvernement anglais et, dans sa conduite, ses manières, ses principes, il semble un Anglais... » Excellente esquisse du dernier représentant des Lanaudière dans la seigneurie de Sainte-Anne!

Il continua à parader dans les salons québécois, et mourut subitement des suites d'un repas trop copieux, chez un ami de Sainte-Foy, M. Ritchie, le 2 octobre 1811. Il avait 68 ans. Il fut inhumé dans les voûtes de la cathédrale.

Il avait épousé à Montréal le 10 avril 1769, Geneviève-Elisabeth-Louise de La Corne, fille du seigneur de Terrebonne, qui fut elle-même inhumé à Québec, le 30 mars 1817 et qui lui avait donné trois enfant, un fils mort au berceau et deux filles. Il ne laissa donc pas de descendance directe.

Sources: *Les cahiers d'histoire de La Pérade*
volume 1 — Raymond Douville

Pierre BUREAU Débuté du comté de Sainte-Maurice

Il ne résida que quelques années à Sainte-Anne, mais son nom est resté attaché à la plus vieille maison de la paroisse, dont il avait fait l'acquisition. Bâtie par Michel Feulion en 1672 et toujours bien conservée, elle fut plus tard connue sous le nom de maison Gouin-Bureau.

Il était né à Québec du mariage de Jean-Baptiste Bureau et d'Angélique Alain. Marchand général d'abord à Québec, il vint s'établir à Sainte-Anne puis gagna Trois-Rivières. Homme d'affaires averti, il se dévoua beaucoup pour le progrès de sa région, spécialement pour l'ouverture de chemins carrossables entre Sainte-Anne, Sainte-Geneviève et Saint-Stanislas, et l'octroi de nouvelles concessions pour établir les fils de colons.

La popularité dont il jouissait le désignait tout naturellement au poste de député. Il fut élu, conjointement avec Louis Picotte de Rivière-du-Loup (aujourd'hui Louiseville) pour représenter le comté de Saint-Maurice du 11 avril 1820 jusqu'au 6 juillet 1824. Aux élections générales de cette dernière année, Picotte ne se représenta pas. Il fut remplacé par Charles Caron, résidant à Yamachiche, qui fit campagne avec Bureau, contre un troisième candidat, créature du gouverneur-général de l'époque et qui avait nom Edmund-William Romer Antrobus. Ce dernier naturellement, subit une écrasante défaite dans ce comté où il était totalement inconnu. Il ne récolta que 67 voix, pendant que Pierre Bureau en obtenait 296 et Charles Caron, 224. Caron fut battu aux élections de 1830 par le notaire Valère Guillet. Mais Bureau conserva son siège jusqu'à sa mort, le 6 juin 1836. C'est vers 1830 qu'il décida d'aller s'établir à Trois-Rivières, toujours comme marchand, ayant laissé son commerce de Sainte-Anne à son gendre, Pierre-Antoine Dorion, qui fut député en même temps que lui.

Pierre Bureau fut un adversaire acharné de l'oligarchie, telle qu'elle se pratiquait à l'époque. Il favorisait le développement de la colonisation, mais il se rendit compte que la majorité de ces privilégiés étaient de langue anglaise. Il aurait voulu que le territoire, devenu depuis la paroisse Saint-Maurice, soit ouvert aux colons. Il fit en ce sens des représentations au gouvernement. Il déclarait qu'il avait obtenu dès 1823 une certaine étendue de terre dans ce territoire. Quelques années plus tard, on lui faisait savoir qu'il ne pourrait en prendre possession qu'à l'expiration du bail précédemment consenti à Matthew Bell. Or ce bail était maintenant expiré et Bureau réclamait la possession de ses terres. On lui répondit que le dossier concernant cette affaire était temporairement égaré. Et Bureau mourut à la tâche, épuisé par tant de démarches inutiles et d'injustices.

Il peut se consoler, dans l'au-delà, en songeant qu'il est à la tête de deux grandes familles de la région trifluvienne, les Dorion et les Bureau.

Sources: *Les cahiers d'histoire de Sainte-Anne de la Péninsule*
Volume 1 — Raymond Douville

Pierre-Antoine DORION Premier député du comté de Champlain

Bien que né à Québec, Pierre-Antoine Dorion appartient de plein pied à l'histoire de La Péninsule. Jeune encore, il vint s'y établir, probablement comme commis au magasin général de Pierre Bureau, dont il épousa la fille. Il passa sa vie dans cette paroisse, fut le premier député du nouveau comté de Champlain et est l'ancêtre de notre dynastie des Dorion. À plus d'un titre donc, il mérite de figurer ici.

C'est un peu malgré lui et sur les instances de son beau-père qu'il accepta d'aller représenter ses concitoyens à la législature de Québec. Humble marchand, homme intègre et dévoué, il était l'ami de tous. Jamais il ne refusait son aide, particulièrement dans le domaine de l'éducation. C'est ainsi qu'il fut nommé syndic des écoles. Le gouvernement eut recours à lui pour faire l'estimation du coût d'un pont sur la rivière Sainte-Anne et plus tard fut chargé de la surveillance de sa construction. Le statut de 1829 ayant détaché une partie du comté de Saint-Maurice pour former le comté de Champlain, peuplé de nouvelles paroisses en grande partie par d'anciens citoyens de Sainte-Anne, Pierre-Antoine Dorion fut choisi comme un des deux représentants de la nouvelle circonscription. Son partenaire

fut Olivier Trudel, établi à Sainte-Geneviève et grand-père de celui qui allait devenir le célèbre sénateur Trudel.

On ne connaît pas grand chose de l'activité politique de ces deux premiers représentants du comté de Champlain à l'assemblée législative. Ce qu'on appelle aujourd'hui le patronage n'existait que bien peu à l'époque et les privilèges étaient réservés à ceux qui circulaient dans l'entourage du gouvernement. L'activité de nos humbles députés se limitait à chercher les moyens d'être utiles dans la mesure de leurs capacités à l'ensemble de leurs commettants.

Dorion fut représentant du comté de Champlain du 26 octobre 1830 jusqu'au 27 mars 1838, date de l'abolition de la Chambre de l'Assemblée et de la suspension de la constitution officielle du Bas-Canada. Ainsi vécut-il une époque passablement mouvementée, au déroulement de laquelle il ne comprenait pas grand-chose.

Pendant ses absences de Sainte-Anne, son commerce périclitait, des concurrents s'établirent et il vint près de la faillite. Sachant que l'instruction était nécessaire, il avait, à l'époque où son commerce était florissant, envoyé les aînés de sa famille aux études au séminaire de Nicolet. Ils lui firent honneur. Devenu pauvre et en désespoir de cause, il envoya le plus jeune de ses fils, Jean-Baptiste-Eric, étudier les rudiments du commerce à Québec et apprendre l'anglais. Il n'aura pas le temps de se rendre compte qu'Eric était un enfant «surdoué», fantasque, aimant l'étude mais non fait pour le commerce.

Sources: *Les cahiers de Sainte-Anne de la Péninsule*
Volume 1 — Raymond Douville

Antoine-Aimé DORION Avocat, député, juge en chef

Il partage, avec le docteur Ross, l'honneur d'être une des deux grandes figures politiques de notre paroisse.

Ross fut un excellent médecin; Dorion, un grand juriste.

Fils de Pierre-Antoine Dorion et de Geneviève Bureau, il naquit le 17 janvier 1818. Il fit ses études classiques au séminaire de Nicolet de 1830 à 1837. Trois ans après son entrée, son frère Hercule vint l'y rejoindre.

Ce dernier choisit la prêtrise et laissa sa marque comme curé d'Yamachiche. Antoine-Aimé choisit la profession d'avocat. Il eut la bonne fortune d'entrer au bureau du plus grand juriste de l'époque, Côme Séraphin Chériar. Sa cléricature terminée, ce dernier l'admit à son étude comme associé. Son avenir était assuré.

Grâce à ses manières affables et distinguées, doué d'un grand sens de la persuasion, il devint rapidement l'avocat en vogue de la ville de Montréal. De là à la politique il n'y a qu'un pas, surtout pour un avocat. Les tendances libérales qu'il avait toujours manifestées le désignaient naturellement pour être chef de ce parti dans le Québec. Il accepta et le voilà lancé. Il s'y donna corps et âme, comme il faisait toutes choses. Sa carrière politique est impressionnante. Il se classe rapidement au sommet des grandes figures politiques de son époque, grâce à son sens aigu des réalités et à son don de persuasion. Nous ne pouvons que résumer ici les divers postes qu'il occupa dans ce domaine, car son activité aurait mérité tout un volume. Il fut élu député de Montréal du 28 juillet 1854 jusqu'au 10 juin 1861, puis député d'Hochelaga du 20 juin 1862 jusqu'au 1^{er} juillet 1867, alors que fut formée la Confédération dont il avait été un adversaire acharné. Ses discours à ce sujet sont demeurés célèbres. Il craignait que l'élément canadien-français soit noyé par l'union des provinces. Il fut toutefois élu à la Chambre des Communes, d'abord comme député d'Hochelaga de 1867 à 1872, puis député de Napierville de 1872 à 1874. Il eut souvent l'occasion de croiser le fer avec un autre homme politique de premier plan, Georges-Etienne Cartier, dont par ailleurs il était l'ami et qui l'estimait fort. Lorsque le libéral Alexander Mackenzie fut nommé premier ministre en 1873, il nomma son collègue Dorion ministre de la Justice, poste que ce dernier occupa un an à peine, puisque le 1^{er} juin 1874, il était nommé juge en chef de la province de Québec où il demeura jusqu'à son décès, le 31 mars 1891. Entre temps, il avait occupé temporairement le poste d'administrateur de la province.

Le grand historien Aegidius Fauteux, qui a scrupuleusement analysé les diverses étapes de la carrière d'Antoine-Aimé Dorion, porte sur lui ce jugement : « Plus encore que par son talent, que par sa science politique ou légale, Dorion s'est assuré le respect universel par le beauté, et je dirais par la grandeur de son caractère. Il y a peu d'hommes publics, en effet, dont l'intégrité ait été aussi universellement reconnue. Jamais sa réputation

d'honnête homme absolu ne fut même effleurée par un soupçon chez ses plus constants adversaires. Le même hommage était d'ailleurs rendu à sa sincérité d'homme public... »

Sources: *Les cahiers d'histoire de Sainte-Anne de la Pêrde*
Volume 1 — Raymond Douville

Jean-Baptiste-Eric DORION **Journaliste, pamphlétaire, député surnommé «l'enfant terrible»**

Il n'est pas exagéré d'affirmer que Jean-Baptiste-Eric Dorion partage avec Madeleine de Verchères la réputation d'être une des deux figures les plus pittoresques et les plus extravagantes de l'histoire de Sainte-Anne. Il a toutefois, sur la célèbre Madelon, l'avantage d'être né dans la paroisse.

Il était le benjamin des enfants de Pierre-Antoine Dorion et de Geneviève Bureau et naquit le 17 septembre 1826. Il avait un frère jumeau, baptisé Edmond, de tempérament plutôt calme et qui devint fonctionnaire. Quant à Eric, son caractère révolutionnaire se développa lors de ses études primaires sous la férule de l'instituteur Craig Morris, qui a laissé à Sainte-Anne la réputation d'un maître ridige. Ce fut lui apparemment qui suggéra à M. Dorion d'envoyer le jeune Eric à Québec pour apprendre l'anglais et les rudiments du commerce. Le jeune homme n'y resta pas longtemps. Son rêve était d'être journaliste et de s'occuper de politique. Selon lui, le monde avait besoin d'être réformé de fonds en comble et il se croyait destiné à devenir un chef.

Après quelques mois passés dans une imprimerie de Québec, on le retrace en 1843, à Trois-Rivières où, tout en étant commis-marchand, il compose le soir une petite feuille du nom de GROS JEAN L'ESCOGRIFFE. Un sympathique historien originaire de Sainte-Anne, le chanoine Henri Vallée, a publié en 1933 une brochure très bien documentée sur les journaux trifluviens, de 1817 à 1933. Voici comment il appréciait la carrière de son compatriote Eric Dorion dans le journalisme trifluvien : « GROS JEAN l'Escogriffe paraissait irrégulièrement car Eric Dorion était pris par ailleurs, n'y pouvant donner tout son temps, comme on le pense bien. Le journal n'était pas d'une rédaction très soignée, mais il ne manquait pas d'intérêt. L'on voudra bien noter ici

qu'Eric Dorion n'avait que fort peu d'instruction, qu'il s'est cultivé lui-même ce qui nous expliquera peut-être certains côtés de son caractère... J.B.-Eric Dorion a été mieux connu par la suite sous le surnom de «L'Enfant Terrible» à cause de la violence de ces polémiques et pour son radicalisme invétéré. C'est sans doute dans GROS JEAN L'ESCOGRIFFE que notre célèbre pamphlétaire s'est initié à sa future carrière de rédacteur de l'AVENIR et du DÉFRICHEUR. Trois-Rivières n'était pas un terrain favorable à la culture de certaines idées... Aussi GROS JEAN L'ESCOGRIFFE disparût-il bientôt et Dorion s'en consola en allant occuper à Montréal, les mêmes fonctions de commis-marchand qu'il exerçait ici, et se lancer activement dans la politique».

Après quelques années dans les journaux montréalais, LE PAYS et L'AVENIR; où ses idées avancées en effrayaient plusieurs, il se fit élire en 1854 député de Drummond-Arthabaska à l'Assemblée législative du Bas-Canada et fut réélu en 1862. Entre temps, il fonde son propre journal dans la paroisse de l'Avenir, près de Drummondville, et lui donne comme nom LE DÉFRICHEUR. Il y défendait des idées de plus en plus avancées, se moquait de la religion, du clergé, de la morale. Il aimait à faire scandale et il réussit.

Aux yeux de la population, il passait pour un athée. Toutefois, à la veille de mourir, car il souffrait d'une affection cardiaque, il fit venir le curé de sa paroisse et regretta sa vie agitée. Il mourut le 1^{er} novembre 1886, à l'âge de quarante ans.

Muni d'un peu plus de jugement et d'instruction, il aurait peut-être accompli quelque chose d'utile pour son pays, car il ne manquait pas d'intelligence.

Sources: *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Péninsule*
Volume 1 — Raymond Douville

John-Jones ROSS

Septième premier ministre du Québec (1884-1887)

Les citoyens de Ste-Anne de la Péninsule devaient être fiers de leur médecin-député, le docteur John-Jones Ross. Il avait de l'allure, du faste, de la bonne distinction britannique à la française! Il roulait carrosse, un carrosse conduit par un cocher en livrée et tiré par deux chevaux blancs toujours bien brossés, étrillés, passés au bleu.

Au demeurant le docteur ne cherchait pas à en imposer. Lancé de bonne heure dans la politique, il se devait de ménager ses électeurs. On raconte à son sujet une anecdote plaisante.

Pendant la saison d'hiver, les routes de l'époque n'avaient qu'une piste. Lors des rencontres, un des deux véhicules devait se jeter sur le côté pour laisser passage au plus digne. On raconte même que du temps de Papineau, si deux véhicules s'affrontaient, il y avait bataille à poings nus pour déterminer le droit de garder la piste. Un jour, le traîneau du docteur Ross se trouva en face d'un attelage tiré par un boeuf. Le jeune conducteur avait de la peine à décider son moteur bovin à se lancer dans la neige. Le docteur interpella: «Ton boeuf n'a pas l'air à aimer se jeter à côté». «Il est comme les gros messieurs», répliqua le jeune homme, du tac au tac. Au lieu de se fâcher, le docteur éclata de rire et il donna un beau «trente sous» neuf au jeune insolent.

John-Jones Ross est né à Ste-Anne, le 16 août 1833. À 19 ans, il reçut son doctorat en médecine.

On était en 1852, l'année même de l'érection du diocèse des Trois-Rivières, point de départ d'un véritable réveil sur tous les plans. Le docteur Ross a été beaucoup plus qu'un médecin de campagne. Il s'intéressait à tous les aspects de la vie locale.

Propriétaire de fermes, éleveur et agriculteur modèle, il présida durant 28 ans, la Société d'Agriculture du Comté de Champlain. (1862-1890). Nul doute qu'il contribua largement à l'amélioration des procédés de culture de ses concitoyens et de ses électeurs.

Bon conservateur rallié aux principes de Monseigneur Laflèche, le docteur Ross se fit élire pour la première fois en 1861, six ans avant la Confédération. Réélu au parlement de Québec, il siégea jusqu'en 1874, alors qu'on le nomma Conseiller législatif.

Son poste de Conseiller ne l'empêcha pas de participer au Gouvernement de la Province. Il fut tour à tour président de la Chambre, du Conseil Législatif et du Sénat. Et même premier ministre durant 3 ans. (1884-1887)

Un très grand personnage de notre petite histoire!

Sources: *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Péninsule*
Volume 1 — Raymond Douville

F.-X. Anselme TRUDEL
Avocat, député, sénateur, journaliste

Il faudrait tout un volume pour raconter la vie bien remplie de ce grand patriote qui fut celui qu'on appelle communément «le sénateur Trudel». Espérons qu'il trouvera un jour son biographe. Comme disait le poète Louis Fréchette en parlant de Papineau : «Il fut toute une époque», lui aussi. Ses parents, François-Xavier Trudel et Julie Langevin possédaient une terre au «petit Sainte-Marie», rang du Brulé, englobé aujourd'hui dans la paroisse Saint-Prosper. Sa mère était petite-fille d'Antoine-Augustin Hamelin, seigneur de Grondines. Anselme fut baptisé le 28 avril 1838 en l'église de La Pérade.

Il semble que l'abbé Louis-Adolphe Dupuis, qui venait d'être nommé curé de la paroisse et avait fait ses études classiques à Nicolet, l'a dirigé vers cette institution, ayant remarqué sa vive intelligence. Le jeune Trudel fréquenta ce collège de 1852 à 1859. En 1857, il apparaît comme président de l'Académie du collège. Déjà il se faisait remarquer pour son dynamisme et son éloquence.

Ayant choisi la profession d'avocat, il fit sa cléricature à Montréal. À ses moments libres, il rédige des articles pour le journal alors en vogue «La Minerve». Toute sa vie il continuera de mener de front le droit, le journalisme et la politique. Admis au barreau de Montréal en décembre 1861, en même temps que Adolphe Chapleau, qui sera plus tard premier ministre, il ouvre son bureau d'avocat d'abord seul, puis il s'associe avec Paul Denis. Le 27 avril 1864, il épouse Zoé-Aimée Renaud, fille d'un des plus riches négociants de Montréal, Louis Renaud, qui est aussi conseiller législatif et sénateur. Il a vingt-six ans et sa situation financière est assurée. Il peut donc sans inquiétude chercher à faire triompher ses idées. En 1867, il accomplit un voyage d'études et d'observations en Europe, particulièrement en France, en Angleterre et en Italie. À la demande de Mgr Bourget, il doit se renseigner sur les problèmes des universités et autres maisons d'enseignements. Partout, dans ces pays, il constate que le catholicisme est à la baisse. Il faut réagir.

Imbu de ses idées, Trudel revient au pays convaincu qu'un redressement de la situation ne peut s'effectuer que par deux moyens : la politique et le journal. Ainsi la vérité a chance de triompher. Il est appuyé ouvertement par deux évêques influents : Mgr Lafèche et Mgr Bourget.

En 1869, deux événements viennent donner du poids au programme de lutte de l'avocat Trudel. Il est chargé par la fabrique de Notre-Dame de Montréal de défendre la cause de cette dernière aux prises avec la veuve de Joseph Guibord à qui on avait refusé l'inhumation au cimetière catholique. Ce procès fit grand bruit et permit à Trudel de se hisser au premier rang des avocats de son époque, en raison de son habile plaidoyer. Il en fut de même lors du procès qui mettait en cause l'Asile des Soeurs de la Providence de Montréal. Le succès qu'il obtint dans ces deux procès restés célèbres lui valurent l'éloge de toutes les autorités qui virent en lui le défenseur de leurs principes.

En 1871, il était élu député du comté de Champlain et devenait ainsi le grand chef des ultramontains. Le «Programme catholique», rédigé en collaboration mais qui était en grande partie son oeuvre, avait été publié par plusieurs journaux et approuvé par Mgr Lafèche et Mgr Bourget. L'évêque de Québec, Mgr Taschereau enregistra sa dissidence, prétextant que «Le Programme» avait été formulé en dehors de toute participation de l'épiscopat. En réalité, sa dissension provenait surtout du fait que les protagonistes du programme s'appuyaient sur le parti conservateur.

Unique député de son parti politique au Parlement, Trudel n'en menait pas large. Il avait beau multiplier les discours, les conférences, le public restait sourd à ses appels. En 1873, il remplace son beau-père Louis Renaud, comme sénateur pour la division de Salaberry. Il continue la bataille pour ce qu'il appelle le triomphe du bon sens et de la vérité. Son éloquence faisait de lui un des hommes politiques les plus admirés et les plus écoutés. Même ses adversaires l'estimaient pour son courage, ses convictions et sa fidélité à ses principes.

Comme tout bon guerrier, il mourut en plein combat. Une crise cardiaque a raison de son énergie le 17 janvier 1890, à la veille d'atteindre sa 52^e année.

Le sénateur Trudel eut quatre fils, dont trois avocats : Henri, qui lui succéda à l'Étendard, Auguste et Pierre, qui furent associés à l'étude juridique de M^{re} Gustave Lamothe, plus tard juge. Et le docteur Paul Trudel, qui exerça sa profession toute sa vie à Ste-Geneviève-de-Batiscan et que les vieux citoyens de Sainte-Anne ont bien connu.

Sources ; *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Pérade*
Volume 1 — Raymond Douville

Dominique-Napoléon SAINT-CYR**Instituteur, député, homme de sciences**

Il vit le jour à Nicolet en 1827, mais dès 1850 il vint à Sainte-Anne, et ne quitta plus notre paroisse. Une vie bien remplie que la sienne. Espérons qu'il aura un jour, lui aussi, son biographe. Il le mérite bien.

Il fit de brillantes études au séminaire de sa ville natale. Il eut comme compagnon de classe le futur évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Louis-Zéphirin Moreau, et comme professeurs les abbés Raimbault, Ferland et Laflèche. Il se destinait à l'enseignement, et ce fut la vocation de sa vie. Désireux de se perfectionner en langue anglaise, il accepta le poste de professeur de sciences à la faculté d'agriculture de Lennoxville.

Il y resta deux ans, et revint à Nicolet dans sa famille. Un de ses oncles habitait Sainte-Anne, et comme un de ses fils avait étudié à Nicolet, il convainquit les commissaires d'écoles d'engager comme instituteur Dominique-Napoléon Saint-Cyr. Ce dernier accepta, et c'est ainsi qu'il devint citoyen de la paroisse et y passa sa vie, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle. Au moins trois générations de jeunes péradiens lui doivent leur instruction. Des familles des paroisses environnantes, Batiscan, Ste-Geneviève, St-Stanislas, y envoyaient leurs enfants, lesquels pensionnaient chez des parents du village.

S'il faut en croire la tradition, il était sévère, d'une discipline rigoureuse. «Habituellement, après chaque classe, il mettait ses élèves en rangs, deux par deux, et allait en guise de promenade, les conduire chacun chez soi... Au retour, il entrait à l'église, faire sa visite et sa prière». Aux yeux de la population, il passait pour un saint laïque. Ainsi était-il respecté de tous. Il accepta bénévolement le poste de secrétaire-trésorier de la municipalité. Il croyait que cette charge faisait partie de ses responsabilités d'instituteur. Puis sa réputation atteignit les bureaux du gouvernement. Il fut nommé, en 1874, secrétaire d'un comité pour favoriser la colonisation du nord du comté de Champlain. Le rapport qu'il rédigea a été publié à l'époque et fait preuve d'une grande compétence scientifique. L'année suivante, à l'inspiration du premier ministre Charles de Boucherville, lui-même dévoué avant tout à la politique de l'enseignement, Saint-Cyr accepta de se porter candidat conservateur dans Champlain. Il fut réélu en 1878, un peu malgré lui, car il avouait avoir peu de goût pour la chose politique. Il abandonna son poste de député en 1881. Il fut heureux de revenir à sa famille et ses élèves.

Ses moments libres, il les passait à l'étude des sciences naturelles, en compagnie de son ami l'abbé Léon Provencher, qu'il avait connu au cours de ses études à Nicolet et qui avait fondé la revue LE NATURALISTE CANADIEN. C'est sans doute à l'influence de l'abbé Provencher que Dominique Saint-Cyr dut obtenir le poste de directeur du musée d'histoire naturelle au département de l'Instruction publique. Un biographe anonyme a écrit de lui: «Les écrits de M. Saint-Cyr sur l'histoire naturelle sont consignés dans ses rapports comme conservateur du musée de l'Instruction publique ainsi que dans LE NATURALISTE CANADIEN. Digne collaborateur de l'abbé Provencher, il a fait faire de grands progrès à la flore canadienne et la zoologie ne lui doit pas moins. Un article signé par lui faisait autorité dans le monde scientifique.

Dominique Saint-Cyr est une des grandes figures de Sainte-Anne. Il méritait certes d'être mieux connu.

Il décéda le 3 mars 1899, à l'Hôtel-Dieu de Québec, âgé de 72 ans.

Sources; *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Péninsule*
Volume 1 — Raymond Douville

François-Arthur MARCOTTE
Médecin et député

C'est un véritable fils de Sainte-Anne. Il y est né le 25 septembre 1866. Son père était François Marcotte marchand général, et sa mère, Cécile Hardy. Après son cours classique au séminaire de Québec, il étudia la médecine à l'Université Laval où il gradua en 1890. Il vint immédiatement s'établir à Sainte-Anne, où il pratiqua sa profession jusqu'à sa mort en 1931, soit pendant au-delà de quarante ans.

Il fut le type accompli du médecin de campagne. Compétence, intégrité, dévouement, amabilité, patience. Il fut tout cela. Il inspirait confiance. Il soignait et guérissait surtout avec le sourire, l'amicale conversation et son don naturel de donner de l'espoir. Naturellement, il n'a pas guéri tous ses patients. Mais ceux pour lesquels il ne pouvait rien s'en allaient satisfaits, convaincus que toute vie a une fin.

Sa réputation ne fut pas longue à s'étendre aux paroisses environnantes. Un vieux péradien qui l'a bien connu disait que s'il était possible d'évaluer en milles et en lieues toutes les courses effectuées par le docteur au cours de sa carrière, en voiture l'été, en traîneau l'hiver, et souvent en raquettes ou en «bob-sleigh», ce serait effarant. Cinq cent, sept cent peut-être dix mille milles. On ne sait pas; on ne le saura jamais. Lui-même sans doute ne l'a jamais su. D'ailleurs, ce détail l'intéressait peu. On le réclamait pour un malade, un blessé, une opération mineure, un accouchement, ou une simple consultation. Il répondait à l'appel. C'était son devoir. Et son légendaire sourire ne le quittait jamais.

Depuis toujours, il s'intéressait à la politique. Fin causeur, orateur de classe, d'esprit vif et cultivé, il croyait, comme bien d'autres médecins de toutes les époques, pouvoir assainir les esprits comme il soignait les corps et avec autant de succès. Et il succomba à la tentation.

Conservateur en politique, il fut élu aux élections fédérales de 1896 par une majorité de 376 voix contre le candidat libéral Paul Trudel. Son élection fut contestée, puis annulée. Il se représenta de nouveau l'année suivante, cette fois contre son confrère en médecine Ferdinand Trudel. Il gagna encore, mais avec une majorité quelque peu affaiblie et à la suite d'une élection restée fameuse dans les annales politiques du comté.

Le docteur Marcotte se plaisait particulièrement dans les assemblées contradictoires, et les foules se pressaient pour savourer sa fougueuse éloquence et ses spirituelles réparties. Mais la vague qui portait Laurier au pouvoir l'engloutit. Il fut battu à l'élection générale de 1900 par son co-paroissien Jeffrey-Alexandre Rousseau qui, selon le docteur, souffrait d'une maladie incurable: être libéral. Puis il reprit pleinement l'exercice de sa profession soignant avec une égale condescendance les «rouges» et les «bleus».

Quand son ancien adversaire aux élections, le docteur Ferdinand Trudel, toujours demeuré son ami, tomba malade, il alla souvent le voir à St-Stanislas. Un jour qu'il l'auscultait, il lui dit: «Ne crains rien. Ton pouls et ton cœur son en bien meilleure forme que ton gouvernement!» Après quelques semaines de maladie, le docteur Marcotte mourut à l'Hôtel-Dieu de Québec; le 16 janvier 1931, à l'âge de 64 ans. Il avait épousé le 9 janvier 1899 Anne-Marie Larue et eut trois enfants:

Robert devenu agronome et deux filles Cécile et Jeanne qui habitèrent la maison paternelle.

Sources; *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Pérade*
Volume 1 — Raymond Douville

Némèse GARNEAU

Député de Québec, conseiller législatif, agriculteur

Némèse Garneau ne fut pas longtemps citoyen de Sainte-Anne, mais il y est né le 15 novembre 1847 et y passa sa jeunesse. Il était fils du docteur Jean-Baptiste Garneau, qui pratiqua sa profession dans notre paroisse pendant au-delà d'un demi-siècle, et de Nathalie Rinfret. Némèse alla s'établir comme marchand général à Québec et exploita en même temps une ferme modèle à Sainte-Foy.

Ses succès en agriculture lui valurent les plus grands honneurs. Il fut lauréat du mérite agricole en 1895, obtenant le diplôme de très grand mérite et la médaille d'argent. Il fut vice-président de la Société des éleveurs de bétail de la province de Québec, administrateur du syndicat des cultivateurs et directeur de la Société de colonisation. À ce dernier titre, il déploya beaucoup de zèle pour faciliter l'ouverture de nouvelles régions agricoles. Il facilita également les voyages d'exploration et les recherches de Dominique-Napoléon Saint-Cyr, dont il fut toujours l'ami et le protecteur.

Il épousa à Québec, le 24 octobre 1870, Elodie Plamondon. Il fut élu député du comté de Québec sous l'étiquette libérale, le 11 mai 1897, contre son unique adversaire le notaire Edward O'Brien. Il fut réélu par acclamation le 30 novembre 1900. Il fut nommé ministre de l'Agriculture par le premier ministre Simon-Napoléon Parent en 1905, puis devint conseiller législatif. Il décéda à Québec le 16 novembre 1937, à l'âge de 90 ans. Ajoutons que son père, le docteur Garneau, fut inhumé dans la crypte de l'église de Sainte-Anne, le 27 novembre 1894 à 77 ans.

Sources; *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Pérade*
Volume 1 — Raymond Douville

Jeffrey-Alexandre ROUSSEAU

Les anciens de Sainte-Anne se souviennent de lui un peu comme d'une figure légendaire. Il fut, tour à tour ou à la fois marchand, industriel, agriculteur, commerçant, manufacturier. Il fut aussi banquier.

D'une activité débordante, rempli de ressources, il aurait voulu que sa paroisse natale sorte de sa torpeur, et il donna l'exemple, en créant diverses industries: manufacture d'allumettes, fabrique de meubles, scierie, ferme modèle, etc.

Comme tous les hommes d'affaires agressifs, il connut des hauts et des bas mais ne se décourageait jamais. Toujours, il arrivait à surmonter les difficultés. Sérieusement éprouvé lui-même par le cataclysme de la rivière Sainte-Anne, particulièrement en 1893 et 1894, il se remit à la tâche et même aida de ses deniers ceux de ses compatriotes qui avaient été éprouvés comme lui. C'est pour aider les siens qu'il accepta le poste de maire de 1890 à 1896 et de 1904 à 1915. C'est dans le même esprit qu'il consentit à représenter son comté de Champlain, comme député libéral, lors des termes de 1900 à 1904 puis de 1904 à 1915.

Lorsqu'il mourut, un chroniqueur anonyme lui a décerné cet éloge «Son ambition fut d'assurer à son village une place importante parmi les paroisses du district. Par son industrieuse activité, son habileté, son énergie, il y a puissamment contribué». C'est le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre. Il était né le 22 décembre 1850, fils d'Alexandre Rousseau et de Marie Proteau. Marié d'abord en 1882 à Hélène-Caroline Hamelin, qui mourut 11 ans plus tard, il épousa ensuite en 1896 Corinne Dufresne, fille du médecin de Sainte-Geneviève.

Sources; *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Pérade*
Volume 1 — Raymond Douville

J. Adolphe TESSIER
avocat, député, ministre, maire de Trois-Rivières

Joseph-Adolphe Tessier, qui joua un si grand rôle dans la politique de la ville et de la région de Trois-Rivières pendant plus d'un quart de siècle, naquit à Sainte-Anne le 17 décembre 1862. Il était fils de Louis-de-Conzague Tessier, qui mourut à Sainte-Anne en 1900 à 84 ans, et de Rose-de-Lima Laquerre, qui décéda en 1903 à 88 ans.

Après ses études primaires à l'école de l'instituteur Dominique Saint-Cyr, il fit ses études classiques au séminaire de Trois-Rivières, puis son cours de droit à l'Université Laval de Montréal. Reçu avocat le 13 janvier 1885, il alla pratiquer sa profession à Trois-Rivières. Dès l'année suivante, il était nommé avocat de la Cité, poste qu'il conserva jusqu'en 1904, de même que celui de procureur du gouvernement pour le district, qu'il avait obtenu en 1890.

Son ascension dans la vie politique commença en cette année 1904, qui marquait également sa nomination de Conseil du Roi. L'ancien député R.S. COOKE ayant été nommé juge à la Cour supérieure, Adolphe Tessier fut élu par acclamation pour le remplacer. Il fut réélu aux élections de 1908, 1916, et 1919. En 1914, il fut nommé premier titulaire du ministère de la Voirie nouvellement créé par le gouvernement Gouin. Dès 1908 à 1912, il fut président du comité des bills privés, et de 1912 à 1914, il fut président de la Chambre.

Pendant ce temps, il fut maire de Trois-Rivières de 1913 à 1921; les luttes qu'il mena contre ses adversaires politiques sont restées légendaires. C'est qu'il possédait un sens inné de l'organisation et ne laissait rien au hasard. Il laissa la politique active tant provinciale que municipale pour accepter, le 27 septembre 1921, le poste de président de la commission des Eaux courantes qu'il conserva jusqu'à sa mort le 4 novembre 1928. Il avait 66 ans.

Il avait épousé le 14 août 1888, Marie-Elmire Guillet, issue de la populaire lignée de notaires trifluviens de ce nom. Il laissa trois enfants: Gustave ingénieur forestier, Blanche, et Yvette qui épousa Henri Bruneau, homme d'affaires de Trois-Rivières.

Sources; *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Pérade*
Volume 1 — Raymond Douville

Phamphile-Réal DU TREMBLAY
Politicien et homme d'affaires

La chance tant politique que financière a toujours souri à ce citoyen de chez nous, né le 5 mars 1879. Comme on sait, il était fils de l'arpenteur-géomètre Pamphile Villebon du Tremblay, lui-même excellent homme d'affaires et que tous les vieux citoyens de la paroisse ont bien connu.

Il fit de brillantes études aux séminaires de Nicolet et de Trois-Rivières, puis il étudia le droit aux universités McGill et Laval de Montréal. Reçu avocat, il se lança tout de suite dans la politique, grâce à l'appui de financiers influents et de son beau-père, Trefflé Berthiaume, propriétaire du journal «La Presse». De 1917 à 1921, il représenta le comté montréalais Laurier-Outremont. Il fut nommé conseiller législatif pour la division de Sorel en 1924. Il se retira alors de la politique active, et s'intéressa à donner à «LA PRESSE» un élan nouveau, tout en cumulant les fonctions conjointes de conseiller législatif et de sénateur. Il se lança dans l'immeuble, fit bâtir de luxueux appartements rue Sherbrooke.

Lorsqu'il mourut en 1955, il était l'un des Canadiens-Français les plus riches de la province et du pays. Après sa mort, sa veuve engloutit plusieurs centaines de milliers de dollars dans un journal quotidien, dont elle avait confié la direction à Jean-Louis Gagnon, et qui voulait détrôner «La Presse» comme «le plus grand journal français d'Amérique». L'entreprise dura peu.

Les citoyens de Sainte-Anne se sont souvent demandés pourquoi ce compatriote, devenu millionnaire, n'a pas fait davantage pour sa paroisse natale, à l'instar des grands financiers anglais et américains qui se font un devoir civique d'être en même temps philanthropes et d'aider leurs proches moins favorisés. C'est ainsi que l'on voit de petits centres dotés de parcs publics, de terrains de jeux, de bibliothèques, de musées et même d'hôpitaux et de foyers pour vieillards, dons de personnes à qui la fortune a souri.

Sainte-Anne a fait beaucoup pour la famille du Tremblay.

*Sources: Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Péninsule
Volume 1 — Raymond Douville*

Arthur L. DESAULNIERS Député

Il est issu de la vieille lignée des Lesieur-Desaulniers d'Yamachiche, pépinière de prêtres, d'hommes de loi, d'historiens, etc. Lui-même naquit à Louiseville, le 9 février 1873, fils d'Alexis Lesieur-Desaulniers et d'Oliva Pichette.

Son père, brillant avocat et fin lettré, avait été député de Maskinongé à la législature de Québec, puis à la chambre des Communes d'Ottawa. Il envoya son fils Arthur au Séminaire de Joliette et, après ses études, ce dernier se destina au commerce. Il vint s'établir à Sainte-Anne et mit sur pied une entreprise de marchand-général et de quincaillerie.

Comme son père, il s'intéressa à la politique. Il fut maire de 1913 à 1919 et aussi préfet du comté à l'élection générale fédérale en 1917. En pleine période de la première guerre mondiale, il fut élu pour la première fois député du comté de Champlain. Il conserva son siège jusqu'en 1930, alors qu'il fut défait par un citoyen de Ste-Geneviève, Jean-Louis Baribeau. De tempérament plutôt pacifique, il ne prit guère part aux discussions parlementaires de son époque. C'était l'époque de la grande vague libérale dans le Québec, et il n'éprouvait aucune difficulté à se faire élire et réélire.

Il avait épousé, en 1896 Hélène Gariépy, fille d'Alfred Gariépy et d'Henriette Dauth, de Trois-Rivières. Il décéda à Sainte-Anne le 16 juillet 1954.

Ils eurent quatre enfants: Armand; Léo, Laurette; Mme L. Delbois Carignan; Pauline; Mme Roland Hivon.

*Sources: Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Péninsule
Volume 1 — Raymond Douville*

Honoré MERCIER

Honoré Mercier est né à Sabrevois, non loin d'Iberville, le 14 octobre 1840. Il avait de qui tenir. Son père Jean-Baptiste Mercier, avait été l'un des plus enthousiastes partisans de Papineau, l'un des patriotes les plus enflammés lors du drame national dont une partie se joua trois ans plus tôt (1837) sur les bords du Richelieu. Vêtu d'étoffe du pays, il avait fait le coup de feu, il avait caché dans sa cave deux de ses compagnons dont la tête était mise à prix, et les avait conduits lui-même, la nuit, jusqu'à la frontière américaine. On l'avait arrêté pour cet acte de rébellion, on lui avait passé les menottes devant les habitants de son village, on l'avait jeté en prison; et il en était fier. Le père Mercier passait d'ordinaire pour un homme plutôt sec, mais en évoquant ce souvenir, sa voix tremblait.

Jean-Baptiste Mercier, cultivateur canadien-français, avait, comme tant de cultivateurs français, le culte de l'instruction, le goût des idées et de la politique. Il appartenait à cette école canadienne-française de 1840 pour qui le libéralisme et le patriotisme se confondaient, ou presque. Esprit civique, fierté de race, séduction des principes d'une allure un peu doctrinaire : des tempéraments jacobins, moins les excès auxquels les jacobins furent entraînés. La maison Mercier était un foyer d'organisation libérale. Les enfants purent y voir des chefs politiques que les fils de cultivateurs, d'habitude, n'ont guère occasion de rencontrer.

Un jour où Honoré qui avait douze ans, et un de ses frères avaient sarclé un champ de pommes de terre pour faire plaisir à leur père, celui-ci les récompensa en les emmenant à la célébration de la fête nationale. Ce trait à l'antique est bien dans l'esprit du temps. C'était le 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste. Et les jeunes travailleurs, pour s'être fait des ampoules en sarclant le champ paternel, eurent le bonheur d'entendre un discours patriotique. Il est vrai que l'orateur, qui allait être aux élections suivantes le premier député du nouveau comté d'Iberville, était Charles Laberge, lui-même ardent patriote.

Laberge avait parlé des «Fils de la liberté» de 1837. Sur le chemin du retour dans la voiture, le père Mercier interrogea ses fils : «Savez-vous qui étaient les fils de la liberté?» Et comme les garçons restaient cois, il reprit le récit de la grande époque, s'exaltant à froid, tirant sur les mors de la pauvre jument qui n'y comprenait rien.

Le soir, l'adolescent rêvait aux Fils de la liberté, aux grands hommes du passé qui lui semblaient avoir été des géants. Leur ressemblera-t-il plus tard? Prendra-t-il comme eux un fusil pour se battre? Les vengera-t-il? Fera-t-il quelque chose de grand? Sera-t-il un chef à la parole convaincante? Il a hâte de réaliser son destin.

Telle était l'éducation d'Honoré Mercier. Laberge devint un familier de la maison où se réunirent ses propagandistes pendant la campagne électorale.

À quatorze ans, tandis que Charles Laberge entre au Parlement, Honoré entre au collège des Jésuites de Montréal. Son premier professeur de latin et de grec est un religieux français, le père Claude Larcher, auquel Honoré voue une affectueuse gratitude, dont il restera ensuite l'ami, auquel il demandera souvent conseil. Honoré Mercier sera toujours reconnaissant aux Jésui-

tes qui lui donnèrent une excellente instruction et de solides convictions religieuses. Il le reconnaîtra en toute occasion, et l'influence s'en manifestera sur plusieurs de ses actes publics, parmi les plus retentissants. Honoré Mercier fait mentir l'absurde légende d'après laquelle ce sont les cancrenards qui réussissent le mieux dans la vie. C'est un brillant élève, un fort en thème.

Chez cet adolescent perce le goût précoce du commandement. Mais le titre de général ne traduit pas seulement une tendance ambitieuse et autoritaire.

Mercier, collégien, s'est pris d'admiration pour l'esprit militaire. Puis il veut faire sa marque, créer une œuvre répondant à une aspiration élevée et qui lui survive. La milice du collège sera cette œuvre, ainsi qu'il l'appelle lui-même.

À vingt-deux ans, ses études classiques terminées, Mercier doit abandonner la milice du Collège Sainte-Marie et porter son ardeur vers un autre champ. Il commence son droit et entre dans l'étude de MM. Laframboise et Papineau, à Saint-Hyacinthe.

À vingt-deux ans, Honoré Mercier est un jeune homme au teint frais, à la parole facile et claire, dont le bel appétit de vivre est freiné, non supprimé par la religion. Un de ces garçons au sang vif qui dévisagent les femmes d'un franc regard juvénile, sous lequel elles sentent le besoin de resserrer l'échancrure de leur corsage. Il plaît aux filles et il plaît aux connaisseurs d'hommes.

Honoré Mercier n'a pas seulement caressé des rêves de bonheur et de gloire, mais aussi de fortune : le mot est revenu dans ses lettres à sa fiancée. Il a souffert de sa pauvreté. Il a dû vers la fin de ses études, contracter de menues dettes. «La question d'argent est épouvantablement bête», écrivait-il à Léopoldine. Il apprécie l'importance de l'argent dans la société et veut en gagner, le plus tôt et le plus possible. Malgré quoi le débutant sans fortune quitte définitivement LE COURRIER. Il quitte aussi le parti conservateur qui semble assuré d'une longue maîtrise du pouvoir, et qui lui procurerait sans doute un mandat parlementaire, une carrière facile. Il les quitte en chevalier, sans compensation, parce qu'il voit dans la Confédération une menace à l'indépendance des provinces, un piège pour les Canadiens français. Et pour tenir sa parole. Le geste a d'autant plus de panache qu'Honoré Mercier s'apprête à fonder son foyer.

Il se marie le 26 mai 1866, dans la cathédrale de Saint-Hyacinthe. Léopoldine accepte de cœur vaillant de passer avec lui les bons et les mauvais jours, mais elle a toujours été de santé fragile. Les jours sont bons, pour commencer, grâce au travail et au talent d'Honoré, bientôt devenu le meilleur avocat d'assises de Saint-Hyacinthe.

Les Mercier à Saint-Hyacinthe, ont une fille, Elisa. Mais le radieux et fragile bonheur d'Honoré Mercier est une première fois brisé. Sa jeune femme meurt après deux ans de mariage, le 16 septembre 1869. Elle est inhumée dans la voûte de l'église Notre-Dame à Saint-Hyacinthe.

Le coup est bien brutal pour un mari de vingt-huit ans qui avait mis tant de fougue dans son amour et qui comptait sur l'appui moral de sa femme, sur le concours de sa sociabilité. Grand bûcheur, Mercier se lance dans le travail toujours à corps perdu. Il s'étourdit de travail; il sature son existence de travail. Et comme il doit toute sa vie brûler les étapes, avec des ascensions et des chutes rapides, en quelques années, il s'impose. Sa réputation, déjà préparée par les assemblées publiques et par les séances de l'union catholique, dépasse le district. Il suit cependant de son bureau de Saint-Hyacinthe les événements nationaux.

Il fonde à Saint-Hyacinthe avec Jean-Baptiste Bourgeois, son ancien adversaire de l'affaire Leroux, un bureau juridique qui promet d'être prospère. Les deux avocats reçoivent leurs clients dans une petite maison blanche portant le numéro 165 de la rue Girouard.

Mercier, comme tous ceux que la politique a envoûtés, y revient de temps à autre. Il plaide des procès politiques. Puis on le voit se prononçant un jour en faveur du vote obligatoire, préconisant un autre jour l'instruction obligatoire — dont le clergé se méfie, craignant qu'elle ne devienne une instruction d'état. Mercier se fait une idée très haute des devoirs du citoyen: il a autant que la fibre patriotique, le sens civique. Cependant, le plus clair de son travail est à son Étude et à la Cour.

Il est comme avocat ce qu'il a été comme député, éloquent, fougueux, élevant toujours le débat, oubliant de réclamer ses honoraires quand le client est pauvre. Il a de son premier mariage une petite fille de huit ans. Un garçon né en 1872 et qui a reçu le prénom d'Iberville, n'a pas vécu. Mais une deuxième fille Héva, est née le 7 juin 1873, et un nouveau garçon, qui a reçu le prénom de son père, est né le 20 mars 1875. Mercier a donc en 1876, trois enfants.

Honoré MERCIER (a Tourouvre)

Il ne s'agit pas d'un citoyen natif, mais d'un citoyen d'honneur. En devenant acquéreur du manoir seigneurial, le Premier ministre Mercier entrait dans notre vie paroissiale.

Il était alors au sommet de sa popularité. Ses compatriotes le vénéraient comme une idole.

Quels motifs poussèrent Mercier à devenir propriétaire seigneurial chez nous? Certainement l'exceptionnelle beauté du site, les canaux, les grands arbres, les massifs de fleurs, etc... Certainement aussi les souvenirs qui s'attachaient au manoir. Mercier était sentimental. Il avait le culte du passé.

Il le prouva en donnant à son nouveau domaine le nom de Tourouvre. Nom qui lui resta longtemps, car dans ma jeunesse on appelait encore ainsi l'ancien manoir, Madeleine de Verchères avait été éclipsée.

Le nom donné à Tourouvre était un hommage au modeste bourg de France d'où étaient venus les ancêtres de Mercier. J'ai vu dans l'église de Tourouvre deux vitraux offerts par le Premier ministre; il y figure en bonne place, en costume de comte romain, si mes souvenirs sont fidèles.

Quels projets Mercier entretenait-il au sujet de Tourouvre au Canada? Il avait rêvé, affirme-t-on de mon temps, de doter la province d'un haras destiné à l'amélioration de la race chevaline au Québec. Grand amateur, il avait importé de Belgique des chevaux de choix. Comme bien d'autres rêves, celui-ci tourna court, Mercier n'oubliait pas ses origines paysannes.

En 1891, Honoré Mercier était de retour au Canada après une tournée triomphale en France et en Italie. Partout on l'avait applaudi, choyé, adulé. La France l'avait décoré de la Légion d'Honneur. À Rome, pour le remercier de son règlement de l'épineuse question des Biens des Jésuites, les autorités pontificales le créèrent comte romain. Il rentrait au pays, gonflé d'orgueil légitime et sans la moindre appréhension des malheurs qui l'attendaient.

La fête de Tourouvre fut la dernière démonstration triomphale du Premier ministre. Le 16 décembre 1891, il était brutalement déposé par le lieutenant-gouverneur Angers. Des manœuvres électorales dont il avait refusé d'admettre la gravité l'avait acculé à cette humiliation. On l'accusait de manipulations frauduleuses dans l'affaire des chemins de fer de la Baie des Chaleurs.

Réélu quand même aux élections de 1892, il n'avait conservé en Chambre que 17 de ses candidats.

Ses adversaires implacables le poursuivirent en justice pour fraudes contre la Reine. Le jury l'acquitta, mais ses malheurs n'étaient pas fini. Le 17 juin 1892, il dut faire cession de ses biens. Il devra pour subsister compter sur quelques amis dont Lomer Gouin.

Souffrant de diabète depuis longtemps, amaigri, presque aveugle, le grand Mercier affronta la Chambre une dernière fois. Son biographe Robert Rumilly décrit la scène: «Ce fut dans l'assemblée frappée de stupeur une improvisation foudroyante.»

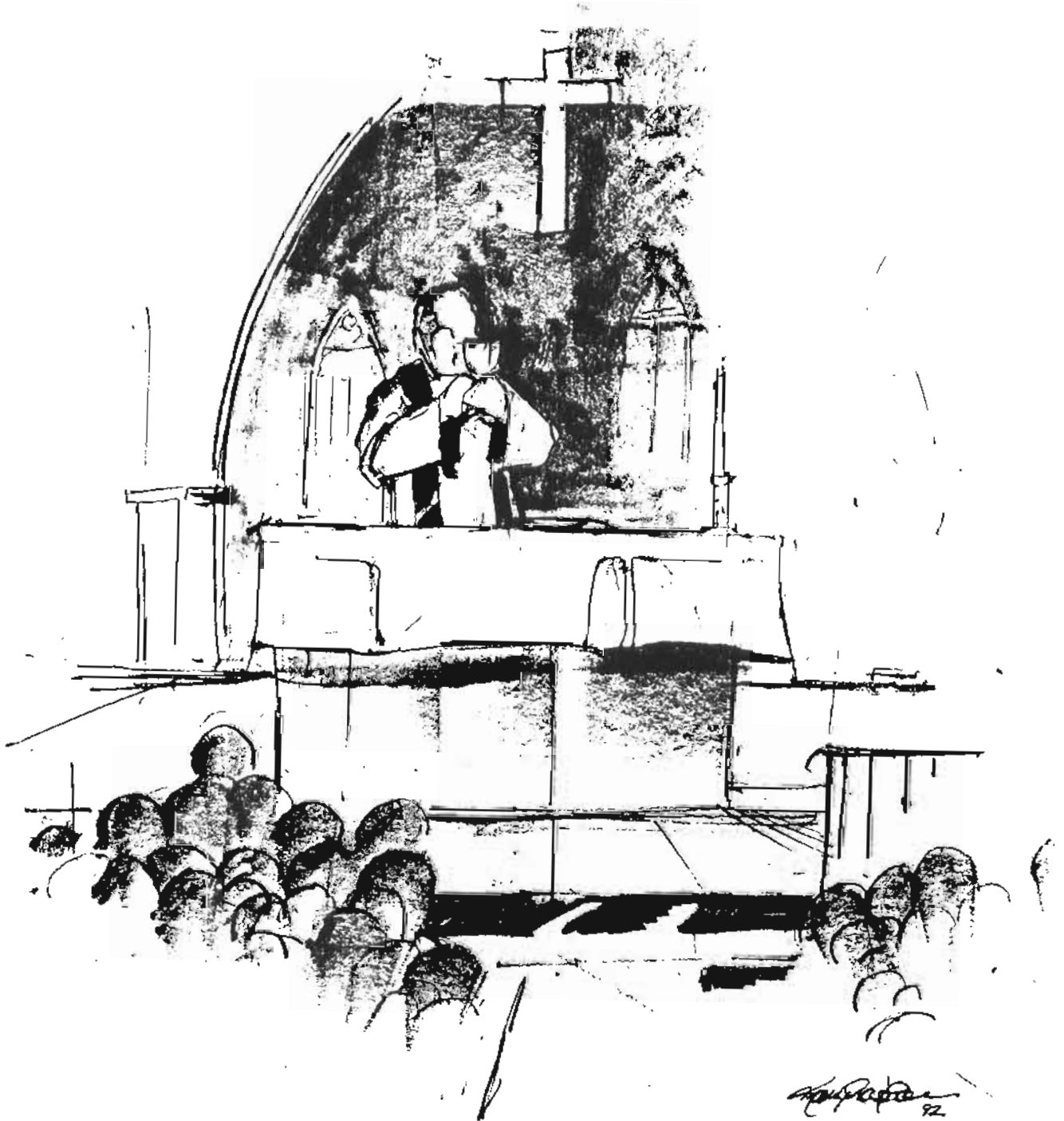
«Vous m'avez ruiné, vous avez voulu me déshonorer et vous avez voulu piétiner mon cadavre... Vous m'avez enlevé tout ce que je possédais au monde, jusqu'à ma bibliothèque, mes chers livres que j'avais amassés depuis trente-cinq ans... tout a été vendu, sauf mon honneur.» «Et mon honneur, sachez-le bien, je le défendrai comme un lion, seul contre tous, fussiez-vous cent, fussiez-vous mille...»

«La Chambre, conclut Rumilly, était subjuguée.»

Le 30 octobre 1894, la population apprit avec regret la disparition de son idole. La ferveur populaire avait résisté aux assauts tentés contre le grand homme. Mercier n'avait que 54 ans. Une vie honorablement remplie.

Sources: *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Péninsule*
Volume 1 — Mgr Albert Tessier

La vie religieuse







Avant l'existence de l'église actuelle, les fidèles de Ste-Anne de la Pérade ont fréquenté trois autres temples.



Intérieur actuel de l'église

Le premier qui se nommait «la chapelle St-Nicolas» a été construit autour de 1670. Elle mesurait 20 pieds de long sur 15 pieds de large. Le choix de son emplacement s'avéra inapproprié, étant sujet aux inondations, non-centralisé et incommode pour le débarquement des voyageurs. En 1681, lors d'une visite, Mgr de Laval la trouve dans un état pitoyable. Edmond de Suève fait don d'un terrain à la Fabrique pour la construction d'une nouvelle église; ce qui entraîne une longue dispute entre les Co-Seigneurs au sujet du futur site de cette église. Cette dispute dura de 1709 à 1715. Finalement les travaux de construction d'une nouvelle église débutent vers 1716 et se terminent en 1724.

Mgr de St-Vallier presse les habitants en 1721, d'ouvrir un nouveau cimetière pour remplacer l'ancien, exposé à l'entrée de toutes les bêtes. Il est déplacé en 1748.

En 1767, on parle de démolir la première église pour en construire une nouvelle, plus spacieuse à l'arrière de la première. Cette construction débute en 1771.

En 1822, on aménage un quai devant l'église et un canal d'égoût pour le cimetière.

Vers 1852, le Révérend Louis-Adolphe Dupuis, curé de l'époque, très dynamique et hautement apprécié par ses ouailles était perçu comme très audacieux par ses paroissiens et surtout par ses supérieurs avec son projet de construire une nouvelle église aux dimensions

aussi impressionnantes que l'on se plaisait à appeler «cathédrale». Il est finalement assez facile de comprendre l'attitude des contemporains du curé Dupuis. Il suffit de se balader à travers le Québec pour constater que très peu d'églises paroissiales ont un aspect aussi grandiose que l'église de Ste-Anne de la Pérade. De tous les curés qui ont dispensé les services du culte depuis la chapelle St-Nicolas jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, sinon plus tard, c'est sans doute le Révérend Dupuis qui a marqué le plus profondément Ste-Anne de la Pérade, ne fût-ce que par la construction de sa cathédrale.



Intérieur de l'église au temps de l'éclairage aux becs de gaz.

Louis-Adolphe Dupuis est né à Maskinongé le 7 avril 1823. Il arriva à Ste-Anne de la Pérade en 1852. Il fit terminer le couvent des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, et il conduisit comme on le sait les travaux de l'église actuelle.

Les plans de cette nouvelle église ont été conçus par l'architecte Casimir Coursolles et furent inspirés de l'église Notre-Dame de Montréal qui elle-même est de style néo-gothique romantique. Le coût de construction de l'extérieur de l'église était évalué 25 400 dollars, ce qui représentait une somme considérable en 1855. On bâtit la nouvelle église sur un terrain qui avait été donné à la Fabrique le 29 septembre 1685 par Philippe Etienne, marchand du temps. En guise de remerciement, on lui chante une messe par année à perpétuité.



Certains détails permettent d'affirmer l'appartenance de l'église Ste-Anne au style gothique; les effets de verticalité et de hauteur créés par les arcs ogivaux donnent un aspect léger à l'architecture générale. Les grandes fenêtres fournissent de la lumière en quantité et accroissent l'impression d'un lieu du culte agréable et vivant. Le double clocher et l'absence de bas-côtés caractérisent de façon assez évidente l'empreinte gothique dans l'architecture religieuse.

L'église Ste-Anne possède un parterre de 104 pieds sur 83 pieds et peut accueillir 1 064 personnes assises. Le plafond intérieur est d'une hauteur de 54 pieds, et la profondeur du temple, depuis les portes jusqu'au fond du chœur est de 153 pieds. Les tours s'élèvent à environ 110 pieds de hauteur.

La statue qui orne la façade de l'église fut érigée à 96 pieds du sol, au dessus du portail. Cette sculpture a été exécutée dans un énorme bloc de granit par un jeune artiste italien du nom de J.B. Salla. Son nom est d'ailleurs gravé sur le livre que tient la Vierge Marie sous la main pointée de Sainte-Anne.

Dates importantes concernant la construction de l'église Ste-Anne:

Déjà, **en décembre 1852**, on parlait de la construction d'une nouvelle église. Le contrat ne fut officiellement signé que le **31 mai 1855**, et les travaux débutèrent en juin de la même année.

Le 29 juillet, Mrg Cooke pose la première pierre et bénit la pierre angulaire. Les travaux s'échelonnèrent sur une période de 14 ans.

Les mercredi et jeudi, 25 et 26 août 1869, ont été deux jours de fête pour la paroisse de Ste-Anne de la Pérade.

Le mercredi, un service funèbre fut chanté dans la vieille église pour le repos de l'âme de ceux qui ont contribué à sa fondation.

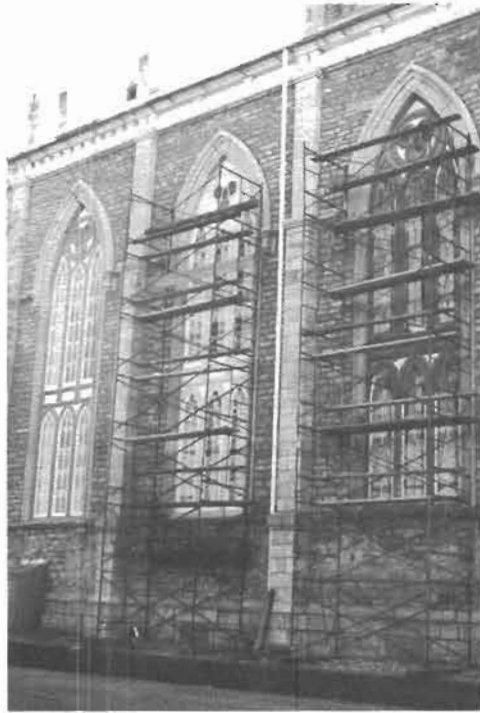
Jeudi, le 26 août 1869: Bénédiction solennelle de la nouvelle église par Mgr d'Anthédon (Mgr Lafèche), suivie d'une messe pontificale à laquelle assistaient plusieurs personnalités religieuses et civiles, ainsi qu'une foule immense de paroissiens. En fin d'après-midi, un magnifique concert a été donné dans le nouveau temple, suivi d'un superbe feu d'artifice sur la place de l'église.

Le 16 octobre 1884: Bénédiction des cloches. Une messe solennelle a été célébrée par Messire B.C. Bochet, assisté de M.M. Télesphore Lafèche et Eugène Mayrand. La bénédiction des cloches fut faite par le Très Révérend Charles-Olivier Caron, vicaire général. Mgr Lafèche, retenu à Québec, arriva cependant à temps pour donner l'instruction.

Après l'office religieux, un magnifique banquet offert par le curé Théophile S. de Carufel, réunissait les parrains et marraines et un grand nombre de prêtres et dignitaires dans la grande salle du couvent de la Congrégation de Notre-Dame.

Le 12 janvier 1902, Bénédiction et inauguration de l'orgue par Mgr Richard, protonotaire apostolique. Acheté de l'église Gésu de Montréal, cet orgue a été reconstruit 40 ans plus tard par la Maison Casavant.

En 1910 — Éclairage de l'église. On remplace les lampes à l'huile par un système d'éclairage aux gaz acétylène. On utilise finalement l'électricité en 1923, deux ans après qu'elle fut arrivée au village.



La restauration des fenêtres extérieures de l'église. Les travaux ont débutés en 1989 et terminés en 1991.

Par la suite, il y eut rénovation complète du système d'éclairage. Les paroissiens défrayèrent en majeure partie le coût des 23 lustres en cristal d'Italie.

Sources: *Historique de l'église de Ste-Anne*
Rapport final
Projet fédéral «Été Canada» 1983

Depuis 1988, les administrateurs de la Fabrique ont fait exécuter plusieurs travaux de réparation et d'entretien à l'église.

En 1988, pour les clochers, les peintres du ciel ont coûté 9 695,00 dollars. Une réparation des cloches a coûté 749,00 dollars.

Des travaux de maçonnerie ont coûté 7 973,00 dollars en 1988 et 8 883,00 dollars en 1989.

En 1990, grâce à un généreux don de la Caisse Populaire, et à des dons anonymes, ainsi qu'à une souscription des Optimistes, d'autres travaux ont été exécutés. Ces montants ont été consacrés au système de son, aux fenêtres de l'église et au coût du chauffage. Un projet défrayé par Hydro-Québec, dans le cadre de la mise en valeur environnementale, a été entrepris pour embellir la place de l'église.

Au cours de l'année 1991, des rénovations ont été faites au portique extérieur de l'église, et les fenêtres de la façade ont été réparées et peinturées.

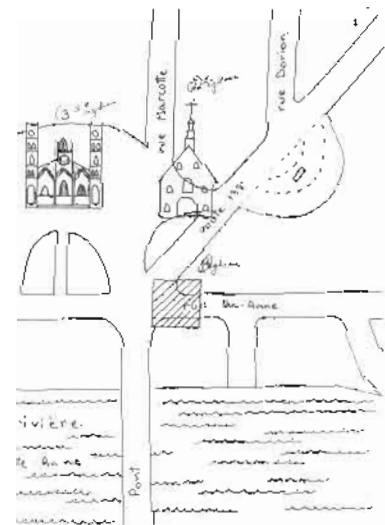
En 1915 — Décoration intérieure. Un montant de 6 000 dollars est alloué pour fin de restauration. Les cinq grandes fresques qui ornent les murs du chœur furent peintes par un artiste du nom de Monti.

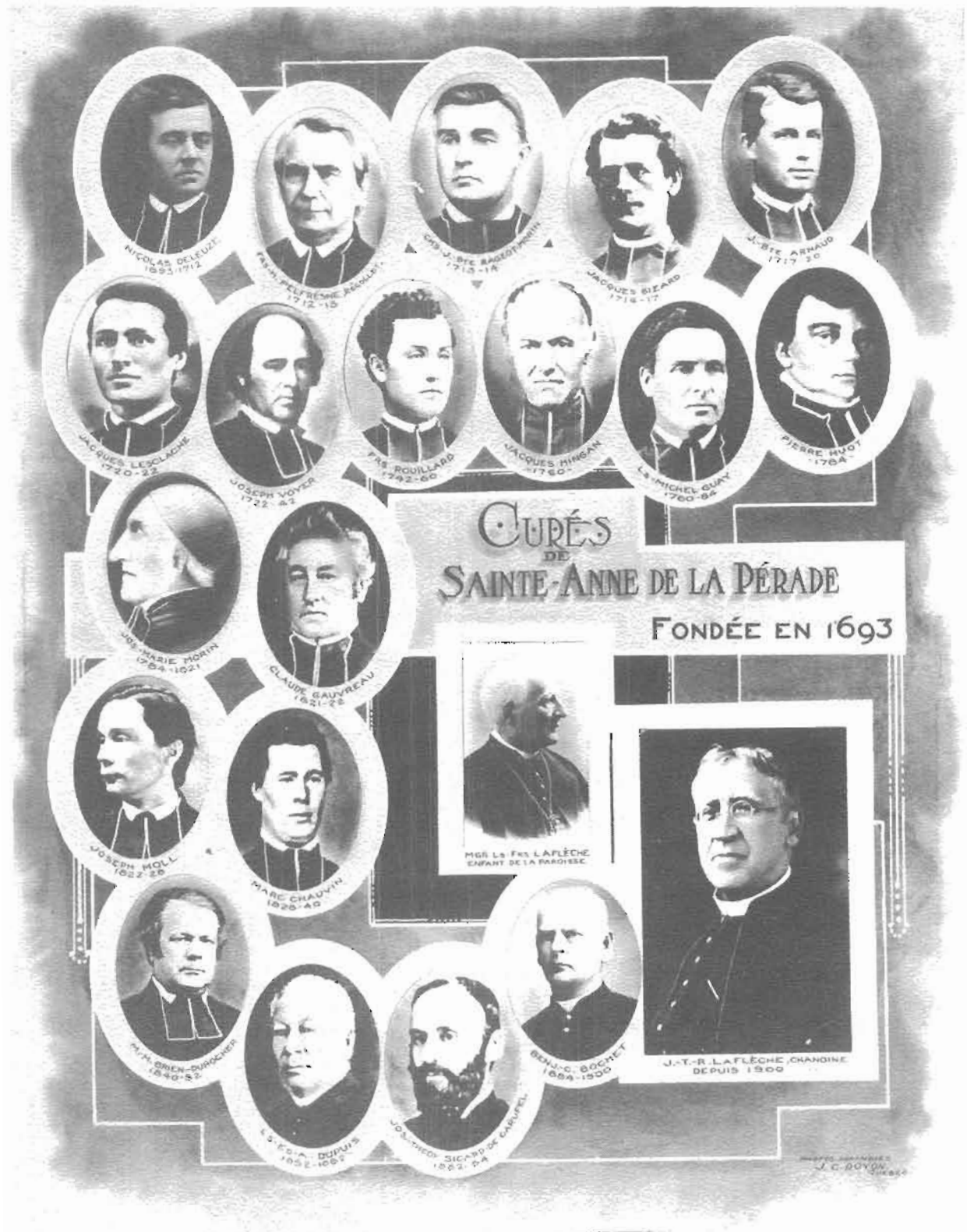
En 1916 — Déménagement du cimetière à l'extrémité sud de la rue Ste-Anne, où il est situé actuellement. Le cimetière d'avant 1916 qui occupait l'arrière de l'église était un véritable étang à cette époque.

En 1929 — Réparation de l'église afin d'embellir son aspect extérieur.

En 1937 — Suite de ce projet. Réparation et peinture de la toiture. Afin d'aménager élégamment le voisinage de l'église, on transforme le parterre en face du temple lorsque le département des terres et forêts du Québec, par l'entremise de Monsieur Philippe Bigué, avocat de Trois-Rivières, fit don de 337 arbres à la Fabrique de Ste-Anne pour la décoration du parterre de l'église et du presbytère.

En 1951 — Des rénovations plus récentes ont été exécutées. Nettoyage et peinture de la voûte et des murs, réfection du plancher en ciment, pose de tuiles en caoutchouc et achat de bancs neufs en chêne.







Chanoine Eugène L. Denoncourt



Chanoine Joseph Duval,
curé de 1948 à 1965



Chanoine Charles-Henri
Lapointe
Curé de 1966 à 1985



Maurice Cossette, curé actuel

Nicolas Deleuze
François Hyacinthe Pelfresne, Récollet
Chs.-J.-Bte Rageot-Morin
Jacques Bizard
J.-Bte Arnaud
Jacques Lesclache
Joseph Voyer
François Rouillard
Jacques Hingan
Louis-Michel Guay
Pierre Huot
Joseph-Marie Morin
Claude Gauvreau
Joseph Moll

1693-1712
1712-1713
1713-1714
1714-1717
1717-1720
1720-1722
1722-1742
1742-1760
1760-
1760-1784
1784-
1784-1821
1821-1822
1822-1828

Marc Chauvin
Marc-Michel Brien-Durocher
Louis-Ed.-Adolphe Dupuis
Joseph-Théophile Sicard-de-Carufel
Benjamin-Cyrille Bochet
Chanoine J.-T.-R. Lallèche
Chanoine Eugène L. Denoncourt
Chanoine Joseph Duval
Chanoine Charles-Henri Lapointe
Maurice Cossette

1828-1840
1840-1852
1852-1882
1882-1884
1884-1900
1900-1932
1932-1948
1948-1965
1966-1985
1984- (actuel)

Source: Maurice Cossette, curé.



Ancien presbytère
vers 1925



1. F. Larouche
Jan. 1846 – Sept 1847
2. L. Aubert de Gaspé
Oct. 1847 – Fév. 1849
3. L. Giet
Mar. 1849 – 1850
4. A. Lacoursière
Oct. 1855 – Oct. 1857
5. N. C. Ricard
Oct. 1857 – Oct. 1858
6. N. Larue
Oct. 1858 – Juil. 1859
7. C. Arthur Sicard de Carufel
Juil. 1859
8. J. Bte. Leclair
Sept. 1861 – Oct. 1862
9. Major Marchand
Oct. 1862 – Sept. 1863
10. Octave Lépine
Nov. 1863 – Avr. 1864
11. F. O. Belcourt
Nov. 1864 – Jan. 1866
12. Amable Charest
13. Pierre H. Marchand
Jan. 1868 – Oct. 1868
14. P. Auguste Roberge
Oct. 1868 – Oct. 1869
15. Isidore Béland
Oct. 1869 – Déc. 1869
16. J. Bte. Leclair
Jan. 1869 – Sept. 1871
17. Napoléon Caron
Oct. 1871 – Janv. 1872
18. Edward Chrs Nobert
Jan. 1872 – Jan. 1873
19. D. Geins
Fév. 1873 – Juin 1873
20. H. A. Trottier
Nov. 1873 – Juil. 1875
21. F. C. Connelly
Oct. 1875 – Sept. 1876
22. O. O. Landry
Sept. 1876 – Oct. 1877
23. D. J. Houle
Jan. 1878 – Mars 1878
24. Thomas Lemire
Mar. 1879 – Sept. 1881
25. F. Beaudet
Oct. 1881 – Oct. 1882
26. Prudent Proulx
Oct. 1882 – Mar. 1886
27. L. O. Trigamme
Déc. 1886 – Juil. 1886
28. L. Trahan
1886
29. Noé Villeneuve
Juil. 1886 – Août 1886
30. J. H. Art. Biron
Sept. 1886 – Avril 1887
31. C. A. Béland
Juin 1887 – Août 1887
32. J. M. Aug. Gouin
Oct. 1887 – Juin 1888
33. Joseph Ferron
Juin 1888 – Sept. 1891
34. O. H. Lacerte
Oct. 1891 – Mai 1893
35. J. Honoré Brousseau
Oct. 1893 – Jan. 1897
36. A. Lamy
Juil. 1897 – Oct. 1898
37. H. L. Gouin
Oct. 1898 – Mai 1899
38. J. M. Boucher
Juin 1899 – Oct. 1899
39. C. O. Baribeau
Oct. 1899 – Avr. 1900
40. Hormidas Trudel
Avr. 1900 – Jan. 1902
41. J. A. Caron
Jan. 1902 – Sept. 1903
42. J. L. C. Carbonneau
Oct. 1903 – Oct. 1909
43. J. H. Melançon
Oct. 1909 – Mar. 1914
44. J. L. A. Bourassa
Avr. 1914 – Juin 1914
45. C. Boutet
Juin 1914 – Sept. 1914
46. J. D. Grenier
Oct. 1914 – Août 1923
47. Mastai Chicoine
Août 1923 – Nov. 1923
48. Antonio Magnan
Nov. 1923 – Sept. 1928
49. Ls. Art. Bourbeau
Sept. 1928 – Fév. 1930
50. Paul Rainville
Fév. 1930 – Mai 1930
51. A. Lambert
Mai 1930 – Août 1930
52. Charles Ed. Garceau
Août 1930 – Sept. 1931
53. Rosario Lafontaine
Sept. 1931
54. Hermyle Descoteaux
Sept. 1931 – Oct. 1932
55. Ls. Art. Bourbeau
Oct. 1932 – Oct. 1936
56. C. E. Robert
Oct. 1936 – Mar. 1938
57. J. A. L. Joinville
Juin 1938 – Fév. 1948
58. J. Bte. Carignan
Oct. 1946 – Mai 1947
59. J. Noel Montour
Juin 1947 – Mai 1950
60. Marcel Boisvert
Mai 1950 – Jan. 1952
61. Oswald Crête
Jan. 1952 – Juil. 1957
62. Ernest Dubuc
1957 – 1959
63. Jean Gagnon
1959 – 1963
64. Maurice Pellerin
1963 – 1968
65. J. Gervais
1968 – 1969
66. Jean Beaulieu
1969
67. Marcel Rivet
1973 – 1974
68. Georges Rivard
1975 – 1984
69. André Marcouiller
1986

Les marguilliers de la paroisse Sainte-Anne-de-la-Pérade

depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

L, assemblée des marguilliers où Conseil de la Fabrique réunit avec le Curé, les administrateurs des biens de l'Église. Autrefois un marguillier nouveau était élu chaque année, pour un terme de trois ans. Depuis 1966, les marguilliers au nombre de six, sont élus, deux à la fois, pour un terme de trois ans; ils ne peuvent être élus pour plus de deux mandats consécutifs. Cette fonction bénévole a été accomplie avec dévouement par de nombreux paroissiens et paroissiennes. Nous sommes fiers d'en publier la liste même si nous n'avons pas retrouvé des noms des marguilliers pour les années 1798 à 1807, non plus que ceux qui ont été élus en 1782, 1854 et 1857.

Mathurin Gouin et Michel Roy	1679 à 1714	Gauthier	1749 à 1750
Pierre R. Laflèche	1714 à 1715	Grimard Morand	1750 à 1751
Daniel Lemerle	1715 à 1716	Joseph Lévesque dit Rompré	1751 à 1752
Jacques Gouin	1716 à 1717	Charles Trottier	1752 à 1753
Alexis Roy	1717 à 1718	Pierre Baril	1753 à 1754
Antoine Trottier	1718 à 1719	Alexis Rocheleau	1754 à 1755
Michel Beaudoin	1719 à 1720	Alexis Leduc	1755 à 1756
Charles Leduc	1720 à 1721	Gabriel Courtois	1756 à 1757
Pierre F. Laflèche, fils	1721 à 1722	Louis Rocheleau	1757 à 1758
Louis Baril	1722 à 1723	François Laquerre	1758 à 1759
Pierre Roy	1723 à 1724	Louis Gouin	1759 à 1760
Louis Gouin	1724 à 1725	Michel Chatellereau	1760 à 1761
Pierre Rivard Lanouette	1725 à 1726	Paul Frigon	1761 à 1762
Lévesque dit Dusablon	1726 à 1727	François Dumais	1762 à 1763
Charles Valiers	1727 à 1728	Joseph Lanouette	1763 à 1764
Pierre Roy	1728 à 1729	Louis Cadot	1764 à 1765
Bigué Nobert	1729 à 1730	Joachim Lanouette	1765 à 1766
Joseph Rochereau dit Laflèche	1730 à 1731	Charles Trottier	1766 à 1767
Louis Baril	1731 à 1732	Jacques Montreuil	1767 à 1768
Pierre Roy	1732 à 1733	Pierre Chatelleraut	1768 à 1769
Pierre Laquerre	1733 à 1734	Pierre Loranger	1769 à 1770
Jean Tessier	1734 à 1735	Paul Frigon	1770 à 1771
Pierre Rivard Lanouette	1735 à 1736	Joseph Laquerre	1771 à 1772
Julien Rivard Lanouette	1736 à 1737	François Laflèche	1772 à 1773
Mathurin Baril	1737 à 1738	Baptiste Lanouette	1773 à 1774
Toutant	1738 à 1739	François Barribault	1774 à 1775
Pierre Laquerre	1739 à 1740	Pierre Baribault	1775 à 1776
Ignace Rivard Lanouette	1740 à 1741	Joseph Perrault	1776 à 1777
Joseph Baril	1741 à 1742	Baptiste Barry	1777 à 1778
François Charest	1742 à 1743	Joseph Godin	1778 à 1779
Joachim Gouin	1743 à 1744	Alexis Rocheleau	1779 à 1780
Julien Lanouette	1744 à 1745	Etienne Barry	1780 à 1781
François Perreault	1745 à 1746	Louis Perrault	1781 à 1782
Jean Tessier	1746 à 1747	Auguste Boisvert	1782 à 1783
Claude Bigué	1747 à 1748	Joseph Gouin	1783 à 1784
Pierre Perreault	1748 à 1749	Antoine Charest	1784 à 1785
		Henri Perreault	1785 à 1786
		François Demers	1786 à 1787
		?	1787 à 1788
		Joseph Richer dit Laflèche	1788 à 1789
		Antoine Charest	1808 à 1810
		Joseph Baribeault	1809 à 1811
		François Germain	1809 à 1811
		Antoine Gouin	1810 à 1812
		Pierre Morand	1811 à 1813
		Louis Baribault	1812 à 1814
		Jean Toutant	1813 à 1815
		Louis Rivard Lanouette	1813 à 1815
		Olivier Montreuil	1814 à 1816
		Frédéric Rivard Lanouette	1815 à 1817
		Antoine Laquerre	1816 à 1818
		René Cadot	1817 à 1819

Les marguilliers de la paroisse Sainte-Anne de la Pérade

Jean Christophe Germain	1818 à 1820	Honoré Nobert	1870 à 1872
Pierre Brière	1819 à 1820	Théodore Germain	1871 à 1873
Louis Grandbois	1820 à 1822	Joseph Chatellereault	1872 à 1874
Joseph Casimir Dury	1821 à 1823	Nazaire Tessier	1873 à 1875
Joachim Douville	1822 à 1824	Cyprien Gariépy	1874 à 1876
François Rivard Lanouette	1823 à 1825	Joseph Godin	1875 à 1877
Jean Dolbec	1824 à 1826	Uldéric Laquerre	1876 à 1878
Pierre Perrault	1825 à 1827	Nazaire Baribeault	1877 à 1879
Alexis Deveau	1825 à 1827	Prosper Mayrand	1878 à 1880
Pierre Vocelle	1826 à 1828	Joseph Rompré	1879 à 1881
François Nobert	1827 à 1829	Ephrem Lanouette	1880 à 1882
Louis Laflèche	1828 à 1830	Edmond Morel	1881 à 1883
Archange Loranger	1829 à 1831	Antoine Tessier	1882 à 1884
Augustin Hamelin	1830 à 1832	Théophile Lanouette	1883 à 1885
François Leduc	1831 à 1833	Edouard Germain	1884 à 1886
Elzéare Méthote	1832 à 1834	Trefflé Olivier Leduc	1885 à 1887
David Cossette	1833 à 1835	Joseph Perreault	1886 à 1888
Olivier Douville	1834 à 1836	Télesphore Juneau	1887 à 1889
Antoine St-Cyr	1835 à 1837	David Dusablon	1888 à 1890
Louis Vallée	1836 à 1838	Joseph Lanouette	1889 à 1891
Joseph Lemerle	1837 à 1839	Adelphe Tessier	1890 à 1892
Louis Dury	1838 à 1840	Elzéar Grandbois	1891 à 1893
François Xavier Rocheleau	1839 à 1841	Napoléon Germain	1892 à 1894
François Tessier	1840 à 1842	Édouard Laquerre	1893 à 1895
David Laflèche	1841 à 1843	Joseph Godin	1894 à 1896
Augustin Napicot	1842 à 1844	Télesphore Baribeau	1895 à 1897
Joachim Douville	1843 à 1845	Honoré Rompré	1896 à 1898
Narcisse Lanouette	1844 à 1846	Louis Vallée	1897 à 1899
Binjamin Garceau	1845 à 1847	Elzéar Ricard	1898 à 1900
François Charest	1846 à 1848	Gaspard Tessier	1899 à 1901
Edouard Baribeault	1847 à 1849	Elzéar Juineau	1900 à 1902
Narcisse Hamelin	1848 à 1850	Georges Laquerre	1901 à 1903
Antoine Charest	1849 à 1951	Philippe Cloutier	1902 à 1904
Théodore Lanouette	1850 à 1852	Philippe Lanouette	1903 à 1905
François Baribault	1851 à 1853	Firmin St-Arnauld	1904 à 1906
Alexandre Dusablon	1852 à 1854	Jeffrey Tessier	1904 à 1906
Hilaire Gariépy	1853 à 1855	Séraphin Lanouette	1905 à 1907
?	?	Antoine Rompré	1906 à 1908
Grégoire Tessier	1855 à 1857	Joseph Leboeuf	1907 à 1909
Cyprien Baribeault	1856 à 1858	Edson Nazaire Angers	1908 à 1910
Paul Tessier	1858 à 1860	Rémi Roy	1909 à 1911
Joseph Lanouette	1859 à 1861	Édouard Rompré	1910 à 1912
Édouard Caron	1860 à 1862	Octave Dolbec	1911 à 1913
Claire Nobert	1861 à 1863	Théode Rompré	1912 à 1914
Antoine Laflèche	1862 à 1864	Damase Rompré	1913 à 1915
Damase Rompré	1863 à 1865	Adelphie Nault	1914 à 1916
Claire Juneau	1864 à 1866	Arthur Desaulnier	1915 à 1917
Abraham Beaudoin	1865 à 1867	Eugène Dusablon	1916 à 1918
Pascal Tessier	1866 à 1868	Eugène Lanouette	1917 à 1919
Elzéare Baribeault	1867 à 1869	Eugène Deveau	1918 à 1920
François Marcotte	1868 à 1870	Sadoth Tessier	1919 à 1921
Prisque Toutant	1869 à 1871	Arthur Lanouette	1920 à 1922



Les marguilliers de la paroisse Sainte-Anne de la Pérade

Arthur Nobert	1921 à 1923	Salomon Rompré	1967 à 1969
Louis Charest	1922 à 1924	Léopold Laquerre	1968 à 1970
Dr J.A. Marcotte	1923 à 1925	Raynald Charest	1968 à 1970
François Juneau	1924 à 1926	Henri Paquet	1969 à 1971
Hector Marceau	1925 à 1927	Mme Gustave Després	1969 à 1971
Joseph Cantin	1926 à 1928	Raymond G. Tessier	1970 à 1972
Josaphat Rompré	1927 à 1929	Yves Massicotte	1970 à 1972
Napoléon Tessier	1928 à 1930	Mme Jean-Paul Mailhot	1971 — 1 an
Arthur Laflèche	1929 à 1931	Conrad Toutant	1971 à 1973
Philiat Godin	1930 à 1932	Mme Alexandre Rousseau	1971 à 1973
Charles D. Tessier	1931 à 1933	Aristide Roy	1972 à 1974
Amédée Brouillette	1932 à 1934	Mme Ludger Dupont	1972 à 1974
Welly Bigué	1933 à 1935	Rosaire Fraser	1973 à 1975
Napoléon Rompré	1934 à 1936	Paul Brouillette	1973 à 1975
Adjutor Pouliot	1935 à 1937	Florian Arbour	1974 à 1976
Robert Rompré	1936 à 1938	Richard Rompré	1974 à 1976
Roger Godin	1937 à 1939	Bernard Fiset	1975 à 1977
Olivier Baril	1938 à 1940	Mme Thérèse Barry	1975 à 1977
Henri Leboeuf	1939 à 1941	Clément Hivon	1976 à 1978
Paul Juneau	1940 à 1942	Paul-Henri Leduc	1976 à 1978
Jean-Baptiste Savard	1941 à 1943	Paul-André Thibeault	1977 à 1979
Georges Baril	1942 à 1944	Mme Angèle Trottier	1977 à 1979
Borromée Leduc	1943 à 1945	Mme Jean-Yves Grimard	1978 à 1980
Antonio Laflèche	1944 à 1946	Charles-Auguste Magny	1978 à 1980
Gédéon Tessier	1945 à 1947	Guy-Robert Hivon	1979 à 1981
Alfred Nobert	1946 à 1948	Raymond Baril	1979 à 1984
Hubert Mayrand	1947 à 1949	Mécléa St-Amant	1980 à 1985
Eddie Leduc	1948 à 1950	Mme Thérèse Jolin	1980 à 1982
Ulria Chevalier	1949 à 1951	Mme Lucille Juneau	1980 à 1983
Damase Rompré	1950 à 1952	Yvon Jacob	1981 à 1986
Albert Giroux	1951 à 1953	François Perreault	1982 à 1987
Jean-Charles Hivon	1952 à 1954	Mme Gisèle Marchand	1983 à 1988
Jeffrey Vallée	1953 à 1955	Mme Jeannine Marceau	1984 à 1989
Théodore Rompré	1954 à 1956	Jacques Savard	1985 à 1990
Maurice N. Leduc	1955 à 1957	Albert Laflèche	1986 à 1991
Daniel Thibeault	1956 à 1958	Edgar Leboeuf	1987 à *
Benoit Leboeuf	1957 à 1959	Jean-Paul Nobert	1988 à *
Albert Lacoursière	1958 à 1960	Mme Ginette Leduc	1989 à *
Célien Picard	1959 à 1961	Mme Rita Ebacher	1990 à *
Alexandre Rousseau	1960 à 1962	Jacques Devost	1991 à *
Richard Rompré	1961 à 1963	Géarld Langevin	1992 à *
Henri Godin	1962 à 1964		
André Baril	1963 à 1965		
André Lachance	1964 à 1966	* Marguilliers actuels	
Rosaire Mayrand	1965 à 1967		
André Massicotte	1966 à 1968		
Cécile Marcotte	1966 à 1968		
Anatole Tessier	1966 à 1968		
Rosaire Mayrand	1966 à 1968		
André Lachance	1966 à 1968		
Jacques St-Arneault	1966 à 1968		
Jean-Paul Nobert	1967 à 1969		

La Congrégation Notre-Dame

Le 4 juin 1855, deux religieuses de cette communauté, Sr Sainte-Angèle, supérieure et Sr Saint-Maximien, professeur, arrivaient à la Pérade pour fonder un établissement dédié à l'instruction des jeunes filles de la paroisse.

Les deux fondatrices bénéficièrent dès le début, de la sympathie et de l'appui des autorités civiles de la paroisse. Une troisième compagne vint se joindre à elles en novembre de la même année; Sr Saint-Colomban, professeure d'anglais et de musique.

La construction du couvent avait débuté en 1848, grâce à un legs testamentaire de M. Elzéar Méthot et à une généreuse contribution de la Fabrique. Terminé quelques années plus tard, ce beau et vaste local fut, pendant cent vingt-cinq ans, le champ d'apostolat des religieuses de la C.N.D.

Environ cent quarante élèves dont une quarantaine de pensionnaires fréquentaient annuellement cette maison d'éducation au cours des cents premières années.

En 1959, un communiqué, issu de la communauté annonce la fermeture du pensionnat; l'institution s'appellera désormais l'École Madeleine de Verchères.

En 1962, la communauté vend une partie de son terrain à la Commission Scolaire pour la construction d'une nouvelle école.

En 1965, cette école est affiliée à la Commission Scolaire Régionale des Vieilles Forges; et le primaire devient affilié à la Commission Scolaire des Chenaux. La Commission Scolaire locale disparaît ainsi à la suite de la transformation de tout le système scolaire.

Le vieux couvent devient alors la résidence des religieuses jusqu'en 1979. À cette date, le couvent ne répondant plus aux besoins de leur communauté, les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame prennent la décision de vendre cette maison. Quinze mois plus tard, un violent incendie détruisait de fond en comble ce monument historique auquel toute la population était si étroitement attachée.



Le Couvent



Soeur Ste-Marle Consolatrice supérieure générale de la C.N.D. et Sr St-Marcellus supérieure du couvent de La Pérade lors du centenaire en 1955.



Personnel du couvent de La Pérade en 1955

Cette brève incursion dans l'histoire du couvent nous amène à rendre un hommage largement mérité à toutes les religieuses de cette communauté, qui se sont dévouées si généreusement auprès de plusieurs générations de Péradiennes afin de leur prodiguer une instruction et une formation de haute qualité et de leur inculquer cette éducation chrétienne, que l'on retrouve dans toutes les Maisons de la Congrégation.

À l'occasion des fêtes du 325^e, les anciennes élèves et toute la population de Sainte-Anne de la Pérade se font un agréable devoir de leur témoigner leur gratitude pour ces longues années d'intégration à la vie paroissiale, pour leur dévouement, leur sollicitude et leur professionnalisme.

MERCI!

Gaby Larose

La Communauté fondée en 1914 par le R.P. Marie-Clément Staub, a.a. vouée au service spirituel des Prêtres, a envoyé en février 1949, à la demande de M. le Chanoine Joseph Duval, trois religieuses se dévouer à son presbytère de Ste-Anne.

Ce sont: S. Jeanne d'Arc Samson (S. Marie-Jeanne d'Arc du S.C.), S. Simonne Parent (S. Marie-Béatrice du S.C.), S. Lucienne Hains (S. Odilon du S.C.)

Il nous fait plaisir de souligner que S. Simonne Parent a un frère et belle-sœur qui vivent présentement à Ste-Anne. Ce sont M. & Mme Paul Parent de la rue Ste-Anne.

Une des premières religieuses, S. Jeanne d'Arc Samson, se fait une joie de raconter les moments toujours impressionnants des débuts:

C'est par une belle journée d'hiver, soit le 22 février 1949, que trois Jeannes partent de la Maison mère, Sillery, après avoir reçu les encouragements de nos sœurs et demandé à l'Esprit Saint de nous diriger sur la route. Nous partions toutes heureuses pour aller rendre service à 2 prêtres: M. Le Chanoine Joseph Duval, curé et M. l'abbé Jean-Noël Montour, vicaire.

Arrivées vers 2 heures, nous avons été accueillies par les Prêtres et par nos bonnes voisines, les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame qui s'étaient affairées avec leurs élèves à rendre notre arrivée agréable. Comme le presbytère était tout neuf, l'autre avait passé au feu, ce fut une classe de formation pour ces jeunes filles que nous avons trouvé très gentilles et bien délicates. Elles nous avaient préparé des petites surprises... les bonnes religieuses n'ont pas eu peur de mettre la main à la pâte!

Voilà que vers la fin de l'après-midi une tempête s'élève, et nos Mères du Conseil venues nous conduire ont dû repartir. Mais nous ne nous laissons pas assombrir par ce petit contre-temps, le Sacré Coeur et notre Patronne Ste-Jeanne d'Arc, ainsi que notre bon Père Fondateur que nous avons amenés avec nous dans notre cœur, étaient là pour nous aider à continuer l'oeuvre que nous venions de commencer. Nous comptons sur leur protection, pour remplir notre rôle de petites servantes des Prêtres et donner le service que ces Prêtres attendaient de nous.



Les 3 fondatrices
Srs M. Béatrice, M. Jeanne d'Arc, Odilon



Le 25^e d'ordination de M. le Chanoine Duval

Monsieur le Curé nous laisse s'installer et après quelques jours, il nous annonce que la semaine suivante Mgr l'Évêque venait pour sa visite pastorale. Il nous fallait faire un peu plus: cuisine, ménage, sacristie... Alors retrouvons nos manches pour accueillir le pasteur de notre diocèse. Pour nous, c'était quelque chose de grandiose, imaginez...!

Le jour venu nous étions heureuses de l'accueillir, et lui en nous voyant, avec l'humour que nous lui connaissions, a passé sa réflexion: Ah! mais c'est très bien, trois petites sœurs de la même grandeur, il ne faut pas dépasser le curé! Cela nous a mises tout de suite à l'aise et tout s'est très bien passé, nous étions dégênées...



*Sr. Marie-Jeanne d'Arc, du S.C.
Supérieure locale lors de la fondation 1949*



Sr. Louise Meyer s.j.a. en service actuel

Les religieuses se sont succédées les unes après les autres, toujours heureuses de rendre service à plus de prêtres possible. Encore aujourd'hui, S. Louise Meyer se dévoue au presbytère et compte 14 ans de présence à Ste-Anne (cela en différentes périodes).

La Communauté veut rendre hommage aux valeureux Pionniers et Fondateurs de la belle paroisse de Ste-Anne, à l'occasion du 325^e de leur arrivée.

Éducateurs et pérédiens d'adoption

En 1877, M. le curé J.E.A. Dupuis, président de la commission scolaire locale, après entente avec les commissaires, adresse une demande aux Frères du Sacré-Coeur pour l'établissement de cette communauté dans la paroisse. Les négociations furent acceptées et les Frères arrivèrent à la Pérade pour ouvrir les classes en septembre de cette même année. En attendant la construction de l'école qu'on leur promettait, les Frères firent la classe à 140 élèves dans une modeste mesure qui leur servait aussi de résidence.

L'année suivante, comme on semblait avoir oublié la promesse d'un local convenable, la communauté adresse une requête à M. le curé Dupuis et à la commission scolaire, leur demandant de bien vouloir respecter les conditions de leur entente et de bâtir une maison convenable pour une communauté religieuse et pour une bonne école dont la paroisse pourrait se glorifier si elle avait le local voulu. Les négociations se poursuivirent jusqu'en 1884. Les commissaires n'ayant pas encore leur promesse de bâtir, le Directeur et ses Frères abandonnèrent Sainte-Anne, rappelés à Arthabaska par le Frère Athanase, provincial.

Trois années s'écoulèrent, puis en 1887, M. l'abbé Cyrille Bochet devenu curé de la paroisse, délégua M. Elzéar Douville, secrétaire de la Commission Scolaire, pour conclure un nouvel arrangement avec les Frères du Sacré-Coeur. Une maison d'école contenant quatre classes avait été bâtie et les Frères retournèrent à Sainte-Anne en 1887 pour ouvrir l'Académie du Sacré-Coeur qui est demeurée un externat pendant 25 ans, de 1877 à 1902. C'est alors que l'Académie fut aménagée en pensionnat sous le nom de Collège Commercial du Sacré-Coeur (1902-1952). Quatorze religieux se sont partagé la direction du collège pendant ces cinquante années de pensionnat; et au-delà de 235 Frères, se sont dévoués auprès de nos jeunes garçons dans tous les domaines de l'enseignement, de la première à la neuvième année. En plus d'une solide éducation chrétienne, ils ont enseigné à ces jeunes toutes les matières du programme académique. Ils ont aussi ajouté à ces cours; l'art dramatique, la musique, le chant et les sports.

Les Frères se sont aussi impliqués dans la vie paroissiale; ils ont longtemps assumé la responsabilité de diriger les enfants de chœur, et de former des équipes de servants de messe pour tous les offices religieux. La chorale des élèves du collège a prêté son concours pendant plusieurs années pour le chant aux messes



Une équipe de 1936-1937

dominicales et aux vêpres. La fanfare du collège, fondée en 1903 par le Frère Benjamin, et dirigée plus tard par les professeurs Zénon et Paul Paquin, était une fierté pour notre paroisse. Que de séances récréatives, que de fêtes, que de concerts et parades ont été agrémentés par nos jeunes musiciens! Dans le domaine des sports, les Frères ont formé de nombreux clubs de baseball et de hockey parmi leurs élèves en leur enseignant un véritable esprit sportif. Plusieurs anciens collégiens devenus adultes ont évolué par la suite dans les clubs de la Pérade. Le terrain de balle et la patinoire du collège étaient gracieusement mis à la disposition de ces clubs pour des rencontres parfois mémorables.

En mai 1953, une circulaire du Frère Bruno, provincial, annonçait la résiliation du bail emphytéotique du Collège de Sainte-Anne: «Par cette résiliation, la Commission Scolaire de Sainte-Anne prend possession des bâtisses érigées sur ses lots et se charge de leur entretien. Le pensionnat se transforme en externat et la Communauté se dégage de toutes les obligations qui la liaient avec la Commission Scolaire depuis la passation du bail en 1901.» Trois frères et deux institutrices sont alors engagés pour le début de l'année scolaire 1953-54.

Ces cinquante années de pensionnat se sont surtout caractérisées par un intense travail intellectuel et par un notoire accroissement dans la vie spirituelle de chacun des élèves qui ont fréquenté cette institution.



La fanfare en 1935

Les Frères du Sacré-Coeur se sont dépensés à l'oeuvre de l'éducation avec un zèle constant et désintéressé. Ils ont inculqué à nos jeunes garçons, une instruction convenable et une appréciable formation morale. Tant de dévouement ne peut que susciter un profond sentiment de reconnaissance de toute la population de Sainte-Anne.

Une nouvelle école a été construite à proximité du vieux collège qui a reçu son dernier coup de pic du démolisseur le 27 juillet 1974.

À l'École d'Agriculture

En 1938, la Corporation des Frères du Sacré-Coeur avait acquis la propriété de M. Jeffrey Rousseau afin de doter Sainte-Anne-de-la-Pérade d'une école d'agriculture.

Les cours ont débuté en novembre 1939; puis en 1943, à cause du nombre croissant des étudiants, la Communauté décide d'annexer une rallonge à la résidence. À la mi-octobre, l'école était prête à recevoir quarante jeunes agriculteurs désireux de s'instruire. Les directeurs de l'école furent à tour de rôle:

Frère Évariste	1939 — 1943
Frère Émile	1943 — 1945
Frère Rodolphe	1945 — 1951
Frère Léonide	1951 — 1957
Frère Omer	1957 — 1963
Frère Antoni	1963 — 1964
Frère Omer	1964 — 1968
Frère Pierre	1968 — 1969

Plusieurs agronomes professeurs ont été engagés et de nombreux Frères ont enseigné les diverses matières du programmes des cours.

Le 23 mars 1965, le Comité d'Étude sur l'enseignement professionnel agricole recommandait que l'enseignement technique et agricole soit transféré au ministère de l'Éducation et intégré aux écoles polyvalentes. Les écoles d'agriculture du Québec furent obligées de fermer leurs portes en 1969. La Communauté, propriétaire de la ferme, a continué à exploiter et à administrer cette entreprise et les Frères sont demeurés dans leur résidence. Les appartements de l'école ont été mis à la disposition de plusieurs organismes locaux.



Une séance dramatique par les élèves du Collège Sacré-Coeur en 1932

Enfin, le 1^{er} juin 1984, toute l'entreprise a été vendue à «La Société Agricole 1981».

Parmi les Frères qui ont oeuvré à l'école d'agriculture et à la ferme, une mention spéciale s'adresse au Frère Omer Désilets qui a fait bénéficier les Péradiens de sa science et de son zèle pour les jeunes pendant près de trente ans (1957 à 1986).

Il a participé intensément à la vie paroissiale: le chœur de chant, le service à l'église, la pastorale, l'Age d'Or, les cours de français, les cours de religion; il était constamment au service de tous ceux avec lesquels il vivait. Retiré depuis 1986 à la Maison provinciale de l'Ancienne Lorette, il est décédé le 29 octobre 1991 à l'âge de 89 ans et 6 mois.

Son souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire de tous les Péradiens qui ont eu le bonheur de le côtoyer et d'apprécier son talent et ses riches qualités.

Nos plus sincères remerciements s'adressent au Frère Ernest Brault pour la précieuse documentation puisée dans les cahiers 41-42-43 de la Collection «Notre Passé».



Aussi loin que remontent les archives de l'Ordre en ma possession, celui-ci fut érigé à Saint-Anne le 21 septembre 1927 par le père Paul-Eugène Trudel, o.f.

Au début l'Ordre s'appelait le Tiers-Ordre, ce qui veut dire le troisième ordre fondé par Saint-François d'Assises après l'Ordre Franciscain et les Clarisses.

NATURE — BUT

Le Tiers-Ordre séculier de Saint-François est une association de chrétiens: hommes et femmes, mariés ou célibataires qui, dans le monde sous la direction de l'Ordre Franciscain et selon son esprit, s'efforcent de tendre à la perfection chrétienne d'une manière compatible avec la vie séculière selon la règle que Saint-François leur a proposée et approuvée par le Pape.

Pour devenir membre de l'Ordre, il y a d'abord la cérémonie de vêtiture: chacun reçoit un cordon en laine blanche et un scapulaire qu'il doit porter en dessous de ses vêtements. Au bout d'une année, ces personnes feront profession et s'engageront à vivre l'Évangile à la manière de Saint-François. Ils devront réciter tous les jours, douze paters, ave et gloria patri; pratiquer la charité dans leur agir, leur langage; la pauvreté en n'attachant pas trop d'importance aux biens de la terre et s'occuper d'aider les pauvres de la paroisse. Il était préférable que les membres possèdent chacun leur robe brune de «Tertiaires». Ils portaient cette robe dans leur cercueil. Aux funérailles d'un membre, les responsables de l'Ordre allaient au devant du corps avec la

bannière du Tiers-Ordre. Peu à peu, ces coutumes ont disparues. Tous les ans, un Père franciscain passait trois jours dans la paroisse; visitait les malades, réunissait les membres, donnait des directives. À cette occasion, on procédait à la cérémonie de vêtiture et à la profession.

Vers les années 1970, le Tiers-Ordre franciscain changea de nom pour «Laicat franciscain». La Règle devint moins sévère; la médaille à l'effigie de Jésus Marie et Saint-François remplacera le cordon et le scapulaire. Le laïc franciscain continuera de vivre conformément aux lois de l'Évangile toujours à la manière de Saint-François. Il s'efforcera de suivre les retraites, triduum ou autre forme de ressourcement spirituel ayant lieu au moins dans la paroisse.

Au cours des années 1980, le Laicat franciscain change de nom pour s'appeler «L'ordre franciscain séculier». Nous portons la médaille. La Règle s'adoucit encore. La pratique de la pauvreté continue; il ne faut pas oublier la prière. De nos jours, la charité et l'amour ont beaucoup plus d'importance. Il y a tant de besoins à combler. Visiter les malades et les encourager; une bonne pratique de charité.

ACTIVITÉS: Une fois par année, l'Ordre organisait une partie de cartes; souce de revenus pour aider les plus démunis, payer les dépenses courantes, messe au décès d'un membre etc.

Conseil «Ordre franciscain séculier» 1989 à aujourd'hui
En arrière: Lucienne Lafontaine
- responsable de zone,
Ernest Lovensky
- assistant régionale,
Rolande Leduc
- conseillère
En avant:
Roselle Lafèche
- secrétaire,
Simone Baril
- vice-présidente,
Irène Leduc
- présidente,
Nicole Lovensky,
Fernande Leduc,
trésorière.



Des voyages-pèlerinages étaient organisés à Sainte-Anne-de-Beaupré, à l'Oratoire St-Joseph, à Cap-de-la-Madeleine et autres. Si on visitait des endroits touristiques, il y avait toujours du temps pour visiter les lieux de prières.

LES RÉUNIONS: Elles avaient lieu le premier vendredi du mois après la messe de 7 h 30. Aujourd'hui, nous les faisons un jeudi ou un vendredi dans l'après-midi si possible avant la messe.

PRÉSIDENTES:

Mme Oliva Bigué	1929 — 1954
Mme Ursule Baril	1954 — 1964
Mme Claire Roy	1964 — 1968
Mme Dorina Marchand	1968 — 1970
Mme Eldora Baril	1970 — 1971
Mme Simone Baril	1971 — 1974
Mme Véronique Fraser	1974 — 1988
Mme Clémentine Dessureault	1988 — 1989
Mme Irène Leduc	1989 à aujourd'hui

SECRÉTAIRES:

Geneviève Mayrand	1929 — 1954
Arthur Gariépy	1954 — 1955
Cécile Perreault	1955 — 1961
Arthur Gariépy	1961 — 1966
Lucienne Leduc	1966 — 1968
Isabelle Devault	1968 — 1970
Rachelle Lanouette	1970 — 1971
Eldora Baril	1971 — 1989
Claire Roy	1974 — 1975
Véronique Fraser	1975 — 1988
Roselle Laflèche	1989 à aujourd'hui.

TRÉSORIÈRES:

Mme Henri Gervais	1929 — 1954
Mme Émilien Hivon	1954 — 1964
Mme Yolande Gagnon	1964 — 1968
Mme Noëlla Ricard	1968 — 1970
Mme Aline Grandbois	1970 — 1971
Mme Suzanne Fiset	1971 — 1974
Mme Irène Parent	1974 — 1981
Mme Irène Leduc	1981 — 1989
Mme Fernande Leduc	1989 à aujourd'hui.

Quelques membres âgés de 80 ans et plus, ont plus de 60 ans d'appartenance à l'Ordre Franciscain séculier.

Âge	Années
M. Albert Giroux 98 ans	80
Lucille Chevalier 93 ans	79
Rose-Anna Nobert 99 ans	70
Rosaire Fraser 86 ans	63
Geneviève Mayrand 89 ans	71
Marie Leduc 86 ans	69
Angéline Rompré 89 ans	63

Notre Slogan: «PAIX ET JOIE»

Prions Saint-François et le Père Frédéric afin que l'Ordre franciscain séculier, dans notre milieu, continue son apostolat; qu'une relève fervente soit assurée.

Roselle Laflèche
pour l'Ordre franciscain séculier.

Au meilleur de mes connaissances, je parlerai du rôle qu'a joué et joue encore l'Association des Dames Chrétiennes dans la paroisse.

En 1938, elle fut érigée à Sainte-Anne et avait pour nom; «Les Dames de Sainte-Anne». Pieuse association d'épouses et de mères chrétiennes ayant pour patronne et modèle la bonne Sainte-Anne.

Double but 1- La sanctification personnelle de ses membres

2- L'apostolat sous toutes ses formes.

Devise: Servir l'Église, la famille, la paroisse.

Obligations particulières: Les Dames diront un pater, un ave en l'honneur de Sainte-Anne et 3 invocations: «Bonne Sainte-Anne, priez pour nous».

Lors du décès d'un membre, si elles le peuvent, elles feront une visite au salon mortuaire et assisteront aux funérailles. Chacune des dames s'appliquera à donner le bon exemple dans son propre foyer et dans son entourage.

Vers 1970, la Congrégation doit changer de nom. Désormais ce sera le mouvement des Femmes Chrétiennes. Ici à Sainte-Anne, nous avons préféré le nom de l'Association des Dames Chrétiennes.

Devise, la même: Servir la famille, le milieu social, la communauté de foi. La Bonne Sainte-Anne demeure la patronne de l'Association. Le mouvement groupe maintenant des femmes de tout âge, de toute condition; mariées ou célibataires.

Activités: Pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré, à l'Oratoire Saint-Joseph. Les parties de cartes constituaient un bon moyen de revenus avec lesquels nous pouvions aider M. le Curé pour les besoins de ses paroissiens les plus démunis payer un service pour les membres défunts une fois l'an; une messe au décès d'un membre; la messe, fleurs, lampions pour la fête de Sainte-Anne. Aujourd'hui des personnes apportent des fleurs naturelles de leur jardin.



Pèlerinage à Ste-Anne-de-Beaupré – juillet 1981

De 1976 à 1985, durant la neuvaine de Sainte-Anne, le soir après la célébration eucharistique, nous donnions un léger goûter à la sacristie pour tous ceux qui voulaient fraterniser. C'était un surplus de travail, mais très agréable. De février 1971 à septembre 1973, nous avons payé la location du local de l'Age d'or, situé dans l'ancienne école d'agriculture.

Le Domaine Sacré-Cœur, en octobre 1981, une partie de cartes a rapporté 580,00 \$ en profits nets, lesquels furent remis à M. le Curé pour le chauffage de l'église.

Les réunions le premier vendredi du mois ou le 3^e mercredi à la sacristie, après la messe de 7 h 30.



Pèlerinage à l'Oratoire St-Joseph — Septembre 1980



26 juillet 1987 — messe de 11 heures — Fête de Ste-Anne
 Revenus de la procession au chant du Magnificat
 Roselle Lafèche, Isabelle Devault, A. André Vallée,
 Mgr Martin Veillette, M. le Curé Maurice Cossette, le diacre,
 les personnes de la chorale

PRÉSIDENTES DE L'ASSOCIATION

Mesdames: Marie de Lachevrotière	
Eddy Leduc	1959
	(année de son décès)
Geneviève Mayrand	1959 — 1963
Isabelle Devault	1963 — 1970
Angèle Trottier	1970 — 1971
Germaine Dolbec	1971 — 1975
Isabelle Devault	1975 à aujourd'hui

SECRÉTAIRES-TRÉSORIÈRES

Mesdames:	
Eddy Leduc	1959 (année de son décès)
Geneviève Mayrand	1959 — 1963
Cécile Savard	1963 — 1968
	(année de son décès)
Lucille Thibault	1968 — 1969
Roselle Lafèche	1970 — 1975
Hélène Lafèche	1975 — 1981
Roselle Lafèche	1981 à aujourd'hui

Tous les ans, des dames collectent la cotisation des membres de leur rue, de leur rang depuis 25 ans. Merci à ces bonnes dames!

Les Dames Chrétiennes s'occupent toujours de la neuvaine et de la fête de Sainte-Anne: service de l'autel — lecteurs — quête.

Puisse Sainte-Anne veiller toujours sur notre Association!

Roselle Lafèche
 pour les Dames Chrétiennes

Conseil paroissial de pastorale (C.P.P.)

Conseil que s'est donné la communauté.

Un vœu de Vatican II et du concile diocésain de Trois-Rivières était de voir s'implanter dans chaque paroisse un conseil paroissial de pastorale.

Quelques mois après son arrivée à Sainte-Anne, Monsieur le curé Maurice Cossette songe à former un comité provisoire de pastorale. Il demande aux mouvements représentatifs du milieu de déléguer quelqu'un. C'est ainsi qu'à partir de décembre 1986 à mai 1987, Patricia et Léo Boisvert, Isabelle Hivon, Alice Vallée, Michel C. Lafrenière et Jean Carpentier se réunissent à tous les mois. Ils prennent connaissance des expériences vécues, des objectifs à atteindre, la manière de constituer et faire fonctionner un conseil de pastorale.

En résumé, ce conseil est un groupe de personnes représentatives du milieu qui, d'une façon permanente assument avec le curé, la responsabilité de penser, d'animer, de coordonner et d'évaluer l'action pastorale. Au besoin, il pourra mettre sur pied, des projets pour que la communauté des chrétiens soit rejointe par l'action des baptisés responsables du peuple de Dieu.

Le conseil est formé de neuf membres avec un mandat de trois ans. Pour assurer la continuité, le remplacement des membres est organisé de telle sorte qu'il y ait trois membres sortants chaque année.

Jusqu'à présent, l'action est mise sur la fraternité et l'accueil. Une attention spéciale est portée aux personnes en difficulté et aux démunis. Le conseil encourage et soutient toutes les personnes qui œuvrent dans tout genre d'apostolat. Un comité d'accueil de nouveaux arrivants est organisé. Deux grands projets diocésains méritent l'attention du C.P.P.; « On est pas chrétien tout seul ».

Pour un plan de développement de l'Église diocésaine, « De la pyramide à la table ronde ».

Premier conseil en 1987: Jeannine Marceau, Isabelle Hivon, Françoise Gauthier, Carmen Grimard, Gisèle Marchand, Jean-Paul Lanouette, Ghislain Marchand, Robert Dolbec, François St-Arnault.

Trois élus en 1988: Huguette Hivon, Alice Dolbec, Denise Nobert.

Trois élus en 1989: Claire St-Arnault, René Leduc, François St-Arnault.

Trois élus en 1990: Carmen Grimard, Lise Racine, Pierre Godin.

Trois élus en 1991: Pierrette Caron, Louise Rousseau, J.P. Nobert.

Les réalisations concrètes ne sont pas tellement évidentes, mais une portion toujours plus grande de fidèles baptisés s'intéresse à son Église, à ce qu'elle doit être et partage avec ses pasteurs le souci du Christ, l'établissement sur terre du Royaume.



Vous connaissez l'histoire de la naissance de l'actuel comité de liturgie?

Voici les principales étapes de son développement:

Il y a déjà sept ans, des fidèles de la messe du dimanche se demandaient comment mettre un peu plus de vie dans nos célébrations eucharistiques. Conscients de notre responsabilité en tant que baptisés, nous demandons son appui à notre curé nouvellement arrivé à Ste-Anne.

Forts de ce soutien et pleins d'ardeur, nous décidons de mettre de la musique, sur disque ou cassette, à la messe de 11 h 00. Réaction positive de la part des fidèles participants. Cette façon de procéder durera deux ans, jusqu'à l'arrivée de nos « voix d'anges » actuelles...

Pendant ce temps, nous consacrons aussi des énergies pour vivre plus intensément les temps forts de l'année liturgique, soit l'Avent et le Carême.

Peu à peu, des personnes se joignent à nous. Aujourd'hui toute une équipe, composée de dix à douze personnes, prennent de leur temps pour se rendre à des rencontres diocésaines afin de répondre adéquatement aux exigences liturgiques; aujourd'hui, ces mêmes personnes déploient autant d'énergie que d'ingéniosité pour que l'Avent, le Carême et la Semaine Sainte soient vraiment signifiants; nous avons aussi établi des responsables qui coordonnent et assurent généreusement la présence des servants et des lecteurs qualifiés.

Nous avons ressenti le besoin d'avoir de la formation? Quatre années consécutives, durant le Carême, Monsieur le curé M. Cossette, nous a instruit sur la messe, sur les sacrements, sur le Credo, sur la morale chrétienne, tout ça en vue de nous perfectionner pour continuer notre service en liturgie, et aussi pour vivre notre vie de baptisés plus intensément.

Un jour, des jeunes ont voulu s'impliquer pour l'animation musicale à la messe de 11 h 00, une fois par mois.

Les débuts ne furent pas toujours faciles ni toujours exaltants... mais grâce à la persévérance du chef de file et de la collaboration obtenue, nous pouvons maintenant être fiers de notre chorale de jeunes.



Fête de Ste-Anne – 1989

Une mère de famille s'interroge sur la façon d'adapter la liturgie de la Parole pour les plus jeunes. À elle se greffent d'autres personnes, elles se donnent de la formation via le Centre Diocésain et mettent sur pieds nos « messes d'enfants », où nous sommes heureux d'accueillir nos jeunes à chaque dimanche.

D'autres ont à cœur l'aménagement de l'Église, décoration florale, illustration des thèmes spéciaux et des thèmes hebdomadaires. Ce travail exécuté dans l'ombre semble très apprécié de tous.

Tous, visiteurs et pèradiens apprécient grandement le travail continu de notre chorale et la qualité de sa présence. Sa collaboration n'est pas un luxe mais une constante nécessité.



Lieu de la Parole: L'ambon

Terminons en nous réjouissant de notre plus récente acquisition: le système de son. Enfin, un son parfait, des paroles entendues de partout et des chants compris par tous.

La Caisse Populaire s'est jointe à plusieurs donateurs anonymes pour compléter le montant recueilli lors d'un récital bénéfice de Paul Arsenault.

Votre comité de liturgie a maintenant l'âge de ses réalisations et de ses expériences.

Pour continuer de grandir, il a besoin de soutien, de participation et aussi et surtout de personnes qui savent trouver du temps...

Louise C. Rousseau, responsable



Visuel du Carême 1985:
Notre Terre, Terre de Dieu

A cause d'une croix plantée sur nos rivages,
 En signe d'héritage:
 Celui de notre foi.
 À cause d'un chemin
 Tracé jusqu'en nos terres
 Entre bois et rivières
 Par la sang des témoins.

R. Lebel.

Dans la colonie naissante, les distances entre bois et rivières, entre rangs et villages étaient parfois difficiles à parcourir. À mesure que la paroisse se développait, les gens se sentaient éloignés de l'église, «du fort» comme ils disaient.

Pour avoir au milieu d'eux un symbole de leur foi, se souvenant de cette croix que Jacques Cartier planta sur nos rivages, faisant revivre cette coutume de leur pays d'origine, la France, nos pères plantaient au milieu d'eux une croix, la croix du Chemin. Ce lieu devient vite un lieu de prières et de rencontres fraternelles.

Cette croix, bien que parfois propriété d'une famille, presque toujours appartenait aux résidents d'un rang. Ceux-ci l'entretenaient et ils la fleurissaient, surtout au mois de mai, le mois de Marie. On s'y rendait alors en famille pour la prière du soir. On récitait le chapelet, on y chantait des cantiques à Marie, et la soirée se continuait en rencontres amicales. Les adultes réglèrent les problèmes du monde, les adolescents faisaient d'agréables rencontres, et les enfants se livraient aux jeux de leur âge.

La croix faisait partie de la vie quotidienne. Dès leur jeune âge, les tout-petits apprenaient à la respecter. Avec la «maîtresse d'école», les enfants allaient y prier au mois de mai, quand la distance et la température le permettaient. À l'école, on apprenait aussi à la saluer en disant: «Salut, ma Sainte Croix». Les garçons devaient soulever leur coiffure.

Au cours des ans, on a compté jusqu'à 9 calvaires ou croix de chemin dans la paroisse Ste-Anne. Quelques-unes très simples, avec juste deux pièces de bois pour former une croix, d'autres portaient une niche pour y recevoir une statue, et quelques-unes, plus élaborées avaient un grand Christ de bois sculpté.

Décrivons maintenant chacun de ces Calvaires:

Le Calvaire du rang Ste-Élizabeth



Croix de chemin, Sainte-Élizabeth

Cette croix fut bénie le 25 octobre 1981 par le Chanoine Lapointe, alors curé de Ste-Anne, accompagné du Père Rivard. Située sur la ferme de la famille Rompré-St-Arnaud, elle fut élevée en accomplissement d'une promesse. Elle porte en son centre une niche avec une statue de Notre-Dame du Rosaire. Cette croix témoigne que, encore aujourd'hui, la foi de nos pères reste vivante parmi nous.

Croix du chemin de la famille Garneau



En 1950, c'était alors l'année sainte, un malheur s'abattit sur la famille de Laurent Garneau: un des jeunes fils périt noyé dans un fossé. Monsieur Garneau trouva cette épreuve bien cruelle. Il fit alors un marché avec Dieu: il érigea une croix de chemin devant sa maison afin que plus jamais pareil malheur ne s'abatte sur la famille.

Monsieur Garneau aurait-il manqué de foi? Quinze ans plus tard un autre fils se noya, dans un lac artificiel que le père avait fait creuser, celui-ci en fut très affecté. Il fit remplir le lac et connaissant son caractère, on eut peur qu'il démolisse la croix. Mais il n'en fit rien.

Vers 1976, la croix fut cassée nette juste à sa base, par un camion. Monsieur Garneau coula du ciment et érigea une nouvelle croix.

La croix du Grand Sainte Marie

Les anciens de la paroisse se souviennent de cette croix érigée sur sa propriété, vers les années 1920 par M. Eugène Vallée. Sur la croix, une statue du Sacré-Coeur est installée dans une niche bronzée qu'on enlève et met à l'abri chaque automne pour la protéger des intempéries. Malgré les soins dont elle est l'objet, 20 ans plus tard, la croix est détruite par un violent orage.

M. Vallée, aidé de son fils Marcel la reconstruit. De nouveau, en 1976, elle est emportée par les éléments de la nature et elle n'est plus relevée.

La croix du Petit Sainte-Marie

Plus que centenaire, cette croix était plantée en terre entre les propriétés des frères Ovide et Hormidas Godin, face à celle de M. Benoît Godin.

À cause des travaux d'élargissement du chemin, en 1959, elle est déplacée, M. Fernand Vallée, alors cantonnier, profite de l'occasion pour lui faire un socle en ciment. M. Benoît Godin, en 1963, constate que les intempéries et l'usure du temps ont fait leur œuvre. De ses mains habiles, il la refait lui-même: il choisit un arbre sur sa terre à bois, le coupe, l'équarrit à la hache, et finit ce travail à la varlope avant de l'assembler et d'y déposer une niche contenant une statue de la Sainte Vierge.

Il y a quelques années, on l'a enlevée pour faire place à une construction et elle n'a pas été replacée depuis.

La croix de la Montée d'Enseigne



Montée d'Enseigne

Le 7 novembre 1897, c'est fête à la Montée d'Enseigne, car c'est la bénédiction de la croix sur la terre de M. Alphonse Leboeuf, ancêtre de Daniel.

Située près de la propriété de Augustin Lanouette, c'est une magnifique croix en bois, ornée d'une niche qui renferme une statue de la Sainte Vierge. Elle a fière allure dans son enceinte clôturée par une palissade en bois peinte en blanc. Plus tard, lorsqu'il faut la rénover, on la rapproche de la maison. Depuis, elle est disparue, emportée par les intempéries.

La croix du Rapide sud

Il y a une centaine d'année, les gens du Rapide Sud étaient heureux de voir s'élever une croix sur la ferme de M. Rosaire Leduc, construite grâce à la générosité de ce dernier et de M. Téléphore Laganière, son voisin.

Les témoins de cet événement ne sont plus là, les détails manquent. Heureusement, il y a ceux qui se souviennent de cette croix avec sa niche, invitant les passants à la prière.

Elle tombe une première fois, mais on la relève. En 1941, un fort vent la terrasse de nouveau et aujourd'hui, elle n'est plus qu'un souvenir.

La croix du Petit Chenal

Dans la famille Alfred Leboeuf, on se souvient de cette croix plantée à proximité de la maison familiale. On en parle encore avec le même respect inculqué par les parents et grands-parents.

Probablement érigée par M. et Mme Antoine Rompré, cette croix serait centenaire. Quand elle est victime des intempéries, on n'hésite pas à la relever. La seconde fois, Gilles, toujours ingénieux, lui construit une niche dans laquelle il place une lumière qu'on allume lors des rencontres du mois de Marie.

Lors d'un orage, elle tombe, se brise, et c'est un autre témoin de la foi de nos pères qui disparaît.

Le calvaire du Rapide Nord



Au Rapide Nord

Propriété de la famille Tessier, c'est certainement le plus ancien de notre paroisse à avoir été conservé jusqu'à nos jours.

En effet, si on tient compte de toutes les sources de renseignement possible, en particulier de la tradition transmise oralement dans la famille, ce calvaire aurait été érigé entre 1830 et 1840.

Le Christ, en bois, a probablement été sculpté par un artiste ambulant, ce qui explique qu'on en ignore l'auteur. À cette époque dans les campagnes, il est fréquent qu'un sculpteur exécute une pièce à la demande d'un propriétaire qui lui fournit en échange le gîte et le couvert.

En 1941, lors d'une tornade, un arbre s'abat sur le calvaire. Tout est détruit sauf le Christ qui reste intact sous un amas de bois. L'année suivante, vaillamment, on reconstruit sur le même modèle. Présence familière pour tous les gens du rang, le Christ reprend sa place sur la croix, sous son toit pointu qui le protège des intempéries, les bras grands ouverts pour accueillir les voyageurs.

En 1991, on construit une rampe pour faciliter l'accès au Calvaire, on réaménage le parterre et on aménage un stationnement pour deux voitures, ce qui facilite la visite à ce calvaire situé dans un site enchanteur, face à la rivière Sainte-Anne.

Le Calvaire du Bas de Ste-Anne



Croix de chemin du Bas de Sainte-Anne

Situé entre la demeure où vécut Mgr Albert Tessier et M. Hubert Mayrand, ce calvaire remplace l'humble croix située jadis près de l'école sur la propriété de M. Onésime Trottier.

M. et Mme Aphrodis Mayrand et M. Onésime Trottier ont l'idée de ce Calvaire. Ils vont consulter M. le Chanoine Cyrille Bochet et lui font part de leur projet. Le curé donne son approbation, mais il faut trouver un moyen de financement. Ces personnes déterminées s'unissent à un groupe de parents et d'amis et préparent des pièces de théâtre. Celles-ci sont représentées à différents endroits à Ste-Anne, dans les paroisses avoisinantes, et même à Trois-Rivières. En 1893, les résidents du rang contribuent à son érection. Il est béni par Mgr Richer Laflèche, enfant de la paroisse et évêque de Trois-Rivières. Les prières et les chants du mois de Marie commencent l'année suivante et se continuent jusque vers 1945. Durant quelques années, ces rencontres se prolongent durant le mois de juin. Renouant avec cette tradition, aujourd'hui encore, on en fait un lieu de rassemblement pour toute la paroisse durant le neuvaine de Sainte-Anne.

Voici une description faite par Mgr Tessier: «Notre calvaire se donne l'allure d'une chapelle-reposoir avec son toit pointu surmonté d'un globe terrestre et d'une croix de fer forgé. Au centre de cette enceinte se dresse une haute croix noire portant un Christ sculpté de grandeur nature (œuvre du célèbre sculpteur Louis Jobin)».

Les travaux d'entretien général et les abords ornés de massifs floraux, sont assurés par la famille Mayrand.

Chaque rang de la paroisse pourrait s'approprier, à propos de sa croix ou calvaire ce que disent les gens du bas de Ste-Anne: «Nous, natifs du Bas de Ste-Anne, gardons un très bon souvenir de ces rencontres privilégiées, de cette foi communicative et partagée par tous. Des liens solides de fraternité ont été créés et marquent encore notre vécu quotidien. Soyons bien fiers de cet héritage transmis par nos ancêtres.

Des gens qui n'oublient pas

La vie municipale



Signature



Les débuts de la municipalité du village

De nombreux facteurs ont contribué à la division de la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade en deux municipalités. On ne parvenait pas à s'entendre sur de nombreux points, dont la répartition du coût de l'entretien du pont, des travaux de voirie, de l'aqueduc, l'évaluation des propriétés etc...

À la suite de plusieurs délibérations et de séances d'études, les têtes dirigeantes du village sont chargées, à une réunion spéciale du 21 décembre 1912, de préparer les cadres d'un organisme autonome en vue de former «La Municipalité du Village de la Pérade».

La première séance officielle est tenue le 29 janvier 1913, et les citoyens suivants furent choisis comme membres du Conseil: MM. P.V. Du Tremblay, Arthur Baribeau, Albéric Angers, Oliva Bigué, Prosper Lebœuf, Alphonse Gauthier et Joseph Michaud.

Sur la proposition de M. Arthur Baribeau, appuyé par M. Albéric Angers, M. Pamphile V. Du Tremblay est nommé maire. Puis, unanimement, M. Arthur Baribeau est choisi pro-maire, et le notaire J.A.P. Charrest est engagé comme secrétaire de la nouvelle municipalité. Tous prêtent serment d'office, puis on décide que la maison du pont de péage servira de local pour les réunions du Conseil et qu'une allocation de dix dollars sera accordée à l'occupant en guise de loyer.

Comme problème primordiale, on commence l'étude de la façon d'administrer le pont de péage. Il avait bâti par tous les citoyens du grand Sainte-Anne, et administré par le Conseil qui les concernait tous, jusqu'à ce jour. Problème délicat à résoudre, car il touche tous les paroissiens!

Puis, comme le Conseil de la paroisse avait, le 2 décembre 1912, soit l'année précédente, adopté une résolution stipulant qu'une somme de mille dollars serait accordée au gouvernement provincial par mille de chemin macadamisé, le nouveau Conseil du village se dissocie de cet engagement. Le nouveau maire est désigné pour aller à Québec discute de ce problème avec les autorités du ministère de la Voirie.

D'autres séances ont lieu au cours des semaines suivantes pour essayer de structurer la nouvelle administration. Dans ce but, on demande que soit établi le bilan de l'actif et du passif de l'ancien Conseil qui groupait l'ensemble de la paroisse, et qu'on obtienne



Hôtel de ville - ancien village



Hôtel de Ville, municipalité de paroisse (1928)

une copie des procès-verbaux et autres documents qui avaient été dressés à chaque séance, afin de pouvoir y référer au besoin. Cette copie sera faite «par une personne de leur choix, à raison de dix centins la page ordinaire de papier fooscap et que le secrétaire soit autorisé à payer à même les fonds de la municipalité le coût des dites copies...» De plus, le secrétaire est autorisé à acheter, toujours à même les fonds de la municipalité, «un code municipal pour l'usage des conseillers à raison de deux piastres...»

Au cours des mêmes séances, le maire est autorisé à soumettre à Me J.A. Tessier, avocat de Trois-Rivières, les documents se rapportant au pont de péage pour tâcher de faire la lumière à ce sujet. Un autre avocat trifluvien, Me J.A. Comeau, est chargé de régler le problème de l'acqueduc.

Puis un autre problème se présente. Une épidémie de petite vérole. Le Conseil s'empresse de constituer un bureau d'hygiène, qui sera composé de MM. Godefroid Bertrand, Philippe Lafèche, Alphonse Lafèche, père, et Jeffrey Jolin. M. Édouard Frenette est engagé comme gardien des maisons en quarantaine à raison de 0.25 cts par jour. Les deux médecins, Bouillé et Marcotte sont alertés, de même que M. le curé Lafèche, qui donnera des conseils de sécurité aux paroissiens aux messes dominicales.

Les conseillers trouvent qu'ils ne sont pas confortables aux séances. On achète une table, sept chaises et des bancs. Comme il est important d'établir selon la loi les bases de la municipalité, on décide que le Conseil consulte plusieurs avocats sur le pont de péage et sur les résolutions à introduire au Conseil. On y remarque les noms des avocats J.A. Tessier, J.A. Comeau, des notaires D.J. Trudel et de J.A. Trudel. Des avocats N. Tessier et J.A. Lacoursière et P.N. Martel. Aux uns on demande d'examiner les documents relatifs au pont de péage, aux autres, les droits du Conseil de comté de s'immiscer dans les affaires du Conseil. On nomme aussi les estimateurs des biens et immeubles du Village. MM. Charles Tessier, Alphonse Ricard et Napoléon Laganière, Oliva Ricard sont nommés inspecteurs de voirie. M. Amédée Brouillette aura la charge d'inspecteur agraire et M. Joseph Baribeau, gardien d'enclos. On demande aux citoyens du village qui ont acheté les pompes à bras pour incendie de les mettre à la disposition du Conseil pour usage public.

Le partage de l'actif et du passif entre les deux municipalités a toujours été un problème brûlant. Même si l'on vient à un certain partage hors cour après plusieurs pourparlers. Jusqu'à aujourd'hui on décèle encore des différences de vue assez marquées entre les citoyens des deux rives de la rivière Sainte-Anne. Dès 1913, il en est plusieurs fois question au Conseil. À la réunion du 8 mars on propose une réunion des deux conseils à cet effet.

À la réunion du 22 mars, le Conseil passe aux actes et décide d'adopter un règlement pour le pont de péage. On y déclare l'abrogation du règlement passé par le Conseil de la paroisse, le 21 décembre 1912. Les items de ce règlement, au nombre de 18, dont l'énumération serait trop longue ici, ont trait spécialement au pont de péage, c'est-à-dire sur les tarifs imposés aux différents véhicules, voitures à deux roues, à quatre roues, tirées par un cheval ou deux, par un boeuf etc...

La première année de la Municipalité du Village a été une période bien remplie et fort active. De nombreux problèmes ont été soumis à l'attention des autorités municipales. L'administration du pont, la répartition de l'actif et du passif entre les deux municipalités, l'évaluation des propriétés, le gravelage des rues, l'amélioration du pavage de la route nationale, les ponts conduisant à l'île Saint-Ignace, la structuration des élections municipales, les problèmes de l'épidémie de petite vérole, l'élargissement des rues, la question de l'acqueduc, etc. Autant de problèmes locaux que les membres du Conseil ont tâché de résoudre. Ils y ont mis beaucoup d'énergie.

*Sources: La vie municipale
du village de La Péninsule (tome premier)
par Daniel Thibault*

«MORCELLEMENT DE LA PAROISSE DE SAINTE-ANNE»

Jusqu'en 1840 la population n'avait cessé d'augmenter et les concessions de terres se multipliaient avec les mariages et les nouveaux colons qu'ils fournissaient. À peu près toute la seigneurie de Sainte-Anne était concédée et des oasis de terre défrichée et cultivée étaient dispersés sur une trop vaste étendue depuis les Laurentides jusqu'à la rivière Ste-Anne. En 1845 et en 1855, la section nord de la seigneurie se joint à une partie connexe de la seigneurie de Batiscan pour former la paroisse de Saint-Stanislas.



En 1845, 139 censitaires du fief Ste-Marie sollicitent l'érection d'une nouvelle paroisse et présentent une requête à l'évêché de Québec. Cette requête rencontre cependant l'opposition de M. Brien curé de Sainte-Anne. Après plusieurs démarches et discussions, Mgr l'évêque ne peut refuser d'autoriser au moins la construction d'une chapelle pour les offices du culte. M. le curé Brien se résigne à approuver les démarches des paroissiens et consent à céder la portion réclamée pour la nouvelle paroisse érigée canoniquement le 13 février 1855 sous le patronage de Saint-Prosper d'Aquitaine. Suite à la progression de la colonisation dans l'arrière-pays, deux autres paroisses ont été fondées: St-Tite, le 10 mars 1874 et Ste-Thède, le 23 septembre 1874, amputant Ste-Anne d'une bonne partie de son étendue.

Source: *Sainte-Anne de La Pérade*
Bernard Tessier, *Séminaire St-Joseph*
Concours de vacances 1939.

«DÉVELOPPEMENT DE LA POPULATION»

Au recensement de 1739 la population de Sainte-Anne comptait 556 habitants.

Après la conquête, malgré les contingents de soldats que M de Lanaudière avait entraîné à la défense de la colonie, la paroisse de Sainte-Anne avait rejoint et même dépassé la plupart des paroisses de la région. Elle se classait au troisième rang pour la population.

Le recensement de 1762 nous donne les chiffres suivants:

Bastican: 736

Trois-Rivières: 672

Sainte-Anne: 609

Ce qui donne à peine une soixantaine d'habitants de moins que Trois-Rivières.

Le recensement de 1784 nous donne 1024 habitants, et celui de 1822 donne 2141.

Sur cette période de 38 ans la population avait plus que doublé. Elle ne cessait d'augmenter, puisque le recensement de 1871 donnait une population de 2860 habitants.

Au point de vue économique, comme à tout point de vue d'ailleurs, Sainte-Anne a vécu ses années les plus prospères vers la fin du 19^e et au début du 20^e siècle.

D'après les statistiques rendues publiques par l'abbé Eugène Demoncourt, curé de la paroisse, en 1946, la population s'élevait à 3007 âmes réparties en 625 familles. En 1956, la population a atteint son plus haut sommet soit 3141 habitants.

Les fermetures d'usines, l'exode vers les villes, et la baisse du taux de natalité ont par la suite entraîné une nette diminution de la population qui se chiffrait à:

2864 en 1966

2624 en 1971

2525 en 1976

2490 en 1981

2321 en 1986

Aujourd'hui les statistiques officielles nous donne une population de 2430 habitants répartis en 940 familles.

Source: *Municipalité de Ste-Anne de La Pérade.*

Maires de la paroisse de Ste-Anne de la Pérade

Depuis son érection civile le premier jour de février 1855

1- François Augustin Lafèche	1855 — 1860
2- David R. Lafèche	1860 — 1866
3- Antoine R. Lafèche	1866 — 1874
4- Achile Bochet	1874 — 1877
5- Prosper R. Lafèche	1877 — 1881
6- Georges Hamelin	1881 — 1882
7- Philippe R. Lafèche	1882 — 1884
8- Ludger Jolin	1884 — 1890
9- J.A. Rousseau	1890 — 1896
10- Elzéar Lanouette	1896 — 1901
11- J. Édouard Rompré	1901 — 1909
12- J.A. Rousseau (second terme)	1909 — 1912
13- Johnny Hivon	1912 — 1913
14- Arthur L. Desaulniers	1913 — 1916
15- Welly Bigué	1916 — 1923
16- Tancrede Nobert (décédé en juillet)	1923 — 1923
17- Napoléon Tessier	1923 — 1936
18- Yves Montreuil	1936 — 1939
19- Napoléon Tessier (second terme)	1939 — 1941
20- Paul Juneau	1941 — 1957
21- Yves Montreuil (second terme)	1957 — 1960
22- Conrad Tessier	1960 — 1966
23- Jean Lacoursière	1966 — 1969
24- Roland Hivon (décédé)	1969 — 1970
25- Gatien Rompré	1970 — 1975
26- Anatole Tessier	1975 — 1981
27- Jean-Paul Nobert	1981 — 1987
28- Gilles Devault	1987 — 1989

Le regroupement des deux municipalités, paroisse et village a été rendu officiel par la publication du décret dans la gazette officielle du 10 mai 1989.

MUNICIPALITÉ DE STE-ANNE DE LA PÉRADE
Gilles Devault, premier maire 1989

MUNICIPALITÉ DU VILLAGE DE LA PÉRADE

À la suite de plusieurs délibérations et séances d'étude, la paroisse de Ste-Anne a été divisée en deux municipalités.

Lors d'une réunion spéciale, le 21 décembre 1912, les têtes dirigeantes du village ont été chargées de préparer les cadres d'un organisme autonome en vue de former «La Municipalité du village de La Pérade». La première séance officielle du Conseil a été tenue le 20 janvier 1913.

Les maires élus par la suite sont:

P.P.V. Du Tremblay	1913 — 1916
J.A.E. Lanouette	1916 — 1923
Anguste Baribeau	1923 — 1947
Jeffrey Valley	1947 — 1959
Henri Beaudoin	1959 — 1959
Damase Rompré	1959 — 1965
J. Daniel Thibault	1965 — 1975
Blaise Soucy	1975 — 1981
Justin Fraser	1981 — 1981
Yves Massicotte	1981 — 1983
Lyse T. Racine	1983 — 1989

Sources: *La Vie Municipale du village de La Pérade par Daniel Thibault no 47 Collection «Notre Passé»*

Secrétaires-trésorier de la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade:

D.N. St-Cyr
Joseph Marcotte
A.D. Trudel
Charles Désy
J.A. Baribeau
Joseph R. Marcotte
J. T. Paradis
Joseph Eugène Baribeau
J.N. Grimard
Georges Baril
André Baril
René Roy

Secrétaires-trésorier du village de Sainte-Anne de la Pérade:

J.A.P. Charest
Paul Charest
Gaétan Marchand
Lyse Gervais



Les ponts sur la rivière Sainte-Anne

D'autres ponts ont été construits à la place du pont actuel, face à l'église. En 1836, les dirigeants firent d'abord une demande d'octroi auprès du Gouvernement du Bas-Canada. La demande fut acceptée, mais le pont ne fut pas construit. En 1839, on fit une nouvelle demande. On exigea un montant plus gros. Le gouvernement accorda la subvention à condition que les travaux débutent aussitôt. Un ingénieur du gouvernement sut indiquer l'endroit le plus favorable. Ce fut un pont levis en bois cintré comprenant sept arches sur la rivière et trois sur le petit chenal. Ce pont dura jusqu'à l'année 1852.

En 1852, on le reconstruit presque en entier pour le rendre plus fort. Il dura jusqu'en 1894. En cette année, il fut emporté par l'éboullis de St-Alban. En 1894, le pont fut reconstruit en fer. Le contrat pour le fer fut octroyé à un M. Rousseau de Montréal. Les piliers de pierre ont été bâtis par un M. Beaucage. Mais les difficultés surgirent. Le fer était rendu sur place et les piliers n'étaient pas prêts. Le fer devint rouillé à cause de ces lenteurs. Cela occasionna des procès entre les deux entrepreneurs. La dimension du pont: trois arches de 212 pieds de long, soit un total de 636 pieds de long.

En 1936, on décida d'en construire un plus moderne. On rangea le vieux pont sur des piliers temporaires afin de ne pas déranger la circulation. En mars 1936, dans la soirée du 19, après les exercices de la fête de St-Joseph, les blocs de glace allèrent frapper les piliers et deux arches du pont furent emportées par la glace, la troisième arche dégringola durant la nuit.

Sources: *Albert Giroux Découvertes vol. 3 1980-1981*

Avant la construction d'un pont sur la rivière Ste-Anne, la communication entre les rives se faisait à l'aide d'une traverse à péage.

Bouchette, en 1815, mentionne que la propriété de ce péage fut cédée à perpétuité, par lettres patentes, à feu l'Honorable C. de Lanaudière, à ces héritiers etcetera...

Sources: *Étude d'ensemble à caractère ethno-historique et architectural; Ste-Anne de la Pérade*

Isidore Lachapelle
Danielle Larose

11 janvier 1936 — Ouverture des soumissions pour la construction d'un nouveau pont.

16 janvier 1936 — Sur recommandation de l'ingénieur, le conseil accepte la soumission de la Dominion Bridge au prix de 107,650 dollars. — Le Conseil demande aussi à la Compagnie de faire une passerelle de chaque côté du pont au prix de 25,000 dollars. Et le Conseil autorise un emprunt accepté par la Commission municipale.

19 mars 1936 — Le pont est emporté par les glaces. Les arcades avaient été placées sur des piliers temporaires pendant la construction.

25 octobre 1936 — Bénédiction solennelle du nouveau pont par Mgr A.O. Comtois — suivie d'un banquet à la salle du collège, réunissant les autorités de la paroisse ainsi que des citoyens en vue, originaires de Ste-Anne.

Décembre 1936 — Le secrétaire donne lecture des coûts de la construction du pont: la paroisse 75,62% soit 75,620 dollars

le village 24,38% soit 24,380 dollars.



Pont Ste-Anne de la Pérade de 1862-1894



Pont construit en 1894 suite à l'éboullis de St-Alban



Pont construit à l'automne de 1936



Pont du C.P.R. La Pêrade

7 juin 1940 — Le Ministre des Travaux Publics fait une proposition écrite aux deux municipalités pour l'acquisition de gré à gré ou par expropriation du pont à péage —. Le bill 69 a été adopté par la législature du Québec d'une loi autorisant le Ministère d'acquérir le pont en date du 19 juin.

Le Conseil du village accepte de vendre sa part (24,38%) de gré à gré par une résolution adoptée séance tenante, le 22 juin 1940.

17 octobre 1940 — Signature du contrat de vente du pont au gouvernement du Québec pour la somme de 400,000 dollars —. Contrat passé dans la ville de Québec devant le notaire J.A. Philippe Charest et signé d'une part par le Ministre des Travaux Publics T.D. Bouchard et de l'autre part par la Corporation du village de La Pêrade, par signé: Auguste Baribeau, maire

par signé: Jeffrey Vallée, la Corporation de Ste-Anne de la Pêrade
par signé: Napoléon Tessier, maire
par signé: Auguste Grimard
par signé: J.A.P. Charest, N.P.

7 février 1942 — Le Conseil vote une motion de félicitations et de remerciements au Ministre de la Voirie, pour avoir aboli le péage sur le pont de la rivière Ste-Anne.

Sources: La vie municipale du village de La Pêrade
Collection «Notre Passé» cahier no 47
par Daniel Thibeault



1940 — Année de décision concernant l'administration du pont

Le maire, M. Auguste Baribeau. Les conseillers: Maurice Laganière, Jeffrey Vallée, Damasse Rompré, Cléomène Lafond, Arthur Arcand, Jules Lamoureux.

L'année 1940 a été décisive pour l'administration du pont. C'est en juin que le gouvernement du Québec en prendra possession en l'achetant de gré à gré pour la somme de 400 000,00 \$. Cependant, dans les minutes du Conseil il n'est jamais question du montant. Est-ce une distraction du secrétaire ou un oubli volontaire? C'est le secret des dieux ou de l'administration de l'époque. Tout ce que l'on sait figure dans le rapport du 22 juin. On demande 24-28% du montant.

C'est aussi cette année là que se matérialise la verbalisation de la rue Mgr Lafèche et le prolongement de la Montée d'Enseigne. Voici les détails du travail de l'année.

3 février

Le Conseil décide de prolonger le chemin de la Montée d'Enseigne afin de faciliter le déplacement et le passage des voitures. Le maire donne lecture d'un projet de contrat avec la Cie Shawinigan au sujet d'un moteur pour la pompe à incendies. Le secrétaire est autorisé à signer le contrat au nom de la corporation.

Comme M. le Curé a des emplacements dans la rue nouvelle, le Conseil lui demande de bien vouloir en céder aux personnes qui en feront la demande.

2 mars

Le Conseil accorde un octroi de 50,00 \$ au Syndicat d'initiative de la Mauricie, à même le revenu du pont de péage, à condition que l'octroi soit approuvé par le Conseil de la paroisse. Le conseiller Jeffrey Vallée donne avis de motion qu'à une prochaine séance il proposera l'adoption d'un règlement pour interdire de mendier dans la municipalité.

6 avril

Le Conseil permet aux Communautés religieuses et associations de charité de quêter dans la municipalité. Le Conseil demande à la Goodwear Hosiery de bien vouloir employer des gens du village. Une liste de noms de sans-travail lui est fournie.

13 mai

M. Hypolite Grandbois, contrôleur du pont, sera chargé de la comptabilité du pont de péage. Le lot NO 213 au nom de J. Fraser sera transféré au nom de Damasse Rompré.

1^{er} juin

La Corporation fournit les tuyaux de béton pour l'entrée de la maison de M. Roméo Gendron, à condition qu'il les pose lui-même à ses frais.

7 juin

Le ministre des Travaux Publics a fait une proposition écrite aux deux municipalités pour l'acquisition de gré à gré ou par expropriation du pont de péage. Le bill 69 a été adopté par la législature du Québec d'une loi autorisant le ministre d'acquiescer le pont en date du 19 juin.

Le Conseil accepte de vendre de gré à gré. Le Village accepte de vendre sa part à 24-38%.

Le Conseil demande de bien vouloir garder les mêmes gardiens du pont.

15 juin

Le Conseil reçoit une lettre du Ministre des Travaux Publics indiquant que le gouvernement désire acheter le pont. On donne un avis de motion pour graveler la rue Mgr Lafèche. M. Maurice Laganière secondé par M. Jules Lamoureux propose qu'il serait plus avantageux pour la Corporation de vendre le pont de gré à gré au lieu de subir une expropriation. Ont voté pour, MM. Maurice Laganière, Jules Lamoureux, Jeffrey Vallée, Damasse Rompré.

Contre: Cléomène Lafond et Arthur Arcand.

Un règlement est adopté ordonnant le gravelage de la nouvelle rue sur le terrain de la Fabrique à la rue Marcotte.

22 juin

Le Conseil reçoit une copie du projet de loi 79 adopté par la législature de Québec autorisant l'acquisition du pont de péage en date du 17 juin 1940.

De plus, la lettre spécifie aux deux Conseils que le gouvernement veut une réponse pour le 25 juin. (Dans les minutes, il n'y a aucune trace de la copie du projet de loi, ni de la lettre.)

Séance tenante, le Conseil adopte une résolution qui accepte la convention de gré à gré. Le pro-maire est autorisé à signer pour le Conseil. La proportion de 24-28%.

Sources: *La vie municipale du village de La Pérade (tome premier)* par Daniel Thibault

La rivière-mère

Notre paroisse doit sa naissance et une partie de son développement à sa pittoresque et vivante rivière.

La rivière Sainte-Anne prend sa source dans les Laurentides au nord-ouest de Québec. Au lieu de descendre directement vers le sud, elle se promène, parallèle au fleuve, jusqu'à St-Alban, et s'incurve ensuite pour descendre rapidement vers le St-Laurent. À son embouchure, elle atteint une largeur de 1,200 pieds, et se partage en trois chenaux qui courent entre des îles avant de se mêler aux eaux du fleuve. Avant le cataclysme de 1894, ces chenaux étaient des cours d'eau navigables. Notre rivière d'avant 1894 aurait attiré des milliers de touristes fervents de la voile, de canots à moteur, et même de yachts de bonne dimension. Il fut un temps où la paroisse Sainte-Anne s'appelait orgueilleusement la «Venise du Canada». C'était certainement exagéré, mais partiellement défendable quand on voyait 30 à 40 embarcations de tout genre évoluer sur ses eaux.

Aujourd'hui, le «petit poisson» des chenaux attire des amateurs de partout et c'est encore à la rivière qu'il faut dire merci. Ce retour de prestige est dû à la pollution de la rivière St-Maurice qui était jadis, le lieu de frai du poulamon. On le pêchait surtout dans les trois chenaux du delta trifluvien, d'où le nom populaire de «petit poisson des chenaux». Les usines de papier de la ville de Trois-Rivières ont dégoûté les petits voyageurs qui ont enfin adopté notre rivière comme lieu principal de leurs pèlerinages annuels.

Avant les Blancs, notre rivière avait attiré les Indiens. Les îles accueillantes et discrètes, les canaux et les courants des îles, leur donnaient l'essentiel pour leurs haltes d'été: repos, protection et pêche surabondante. À cette époque, les truites abondaient dans le bas de la rivière, de même que les saumons de belle taille. Sans parler des brochets, des anguilles, des barbues, des achigans, des dorés, etc.

Dans la relation de son voyage de 1603, Champlain fait mention, — sans les nommer mais que par le contexte nous pouvons identifier — de la rivière et de l'île. Lors de son voyage en 1609, la rivière retient de nouveau son attention et il note: «l'avons nommée la rivière Sainte-Marie». Il ne parle pas de la petite île, sans doute parce que lors de son passage elle n'était pas habitée par des tribus indiennes. D'autre part, la même année il fit rencontrer une lieue et demie plus loin «de deux à trois cents sauvages qui étaient cabanés proche d'une petite île, appelée St-Éloy».



Il s'agit ici de l'île St-Éloi, à Bastican, dont il est constamment question dans les premiers contrats de concession de cette seigneurie.

Dans son ouvrage de propagande colonisatrice écrit en 1663, Pierre Boucher parle de «petites îles d'environ une lieue de tour chacune, et qui sont proches de la terre ferme du côté Nord. Elles se nomment l'île Sainte-Anne et l'île Saint-Éloy».

L'île Sainte-Anne fut ainsi nommée d'après le nom de la rivière qui la baigne. Nous ignorons toutefois la raison de l'appellation originale donnée par Champlain. Lors de l'arrivée du premier seigneur de l'endroit, Michel Gamelin en 1667, l'île prendra le nom de Saint-Ignace et sa voisine immédiate, d'étendue à peu près semblable, fut nommée Sainte-Marguerite. Elles furent probablement baptisées ainsi du nom des deux premiers enfants de Michel Gamelin.

Des recherches plus intenses fourniraient peut-être des précisions. Des fouilles archéologiques apporteraient sans doute aussi d'intéressantes surprises sur les premiers emplacements, tant indiens que français.

Longtemps avant les remontées d'européens vers Montréal, les sauvages s'arrêtaient volontiers à l'embouchure de notre rivière et y passaient les mois d'été, à flaner, manger, dormir... Les Blancs leur fournirent un autre élément d'attraction, l'eau-de-feu.

Aussi, les visites des Indiens, au lieu de diminuer avec l'installation des premiers européens se firent plus fréquentes et plus intéressées.

Sources: *Les cahiers d'histoire de Ste-Anne de la Pérade*
VOLUME 1



Jadis, la rivière Sainte-Anne, un cours d'eau navigable

La rivière Sainte-Anne était ouverte à la navigation de plaisance et commerciale avant l'éboulis de Saint-Alban survenu en 1894.

Les bateaux à voiles remontaient la rivière jusqu'à environ trois milles du fleuve à l'embouchure d'un tributaire: la rivière Charest. Il y a avait là un moulin à scie et à cardes, ainsi que le moulin banal du Seigneur de Sainte-Marie.

Par la suite, deux chantiers maritimes fonctionnaient à Sainte-Anne. On y construisait surtout des barges de commerce. L'un des armateurs, Jeffrey Gonzague Tessier demeurait près du grand chenal à proximité de l'eau; l'autre, le père Fanfan Tessier, tenait chantier plus haut et transportait ses barges et ses chaloupes jusqu'au chenal. Son chantier était installé sur l'île Tessier, couverte par l'éboulis de 1894.

Le quai, bâti près du pont, avait une importance considérable. Le «Portneuf» un bateau à vapeur, que dès lors on appelait «steamer» prenait des passagers à Sainte-Anne, deux fois la semaine; un dollar cinquante pour un voyage aller-retour à Québec. On marchait une journée et demi pour un trajet simple. L'automne les voiliers remontaient la rivière et apportaient des pommes.

Quand on ouvrait le pont (nos deux premiers ponts étaient des ponts-levis) un groupe de curieux accouraient toujours pour voir passer le bateau et regarder le pont se refermer derrière lui.

Quand venait la saison des glaces, c'était beau de regarder les bateaux des navigateurs de Sainte-Anne et de la région se réunir à l'embouchure de la rivière pour y séjourner durant l'hiver. Chaque année, de trente à cinquante bateaux ou barges venaient s'y installer pour passer l'hiver.

On avait soin chaque jour de briser la glace pour protéger les embarcations. De bonne heure au printemps, on commençait la toilette annuelle. Chacun était fier de son embarcation et la décorait le mieux possible. Les couleurs voyantes, telle le rouge, étaient à la mode.

Durant la belle saison, on voyait toujours des «yachts» et des bateaux à voiles se promener sur la rivière. On raconte à ce sujet une anecdote intéressante.

Le curé Bochet avait un «yatch». M. Édouard Laflèche, ancien curé de Victoriaville, retiré à Sainte-Anne, s'en achète un, lui aussi. Le premier était réputé pour sa grande sévérité, au sujet des dîmes et capitations; l'autre avait beaucoup d'argent et l'employait à spéculer sur les divers marchés du temps. Une bonne nuit, alors que les deux embarcations étaient accostées au quai, des gamins vinrent écrire, en grandes lettres rouges, sur la coque d'un yatch: «capitation»; sur l'autre: «spéculation».

Ce n'était pas seulement des promeneurs qui fréquentaient la rivière. Les pêcheurs avaient aussi leurs droits. On faisait alors des pêches miraculeuses... à peu de frais... Un peu avant l'heure de la haute marée, les pêcheurs se laissaient descendre par le courant jusqu'à l'embouchure du fleuve. La marée haute noyait les insectes venus sur les rives; les poissons s'y portaient d'eux-mêmes. Et c'est ainsi qu'au retour, tout en se laissant remonter lentement par la marée, on prenait beaucoup de poissons (brochets, carpes, anguilles) et l'on revenait au point de départ sans un seul coup de rame! Beaucoup de promeneurs faisaient le même voyage à la marée du soir au clair de lune. «C'était de toute beauté», disait un vieux, «de contourner les îles sans plus d'effort!»

Sources: *Sainte-Anne de la Pérade — Bernard Tessier*
Concours de vacances 1939



Le Foyer La Pérade Inc.



Le 325^e anniversaire de notre municipalité est l'occasion de raconter l'histoire de nos familles, nos industries, nos commerces et nos institutions, car cet historique servira pour des générations futures.

L'historique du Foyer de la Pérade est relié de très près avec la nomination de monsieur le chanoine Charles-Henri Lapointe à titre de curé de notre paroisse. Le chanoine Lapointe fut l'élément déclencheur pour la réalisation de la construction d'une maison pour personnes âgées. Le message que véhiculait M. Lapointe était que notre municipalité et les municipalités voisines se devaient de réaliser un tel projet, ce qui permettrait à nos personnes âgées en perte d'autonomie, de finir leur vie dans leur milieu rural plutôt que dans les hôpitaux des villes et loin des leurs. Nous pouvons dire aujourd'hui que son message ne tomba pas dans l'oreille de sourd.

Monsieur Daniel Thibault, maire du village, conjointement avec le centre des services sociaux du centre du Québec, qui agissait à titre de groupe conseil. Une corporation fut nommée dont le but était de réaliser le projet du futur centre d'accueil. Les membres de la corporation étaient messieurs Daniel Thibault président, Raymond Devault vice-président, les directeurs: Damasse Rompré, Arthur Godin, Dr. Jean-Baptiste Touzin, Edgar Leblanc, Yves Massicotte et madame Raymond Baril agissant à titre de secrétaire. La Corporation du Foyer de la Pérade Inc. reçut ses lettres patentes le 8 août 1968.

Pour la réalisation d'un tel projet, nous devions avoir l'acceptation du gouvernement provincial et l'appui de son représentant dans le comté de Champlain l'honorable Maurice Bellemare, notre député ministre. L'honorable Bellemare connaissant tous les rouages gouvernementaux, fut un guide très important dans les démarches auprès des différents ministères ou services du gouvernement. Nous lui disons toute notre gratitude et nos remerciements les plus sincères.

En novembre 1968, le président M. Daniel Thibault et les membres de la corporation invitaient l'honorable Maurice Bellemare à la cérémonie de la levée de la première pelletée de terre qui inaugurerait l'ouverture des travaux.

Depuis l'ouverture du Foyer cinq (5) présidents se sont succédés: messieurs Daniel Thibault de 1968-1982, Raymond Devault de 1982-1983, Gaétan



Marchand de 1983-1986, Roland Hivon de 1986-1987 et l'actuel président, Grégoire Rompré. Nous leur en sommes très reconnaissants ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont été membres à titre de directeur du conseil d'administration. Un merci très spécial aux bénévoles pour leur présence au Foyer.

Le 14 juin 1971, la direction du Foyer accueillait ses premiers bénéficiaires, en l'occurrence M. & Mme Eugène Mailhot et M. & Mme Albert Lacoursière et depuis, deux cent quarante-cinq (245) bénéficiaires ont reçu des services donnés par le personnel du Foyer. Notre établissement est un rouage important comme apport économique dans notre municipalité avec un budget d'opération de 1 450 000,00 \$ et un personnel de soixante-cinq (65) employés.

Les membres du conseil d'administration, la direction, les bénéficiaires et le personnel du Foyer souhaitent un franc succès aux membres du comité organisateur du 325^e anniversaire.

Yves Massicotte,
Directeur-général

En 1979, on songe à l'établissement d'un HLM à Sainte-Anne de la Pérade. Ainsi, dans un numéro du journal DÉCOUVERTES de 1979 on lisait que le conseil municipal de la paroisse et le conseil municipal du village de Sainte-Anne de la Pérade étudient présentement les modalités et la loi qui régissent la formation d'un Office municipal d'habitation. Cette procédure est rendue nécessaire par l'annonce de la construction possible de 20 logements pour personnes âgées. On sait déjà que l'administration d'un HLM est confiée à un office municipal d'habitation, contrairement à l'administration d'un centre d'accueil, qui normalement est administré par une corporation autonome à but non lucratif.

Les deux conseils municipaux seront appelés à faire certaines recommandations aux autorités qui autoriseront la construction du futur HLM de la Pérade.

C'est ainsi que trois terrains seront suggérés pour cette construction et il apparaît certain qu'une étude sera faite sur la possibilité de convertir le collège Sacré-Cœur en HLM. Les conseils municipaux pourraient aussi suggérer la transformation d'une ou de d'autres écoles s'il y a lieu.

On s'attend donc à de nouveaux développements en ce domaine assez prochainement.

DÉCOUVERTES VOL 2 1977-79

La première session de La Corporation de l'Office Municipale d'Habitation La Pérade eut lieu le 10 mars 1980 à l'Hotel de Ville du Village La Pérade en présence du Dr Blaise Soucy, Raymond Devault, Yvan Ricard et Mme Lucille Juneau, tous formant quorum. Ces quatre membres ont été nommés par la Corporation municipale du Village de La Pérade, les trois autres membres seront nommés par l'Association des locataires dès sa formation.

Lors de cette première session, Mme Lyse Gervais, secrétaire-trésorier était aussi présente.

Les lettres patentes établissent le siège social de la corporation dans la ville de La Pérade situé au 230 rue Sainte-Anne ou à tel autre endroit de la ville que le conseil d'administration pourra déterminer en temps et lieu.

L'Office Municipale d'Habitation de La Pérade a été mise sur pied uniquement pour administrer le HLM qui compte 30 logements habités par sept couples et 27 personnes seules.



Les locataires sont autonomes et s'occupent de leur appartement. Si par hasard il y a de l'incapacité chez certains, des femmes de ménage, choisies par le CLSC, voient à l'entretien.

L'après-midi et le soir, c'est la détente. Les locataires se rendent au grand salon pour jouer aux cartes, au bingo, aux sacs de sable.

Cette année, trois plans ont fourni d'autres services de bien-être.

— Le plan PAIE mettait à leur disposition une personne à leur écoute.

— Le plan EXTRA consiste à trois heures par semaine d'entraide, de développement de la mémoire avec certains jeux, des exercices physiques visant particulièrement la souplesse et l'équilibre, et des conférenciers ou des conférencières sont invités selon la demande des locataires.

— Le plan DIVERTISSEMENT consiste en huit semaines parrainées par le Foyer.

La participation à tous ces plans est excellente.

Une messe est célébrée à chaque semaine et le prêtre, par la suite, demeure à l'écoute des locataires s'ils désirent se confier.

En ce qui a trait au service médical, les médecins visitent le HLM au besoin, soit plusieurs fois par semaine s'il y a lieu.

Le CLSC se charge de prendre les rendez-vous. On fait de même à l'hôpital. Il est possible d'obtenir sur demande les services des médecins et du CLSC notamment pour les prélèvements de sang, les pansements ou encore pour l'hygiène personnelle.

La «popote» est offerte aux résidents deux fois par semaine par le bénévolat ou à tous les jours par la Maison Magny.

La bibliothèque municipale se rend une fois par mois pour faire l'échange de livres ou pour offrir les «best-sellers» aux résidents.

Le courrier est distribué dans la boîte postale qui compte trente cases.

Le HLM offre les services d'un concierge dix heures par semaine.

À l'occasion de Noël, un repas est servi gratuitement, agrémenté de chanteurs et, suivi d'une partie récréative.

Un comité interne est à l'écoute des résidents. Ce comité voit à organiser des fêtes champêtres et autres activités sociales.

Le conseil d'administration se réunit une fois par mois. Il est composé de trois personnes nommées par la municipalité, de deux personnes choisies par le ministre de l'Habitation et de deux locataires élus par l'Association des locataires et de la directrice, Mme Lyse Gervais.

La sélection des locataires est basée sur les critères suivants:

- Être âgé de 65 ans et plus
- Être citoyen canadien
- Résider dans la municipalité depuis plus d'un an
- Faire une demande conforme au règlement sur l'attribution des logements à prix modique (Société d'Habitation du Québec)

La vie des locataires est paisible, sereine. La plupart d'entre eux ont trouvé la sécurité.

Les visites à nos locataires sont très appréciées.



Bibliothèque municipale

Au printemps 1963, grâce à M. Réal Cossette, président de la Société Saint-Jean-Baptiste et à Mlle Rita Larose, les premières démarches pour mettre sur pied une bibliothèque municipale furent entreprises. M. Cossette décède subitement, M. Armand Goulet lui succède. M. Goulet et Mlle Larose visitent d'abord la bibliothèque municipale de Saint-Stanislas puis ils rencontrent M. Marcel Panneton responsable de la Bibliothèque centrale de prêt de la Mauricie. M. le curé Joseph Duval les encourage et leur confie le sous-sol du presbytère pour y placer les volumes. Après un bon ménage, environ 150 volumes arrivent de la Bibliothèque centrale de prêt de la Mauricie. Le 1^{er} octobre 1963, Mlle Rita Larose, aidée par M. Paul Charest effectue le premier prêt de volumes. C'est un succès, 45 volumes sont prêtés. Les lecteurs se présentent de plus en plus nombreux. Les heures d'ouverture sont le vendredi de 18 h 30 à 20 h 30.

Le local est devenu trop petit; on déménage dans une ancienne classe au vieux collège. Mlle Rita Larose aidée de Mme Armand Goulet rénovent le local. M. Rosaire Fraser et M. Daniel Leduc fabriquent de belles étagères. De nombreux bénévoles viennent aider lors du prêt: Serge St-Amant, Yves Rompré, Jocelyne Marcotte, Marguerite St-Arnaud. Un peu plus tard, d'autres s'ajouteront: Jacqueline, Huguette et René Rompré, Denise et Lucie Lacoursière, Claire, Liette et Françoise Douglas, Carole Veilleux, Claire et Lucie St-Arnaud, Guy-laine Marcotte.

Changement de local à nouveau, la bibliothèque se relocalise à l'École de l'Agriculture, d'abord au premier étage puis au second étage. À ce moment, la bibliothèque compte 800 volumes, revues et disques. Mlle Larose quitte son poste comme responsable et Mlle Jocelyne Marcotte, déjà bénévole à la bibliothèque, prend la relève. De nouveau, il faut déménager dans un espace plus spacieux et mieux adapté, c'est-à-dire au Centre communautaire Charles-Henri Lapointe. Le nouveau local est inauguré le 18 octobre 1981. Mlle Jocelyne Marcotte sera la responsable pendant plus de neuf ans.



Lors de l'ouverture de la bibliothèque le premier octobre 1963. De gauche à droite: le curé Joseph Duval, Mme Armand Goulet et Rita Larose.



Mlle Rita Larose a reçu la médaille Pro Ecclesia et Pontifice en février 1966 pour avoir accepté l'organisation de la bibliothèque municipale et aussi pour son dévouement auprès d'oeuvres religieuses. Elle ouvrit la bibliothèque de l'École Madelaine de Verchères et celle de l'École du Sacré-Coeur.



Le comité de la bibliothèque en 1980
1^{er} plan: Claire St-Arnaud
À l'arrière: Guytaine Marcotte, Marguerite St-Arnaud, Rita Larose et Jocelyne Marcotte.

Depuis 1988, Jocelyne Juneau est la nouvelle responsable. En hommage à M. Armand Goulet, le 25 novembre 1990, le Conseil municipal baptise la bibliothèque «Bibliothèque Armand Goulet» pour souligner l'implication de M. Goulet dans le domaine de l'éducation. La Bibliothèque centrale de prêt de la Mauricie, lors de l'assemblée annuelle, en mai 1991 décerne le prix «Comité par excellence» au comité de Sainte-Anne de la Pérade. Les membres de ce comité sont Jocelyne Juneau, Pierrette Beaudoin, Pauline Marcotte, Rose Juneau, Suzanne Tessier, Jeannine Marceau, Mélanie Juneau, Nicole et Nathalie Martel et Thérèse Barry, déléguée au conseil municipal. La bibliothèque municipale a présentement plus de 6000 volumes et 600 abonnés. Pour mieux répondre aux besoins de la population, un projet d'agrandissement s'effectue actuellement.

Rita Larose et Jocelyne R. Juneau



Le Comité actuel
1^{er} rang: Pierrette Beaudoin, Jocelyne Juneau, Thérèse Barry.
2^e rang: Suzanne Tessier, Pauline Marcotte, Nathalie Martel, Jeannine Marceau, Mélanie Juneau, Nicole Martel, Rose Juneau.



Hommage à Mme Armand Goulet en 1990.
Mme Goulet, Thérèse Barry

Centre communautaire

Le centre communautaire Charles-Henri Lapointe fut baptisé ainsi le 12 novembre 1986 en l'honneur de ce travailleur infatigable et dévoué pour la communauté péradienne.

Plusieurs organismes ou comités y sont logés. Nous retrouvons le centre de bénévolat, l'A.F.E.A.S., le comité des cours, la Halte-Garderie Nic et Pic, l'Âge d'Or, le corps de majorette «Les Flèches d'Argent», Nouvelle-Vie et les Poids-Haltères.

À ses débuts, cet établissement, construit en 1960, servait d'école pour les étudiants de niveaux primaire et secondaire (École du Sacré-Coeur). Par la suite, l'École Madeleine de Vechères fut construite pour le niveau primaire et à l'École du Sacré-Coeur on y dispensait dorénavant les cours de secondaire I à IV pour garçons et filles.

Cet établissement fut acheté par les deux municipalités le 17 mars 1981 pour la modique somme d'un dollars afin d'être transformé en centre communautaire.



Suite à la demande exprimée par le village de la Pérade et la paroisse de Sainte-Anne de La Pérade respectivement en février et mars 1987, le Service de l'organisation municipale du ministère des Affaires municipales soumet une nouvelle étude des principales implications financières et fiscales de ces municipalités situées dans la municipalité régionale de comté de Francheville.

Déjà en 1980, une première étude évaluait l'impact financier d'un regroupement entre le village et la paroisse. Le peu d'intérêt suscité alors par la municipalité de la paroisse incita la fermeture du dossier.

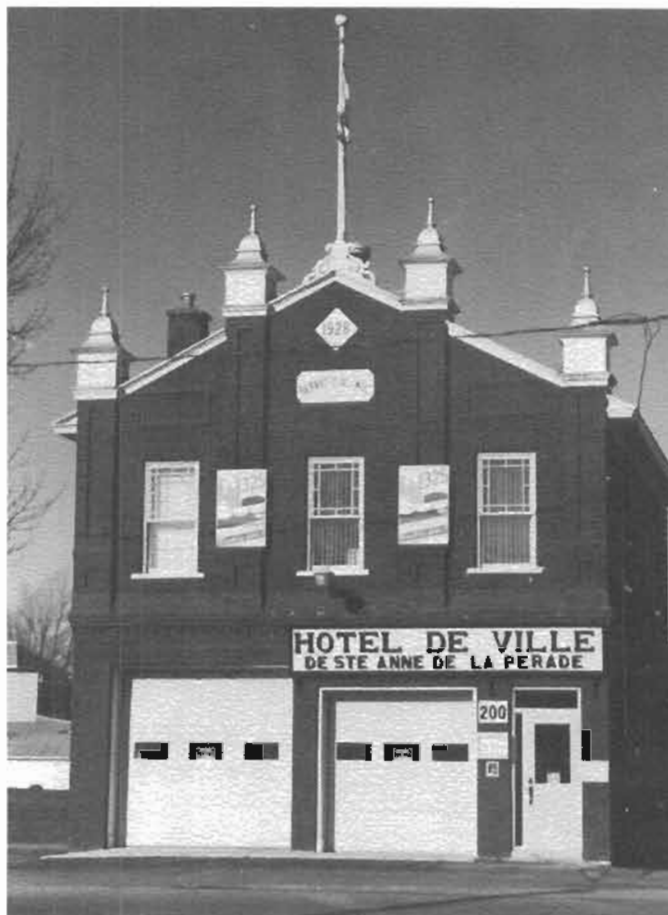
Le regroupement des municipalités du village de La Pérade et de la paroisse de Sainte-Anne de La Pérade fut à nouveau abordé en 1986 et la non-priorité du dossier entraîna des lenteurs de telle sorte que 1987 fit son entrée et de nouvelles prévisions budgétaires furent adoptées de part et d'autre. Cette étude représente donc en gros une mise à jour de l'analyse soumise aux conseils en 1986, à laquelle furent ajoutées quelques hypothèses qui tiennent compte d'éventuels engagements financiers des municipalités en cause.

RÉPARTITION DE LA POPULATION

En 1951, 39,72% de la population de la collectivité vivait sur le territoire du village et 60,28% à l'intérieur des limites de la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade. En 1986, soit trente-cinq ans plus tard, la répartition au sein de la communauté est la suivante: 41,37% de la population occupe le territoire du village et 58,63% celui de la paroisse. Durant toutes ces années, l'importance du village au chapitre de la population s'est améliorée de 1,65% au détriment de la paroisse.

La période la plus négative pour le village couvre une période de dix ans, soit celle de 1956 à 1966 alors que 165 habitants ont quitté le territoire. Quarante-et-un départs furent de plus enregistrés entre 1971 et 1976 et neuf autres entre 1981 et 1986. Par contre, les périodes de 1951 à 1956, de 1966 à 1971 et de 1976 à 1981, furent positives avec cent quatre-vingt-quatre arrivées.

Dans la paroisse, entre 1951 et 1986, la population a chuté de deux cent vingt-six personnes ou de 13,40%. Toutes les périodes de cinq ans furent sous le signe de l'exode et de la décroissance à l'exception de celle de 1951 à 1956 au cours de laquelle 173 nouveaux citoyens y furent dénombrés et celle de 1981 à 1986 qui fut témoin d'un gain de neuf personnes.



*Fusion du village et de la paroisse devenu
Municipalité Ste-Anne de la Pérade*

Le village de La Pérade et la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade possèdent un rôle d'évaluation dont le taux déclaré de l'évaluation foncière par rapport à la valeur réelle est différent. Afin de corriger la situation, on uniformisa la valeur des rôles d'évaluation, ce qui permettra la comparaison des différentes taxes d'une municipalité à l'autre en situation d'avant et d'après le regroupement municipal. On multiplia ainsi la valeur du rôle de l'évaluation foncière du village de La Pérade par le facteur 1,00 et celle de la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade par le facteur 1,04, en conformité avec la loi favorisant le regroupement des municipalités.

SUBVENTION AU REGROUPEMENT MUNICIPAL

Dans le but d'inciter les municipalités à se regrouper, le ministère des Affaires municipales accorde à la nouvelle municipalité une subvention sur une période de cinq ans. Celle-ci se calcule en tenant compte d'un facteur obtenu par la différence entre les populations des municipalités: la population de la municipalité la plus importante par rapport à la municipalité la moins importante.

La subvention totale du regroupement, conformément aux normes du programme d'aide est ainsi établie à 89,273 \$ en accord avec les chiffres de la population en vigueur à compter du premier janvier 1987, en conformité avec la loi.

Il appartient aux élus lors du regroupement de décider de l'utilisation de la subvention en concordance avec ce qui fut négocié et inscrit au protocole d'entente, le cas échéant.

De façon générale, la subvention du regroupement est dirigée au fonds général de la nouvelle municipalité et contribue à la réduction du taux de la taxe foncière générale. Elle pourra aussi être dirigée qu'à une seule municipalité afin d'y réduire les écarts, s'il y a lieu.

DES AVANTAGES

Le regroupement des municipalités permettra des économies administratives telles les frais d'élections, de représentation, de papeterie, de téléphone, de chauffage, des assurances et ceux liés aux différents professionnels dont les services sont généralement assez coûteux, ajoutons l'octroi d'une subvention distribuée sur cinq ans.

Une baisse de la taxe foncière générale pour les contribuables de la municipalité du village de La Pérade; l'uniformisation des rôles d'évaluation de la valeur foncière, des règlements et des services municipaux.

Un autre avantage est le rétablissement d'une certaine logique sur le plan du territoire qui correspondrait davantage au va-et-vient de la population résidente et à la réalité d'aujourd'hui. Les municipalités ne forment-elles pas un tout, un ensemble territorial, une seule collectivité?

De plus, notons la mise en place d'une administration unique qui aura pleine autorité sur l'ensemble du territoire regroupé. D'autres avantages appréciables; une meilleure utilisation des équipements. Une seule administration pourra planifier la mise en place d'équipements

répondant aux besoins de toute la collectivité et non pas en fonction de contraintes imposées par les limites du territoire.

Enfin, éviter la multiplication d'équipements résultant du fait que chaque partie de collectivité pense d'abord en fonction de ses besoins. Les municipalités dédoublent ainsi trop souvent leurs équipements, alors qu'un seul exemplaire répondrait à la demande des deux territoires. Pour terminer, notons le renforcement des municipalités sur les plans administratifs, financiers et politiques.

DES INCONVÉNIENTS

Le regroupement impliquera une période d'adaptation pour le citoyen en quête des services et d'informations et pour un temps, un peu plus de travail pour les fonctionnaires et les représentants municipaux qui auront à procéder à l'harmonisation de la réglementation municipale. Quelques frais pour la confection d'un plan sur toile, de la description technique du nouveau territoire et des avis de publication du regroupement dans un journal et la Gazette officielle du Québec.

ENTENTES INTERMUNICIPALES

Les municipalités de La Pérade et Sainte-Anne de la Pérade ont entre elles différentes ententes intermunicipales.

Lors du regroupement, les ententes entre le village et la paroisse deviendront inopérantes, mais toute autre entente avec des tiers, le cas échéant, sera respectées par la nouvelle municipalité. Des modalités pour mettre fin à la Régie intermunicipale de loisir de Sainte-Anne de la Pérade devraient être prévues à la requête en regroupement.

POPULATION DE LA NOUVELLE MUNICIPALITÉ

À compter de l'entrée en vigueur du regroupement du village et de la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade, la population de la nouvelle municipalité sera constituées de la somme des populations de chacune des municipalités regroupées jusqu'à ce que le gouvernement en reconnaisse une autre.

SURPLUS ET DÉFICITS ACCUMULÉS

Lors d'un regroupement, l'important n'est pas de prévoir les montants exacts des surplus ou des déficits des municipalités au moment de l'entrée en vigueur de lettres patentes, mais bien de s'entendre sur les règles qui s'appliqueront selon l'hypothèse d'un surplus ou d'un déficit.

Un surplus est ordinairement utilisé après un regroupement dans l'ancienne municipalité, celle qui a accumulé le surplus, pour l'amélioration des services. Un surplus peut aussi être dirigé au fonds général de la nouvelle municipalité et être éventuellement utilisé à l'achat de l'équipement ou l'amélioration des services au bénéfice de tous.

Sources: LUC DUMONT

Service de l'organisation municipale
Direction générale des relations avec les municipalités

HISTORIQUE DU REGROUPEMENT

- À l'automne 1985 il y a eu préparation de résolution pour demander une étude de regroupement des municipalités Paroisse et Village.
- En septembre 1985, Monsieur Luc Dumont du Service de l'organisation municipal rencontre les municipalités qui désirent en savoir davantage sur le regroupement.
- Le 21 avril 1986, une analyse des implications financières et fiscales du regroupement est déposée.
- Six rencontres de planification ont eu lieu avant de demander l'actualisation des budgets 87.
- 15 juin 1987, dépôt de la deuxième étude.

- Depuis ce temps, neuf rencontres intermunicipales se sont déroulées pour discuter des projets d'intérêt commun.
- Le 28 avril 1988, soirée d'information à la population en présence de l'organisation municipale et Monsieur Normand Papineau de la direction générale des relations avec les municipalités.
- Suite à cette rencontre deux propositions de modifications à la requête en regroupement ont été faites.
- Étude par les deux conseils de ces propositions.
- Une résolution de modification fût adoptée par les deux conseils et acheminée à Québec.
- Rencontre avec le député Pierre A. Brouillette.
- Nombreux contacts téléphoniques avec le contentieux.
- Le 26 avril 1989, un décret est déposé ayant pour objet de constituer une Municipalité locale.
- Le 10 mai 1989, date de l'entrée en vigueur de la nouvelle municipalité Publication dans la Gazette Officielle.

Sources: Conférence de presse de 23 mai 1989.

1^{re} rangée:
Jean Lemay,
Thérèse C. Barry,
Gilles Desautel - (maire),
Yvan Rompré
2^e rangée:
Gérard Juneau,
Gilberte Faucher,
Jean-Paul Lanouette,
Lise Gervais,
secrétaire adjointe,
René Roy,
secrétaire trésorier.
Conseil municipal
étu en 1989



La vie scolaire







La Commission scolaire

Fondée en 1844 par le curé Michel M. Brien qui en a été le premier président, la Commission Scolaire a eu pour premier secrétaire M. A. Bochet. Monsieur le curé J. E. A. Dupuis était président en 1877.

Lors de la signature des conventions entre les Frères du Sacré-Coeur et la Commission Scolaire en 1887, le président était M. Louis-Joseph Baribeau et le secrétaire-trésorier, M. J. Elzéar Douville.

En ce qui concerne la période de 1890 à 1919, nous n'avons pas retrouvé de documentation. M. Nazaire Grimard a occupé la fonction de secrétaire-trésorier pendant 27 ans, soit de 1919 à 1946. M. Aristide Roy lui a succédé pendant 26 ans, de 1946 à 1972.

Plusieurs événements se sont produits de juillet 1946 jusqu'au 30 juin 1972 : Disparition des écoles rurales par vente aux enchères à compter de 1957. Annexion de la Municipalité Scolaire Village à celle de la Paroisse et devenant officiellement la Municipalité Scolaire de Ste-Anne de la Pérade. Construction de l'École du Sacré-Coeur en 1959. Construction de l'École Madeleine de Verchères en 1963.

Au cours de cette période, les présidents qui se sont succédés sont: Messieurs Antonio Trottier, J. A. Lanouette, Bernard Fiset, Raymond Deveault, Jules Godin et Armand Goulet.

Le 1^{er} juillet 1972, par le Bill 27, la Commission Scolaire locale est fusionnée à la Commission Scolaire des Chenaux.

Notre système scolaire relève maintenant de la Commission Scolaire Samuel de Champlain, dont le siège social est établi au Cap-de-la-Madeleine. Le dernier président de la Commission Scolaire locale a donc été Monsieur Armand Goulet.

En témoignage de gratitude et d'admiration pour son magnifique travail et son inlassable dévouement dans la cause de l'éducation de nos jeunes, nous vous présentons avec plaisir son impressionnant «Curriculum Vitae».

CURRICULUM VITAE — Armand Goulet

- Né à St-Tite, le 6 août 1915.
- A terminé des études en commerce au collège St-Gabriel de St-Tite.
- Marié à Adrienne Veillette d'Hervey-Jonction le 14 juillet 1940.
- Père de quatre enfants dont deux institutrices.



- Garagiste pendant 22 ans à Ste-Anne de la Pérade.
- Président de la Société St-Jean-Baptiste locale durant six (6) ans; représentant du secteur au conseil d'administration pendant trois (3) ans.
- Fondateur de la bibliothèque municipale de Ste-Anne de la Pérade. 1963
- Nommé commandeur de l'ordre de St-Sylvestre par Mgr Georges-Léon Pelletier, le 13 février 1966.
- Membre directeur de la Chambre de Commerce de Ste-Anne de la Pérade durant six (6) ans.
- Commissaire d'école depuis 1963 dont huit (8) ans à titre de président de la commission scolaire de Ste-Anne de la Pérade.
- Depuis le regroupement des commissions scolaires, en 1969, président du comité exécutif pendant huit (8) ans.
- Président de la commission scolaire Des Chenaux, de 1982 à 1985.
- Membre du conseil d'administration de l'Association diocésaine des commissions scolaires, à titre de représentant du secteur est, de 1963 à 1967 et de 1974 à 1977.
- Membre du comité exécutif de la commission scolaire Régionale des Vieilles-Forges, de 1969 à 1972 et de 1975 à 1985.
- Président du conseil des commissaires et du comité exécutif de la commission scolaire Régionale des Vieilles-Forges du 15 janvier 1985 à novembre 1986.
- Membre du conseil d'administration de la Fédération des commissions scolaires catholiques du Québec de 1978 à 1980 et de 1982 à 1984.
- Président de l'amicale St-Gabriel depuis septembre 1984.
- Récipiendaire de la médaille d'argent en 1975 et de la médaille d'or en 1984 de la Fédération des commissions scolaires catholiques du Québec.

M. Armand Goulet est décédé à La Pérade le 12 novembre 1989.

La vie scolaire à Sainte-Anne de la Pérade

LES ÉCOLES

D, après l'historien Raymond Douville (natif de La Pérade) les premières femmes institutrices étaient Marie-Madeleine Vien, épouse de Mathurin Gouin et Françoise Hobbé, épouse de Michel Roy, notaire.

Selon les documents du Frère Brault, le notaire Michel Roy, n'a pas enseigné; cependant, un autre Michel Roy, fils de feu Michel Roy, notaire, et de feu Angélique Perreault a enseigné avec Madeleine Vien jusqu'à l'arrivée du premier curé, l'abbé Nicolas Deleuse. Ainsi, nous pouvons voir la signature des enfants de Pierre Lévesque; alors que ni lui, ni son épouse ne savaient écrire.

En 1738, le curé Voyer fait construire une école près de l'église. De 1738 à 1824, il est impossible de retracer, sauf Courvaissier, les noms des instituteurs et institutrices qui y ont enseigné.

En 1828, les paroissiens ont construit une école au village. Le 29 mars 1829 Messieurs Dorion et Bochet, deux contribuables, informent Mgr Panet que leur école est prête à recevoir instituteurs et élèves.

Dans le registre de Catholicité de Sainte-Anne à la date du 26 juin on lit: « Charles Courvoisier ou Courvaissier » instituteur à Sainte-Anne de la Pérade. Par ailleurs, cent ans après la construction de la première école, en 1838, l'Évêque de Québec demandait à tous les curés de lui faire rapport de l'état de l'instruction dans leurs paroisses.

Voici quelques renseignements qu'écrivait M. Marc Chauvin, ptre curé de Sainte-Anne à Mgr, le 30 août 1838: « il n'y a actuellement qu'une école dans la paroisse Sainte-Anne. Cette unique école réunit les garçons et les filles depuis deux ans sous le même toit et ce, contre ma volonté. Cette école est tenue par une fille et est fréquentée par une trentaine d'enfants. Outre la lecture et l'écriture, on y enseigne l'arithmétique. Il y a aussi dans différents cantons de la paroisse des personnes qui enseignent dans les familles ».

M. le curé Chauvin ne semble pas attacher beaucoup d'importance à ces professeurs ambulants. Cependant ces maîtres groupaient autour d'eux plusieurs enfants.



Chapelle Congrégation de Notre-Dame La Pérade



Couvent de la Congrégation N.-D. Ste-Anne de la Pérade

À cette époque, M. Charles Courvoisier enseignait aussi dans les familles de Sainte-Anne.

La vie scolaire semble bien s'organiser avec le temps. Ainsi, à l'école du village il y eut comme professeurs: M. Hippolyte Carbonnet de Beaumanoir, puis après la révolution de 1837-38, M. Craig-Morris, réputé par l'application d'une discipline impitoyable qui faisait trembler ses élèves.

Il y eut aussi, Mademoiselle Butler qui a œuvré longtemps auprès des écoliers. On dit d'elle qu'elle avait une personnalité agréable.



Se succédèrent par la suite Messieurs Pendergast, O'Donnell (mort à cent ans) Blot, Loranger, Tancrède Dubé, Lemaître, Cyrille Lacombe, Casimir Laquerre, etc...

Le plus important fut Dominique St-Cyr, qui dirigea cette école de 1850 à 1876. C'était un homme érudit, d'une discipline judicieuse. En outre il était agronome et naturaliste et fut député de 1875 à 1881.

En 1844, on fonde une commission scolaire dont le président fut M. le curé Brien. M. A. Bochet en était le secrétaire. À ce moment-là, six écoles ont un instituteur ou une institutrice.

En 1939, nous avons dix écoles, toutes dirigées par des institutrices. Le plus souvent, elles enseignaient à sept divisions les matières considérées comme primordiales; le catéchisme, le français, l'arithmétique, l'histoire du Canada, la géographie, la bienséance et le dessin.

L'anglais était ajouté à ces matières pour les sixième et septième années.

À Sainte-Anne de la Pérade, après 1855, un couvent dirigé par les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, ouvrait ses portes aux Péradiennes leur permettant de poursuivre leur éducation.

Outre les matières enseignées dans les petites écoles de rang mentionnées plus haut, les Sœurs dispensaient des cours de musique, de travaux manuels et de conversation anglaise.

En 1889, les finissantes pouvaient fièrement se présenter au bureau de Trois-Rivières pour obtenir leur brevet d'enseignement.



RÉSOLUTION ET DÉMARCHES AUPRÈS DE L'ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC

Depuis longtemps les Péradiens, soutenus par leur curé M. l'abbé Michel Brien, désiraient un couvent. Pour eux c'était une œuvre de grande nécessité.

Un événement vint en hâter la réalisation; par testament, M. Elzéar Méthot, riche marchand célibataire, légua trois cents livres pour aider à construire une maison d'enseignement.

Stimulés par ce généreux don, les paroissiens se réunirent pour en délibérer en juillet 1848.

Voici quelques extraits du texte du procès-verbal de cette réunion.

Le 9 juillet mil huit cent quarante-huit, après avis donné au prône de la messe paroissiale du dimanche précédent, les propriétaires de la paroisse de Ste-Anne de la Pérade, étant assemblés à l'issue de la messe, au son de la cloche, à la salle inférieure du presbytère, pour délibérer sur l'emploi à faire d'une somme de trois cents livres, cours actuel, donnée à la Paroisse par feu Elzéar Méthot, écuyer, pour l'aider à construire une maison d'éducation.

Il a été résolu à la plus parfaite unanimité.

- 1- Que pour bâtir un couvent dont la direction sera confiée aux Dames de la Congrégation Notre-Dame de Montréal.
- 2- Que l'édifice en question, qui sera en pierres, aura soixante pieds de longueur, sur 34 pieds de largeur, de dedans en dedans. 27 pieds de hauteur, le tout à mesure française, avec un mur de refond, qui séparera le rez-de-chaussée dans toute sa longueur.
- 3- Que le dit édifice, devant coûter, à dire d'experts, de neuf cents à onze cents livres, cours actuel. Il sera loisible aux particuliers contribuables de compléter une partie de cette somme, par la fourniture des matériaux, comme bois, pierres, chaux, sable, etc. etc. La main-d'œuvre devant être payée en argent. Reçu et entendu que le terrain nécessaire pour la dite construction et dépendances sera fourni par la fabrique.

4- Que pour faire marcher les travaux, les messieurs suivants sont les syndics, savoir: Sieur Antoine Charest, père Xavier Lafèche pour le Rapide, Joseph Hamelin et Olivier Montreuil pour le Petit chenal et Ste-Marie: Maurice Lanouette et Hilaire Gariépy pour le Bas de Ste-Anne le Village d'Orvilliers. Lesquels syndics sont autorisés à élire quelqu'un de leurs paroissiens pour les remplacer, supposé que la maladie, la mort ou une longue absence mit quelqu'un d'entre eux dans l'incapacité d'agir à recueillir le montant de la souscription qui sera ouverte: à contracter avec des ouvriers pour la confection de l'édifice: ou surveiller les travaux. Enfin à faire ce qu'il faut pour que l'entreprise arrive à bonne fin, ayant soin de s'adjoindre M. le Curé de la paroisse comme syndic dans tout ce qui a rapport aux succès des dits ouvrages.

5- Qu'une souscription volontaire sera ouverte dans la paroisse et que l'on parcourra les maisons, en temps convenable, pour en constater le montant.

6- Que l'édifice devant commencer le printemps prochain, on préparera cet été (sans attendre le retour de la souscription, qui pourra être retardée au temps le plus opportun). La pierre nécessaire pour être transportée sur les lieux, avec les autres matériaux dans le cours de l'hiver.

Tout ce qui précède est fait et passé à la condition expresse que la souscription projetée produira une somme suffisante pour que l'on puisse procéder à la confection des ouvrages précités. En foi de quoi plusieurs ont signé avec nous, les autres ayant déclaré ne savoir le faire.

Ce 9 juillet 1848

Quarante signatures complètent ce procès-verbal.

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que les paroissiens ont acquiescé à cette résolution des syndics. Percevoir une somme de huit à neuf cents livres à ajouter aux trois cents données par M. Elzéar Méthot n'était pas facile. Plusieurs paroissiens étaient très pauvres. En juin 1849, les marguilliers demandèrent à Mgr l'Archevêque de Québec la permission de souscrire à leur tour pour compléter la somme requise.



Malheureusement, la souscription n'a pas réussi à combler la somme nécessaire à la construction du couvent. Deux requêtes ont été adressées à Mgr Senay, Archevêque de Québec. Ces requêtes dont la dernière est datée du 4 juin 1849 et signée par M. le Curé Brien et par les marguilliers, demande à sa Grandeur d'agréer et d'approuver le prélèvement d'une somme de cinq cents louis sur les deniers de la Fabrique, au moyen de laquelle somme, ils espèrent mener à bonne fin leur entreprise.

Les registres ne signalent pas la réponse de l'Archevêque de Québec. Nous supposons qu'elle fut affirmative. Car, la construction commença en 1850. Une résolution datée du mois de mai 1850 en fait foi:

«Le dix-sept mai, mil huit cent cinquante, après annonce faite au prône, le dimanche précédent, invitant tous les habitants, francs-Tenanciers de cette paroisse à se réunir en la salle du presbytère, lesquels s'étaient assemblés, au son de la cloche. Il a été décidé à l'unanimité de donner à l'usage des religieuses, tant qu'elles demeureront dans cette paroisse, six arpents de terre en superficie, étant deux arpents de largeur sur trois de hauteur à partir du chemin du Roi détaché de la terre de la Fabrique: quatre vaches, un cheval et dix moutons appartenant aux religieuses si elles jugent convenable de les avoir. En foi de quoi ont signé nous Curé de cette paroisse.»

J.A. Dupuis, ptre, Curé

On compte sept signatures de marguilliers en plus de celle du Curé.

En 1851, malgré tous les efforts, le couvent et ses dépendances n'étaient pas complètement terminés. Les paroissiens décidèrent de demander à l'Archevêque de Québec un octroi supplémentaire de cent vingt-cinq livres.

La résolution de septembre 1851 en fait foi.

C'est ainsi qu'une autre requête est acheminée à Québec, destinée à l'Archevêque, signé par le Curé Dupuis et plusieurs marguilliers.

ARRIVÉE DES RELIGIEUSES

Le 4 juin 1855, deux religieuses de la Congrégation Notre-Dame:

Soeur Angèle, supérieure, et soeur St-Maximien, professeur, venaient fonder à la Pérade, un établissement. Les annales du Couvent racontent ainsi l'arrivée des religieuses.

Les soeurs s'acheminèrent de Montréal vers la paroisse de Ste-Anne de la Pérade escortées de M.E. Méthot, marchand du lieu, qui se chargea de pourvoir à tout ce qui concernait le voyage. Arrivée à Batiscan, deux voitures attendaient les religieuses qui furent aussitôt conduites à Ste-Anne. Là, M. le Curé Adolphe Dupuis, curé de la paroisse, vint à leur rencontre, les

fit rentrer à l'église et entonna l'hymne Ave Maris Stella (Salut étoile de la mer) puis l'invocation à Ste-Anne, trois fois, avec les oraisons.

L'église était remplie de personnes venues accueillir les religieuses. La foule se composait surtout d'enfants. Le temps était mauvais. La pluie tombait abondamment. Au sortir de l'église, les sœurs se rendirent au presbytère à la demande de M. le Curé. Messieurs Fréchette, curé de Batiscau, Marcoux, curé de Champlain et Tourigny, curé de St-Prosper, étaient venus pour la circonstance. MM. les curés Côté, Derôme et M. Guertin les rejoignirent le soir.

Après le dîner, M. le Curé Adolphe Dupuis conduisit les religieuses au Couvent. Le soir elles retournèrent au presbytère, n'ayant pas ce qui leur était nécessaire pour préparer le repas.

Le lendemain, il y eut messe solennelle chantée par M. le curé Côté, le plus ancien des prêtres présents, M. l'abbé Georges Derôme prononça le sermon. Il le commença par les belles paroles que l'Église chante tous les jours «Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur».

Après la cérémonie à l'église, le clergé se rendit au couvent et procéda à la bénédiction de la maison.

Dans leurs mémoires des années 1855-70, les fondatrices racontent ainsi leur arrivée: «Nous prîmes le couvent achevé et muni de l'ameublement le plus indispensable, par la générosité de feu l'abbé Michel-Marie Brien, ancien curé. Il avait laissé 60 louis à cette fin ainsi que deux couchettes, huit chaises empilées, un grand nombre d'images encadrées et de plus, deux belles vaches qui furent mises à notre disposition. Ce digne prêtre mérite d'être compté au nombre des bienfaiteurs de l'institution.»

«Il mourut sans avoir eu la consolation de voir les religieuses dans sa maison qui était entièrement finie et qui lui avait coûté tant de fatigues et de sacrifices. Le ciel était seul digne de sa récompense».

Le bon monsieur Adolphe Dupuis lui succéda. Il continua son œuvre. À force de sollicitations et après avoir fait intervenir dans sa cause Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, ainsi que l'abbé Georges Derôme, curé de Grondines, il peut ouvrir son couvent terminé déjà depuis cinq ans. Cet événement combla de joie ce bon curé, qui depuis s'est constamment montré l'ami généreux et dévoué du couvent.

Les deux fondatrices bénéficièrent dès le début de la sympathie et de l'appui des autorités civiles de la paroisse. C'était un terrain propice à leur apostolat. Aussi étaient-elles toutes triomphantes quand arriva, à la fin de novembre 1855, une troisième compagne en la personne de sœur St-Colomban. Elle venait enseigner l'anglais et commencer des cours de musique.

Aux largesses du Curé Brien s'ajoutent les attentions de M. l'abbé Adolphe Dupuis. C'est lui qui vit à ce que les religieuses trouvent en arrivant une maison accueillante et confortable. Il leur donna le premier piano qui aida beaucoup à dissiper l'ennui des premiers temps.

En 1857, il fit cadeau aux sœurs d'un ciboire en argent. Plus tard, il dota la maison des autres vases sacrés, de la piscine argentée et d'un ornement violet. En octobre de la même année, avec son vicaire, M. Narcisse Ricard, ils plantèrent une allée d'arbres devant le couvent.

Lors de la nomination de M. l'abbé Dupuis à la cure de Mont-Carmel, l'annaliste s'exprime ainsi: «Le nom de M. l'abbé L. A. Dupuis est resté en vénération dans la paroisse et surtout dans notre couvent. Il en fut le fondateur et le plus zélé protecteur». À sa mort, à St-Stanislas, il laissa aux sœurs une somme considérable. Après lui, les autres curés se sont toujours montrés généreux pour le Couvent.

Le nom de M. le Chanoine Bochet est resté en vénération.» Le jour de sa mort le 26 mars 1900, toutes les personnes qui ont connu le regretté défunt n'ont eu qu'une voix pour redire ses bontés, son dévouement». Il a laissé aux sœurs, un calice en or et cent dollars. Il va sans dire que ses qualités et son oubli de soi sont encore plus précieux que ses dons matériels.

À son successeur, M. le Chanoine J.T.R. Laflèche, elles doivent la construction d'un beau trottoir en ciment. Il donna à la bibliothèque de nombreux volumes. Notons que les classes ouvrirent le 15 juin, fête du Sacré-Coeur, et les vacances commencèrent le 15 juillet 1855.

La première Communion de la paroisse eut lieu le 26 juillet en la fête de Ste-Anne. Il y avait 14 élèves du couvent. À cette époque, la première Communion avait lieu à 12 ans.

LA VIE RELIGIEUSE S'ORGANISE

Les annalistes de l'époque nous relatent fidèlement toutes les démonstrations pieuses qui faisaient leur plus grand bonheur.

Outre la réception initiale qui se fit à l'église, il y eut le 12 janvier 1856, la bénédiction de la chapelle par M. le Curé M.A. Dupuis. Les religieuses étaient heureuses que cette bénédiction coïncide avec la fête de Mère Bourgeois, la fondatrice.

Deux années plus tard en 1858, la garde du S. Sacrement leur fut accordée. Un mois plus tard, le 20 février, on écrit: «D'après la permission qui avait été donnée par sa Grandeur Mgr de Trois-Rivières, Mgr Cooke, en date du 17 du présent mois, nous prêtres sous-signé Curé de Ste-Anne de La Pérade, avons béni les quatorze tableaux surmontés d'une croix composant le nombre requis pour gagner les indulgences du Chemin de la Croix.

Ce que nous avons fait en présence de Soeur St-Colomban, supérieure de la maison, de Soeur St-Maximien, de Soeur Ste-Catherine qui ont signé avec nous et un certain nombre de pensionnaires.

A. Dupuis, ptre, curé

Le premier mai 1879, 33 élèves font leur première communion dans la chapelle du Couvent. Chaque année, il y avait les Quarante-Heures. Élèves et professeurs se succédaient à pied de l'ostensoir, jour et nuit.

Lors de la bénédiction des nouvelles cloches de l'église, le 16 octobre 1884, les quarante parrains et marraines et le clergé dînèrent au Couvent.

Le 26 novembre 1889, le Rosaire est établi. Les religieuses et les élèves y participent en faisant leur première heure de garde à la chapelle.

Le couvent compte 15 associées. Les associations des enfants de Marie, les Anges-Gardiens et des enfants de Jésus sont implantés et donnent lieu à de nombreuses fêtes religieuses à l'occasion des Fêtes de la Vierge-Marie.

«Le printemps ramène la Fête-Dieu, le reposoir fut dressé au couvent le 8 juin 1890. L'annaliste des événements le raconte ainsi:
«Procession de la Fête-Dieu»

Par privilège et délicatesse du Ciel, notre maison jouit de la grande faveur d'offrir l'Hospitalité à Notre-Seigneur, aujourd'hui. Le reposoir a été érigé sur la galerie. Ce même spectacle se répéta aussi en 1895 et 1933.

D'autres faits s'inscrivent annuellement. Comme la retraite des élèves au début de chaque année scolaire.

Il est intéressant de noter que les élèves, des années 1890 à 1900, eurent presque chaque année le privilège d'avoir comme prédicateur le bon Père Frédéric, réputé par sa grande sainteté.

La fête du Christ-Roi, le 27 octobre 1929

Cette fête a un pieux retentissement dans notre maison. Vers cinq heures, nous nous mettons en marche pour la procession. Une Enfant de Marie a l'honneur de porter la statue du Sacré-Coeur escortée par quatre petites.

Nous parcourons les pièces et corridor en récitant de pieuses invocations puis nous nous rendons à la chapelle où la statue du Sacré-Coeur est décorée de fleurs et de lumières. Deux cantiques pieusement chantés éveillent en nos âmes la foi, la ferveur et l'amour. Le tout se termine par la consécration au Sacré-Coeur, suivie de la prière du soir.

Par la suite en 1933, notre maison jouit à nouveau de ce privilège. Le reposoir a été érigé sur la galerie: des paroissiens très dévoués ont employé leur savoir-faire, et consacré leur journée, hier, à préparer avec nous ce lieu de repos de Jésus-Hostie.

Le 3 juin 1945, le même privilège était à nouveau accordé aux religieuses et aux élèves de La Pérade,

Le 12 novembre 1950.

Jour de la béatification de Mère Bourgeois, à Rome.

Cet événement ne passe pas inaperçu à Ste-Anne. C'est une grande fête sur le plan local. Les élèves ont congé. La paroisse se joint aux élèves et au personnel pour remercier Dieu et glorifier cette fondatrice du pays.

À midi quinze, sur les ondes du poste de radio C.H.L.N., nous pouvons entendre une causerie historique sur les origines de notre couvent et sur les exploits de notre fondatrice, et présentée par nos élèves. Le tout a été enregistré à Ste-Anne, grâce aux efforts de Mgr F.X. St-Arnaud, enfant de la paroisse.

Les paroissiens de Ste-Anne ont été très généreux envers le couvent et les religieuses.

M. le Notaire A. Trudel, dès le premier automne donne 25 louis pour permettre de mieux chauffer la maison; les deux poêles du parloir et de la cuisine n'étant pas suffisants. Ces deux foyers, quoique dissimulés dans les murs étaient encore existants avant l'incendie criminel qui a détruit le couvent, après qu'il eut été dépouillé de tous ses meubles et boiseries.

Le 19 juin 1881, l'Honorable J. John Ross, premier ministre de la province intervint pour que les Sœurs reçoivent les 667 dollars qu'elles attendaient pour le terrain vendu au Chemin de fer. Ce fut pour elle un grand soulagement. Ce montant aida à améliorer les finances de la maison.

Un autre bienfaiteur fut M. Ludger Jolin qui construisit l'allonge du couvent en 1885. Il donna un maî qui fut planté à l'arrière du couvent le 18 mai 1887.

En juillet 1888, la clôture qui entoure le couvent est refaite à neuf. Un trottoir fut construit sur le terrain grâce à une souscription des élèves.

Le 29 décembre 1890, s'ouvre un bazar qui se continue jusqu'au 4 janvier au soir. Le revenu net fut de 400 dollars. Cette somme aida à payer le toit du couvent qui fut recouvert à neuf de tôle galvanisée.

Le 21 février 1885, un autre bazar a été organisé, rapportant une somme de 350 dollars.

ÉCOLE MOYENNE MÉNAGÈRE

En 1942, le couvent devient une école moyenne ménagère. Les cours donnés depuis plus de quatre-vingts ans changèrent dans le but de donner une meilleure formation féminine aux élèves. Cette nouvelle est accueillie avec enthousiasme par tout le personnel. En 1950, on ajoute une onzième année au cours régulier. Ce fut une grande joie pour les étudiantes. La fondation de l'Amicale eut lieu le 13 novembre 1930.

LE CENTENAIRE

Le 4 juin 1955, le pensionnat de La Pérade célèbre son centenaire. Un triduum est consacré à ces fêtes inoubliables.

Cents ans d'années laborieuses, d'efforts d'éducation, de formation, de participation des élèves, des professeurs et de tous les parents, ça doit se fêter dans une immense Action de Grâce. Qui pourra, Dieu seul le sait, énumérer les renoncements, les actes de foi et de charité réalisés pendant toutes ces années d'efforts collectifs?

L'APRÈS CENTENAIRE

Le premier octobre 1958, on ouvre une 12^e année.

Un communiqué du 30 juillet 1959, issu de la communauté, annonce la fermeture du pensionnat de Ste-Anne. Cette institution s'appellera désormais: l'École Madeleine de Verchères.

En cette année de 1959: Ouverture d'une caisse scolaire, afin d'habituer les élèves à l'épargne et à l'économie.

En 1962, les élèves étant de plus en plus nombreuses, il est question de la construction de nouveaux locaux. À cet effet, un inspecteur du gouvernement vient visiter la maison le 22 mars.

Le 25 avril de la même année, la Communauté de la Congrégation Notre-Dame vend une partie de son terrain à la Commission Scolaire en vue de la construction future.

Le 5 juin 1962, après 107 ans, la communauté signe l'acte de vente.

La construction de l'école actuelle n'étant pas encore terminée en septembre 1963, 369 élèves s'inscrivent. Quatre classes du primaire occupant les locaux du Centre Paroissial (ancien collège). Une classe du secondaire est hébergée à l'École d'Agriculture jusqu'à l'entrée des élèves de cette institution à la fin d'octobre. Ainsi, en dix ans le nombre d'élèves avait triplé. Le 19 décembre, l'annaliste enregistre l'événement suivant: «Entre les concours les élèves apportent livres, pupitres, chaises à la nouvelle école.

Tout se fait avec calme. Soeur St-Albert du Sacré-Coeur (Rita Derome) et ses 34 élèves de première année, gardent leur ancien local au troisième; la maison neuve étant déjà remplie à capacité. M. Camille de La Chevrotière est officiellement chargé de l'entretien de l'école. En septembre 1965, l'école est affiliée à la Commission Scolaire Régionale des Vieilles-Forges de Trois-Rivières. Le primaire est affilié à la Commission Scolaire des Chenaux. La Commission scolaire disparaît ainsi, à la suite de la transformation de tout le système scolaire. Ce qui ne se fit pas toujours sans heurts.

Le 28 août 1966, un enfant de la paroisse, M. l'abbé Jean-Claude Chevalier alors curé de St-Jean-de-Bréboeuf, d'Outardes 111, sollicite la faveur d'apporter la cloche du monastère. Les religieuses ont répondu avec joie à sa sollicitation. La cloche est maintenant chez les religieuses à Montréal. Elle date de 1800.

Afin de répondre aux exigences du nouveau programme scolaire, plusieurs professeurs ont dû se recycler en cathéchèse, en mathématiques modernes, en sciences et en français.

Des voyages éducatifs avec les élèves prirent aussi naissance. Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, et même le Lac St-Jean; sans oublier l'exposition 67, ont fait l'objet de visites éducatives et scientifiques. À cette époque, Soeur Rolande Landry était directrice.

À CE MOMENT-LÀ, LE VIEUX COUVENT ÉTAIT-IL DÉSERT?

Pas encore. Les religieuses qui enseignent à l'école Madeleine-de-Verchères y résident. Chaque matin, le bon abbé Élisée Brunelle y célèbre la messe. Les Religieuses et les Frères du Sacré-Coeur y assistent.

Les Dames de l'A.F.E.A.S. y ont leur local de réunions et des métiers à tisser. On y donne des cours privés: des cours de flûte, de guitare. Soeur Blanche Lemelin ne peut suffire à donner des cours de piano. L'été, des Soeurs d'autres écoles viennent s'y reposer. Les anciennes de l'Amicale Notre-Dame-du Sourire continuent leurs activités et viennent s'y réunir.

Le Couvent de La Pérade ne répondant plus aux besoins de leur communauté, les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame prennent la décision de vendre cette maison en 1979.

Quinze mois plus tard, le 5 septembre 1980, un violent incendie détruisait de fond en comble, ce monument historique, si cher au Péradiens.

En 1872, après les efforts répétés de M. le curé Dupuis, les frères du Sacré-Cœur viennent prendre la direction de l'école du village pour garçons. (jusqu'à cette école n'avait été tenue que par des laïcs).

Le frère Symphorien fut désigné pour fonder le collège. Il y avait quatre frères. Les classes s'ouvrirent au début de septembre 1877. La maison servait alors de résidence en attendant la construction du collège.

En 1884, sept ans plus tard, la maison exigeant des réparations, les frères du Sacré-Cœur se retirent. En 1887, ils reviennent ouvrir trois classes qu'ils maintiendront jusqu'en 1902 avec une moyenne de cent élèves chaque année.

En 1902, enfin, on construit alors une spacieuse maison de briques de 60 sur 180 pieds. Par la suite, une quinzaine de frères poursuivent leur mission chez nous.

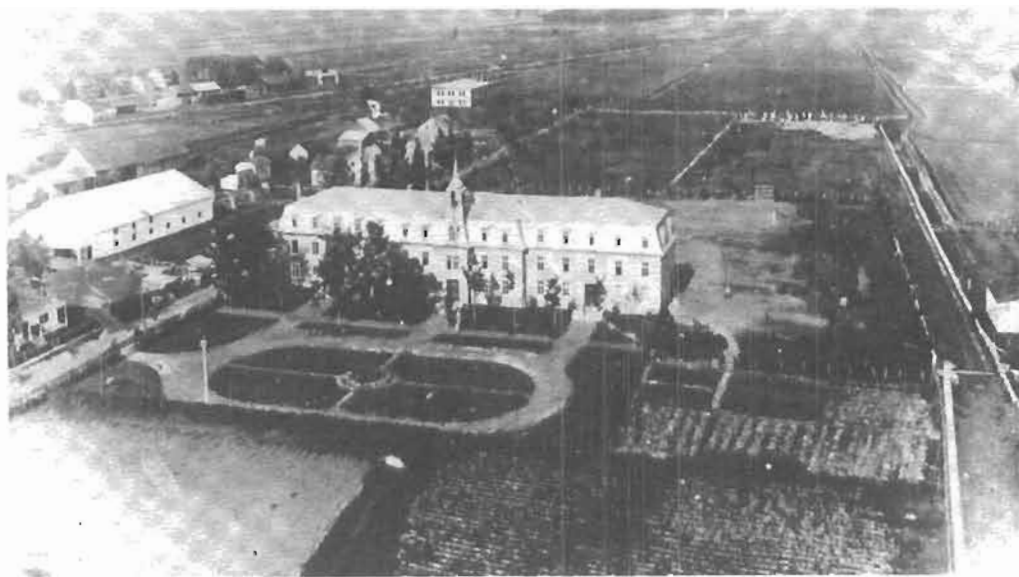
En 1939, environ cent cinquante élèves dont quarante-cinq pensionnaires fréquentent le collège. On le nomme « Collège Commercial du Sacré-Cœur ». Ce collège avait une grande renommée. Cette institution a dû fermer ses portes, avec l'arrivée des polyvalentes.

Le lendemain de cet achat, la grande-étable brûle de source inconnue. Les frères se relèvent de cette lourde épreuve et rien n'y paraît plus. Plusieurs jeunes fils de cultivateur de Ste-Anne et des paroisses environnantes ont bénéficié de ce cours. On y enseignait aussi à travailler le bois et le soin de la machinerie.

Le plus important directeur de cette école fut, sans contredit, le frère Omer qui est resté très attaché à Ste-Anne.

Jeffrey Rousseau, manufacturier de St-Casimir, et son épouse Hélène Caroline Hamelin possédaient tout le lot 204. Ce dernier vendit le 6 avril 1886 une partie de cette terre à monsieur Nérée Godin maître-menuisier de la paroisse. Une bâtisse était déjà construite lors de cette vente. On suppose que, Nérée Godin, quelques années auparavant avait construit sa demeure sur la terre.

Lors de l'éboulis de St-Alban, une partie de la terre de monsieur Jeffrey-Alexandre Rousseau fut engloutie. Monsieur Rousseau souhaitant agrandir la partie de terre qui restait, proposa d'échanger une terre qu'il possédait contre celle qu'il avait auparavant vendu à monsieur Godin. Monsieur Nérée Godin accepta. Cette échange se fit vers le 2 juin 1894.



L'ÉCOLE D'AGRICULTURE

En 1938, les Frères du Sacré-Cœur ont acheté une ferme, dans l'intention de fonder une école moyenne d'agriculture. C'est une des plus belles fermes de Ste-Anne, dont les bâtisses se situent au bord de la rivière.

Cette terre a été la propriété de Monsieur Rousseau jusqu'en 1938, année où les frères du Sacré-Cœur prirent possession de la terre, et de la maison érigée dessus. Dans cette résidence, les frères y aménagèrent deux salles de classe où les premiers élèves, le 2 novembre 1939, reçurent des leçons théoriques d'agriculture



données par deux agronomes et des leçons de français, de mathématiques, de religion par les frères de la maison.

Pour les repas, les élèves se rendaient au pensionnat dirigé par la même communauté. Pour le coucher, surveillants et étudiants étaient hébergés aux étages supérieurs d'une maison de briques située au 122 rue Ste-Anne qui est la propriété actuelle de Gérard Simard.

Comme de raison ces déplacements engendraient des inconvénients. Avec le nombre croissant d'élèves, l'espace de la résidence devenait restreint. L'institution songea alors à la construction d'un logement plus spacieux et fonctionnel.

En 1943, la Communauté décida d'annexer, à la résidence, une allonge de 98 par 40 pieds. Le Gouvernement octroyait pour le projet de construction un montant de 15 000 dollars.

Aux vacances d'été de cette année-là, un grand chantier bénévole fut dressé. Une vingtaine de frères escavateurs, charpentiers, menuisiers, plombiers dirigés par monsieur Albert Giroux, sous la responsabilité du frère Émile, directeur, furent de la partie.

Dès septembre, la cave était creusée à la pelle à cheval, les murs coulés, la charpente érigée, le toit posé, le système d'aqueduc et d'égout installé. Les frères ouvriers quittent le chantier pour se rendre aux postes d'enseignement de leurs obédiences.

Le nouveau directeur, frère Rodolphe, homme d'expérience en construction, continue les travaux, assisté

des frères de l'école. Le samedi, une corvée de volontaires de nos écoles de Québec donne un bon coup de pouce. Ces maîtres de classe qui en avaient mal aux genoux et aux reins, se martelaient parfois les doigts, sans mots dire.

À la mi-octobre, l'école était prête à recevoir confortablement quarante jeunes agriculteurs avides de connaissances. Pensionnaires du lundi au vendredi les cours débutaient à la mi-octobre et se terminaient à la mi-avril. Les élèves inscrits au cours complet, d'une durée de deux ans, étaient admis sous conditions d'avoir fait et réussi leur 9^{ème} année et d'être âgé de 16 ans. Ils venaient des comtés de Champlain, Portneuf, Laviolette et quelques-uns de St-Maurice.

Les frères tenaient aussi en marche la ferme contenant un troupeau laitier, poules, cochons et quelques chevaux.

En 1969, les quatorze écoles d'agriculture de la province furent forcées, par le Comité d'Étude sur l'Enseignement professionnel agricole, de fermer leurs portes, sauf celle de Ste-Croix de Lotbinière. Le cours a été intégré aux cours des polyvalentes.

Jusqu'en 1984, les salles de récréation furent transformées en salles de réunion pour les gens de la paroisse avec un petit tarif de location.

Le 1^{er} juin 1984, la maison, les bâtiments et les terres sont vendus à une compagnie du nom de «Club Amenta».

La compagnie regroupe présentement cinq hommes et leurs femmes: Robert Falardeau - fonctionnaire du gouvernement provincial
 Lucien Demers - cultivateur
 Paul Audsley - cultivateur
 Guy Bélanger - cultivateur (directeur)
 Luc Jourdet - prêtre-médecin

Ils exploitent la ferme de façon biologique. Ils offrent même des cours de Sciences de Vie sous l'étiquette de «Sciences et tradition». Ils s'adressent à ceux et à celles qui désirent pousser plus loin une recherche personnelle et connaître le pourquoi des choses, les raisons de leur existence et comment mieux vivre sa vie.

Par conférence, des ateliers de discussion, des brochures et des volumes, ils diffusent leur message et invitent les gens à prendre conscience de leur bien-être dans une nourriture saine.

ANECDOTE

La Pérade, depuis des années, attire au cours des mois de janvier et février, des centaines de visiteurs du Québec, de l'Ontario et même des États-Unis, amateurs de la pêche aux petits poissons des chenaux, le poulamon. Qu'on en remercie la Providence, c'est toute une manne pour les Péradiens.

Nombreux sont les pourvoyeurs de cabanes. Environ mille chalets aux couleurs variées propres et bien chauffés sont loués aux visiteurs. Les rues sont éclairées, restaurants et commodités sont à la disposition des pêcheurs. Des hauts-parleurs lancent dans l'air de la musique, ou chants qui sèment la gaieté. Un village féérique dans un atmosphère de fête hivernale.

Il est arrivé parfois que Dame Nature avec ses chutes abondantes de neige, ses vents du nord-est a créée des embêtements.

En février 1975, une de ces tempêtes a bloqué complètement les routes. Pas moyen de retourner chez-soi. Où trouver asile, nourriture et gîte? Vers les cinq heures, les hôtels sont remplis à craquer, plus de victuailles dans les restaurants et dans les magasins. Un médecin de la localité téléphone à l'école d'Agriculture, demandant l'hospitalité pour garder au chaud une femme blessée dans un accident d'automobile. Les frères ouvrent les portes et la nouvelle se répand comme une traînée de poudre.

De six heures à minuit, plus de deux cents personnes nous arrivent les uns après les autres tout heureux de trouver chez nous, chaleur, gîte et quelque chose à manger. Des matelas, des couvertures de laine sont étendus sur le plancher de la salle de récréation et des classes. À tour de rôle quelques heures de repos pour ceux qui tombent de sommeil. On se remplace au téléphone pour avertir la parenté de ne pas s'inquiéter.

Le lendemain matin, la tempête est un peu apaisée mais les chemins sont encore bloqués. Où trouver à manger pour ces gens qui ont encore faim? Plus de pain, plus de viande, plus de beurre, plus rien dans le garde-manger.

Une dame, épouse de l'agronome Verville de Charlesbourg, se présente dans la cuisine: Auriez-vous de la farine et des œufs pour faire des crêpes? Oui pour la farine et pour les œufs qui sont au poulailler. Avec quelques bénévoles, pendant des heures sur une cuisinière toute rouge, on fait sauter des crêpes arrosées de bon sirop d'érable. C'est la multiplication des crêpes sans qu'il en reste dans les poêles.

Vers les trois heures de l'après-midi, les policiers avertissent que les chemins sont ouverts.

«Bonjour les bons frères
Merci, mille fois merci
Vous nous avez sauvé la vie.»

Référence: Notes de Frère Alphonse Morin.

ANNEXE

Liste des directeurs de l'École

Frère Évariste	1939-43
Frère Émile	1943-44
Frère Rodolphe	1944-51
Frère Léonide	1951-57
Frère Omer	1957-63
Frère Antoni	1963-64
Frère Omer	1964-68
Frère Pierre	1968-69

Liste des agronomes-professeurs

Nelson Cossette	10 ans
Antonio Besner	1 an
Réal Cossette	12 ans
Gérard Fortier	6 ans
Jean Colpron	1 an
Gaston Hamelin	3 ans
Yvon Parent	2 ans
Jean-Claude Mélançon	4 ans
Raymond Lazure	2 ans
Pierre Ferron	7 ans
André St-Aubin	5 ans
Gilles Dubuc	3 ans
Hubert Mondestin	2 ans
Marc Duval (temps partiel)	2 ans

Des spécialistes en électrification rurale, en boisé de ferme, en génie rural, en appréciation animale, en rotation de sol, en culture de petits fruits s'ajoutent aux professeurs réguliers.

Liste des professeurs d'atelier

Frère Julien	1 an
Frère Paul-Émile	5 ans
Frère Paulius	12 ans
M. Joschin Gingras	3 ans
Frère Étienne	1 an

Liste des maîtres de salle, professeurs

- Frère Étienne
- Frère Ambroise
- Frère Irénée
- Frère Romulus
- Frère Elphégius
- Frère Ludovic
- Frère Émilien
- Frère Ernest
- Frère Lévesque
- Frère Alfred
- Frère Laurentien

LA TRAGÉDIE DE NOTRE ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL AGRICOLE

«Le 23 mars 1965, le Comité d'Étude sur l'enseignement professionnel agricole recommandait que l'enseignement technique et agricole soit transféré au Ministère de l'Éducation et intégré aux écoles polyvalentes. Un arrêté en Conseil du 23 août de la même année sanctionnait cette proposition.

Les 14 écoles d'agriculture de la province furent obligées de fermer leurs portes en 1969, sauf celle de Ste-Croix de Lotbinière.

Et le résultat? Très peu d'étudiants des polyvalentes prennent l'option agricole offerte dans ces milieux étudiants. Ces écoles ont un obstacle psychologique difficile à franchir, une ambiance d'indifférence, sinon d'hostilité, face à l'agriculture.

Pourquoi faire des plans d'établissements s'il n'y a plus de diplômés à établir, s'il n'y a plus de jeunes qui veulent prendre la relève? C'est ce qui arrivera tant que l'enseignement agricole ne reviendra pas au Ministère de l'Agriculture.

Dans une thèse de 200 pages, présentée pour l'obtention d'une maîtrise à l'Université Bishop, M. Bernard Hodge énumère et commente douze causes de la faillite de l'enseignement agricole dans les High Schools. Nous en retenons trois principales: manque d'enthousiasme des commissions scolaires, des principaux et des professeurs; défaut de support et d'organisation de la part du gouvernement; absence d'intérêt des élèves eux-mêmes. Cet échec de l'enseignement agricole est en train de se répéter à l'échelle provinciale dans nos écoles polyvalentes.

Sources: *Écoles d'Agriculture La Pérade*
Éditions des Amis de l'Histoire —
Frère Omer Désilets, s.c.



Premier conventum des anciens du collège du Sacré-Coeur de la Pérade (29 août 1948)

***La vie économique
d'autrefois***



Signature
1972



La vie économique au début de la colonie

La traite des fourrures demeure l'activité économique dominante pendant le 17^e et le 18^e siècle. C'est cette activité qui pousse Michel Gamelin et Jean Lemoine à se faire concéder respectivement la seigneurie Ste-Anne et Ste-Marie.

Lemoine s'implique également dans le commerce des fourrures qui se fait dans la région des Grands Lacs. Pendant la période de 1710 à 1715, son successeur Louis Gastineau se formera une compagnie de transport de marchandise pour approvisionner les postes de traite et militaires des Pays d'en Haut.

Le 19^e siècle s'armore sous le signe de l'industrie forestière. La vallée de la rivière Charest connut un développement industriel accéléré. La coupe du bois, le sciage et le flottage, génèrent un revenu d'appoint très intéressant pour les agriculteurs de la région, spécialement en période hivernale.

Beaucoup de cultivateurs deviennent également des entrepreneurs impliqués dans le commerce du bois de sciage, de chauffage ou de charpente.

Lorsque John Hale achète la seigneurie de Ste-Anne en 1819, le commerce du bois se développe et les habitants du rang Ste-Élisabeth en profitent largement. Le rôle capital du ruisseau Gendron et de la rivière Charest s'intensifie. Progressivement des moulins à scie, à farine, à carder s'érigent sur leurs rives. Dans un recensement on relève les noms d'une dizaine de propriétaires de moulins à scie en 1831.

Les frères Price achètent la seigneurie de Ste-Anne en 1865 et leur arrivée dans la région entraîne un développement accéléré de l'exploitation forestière. L'aménagement de la rivière Charest s'effectue à l'aide d'un barrage. Sept abris de cent pieds de longueur pour abriter le bois en hiver sont construits; les Price y établissent leurs grandes scieries. Celle de David Price et Cie (1871), en opération six mois par année, produit quarante mille billots avec l'aide de soixante employés. Dès lors, la vallée de la rivière Charest connaît un essor industriel sans précédent jusqu'à la fin du siècle.

Les effets de ce développement se font sentir sur la colonisation ce qui amène l'ouverture d'un rang Price et d'un deuxième rang Ste-Élisabeth.

Un petit coup d'œil sur le recensement pour la période de 1851-1905 nous indique que le nombre des marchands triple passant de cinq à quinze de même que le nombre de navigateurs s'élève de onze à vingt-huit pour la période de 1851 à 1871. Cependant, l'industrie forestière subit un coup dur en 1894; les exportations de bois équarri chutent à un très bas niveau et l'éboulement de St-Alban rend les chenaux de la rivière Ste-Anne impraticables pour la navigation et le flottage du bois. Elle cesse peu à peu d'être en activité prioritaire.

La prospérité que connaît Ste-Anne pendant cette dernière partie du 19^e siècle l'amène à diversifier son activité économique. Des manufactures, des petites industries, des ateliers d'artisans ainsi que des commerces naissent pendant cette période.

Sources: *Étude d'ensemble à caractère ethno-historique et architectural Ste-Anne de la Pérade — 1985*
Isidore Lachapelle — Danielle Larose

Manufacture d'allumettes

Dans un rapport sur l'exploration des chemins de la colonisation (1874), on mentionne son existence; elle appartient à Messieurs Laganière et donne de l'emploi à une centaine de personnes.

Un article du journal de Trois-Rivières, en date du 15 octobre et du 19 novembre 1874, p. 2, signale qu'elle a repris ses opérations avec vigueur et incite les commerçants à encourager cette industrie locale qui doit soutenir une compétition serrée avec les manufactures étrangères.

Le recensement de 1891 indique qu'elle emploie 215 personnes. Le montant global annuel des salaires payés et la valeur de la production atteignent respectivement 25,000 et 50,000 dollars. La main-d'œuvre y est majoritairement féminine (70%).



marque de commerce

Jeffrey-Alexandre Rousseau, beau-frère de Laganière et co-directeur de cette entreprise établit, à peu près à la même époque, une manufacture d'allumettes à St-Alban et à St-Casimir.

Sources: Étude d'ensemble à caractère ethno-historique et architecturale
Ste-Anne de la Péraide — (1985)
par Isidore Lachapelle et Danielle Larose
chap. 2-4-1 page 32

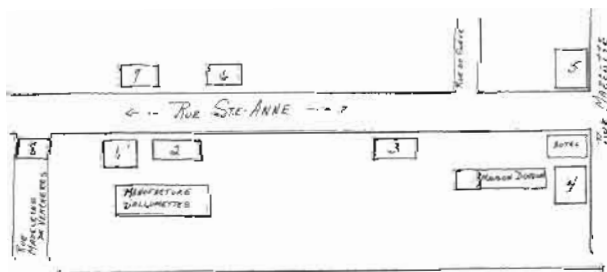


La manufacture d'allumettes

Dans le premier cahier de la collection «Notre passé» par Mgr Albert Tessier, nous avons accueilli une note au sujet de cette industrie: «Après plusieurs années de bon service, la manufacture d'allumettes périt d'une mort normale et logique; par le feu.



Employés de la manufacture d'allumettes



--- LOCALISATION DE LA MANUFACTURE D'ALLUMETTES ---
--- PROPRIÉTÉS DE LA FAMILLE LAGANIÈRE --- Fm 19 11/11/11
1. Vieux Bâtiment H. LAGANIÈRE - Le Pécé des Pêcheurs - Propriété de M. LAGANIÈRE
2. Outil LAGANIÈRE - Propriété de L. BÉGIN
3. Vieux LAGANIÈRE, épouse de ANNE BÉGIN - Propriété de M. BÉGIN
4. Trappe LAGANIÈRE - Propriété de M. BÉGIN
5. Télégraphe LAGANIÈRE - Propriété de G. BÉGIN
6. Desire LAGANIÈRE - Propriété de M. BÉGIN
7. Charles LAGANIÈRE - Propriété de M. BÉGIN
8. Vieux LAGANIÈRE, épouse de C. LAGANIÈRE - Propriété de M. BÉGIN

Plan de relocalisation de la manufacture d'allumettes



Le Canadien Pacifique à Ste-Anne de la Pérade

Les subdivisions actuelles de Trois-Rivières et de Québec de C.P. Rail entre St-Martin Jonction et Québec furent incorporées, le 22 avril 1853, sous le nom de North Shore Railway Company, qui connut par la suite de nombreuses modifications.

La construction du chemin de fer C.P.R. Trois-Rivières-Québec a été commencée juste avant 1874.

Un train circulait sur cette ligne le 1^{er} décembre 1877, et la ligne a été ouverte au trafic en février 1879.

En 1875, le premier ministre du Québec, Charles Boucher de Boucherville, eut l'idée d'étatiser la voie ferrée de la Côte Nord. Il mit sur pied une commission provinciale en vue de terminer le réseau entier et il prit en main la direction des travaux. Il baptisa le réseau: Québec, Montréal, Ottawa et Occidental Railway.

Son successeur, le premier ministre Adolphe Chapleau décida, en 1882, de se débarrasser du chemin de fer pour cause de favoritisme, corruption et mauvaise administration. La Compagnie a été vendue au Syndicat Sénéchal et réincorporée sous le nom de North Shore Railway en mars 1882.

En avril 1884, le Canadien Pacifique est autorisé à acheter les actions de cette compagnie et North Shore Railway Company est devenue «Canadien Pacific Railway Company» le 19 septembre 1884. La gare de Ste-Anne de la Pérade aurait été construite aux origines du service ferroviaire sur le tronçon Montréal-Québec, c'est-à-dire vers 1877-1879.

Le premier agent de gare à Ste-Anne a été monsieur Siméon Gignac de 1885 à 1925 (40 ans).

Les autres agents qui se sont succédés par la suite sont: monsieur Dumouchel, de 1925 à 1930; Jules Lamoureux, de 1930 à 1943; Atchez Laferrière, de 1943 à ?; puis Émile Gignac, Louis-Philippe Hivon et Rolland Marcotte.

Recherches: Gaby Larose.

Source: *Journal Découvertes*. Volume 2 numéros 6 et 7, mars 1978.

HISTOIRE DES TRAVAILLEURS DE LA PÉRADE POUR LA COMPAGNIE CANADIEN PACIFIQUE TÉLÉGRAPHE

La compagnie portait ce nom vers les années 1940. Plus tard se sont succédés les noms de «Canadien Pacifique Télécommunications». Aujourd'hui, après de nombreux changements, la compagnie se nomme «Unitel»

Vers les années 1950, la compagnie était en pleine expansion. Quelque 75 hommes devaient se déplacer à toutes les deux semaines environ, pour des destinations aussi variées que l'Ontario, le Vermont, les Maritimes et bien entendu, plusieurs régions du Québec.

Une partie des hausses de salaire annuel était retenue et payée à Canadien Pacific Railway pour défrayer le coût du transport sur les trains. Rendus à destination, les travailleurs étaient hébergés dans des wagons aménagés pour eux en salle à dîner, dortoirs, entrepôt d'outillage, etc.

Chaque groupe, au nombre de quinze personnes environ, était assigné à la construction des lignes ou à la maintenance de celles-ci, comme celles que l'on voit encore le long des voies ferrées. Au début, ces fils suspendus aux poteaux transportaient surtout des messages en code Morse. Ceux-ci servaient en premier lieu pour le bon fonctionnement des trains qui à cette époque se déplaçaient en grand nombre.

Les télégrammes étaient aussi acheminés en code Morse, et ce, dans tout le pays. Ce service sera plus tard remplacé par le téléphone. D'autres services étaient offerts sous diverses formes pour les besoins des gouvernements, compagnies, cote de bourse, transmission de programme de radio, etc.

Comme la demande se faisait de plus en plus grande, on a dû abandonner ces lignes sujettes à toutes les intempéries pour construire des séries de tours qui serviraient désormais à la transmission de signaux des plus variés, principalement le son et l'image.

Soucieux de donner toujours un meilleur service, la compagnie n'a pas hésité à faire l'installation de câbles souterrains contenant de la fibre optique. La pose de ces câbles reliant les principales villes du Canada a été faite le long des voies ferrées. Chaque petit fil de verre contenu dans ce câble peut transmettre message et images par milliers et simultanément.



Photo ancienne
de la gare

Avec l'avènement du satellite, Unitel peut en une fraction de seconde contacter ses clients partout dans le monde. La demande de travailleurs spécialisés en télécommunications a fait que plusieurs péradiens se sont établis dans des villes telles que: Montréal, Québec, Toronto, etc.

Nous vous donnons une liste, par ordre alphabétique, de la plupart de ces péradiens qui ont été à l'emploi de cette compagnie au département des télécommunications.

Raoul Allard, Paul Arcand, Maurice Baribeau, Évariste Beaudoin, Léo Beaudoin, Marcel Beaudoin, Ovide Beaudoin, J-Baptiste Boisvert, J-Jacques Boisvert, Roland Bronsard, Adrien Caron, André C. Caron, Léo Caron, Lionel Caron, Paul-Émile Caron, Roland Caron, Victor Caron, Albert Deveault, André Deveault, Gérard Deveault, Rosaire Deveault, Téléphore Deveault, Yves Deveault, Armand Dolbec, Marcel Dolbec, Jean-René Dubord, Louis-A. Fillion, Camil Frigon, Jean-Eudes Frigon, Noël Frigon, Paul-Aurey Frigon, Paul-Émile Frigon, Prima Frigon, Roland Frigon, Arthur Gariépy, Armand Germain, Édouard Germain, Émile Germain, Fernand Germain, Henri Germain, Octave Germain, J-Guy Germain, Rosaire Germain, Victor Germain, Fernand Godin, Maurice Godin, Odilon Hamelin, Clément Hivon, J-Marcel Hivon, J-Marie Hivon, Marc Hivon, Raoul Hivon, Fernand Laganière, Alphonse Lamothe, Paul Langlois, Jacques Lanouette, J-Paul Lanouette, Robert Lanouette, Albert Leboeuf, Armand Leboeuf, Bertrand Leboeuf,



Photo plus récente vers 1945

Gaston Leboeuf, Georges Leboeuf, J-Pierre Leboeuf, Jos. Leboeuf, Paul Leboeuf, Vital Leboeuf, François Leclerc, Fabien Leduc, Jacques Leduc, J-Guy Leduc, Julien Leduc, Lauréat Leduc, Marcel Leduc, Origène Leduc, Philippe Leduc, Émile Marcotte, J-Eudes Marcotte, Napoléon Marcotte, Paul Marcotte, Édouard Mayrand, Fabien Mayrand, J-Louis Michaud, J-Roch Michaud, Armand Morel, Marcel Normandin, Hervé Paradis, Ovila Paré, Clermont Picard, Réjean Picard, Vital Picard, Noël Quessy, Onésime Quessy, René Ricard, Robert Ricard, Venant Ricard, Albert Rivard, J-Guy Rivard, Marcel Rivard, Robert Rivard, Clément Rompré, Denis Rompré, Réjean Rompré, Roch Roy, Augustin St-Arnaud, Paul-Émile St-Arnaud, Gaétan Savard, Henri Tessier, Marcel Tessier, Noël Tessier, Damien Trudel, René Trudel, J-Guy Vinette, Siméon Vivier.



*Assis: Phil Laprade, inspecteur, Émile Germain, contremaître, Rosaire Germain, monteur, John Odowsky, monteur
2^e rang: Jean-Baptiste Boisvert, contremaître, Armand Dolbec, monteur, Victor Germain, homme de terre, Marcotte, monteur, François Leclerc, monteur, Jos Villeneuve, magasinier, William Massicotte, cuisinier, Ronie Laprade, monteur, Roland Bronsard, homme de terre, Jean-Marcel Hivon, monteur, Alfred Chagnon, homme de terre, Arthur Garceau, homme de terre
Arrière: Gaston Marchand, monteur, Bertrand Leboeuf, monteur, Gaston Leboeuf, monteur.*

Un ancien péradien, Jacques-M. Laganière, à l'emploi de C.N.C.P. Télécommunications a été Directeur Régional pour la région Atlantique (Toronto—Halifax) jusqu'à son décès en 1987.

Étaient à l'emploi de Canadien Pacific Railway Department: Louis Baril, Gaston Gagnon, Roméo Gendron, Charles Germain, Henri Germain, Arthur Godin, Jean Goudreau, Arthur Lachance, Dominique Leduc, Éloi Leduc, Claude Paquet, Donat Proteau, Joseph-S. Rompré.

Étaient à l'emploi de Canadien Pacific B. and B. Department (Bilding and Bridge): Marcel Caron, Cléophas Gendron, Léonce Hivon, Hyppolite Jolin, Téléphore Jolin, Léon Lefebvre, Cilien Picard.

Ces employés étaient préposés à l'entretien des gares et des ponts qui appartenaient à la compagnie.

Texte: Jean-Marcel Hivon.

Depuis que Via-Rail a supprimé son service sur la ligne Québec-Trois-Rivières-Montréal, la vieille gare de Ste-Anne est abandonnée et elle tombe en ruines.

En 1988, la Société d'Histoire de Ste-Anne de la Pérade, appuyée par les conseils municipaux, paroisse et village, ainsi que par le Conseil Régional de la Culture, adressait une requête à la Cie Canadien Pacific, leur demandant de bien vouloir conserver et rénovier cette vieille gare en considérant qu'elle fait partie du patrimoine architectural de notre municipalité. Cette requête est demeurée sans réponse.

Cependant, ce projet est toujours au programme de la Société d'histoire qui se propose de revenir à la charge, alléguant l'objectif majeur de sa charte qui est la protection et la conservation du patrimoine.

Les scieries



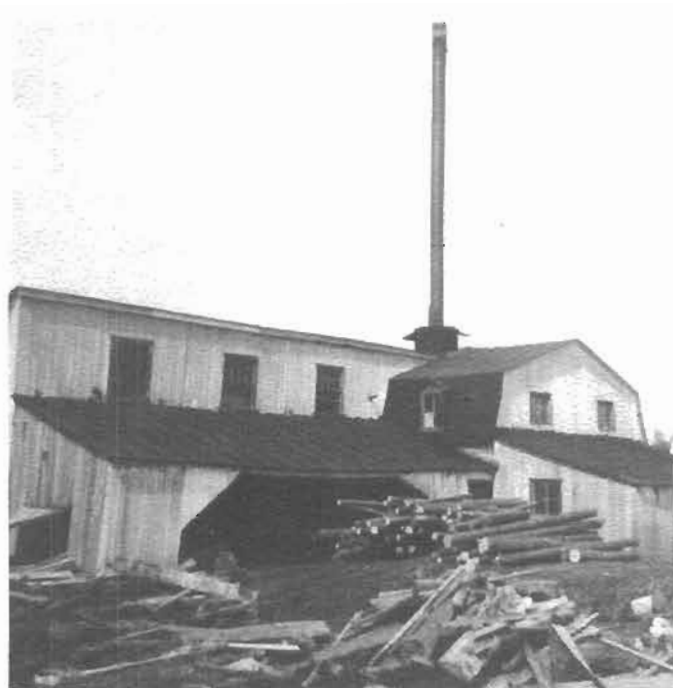
Depuis au-delà de 150 ans, l'industrie forestière a connu une forte expansion dans toute notre région. Cet essor économique a été à l'origine de l'implantation de plusieurs grandes industries.

Des entreprises de moindre importance, mais tout aussi avantageuses pour notre économie locale se sont installées chez-nous.

Selon une étude sur «L'exploitation forestière en Mauricie» effectuée par un groupe de recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières en 1980, plusieurs moulins à scie ont été en opération sur le territoire de Ste-Anne de la Pérade depuis 1831.

Ces moulins dont la force motrice était l'eau, étaient pour la plupart situés sur les rives de la rivière Ste-Anne et de ses affluents: la rivière Charest et le ruisseau Gendron.

Nous vous donnons une liste des propriétaires de ces scieries ainsi que les années d'opération.



Scierie de Ste-Anne de la Pérade - Propriétaire M. Oulla Rompré

SAINTE-DE-LA-PÉRADE

1831

Charest, Antoine
Charest, David
Déry, Pierre
Douville, Michel
Gnedron, Louis
Gervais, Alexis
Grandbois, Pierre
Leblond, Pierre
Tessier, Paul
Tessier, Pierre

1842

Charest, Antoine
Charest, Isidore
Douville, Joachim
Gervais, Alexis
Leblond, Pierre
Tessier, Paul

1851

Charest, Antoine
Charest, Isidore
Gervais, Joachim
Douville, Joachim
Méhot, Jos

1861

Charest, Ephrem
Charest, Isidore
Gervais, Pierre
Lefèbvre, Joseph
Méhot, Joseph A.

1871

Charest, Étienne
Douville, Joachim
Leduc, Eugène
Massicotte, George
Price, David & Co.
Tessier, Éloi

1912

Rousseau, J.A.

1913

Rompré et Cie
Rousseau, J.A.
Rousseau et Julien
Trottier, Philias

1914

Rousseau, J.A.

1940

Rompré, Théode

1949

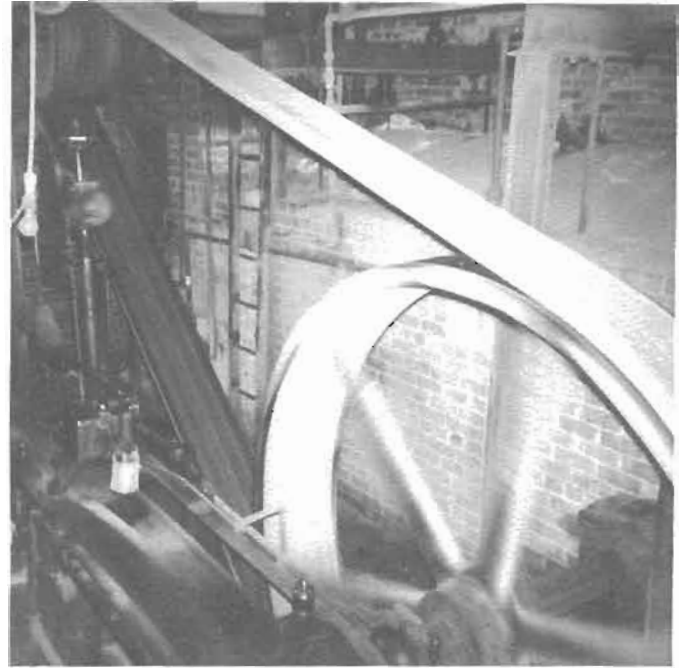
Rompré, Ovila Engr., à
1981

SCIERIE ROMPRE

L'usine date de 1880. Elle est la troisième construite dans la lignée des Rompré. La première appartenait à monsieur Théode Rompré qui était seul dans l'entreprise. Son moulin fonctionnait par la force du vent. Lorsqu'il n'y avait pas de vent, on ne pouvait rien faire si ce n'était que de préparer le bois près des

scies pour que, lorsque le vent revenait, on puisse en profiter. Par malheur, les flammes détruisirent le premier moulin.

Peu de temps après, on en reconstruisait un second qui fonctionnait cette fois à la vapeur. Tout allait



La machine à vapeur

bien sauf une chose; à chaque printemps, l'eau d'un ruisseau non loin de là débordait de son lit, et c'est ce qui obligea à déménager.

Il n'y avait que l'hiver qui arrêta le travail à chaque année. La machine à vapeur ne pouvait pas fonctionner à cause du froid qui aurait bloqué les pistons. Malgré tout, il n'y a jamais eu de grève.

Le moulin était situé près de la route nationale no 2. Au fond d'une courte avenue, il était entouré d'un vaste champ. Un chemin en faisait le tour entre les autres bâtiments servant à transporter des billots à la scierie. Quelques arbres apportaient un peu d'ombre malgré que lorsqu'il faisait chaud, on devait arroser le toit pour permettre un peu de fraîcheur à l'intérieur. Les croûtes étaient empilées tout le long d'un côté en bordure du terrain, une autre partie à l'arrière du moulin.

Sur l'emplacement se trouvaient deux hangars; un pour remiser le contreplaqué et l'autre pour le bois brut et le bois blanchi. En plus d'un office et du moulin lui-même, il y avait un garage où l'on réparait les pièces des machines.

Le premier moulin était mû par le vent et il était uni à une beurrerie. Le feu se déclara à la beurrerie et se communiqua au moulin et il ne resta rien. Il fut donc décidé de le reconstruire à un mille du précédent;

mais encore là, il y avait un inconvénient; à chaque printemps, l'eau montait tant autour qu'elle inondait le deuxième moulin lequel fonctionnait à la vapeur. Pour la troisième et dernière fois, on déménagea de place. Le propriétaire et bon nombre d'employés demeurèrent tout près du nouvel emplacement, un avantage très apprécié.

Le bois en billes est la seule matière première qui était employée. Le bois utilisé était en majeure partie du pin, du sapin et de l'épinette. L'érable et le chêne étaient aussi préparés pour l'ébénisterie.

Le transport du bois se faisait par la route seulement sur une distance de cinq ou six milles. Les billes déjà préparées venaient de la Côte de St-Stanislas du côté de St-Prosper.

Durant les périodes où il n'y avait que la grande scie qui fonctionnait, on pouvait passer une centaine de billes par jour; pour le nombre d'employés et l'importance de l'industrie, c'était quand même assez appréciable. En tout, il y avait généralement une dizaine d'employés au travail. Trois ou quatre d'entre eux avaient fait leur cours en technologie. Les salaires variaient entre cinquante et soixante dollars par semaine.

Les produits finis qui sortaient du moulin consistaient en portes, fenêtres et leur cadrage ainsi que le bois de construction.

Il y avait aussi le bois blanchi qui était simplement passé au corroyeur, ce qui donnait à ce bois l'aspect d'avoir été raboté. Comme produit semi-fini, il y avait le bois brut, sorti directement de la scierie.

Pour tailler le bois brut, on prenait les billes que l'on fixait sur le chariot qui va et vient le long de la grande scie. On le sciait de différentes épaisseurs, soit en approchant ou en éloignant la bille. Les pièces de bois avaient finalement une certaine forme de planche. Cependant il restait des bords de croûte. C'est en passant les planches dans «l'edger» que les croûtes disparaissaient. Toutes les croûtes étaient taillées en longueur de trois pieds, grâce au «botter» à trois scies, et ensuite étaient empilées autour au moulin.

Le bois brut qui était encore vert était placé dans la chaufferie pour sécher. Le bois destiné à la construction était passé dans les planeurs à trois ou quatre faces.

Les produits finis: les portes et les fenêtres, étaient expédiés dans Ste-Anne et dans quelques villages avoisinants comme St-Prosper, Batiscan et St-Casimir.

Le moulin possédait un petit camion, mais bien souvent les clients se chargeaient eux-mêmes du transport de leur commande.

Le froid était le problème majeur à l'industrie. Quand les basses températures se produisaient, on devait cesser le travail sinon les pistons des machines à vapeur auraient gelés.

La cheminée, elle, causait des ennuis aux ménagères du voisinage les jours de lavage. Le beau linge propre étalé sur les cordes était souvent souillé par des particules noires qui s'échappaient de la longue cheminée.

Le moulin était important pour Sainte-Anne, étant le seul du genre dans le village. St-Prosper, Bastiscan et St-Casimir en profitaient aussi.

En 1965, M. Ovila Rompré dirige toujours le moulin à scie et fabrique des portes et châssis assisté de ses deux fils Jules et Roger-Guy.

Quelques autres employés dans différentes fonctions aident à la préparation du bois, fabrication de portes, châssis, mouleurs etc...

Jouissant d'une assez bonne santé, il s'active à la manufacture comme gérant et s'occupe de la tenue des livres. Comme loisirs, il fait de l'exercice au grand air telles que: la pêche, la chasse et la cueillette de différents fruits sauvages jusqu'à sa mort subite survenue le 5 septembre 1976 à l'âge de 83 ans. Son fils aîné, Jules, était décédé de leucémie en 1972 à l'âge de 50 ans.

Au décès de son père, Roger-Guy prend la relève au moulin et dirige l'entreprise jusqu'en 1981.

La manufacture et le moulin à scie sont alors vendus à M. Maurice Groleau de St-Casimir qui en est toujours propriétaire.



1870 – 1946

Né en 1870, dans le village de St-Alban, Portneuf, il quittait son village natal à l'âge de 16 ans pour aller étudier, à Montréal, le métier qu'il avait choisi d'exercer. Ceci démontrait un courage certain à cette époque. Il y resta plusieurs mois comme apprenti, auprès de ses maîtres, afin d'apprendre le dessin, la sculpture du marbre et de la pierre.

Déjà à 20 ans, son objectif était d'ouvrir son propre commerce et atelier, ce qu'il fit autour des années 1890 en venant s'établir à Sainte-Anne de la Pérade.

Il s'y fit construire une maison et un atelier, «Boutique», où il put transmettre à d'autres apprentis son métier et ce, durant plusieurs années. Vers la fin du 19^e siècle, il prit femme en épousant Éva Bélanger, une jeune veuve de Québec, qui lui donna une fille en 1903, pré-nommée Marie-Jeanne, qui à son tour lui donna quatre petits enfants.

C'était un homme honnête, sincère, sensible. On lui reconnaissait une âme d'artiste. Il fit plusieurs monuments de dimensions importantes avec des sculptures superbes que l'on peut encore admirer dans plusieurs cimetières de Trois-Rivières.

Il sculptait et ciselait lui-même «tout à la main», ce qui exigeait des jours de travail, le temps ne comptait pas. Seule la perfection dans son travail prévalait.

Il s'intégra à la vie communautaire de Ste-Anne en s'occupant des affaires municipale et paroissiale. C'est ainsi qu'il a été marguillier. Il a également participé à l'implantation de la Caisse Populaire et de ses premiers conseils d'administration.

Il perdit son épouse bien-aimée en 1930, elle n'avait que 50 ans. Il ne se remaria pas.

Il fut un citoyen à part entière, un pionnier honnête et travailleur, un père et un grand-père merveilleux!

Texte: Fabienne Paquet





Quand il est question de l'Hôtel Grandmont (Hôtel La Pérade), on ne peut faire abstraction des activités et des divers événements qui se sont déroulés dans cette même demeure, avant l'ouverture et après la fermeture de cet hôtel. C'est donc dans un contexte global que nous aborderons ce sujet.

Voilà par ordre chronologique les faits importants de l'existence de cette vieille bâtisse.

Construite au siècle dernier par monsieur Georges Baribeault, charpentier-menuisier, pour Théophile Frenette et assisté de ce dernier, elle ne comportait alors que deux étages. Ce n'est que plus tard, pour répondre à des besoins d'espace, qu'un troisième étage était ajouté pour donner l'apparence qu'on lui connaît encore aujourd'hui.

Monsieur Frenette n'allait pas rester longtemps inactif. Aussitôt la construction complétée, il y ouvrait un magasin général qu'il opéra en compagnie de son épouse. Adélaïde, jusqu'à son décès survenu en février 1888. Son fils Henri, alors commis à ce même magasin, prit la relève de ce commerce très prospère et, en compagnie de son épouse Angéline, il assura la marche des affaires. Malheureusement, lui aussi allait décéder prématurément à l'âge de 42 ans en février 1908 laissant à son épouse et à ses enfants le soin de continuer la tâche. Angéline releva le défi vaillamment.

Pendant de nombreuses années, ce magasin servit de lieu de rencontre et de réunion. Il avait toujours affluence de clients chaque dimanche après la grand'messe et pendant l'hiver, le soir venu, les amis se réunissaient pour jouer aux dames, pour commenter la température et les dernières nouvelles, tout en fumant une bonne pipe de tabac canadien près du poêle à trois ponts.

Après le départ de ses fils et de sa fille, peu avant l'année 1920, Madame Frenette, alors âgée de près de soixante ans, dut se résigner à liquider la marchandise. Le grand-père, le père et son épouse avaient opéré ce commerce pendant près de cinquante ans.

HISTOIRE DE L'HOTEL DE LA PÉRADE (HOTEL GRANDMONT)

Le quatre janvier 1922, madame Frenette vendait sa bâtisse à monsieur Zotique Grandmont pour la somme de trois mille sept cents dollars (3 700,00 \$). Ce dernier la convertit aussitôt en un hôtel qu'il désigna sous le nom d'Hôtel La Pérade, comme en témoigne son enseigne sur une vieille photo. Cependant, les gens de la paroisse l'ont toujours appelé «Hôtel Grandmont»

Le nouveau propriétaire apporta de nombreuses modifications à l'intérieur pour rendre l'hôtel plus fonctionnel et à l'extérieur, il refit les galeries avant. Il aménagea un stationnement pour automobiles à l'arrière et pour voitures à traction animale. Il pouvait aussi utiliser un étable à chevaux déjà bâtie car à cette époque les voyageurs se déplaçaient beaucoup en voiture.

Pour l'aider à opérer l'hôtel, il pouvait compter sur son épouse, son fils Paul-Auray et sur une femme de sa parenté du nom d'Hélène.

Sa clientèle était surtout composée de voyageurs de commerce auxquels il fournissait gîte et repas. La cuisine était excellente et fort appréciée. L'hôtel, qui comprenait une dizaine de chambres, affichait souvent «complet» et les affaires marchaient rondement. Mais en 1929 survint la crise et les affaires périclitèrent.

On poursuivit encore malgré la deveine qui persistait mais en 1935 madame Grandmont, alors devenue veuve, devait remettre l'hôtel à monsieur Élie Delisle devenue propriétaire par vente à réméré effectuée en février 1924 pour une somme de 4 000,00 \$.

À la mort de ce dernier, l'hôtel passa à son fils Hubert Delisle. La bâtisse ne fut pas longtemps vacante. Monsieur Delisle la loua presque immédiatement à monsieur Paul Godin. Ce dernier, barbier de son métier, ouvrit son salon dans une pièce de la partie avant. Il y installa, contre l'escalier extérieur, le symbolique poteau de barbier. Il convertit l'autre moitié en salle de danse. Toutes les fins de semaine, on y dansait la valse, le tango et le fox-trot au son de l'accordéon et de la mandoline. Ces soirées se terminaient souvent vers minuit et même plus tard, heure très tardive à l'époque et qui ne manqua pas de susciter le réprobation des autorités... En 1937, monsieur Godin et sa famille quittaient ces locaux après les avoir occupés durant plus de deux ans.



*Magasin général «Henri Frenette» au début des années 1900
On voit M. Frenette en compagnie de son épouse et de ses enfants ainsi que d'une amie*

Toutes les activités cessèrent et les lieux furent inoccupés pendant cinq ans, jusqu'à ce que Léopold Trottier, alors camionneur, se porte acquéreur de la maison de Hubert Délisle le 26 janvier 1942.

Il occupa la demeure avec sa famille jusqu'au début des années 50, époque où il acheta la maison de Philippe Parizeau pour y aménager. Un grand nombre de locataires se sont succédés depuis ces années jusqu'à la fin des années 1987.

Maintenant vacante et dangereuse et en raison des très importantes réparations à effectuer, elle sera démolie incessamment.

Mais avant de disparaître, ce témoin du passé qui fut animé pendant plus d'un siècle d'une vie intense nous a raconté son histoire, livré ses secrets et fait connaître les personnages attachants et intéressants qui l'ont habité.

Les plus âgés la verront sans doute disparaître avec une certaine nostalgie.

Texte et photos: Marcel Charest

Établi en — 1894 — ESTABLISHED

La naissance et la réussite d'un commerce n'est jamais le fruit du hasard. Hier comme aujourd'hui, le jeune entrepreneur se devait d'être clairvoyant, audacieux, persévérant et bien entouré.

Arthur Lesieur Désaulniers avait ces qualités. Né à Louiseville en 1873, il termine en 1894 ses études classiques au Collège de Joliette. C'est cette même année qu'il fonde un commerce de marchand de gros en quincaillerie à Sainte-Anne de la Pérade, paroisse géographiquement bien située le long du Saint-Laurent et économiquement favorisée puisque desservie par le transport ferroviaire.

C'est dans une partie de la maison de Georges Leboeuf, aujourd'hui le site de la Régie des Alcools, qu'il démarre ce commerce. Son archarnement au travail et son habileté dans les affaires assurent la réussite de cette entreprise, lui permettant de songer à fonder une famille. Le 6 octobre 1896, il épouse Hélène Gariépy et aménage commerce et résidence dans la grande maison qui porte aujourd'hui les numéros civiques **136-138**, 1ère avenue. La famille et la quincaillerie, toute deux en pleine expansion, obligent la construction d'un immeuble indépendant qui subit de nombreuses adaptations au cours des ans.



À cette époque, les campagnes publicitaires n'avaient rien de comparable à celles d'aujourd'hui. Une grande voiture attelée d'un bœuf puis d'un cheval faisait la tournée, remplie de mobiliers de chambre à coucher, de roues de charette, de barils de clous, etc. Le publi-sac d'aujourd'hui... grand format.

Des Napoléon Piché, Mathias Perreault aux guides de la voiture. Des Nazaire Grimard, premier voyageur de commerce pour la maison à rayonner dans les villes et villages environnants, relayé par Léo L. Désaulniers au milieu des années 30. Des Ernest Leduc au service à la clientèle et à la tenue des livres, remplacé ici par la non moins fidèle et compétente Yvette Grandbois. Des Roland J Hivon au service à la clientèle, à partir de 1947, alors que le commerce double sa superficie de plancher, reprenant la vente de meubles et, modernisme oblige, d'appareils électroménagers. Des Hervé Cossette, Jean-Baptiste Baribeau, Lionel Leduc et bien d'autres qui ont apporté leur savoir, leur honnêteté et leur énergie au cours de ces années. Collaboration indispensable d'ailleurs, car Arthur Lesieur Désaulniers s'implique dans la vie politique.

En 1913, il est élu maire de la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade, *1 fonction qu'il occupe jusqu'en 1919. Il est aussi marguillier et choisi, en 1916, préfet du comté de Champlain, ce qui lui vaut cette marque de reconnaissance: «Attendu que M. Arthur-L. Desaulniers, membre du parlement fédéral, a été maire de cette municipalité de mil neuf cent treize à mil neuf cent dix-neuf et qu'il s'est acquitté des devoirs de sa charge à la satisfaction de tous, et pour le plus grand bien de notre paroisse. Considérant qu'il est opportun d'exprimer notre reconnaissance d'une manière tangible, il est proposé par M. le conseiller Zotique Grandmond, appuyé par M. le conseiller Réal Roy, et résolu unanimement: Que le pont en fer érigé sur la rivière Charest soit connu et désigné à l'avenir sous le nom du pont Desaulniers.»*2

*1 Journal La Patrie, 1913.

*1 Journal La Presse, 1913.

*2 Journal Le Soleil, 26 décembre 1919.



ART. L. DESAULNIERS ENR., QUINCAILLERIE poursuit sa vocation initiale aux services de sa fidèle clientèle d'abord sous la direction de Léo L. Desaulniers, décédé le 28 juin 1964, puis de la succession jusqu'à la vente en 1970.

Texte: Lina Desaulniers Rivest

*1 *Journal La Presse*, 1913.

*2 *Journal Le Soleil*, 9 octobre 1927.

ÉDITIONNE BUREAU :

ETABLI EN -- 1894 -- ESTABLISHED

Art. L. Desaulniers, Enrg.

Ferronnerie et Quincaillerie
 GROS ET DÉTAIL.

Shelf and Heavy Hardware
 WHOLESALE & RETAIL.

Ste-Anne de la Pénale, _____ 19

Avangardiste, il appuie des projets d'envergure comme celui d'une exposition universelle à Montréal en 1917, pour célébrer le cinquantenaire de la Confédération Canadienne. *1 Projet qui verra le jour cinquante ans plus tard.

Énergique, il combat la conscription en 1917, obtient la faveur de l'électorat, devient député de Champlain à la Chambre des Communes et le restera jusqu'en 1930. Le deuxième mandat qui lui est confié, le 6 décembre 1921, est remporté avec l'imposante majorité de 11,000 voix.

En 1927, il est nommé lieutenant-colonel-honoraire des Chasseurs canadiens. *2

Décédé le 16 juillet 1954, à l'âge de 81 ans, il aura su conquérir et conserver l'estime et la confiance de ses concitoyens.

Des pionniers du téléphone à La Pérade



Comment célébrer les 325 années de fondation de Sainte-Anne de la Pérade sans évoquer la participation d'un bon nombre de ses citoyens à la construction de notre premier réseau téléphonique. À ses débuts, les communications étaient bien loin d'utiliser le téléphone sans fil, la fibre optique, les systèmes informatisés et toute la technique moderne. Non, les premiers réseaux de communications téléphoniques étaient constitués essentiellement de fils d'acier fixés à des traverses solidement ancrées au sommet de ces fameux « poteaux », symbole de progrès alors, aujourd'hui en voie de disparition.

Et c'est ainsi que, au tout début du siècle, des péradiens audacieux, solides, fiers et quelque peu aventuriers sont devenus des monteurs de lignes, des experts dans la construction et l'installation de notre réseau téléphonique. Chez Bell Canada, quand on évoque leur mémoire, on parle de « pionniers ». Le terme n'est pas trop fort.

Ces pionniers de la téléphonie originaires de la Pérade, portent des noms bien connus: les Guilbault, Lanouette, Mayrand, Marceau, Perreault, Vallée, Rompré, Gervais, Caron, Dusablon, Tessier, Lafleur, Fiset, St-Arnault et bien d'autres.

Mon père racontait que lorsqu'il est entré à l'emploi de Bell Canada en 1910, à l'âge de dix-sept ans, ils étaient déjà 24 de la Pérade à travailler comme monteurs de ligne. « Les contremaîtres étaient de la place et ils engageaient des gens de chez eux », coutume qui s'est perpétuée jusque durant les années 50. Et même si le travail pouvait être dur, les heures très longues et l'équipement rudimentaire, rappelez-vous que nous sommes au temps des Ford à pédales, les conditions de travail étaient supérieures à celles de la moyenne. Je me souviens que les « gars » du Bell éprouvaient une certaine fierté de leur situation et se tiraient bien d'affaires sur le plan financier. Ils possédaient des emplois stables et pouvaient bénéficier d'un fonds de pension. Ils voyaient du pays et rencontraient bien du monde. Beaucoup les considéraient comme des chanceux et des privilégiés.

Mon père, Damase Rompré, a été un de ces fiers pionniers de Bell Canada. Entré à Bell en 1910, il y passera 47 années de sa vie à remplir diverses fonctions. En 1957, il quitte une entreprise moderne et en plein essor, mais il se sentira toujours lié à tous ses nombreux concitoyens qui ont consacré leur force et leurs talents à la construction et à l'installation d'une partie du réseau téléphonique de Bell Canada.

Évoquer la vie des pionniers, c'est rappeler les origines, le passé, les grands exploits, le goût de l'aventure et la détermination d'hommes et de femmes qui ont bâti le pays. Fêter les 325 années de Sainte-Anne de la Pérade, c'est pour une part faire mémoire de nombreux péradiens qui ont fièrement monté notre réseau téléphonique, qui aujourd'hui encore fait notre admiration.

Édouard Rompré
1991-09-20

BISCUITERIE — 1907

Vers cette époque, l'abbé Édouard Laflèche, ancien curé de Victoriaville retiré à Sainte-Anne de la Pérade, avait fait construire une manufacture de biscuits en collaboration avec les deux frères Joseph et Horace Boulanger de Québec. Après quelques années de fonctionnement, l'abbé Laflèche vend ses parts aux Boulanger et la manufacture est incendiée.

Le Conseil municipal accorde alors un prêt de 5 mille dollars aux propriétaires pour leur aider à reconstruire la biscuiterie. La nouvelle entreprise «The Royal Biscuit Co.» aura cent pieds de longueur sur cinquante pieds et deux étages. Elle sera érigée face à la station du C.P.R. En 1912, la «Canadian Biscuit Co.» assure la relève au même endroit.

Quelque temps plus tard, ils abandonnèrent les affaires. La plus grande partie des sommes prêtées était épuisée et rien ne leur en est jamais revenu.

**LA GANTERIE CANADIENNE —
 GLOVER' GUILD**

Cette compagnie a été fondée en 1923, grâce à un investissement de monsieur J.A. Rousseau. C'est à sa demande que monsieur Olivier Larose à Montréal accepte de venir s'établir à Sainte-Anne de la Pérade pour organiser et diriger par la suite cette nouvelle entreprise. La ganterie débuta dans une bâtisse de deux étages appartenant à monsieur Alphonse Fiset de la rue d'Orvilliers.

Au décès de monsieur Rousseau en 1927, son fils Jacques prit la relève à l'administration des finances de la compagnie. Peu après, la manufacture déménagea dans un autre local que la Municipalité du village avait acheté en 1932 (ancienne manufacture de biscuits).

Des difficultés financières obligèrent peu après la fermeture de la Ganterie Canadienne.

Quelques citoyens de Sainte-Anne décidèrent alors de se former en compagnie et d'investir dans une autre entreprise de gants de travail sous la présidence de monsieur Eugène Lanouette. Cette compagnie, la Glovers' Guild déménagea par la suite dans une nouvelle bâtisse que le Conseil de la paroisse avait fait construire pour y loger les deux industries: Glovers' Guild et Champlain Knitting.



La Glovers' Guild



Groupe d'employés en 1923



*Ganterie
 Canadienne*

La loi 101 n'étant pas en vigueur, l'appellation anglaise favorisait l'exportation.

En 1938, et pendant toute la guerre, une cinquantaine de personnes travaillaient dans cette manufacture. La production était presque totalement vendue en Angleterre.

En 1955, les commandes diminuèrent peu à peu et la santé de Monsieur Larose déclinait. Il fut alors décidé de fermer cette compagnie. À l'automne 1956, un incendie dévasta complètement cet édifice où plusieurs péradiens et péradiennes avaient gagné leur vie.

RITA LAROSE

Le magasin général: J.A. Eugène Lanouette

À l'automne de 1910, monsieur Eugène Lanouette acheta le magasin général de son patron, monsieur J.A. Rousseau où il avait été commis. Il avait épousé Aurore Bigué en juin de la même année et s'était installé dans une humble demeure de trois pièces à côté du magasin. De son mariage sont nés cinq enfants: Régine, Simone, Alice, Jules et Jean, dont trois sont encore vivants.



J.E. Lanouette marchand La Pêrade



*Magasin général
Albéric Villeneuve
Situé sur l'emplacement
de la résidence
du Dr. J.B. Touzin
Construit en 1910.
Incendié lors de
la conflagration
de 1915*

À mesure que la famille grandissait et que son commerce prospérait, il ajoutait un étage ou une aile de plus à sa maison et à son magasin qui devint bientôt un endroit où l'on trouvait de tout.

Une succursale de la Banque Nationale et une Caisse des Artisans Canadiens Français occupaient une partie du plancher.

Monsieur Eugène Lanouette a été le deuxième maire du Village pendant sept ans, de 1916 à 1923. Il a aussi été gérant de la Glover's Guilds (manufacture de gants) et de Champlain Knitting, (manufacture de bas). Les enfants devenus grands pouvaient s'occuper du magasin, ce qui lui permettait de donner plus de temps pour ces industries.

Il est décédé dans sa maison près de son magasin le 9 novembre 1966, alors qu'il venait d'avoir 83 ans.

Ce commerce ainsi que la propriété ont été vendus par la suite à monsieur Claude Paquet.

«Une boucherie d'autrefois à Ste-Anne»

La famille «EUGÈNE MAILHOT» quitta Ste-Geneviève de Batiscan pour venir s'établir à Ste-Anne de la Pérade en 1918. Ayant déjà 9 enfants et 5 autres qui sont venus s'ajouter par la suite, ce fut un début difficile et très modeste.

Reportons-nous à cette époque, alors qu'il n'y avait pas d'électricité ni automobile; le transport se faisait avec des voitures à cheval.

LA BOUCHERIE:

Nous devons acheter les animaux chez les cultivateurs, les transporter à l'abattoir qui était situé à l'arrière de la maison au 112, rue Ste-Anne.

Comme il n'y avait pas de réfrigérateur à cette époque, nous devons couper de la glace sur la Rivière pour l'entreposer pour l'année. Cette glace était recouverte de bran de scie. Nous en vendions aussi durant l'été à des particuliers au prix de 8,00 \$ dollars pour la saison. Nous faisons trois livraisons par semaine. Chacun conservait la viande dans des armoires à glace, remplacées aujourd'hui par des réfrigérateurs. Nous en coupions aussi pour les cultivateurs pour la conservation de leur lait durant l'été, au coût de .02 sous le bloc. C'est à ce moment que nous avons découvert le petit poisson des chenaux qui est devenu si populaire aujourd'hui.

LA VENTE ET LA CONSERVATION:

À ce temps, vendre de la bonne viande signifiait l'abattre, la dépecer et la vendre au plus tôt, de là la nécessité de la conserver sur la glace, même dans les voitures pour la livraison. Nous parcourions, deux fois par semaine, Ste-Anne, Batiscan, Grondines, St-Prosper et St-Casimir.

Vers 1930, nous avons réussi à acheter une première automobile, une «OVERLAND» 1925 dont Louis, le plus vieux des garçons, s'en servait pour faire la livraison.

Lorsque celui-ci dû quitter pour s'établir à St-Casimir, j'ai dû prendre la relève que j'ai conservée durant 20 ans. Nous étions 7 garçons et tous ont participé à l'entreprise familiale.



M. Robert Mailhot faisant la livraison le 27 avril 1943.



Photo de la machine servant à couper la glace en 1925.

PRÉPARATION DE LA VIANDE ET CHARCUTERIE:

C'était impossible d'avoir de la viande préparée comme aujourd'hui. Il fallait faire le boudin, la saucisse, la tête fromagée, les cretons, etc. Il fallait aussi préparer les volailles.

Nous pouvions avoir du bœuf de l'ouest en quartier de Canada Parkers ou de Swift Premium. Le transport était effectué par le Canadien Pacifique.

«LES PRIX DE LA VIANDE»:

Steak de bœuf: 18 sous la livre.
Rôti de palette: .08 à .10 sous la livre.
Steak haché, saucisse: .15 sous, 2 livres pour .25 sous.
Porc frais: .10 à .15 sous la livre.
Tête fromagée: .05 sous le casseau, 3 pour .10 sous.
Etc.



Photo prise en octobre 1942



Coupe de blocs de glace sur la rivière Ste-Anne.



Jusqu'en 1940, durant l'hiver, nous ne vendions que de la viande congelée. Les livraisons cessaient à Noël pour ne reprendre qu'à Pâques.

Au début du mois de décembre, après la fête de l'Immaculée Conception, les cultivateurs faisaient l'abatage de bœufs, de porcs et de volailles pour leur provision d'hiver.

Pour conserver cette viande, ils l'enfouissaient dans des carrés de grain, et le surplus ils venaient le vendre au village.

Plusieurs particuliers élevaient un ou deux porcs dans des abris à l'arrière de leur maison.

Nous faisons l'abatage des porcs et des bêtes à cornes pour 2,00 \$ dollars. C'était beaucoup d'ouvrage pour peu d'argent.

À partir de 1940, il y a eu beaucoup de changement et d'amélioration dans ce commerce. Le moulin à viande, qui était actionné par un engin à gazoline a été remplacé par un à l'électricité; la traditionnelle glacière, par la chambre réfrigérée et beaucoup d'autres accessoires sont venus alléger le travail du boucher. L'épicerie, les fruits et les légumes sont venus s'ajouter à l'entreprise.

En 1957, nous avons ouvert une boucherie-épicerie libre service.

Ce fut la fin de la «BOUCHERIE D'AUTREFOIS»

Robert Mailhot

L'électricité fait son apparition à Sainte-Anne de la Pérade

C'est en 1921 que l'électricité commença à éclairer les Périadiens. Les petites entreprises et industries se sont empressées de profiter de cette nouvelle énergie qui était déjà installée depuis plus de trente ans dans les villes.

À Trois-Rivières par exemple, c'est en 1889 que la municipalité entreprit les démarches pour que la ville soit électrifiée.

Lors de l'assemblée du conseil municipal du village de La Pérade, le 8 septembre 1921, la décision fut prise d'électrifier le village (ce qui fut fait au même moment du côté de la paroisse).

Voici un extrait des minutes de cette assemblée qui marqua un tournant majeur dans la vie quotidienne des Périadiens.

«Attendu qu'il est opportun de pourvoir à l'éclairage de la municipalité. Attendu que l'avis de motion nécessaire à l'adoption d'un règlement a été donné régulièrement à la dernière séance.

Il est proposé par le conseiller Auguste Baribeau, secondé par le conseiller Alphonse Gignac et résolu unanimement qu'il soit ordonné et statué comme règlement de ce conseil comme suit;
Règlement no 33 – pourvoyant à l'éclairage de la municipalité par la North Shore Power Co.

1^{er} – La Municipalité du Village de La Pérade (ci-après appelée la Municipalité) en considération des avantages qu'elle retirera en s'assurant un service électrique capable de répondre à tous les besoins qui pourraient se présenter et des prix et conditions mentionnés ci-dessous, accorde à la compagnie «North Shore Power Co.» (ci-après appelée la Compagnie) le droit d'installer et de maintenir dans les limites de ladite Municipalité l'installation électrique nécessaire à la transmission et distribution du courant électrique requis pour les fins d'éclairage ou des fins industrielles.

2^e – La Municipalité s'engage à acheter et à prendre de la Compagnie toute l'énergie électrique qu'il lui faudra pour l'éclairage des rues, chemins publics ou établissements de la Municipalité pour le chauffage électrique ou la force motrice.

3^e – La Compagnie, en considération du droit d'exploitation donné par la Municipalité et d'un contrat pour l'éclairage des rues et autres besoins de ladite municipalité tels que mentionnés ci-haut, s'engage à maintenir dans les limites de la Municipalité l'appareillage nécessaire à la transmission et distribution du courant électrique pour des fins d'éclairage ou des fins indus-

trielles, et la Compagnie devra maintenir cette installation en bonne condition et en opération pendant dix ans à partir de la date des contrats. Il est convenu que les limites de la municipalité seront considérées comme étant la dernière lumière de rue sur chaque rue ou chemin et que la Compagnie ne sera pas tenue de faire d'extension de ses lignes au-delà de trois cents pieds de ce point pour chaque raccordement.

Des règlements comme ceux que vous venez de lire sont au nombre de dix. Il va de soi qu'il serait un peu fastidieux d'aller jusqu'au bout.

Il est toutefois intéressant de jeter un coup d'œil sur ce qu'il en coûtait pour l'éclairage. «Dix centins par kilowatt heure. Le paiement minimum sera de un dollar net par mois. Il n'y aura pas de loyer pour le compteur qui sera fourni par la Compagnie gratuitement. Il y aura un escompte de dix pour cent quand le paiement sera fait en deçà des dix jours qui suivront la date du compte.» Il y avait un tarif spécifique pour la force motrice avec des taux spéciaux pour toute installation de plus de cinquante forces.

«Tous les consommateurs s'engagent à fournir un endroit convenable pour les compteurs qui seront fournis par la Compagnie. Il est entendu que 746 watts constitueront un cheval électrique pour les fins des présentes».

«Tout client devra se conformer aux règlements convenables de la Compagnie. Il est entendu que la Compagnie ne sera pas tenue de faire aucun raccordement à son réseau électrique si la maison ou établissement est à une distance de plus de cinquante pieds de la rue ou du chemin et que l'entrée devra être placée suivant les instructions de la Compagnie.»

Les minutes de l'assemblée du conseil municipal du 8 septembre 1921 mentionnent tous les règlements en ce qui a trait à l'éclairage des rues.

Vingt dollars par année pour une lampe de «50 chandelles» n'excédant pas 60 watts. Prix net sans escompte. Cent chandelles n'excédant pas 100 watts, vingt-cinq dollars par année prix net sans escompte, ainsi de suite.

Tout l'entretien et renouvellement des lampes de rue seront à la charge de la Compagnie qui s'engage à éclairer les rues, du soleil couchant au soleil levant.

Suivent de longs règlements concernant cette fois les engagements de la Municipalité envers la «Compagnie».

La Compagnie « Goodwear Hosiery »

Cette manufacture de bas était établie dans l'ancien local de la Ganterie Canadienne qui est aujourd'hui un entrepôt, propriété de Paul-Émile Deveault.

L'immeuble avait été acheté par la municipalité du village en 1932. Au cours de la même année, la Cie Goodwear était intéressée à racheter ce même immeuble à condition que le Conseil Municipal fasse les réparations qui s'imposaient.

La Compagnie s'engageait à employer 35 personnes de Ste-Anne de la Pérade, à l'exception des membres de l'exécutif. Une entente est signée avec le Conseil pour un bail de location de la bâtisse. Ce bail est renouvelé en 1938, pour une durée de 5 ans, et le Conseil consent un prêt de 2 000,00 \$ à la Compagnie.

Au mois d'août 1939, cette compagnie, représentée par son président, monsieur John Adcock, désire construire une annexe à la bâtisse qu'elle occupe comme locataire et elle demande que la municipalité s'engage à acheter ladite annexe. Le Conseil préfère laisser l'annexe à la Compagnie et lui charger 500,00 \$ au rôle d'évaluation.

En avril 1940, le Conseil demande à la Goodwear de bien vouloir employer des gens du village. Une liste de noms de sans-travail lui est fournie.

Le 7 juillet 1942, le Conseil renouvelle le bail de la Goodwear Hosiery pour 5 ans aux conditions suivantes :

- 1- On devra employer au moins 30 personnes.
- 2- On devra payer la somme de 62 000,00 \$ pendant la durée du bail.
- 3- On devra payer 10,00 \$ par mois pour l'aqueduc.
- 4- La Compagnie sera exemptée de taxes municipales.
- 5- Elle devra assurer la bâtisse au montant de 7 000,00 \$.

Le 3 octobre 1942, le Conseil avise monsieur Adcock de faire les réparations mentionnées dans le bail déjà signé. Un second avis est adressé à monsieur Adcock le 7 août 1943, demandant de bien vouloir faire lesdites réparations avant le 1^{er} septembre, sinon le Conseil les fera faire à leurs frais. Ces travaux ont été exécutés en septembre par le Conseil.

La Goodwear Hosiery a continué ses opérations à Ste-Anne de la Pérade jusque vers 1966. Elle s'est ensuite installée à Montréal, entraînant avec elle quelques familles péradiennes. Quelques années plus tard, soit vers 1969, la Compagnie fermait ses portes.



Photo des employés de la Goodwear Hosiery au mois d'août 1933.

Nous avons identifié les personnes suivantes :

1^{ère} rangée: Jean-Robert Brouillette, Jeanne d'Arc Hamel, Pauline Lemay, Pauline Brouillette, Antoinette Trudel, Reine Jolin, Léontine Gervais, Gabrielle Lamothe, Cécile Ricard, Marie-Berthe Hivon, Bella Godin, Anne-Marie Grimard, Antoinette Lefebvre, Rollande Grimard, Geneviève Rompré, Jeanne Marcotte, Eldora Larose.

2^{ième} rangée: Jean-Marie Marcotte, Victor Adam, André Caron, Jules Lamoureux, John Adcock, Gaétan Lemay, Antonio Jolin, Joseph Larose, Victor Jolin, Jean Bertrand, Hélène Richer, Melville Jolin, Jeanne Hamel, Aline Gervais, Rita Lafond, Robert Caron, Marguerite Lefebvre, Louise Marcotte.

Lorsqu'on part à la découverte de tranches de vie de personnes qui nous sont chères, en l'occurrence son père et sa mère, on apprend certes à mieux les apprécier et les aimer.

Aussi, reculer dans le passé pour mieux les percevoir, même s'il arrive une période au cours de laquelle, études et travail obligés, on ne les a plus côtoyés journalièrement, cela nous permet notamment d'apprendre quelques traits significatifs.

Ainsi, à l'exemple de tout Péradien et Péradienne, ce sont des personnes de bien. Elles sont semblables à toutes celles qui font d'honnêtes journées de travail et qui profitent entre autres à leur façon, selon leurs intérêts, habiletés et capacités, de plusieurs bons moments de la vie. Bien qu'elles n'aient pas nécessairement accompli d'actions d'éclat, elles ont poursuivi dans la lignée de ces familles péradiennes, accueillantes, généreuses et courageuses. Et, pour peu que notre amour filial transcende l'admiration naturelle que nous éprouvons, on reconnaît alors un jour toute la richesse de l'éducation qu'elles nous ont transmise.

Un premier studio de photographie

En 1928, Philippe Tessier, monteur de lignes pour Bell Canada, sa femme, Jeannette Rompré ainsi que leurs deux enfants, Marie-Claire et Jean-Marie, viennent s'établir définitivement à Sainte-Anne de la Pérade. Mon grand-père bâtit alors une maison sur la 1^{re} avenue; elle est depuis 1957 la propriété de M. Roger Magny.

En 1930, alors qu'il est âgé de 20 ans, mon père ouvre boutique sur la rue Sainte-Anne, dans la maison qui appartient maintenant à M. Léo Beaudoin. Mentionnons qu'après l'arrivée de la famille Tessier en 1926 à Trois-Rivières, il avait fait l'apprentissage de son métier chez deux photographes trifluviens, soit MM. Héroux et Doyon. C'est cependant plus jeune qu'il avait pris intérêt dans la photographie, alors qu'en compagnie de sa soeur, il venait régulièrement à Ste-Anne pour passer ses vacances d'été de même que la période des Fêtes. Une de ses tantes, Marie-Anne Rompré, fille de Théode Rompré, était photographe amateur et développait ses films.



Jean-Marie Tessier à l'oeuvre près d'une de ses premières presses.

En plus de photographier des coins pittoresques de la municipalité et des événements marquants de la vie communautaire, tels que: défilés de la St-Jean-Baptiste, carnivals d'hiver, premiers communiantes et confirmants, classes au collège et au couvent et même des accidents de la route, mon père a passé un nombre impressionnant de samedis à photographier des mariages dans les environs, souvent deux le même jour, à l'occasion trois. Après la cérémonie religieuse et la prise de photos habituelles, il se dépêchait de développer les films et de faire un agrandissement 8 x 10 de chaque photo; il se rendait ensuite à l'endroit où avait lieu la réception pour recueillir des commandes. L'avènement de la photo couleur, mais surtout les maux de tête persistants qui lui occasionnait le travail en chambre noire, l'ont amené à laisser son métier de photographe en 1965.

N'oublions pas de souligner qu'à compter du 18 septembre 1939, il a toujours pu compter sur le soutien indispensable et admirable d'une compagne, Berthe Laquerre. Née à Ste-Anne le 12 juillet 1911; fille de Désiré Laquerre et Régina Rivard, elle est la mère de deux enfants adoptifs, Jacques et Louise. Elle a exercé son rôle de femme collaboratrice en accueillant les gens qui venaient entre autres pour faire développer leurs films et chercher leurs photos. En plus des repas et des travaux ménagers, elle a participé à toutes sortes de travaux utiles reliés soit à la photographie, soit à l'imprimerie. Pendant quelques années en compagnie de madame Marcelle B. Fournier, et par la suite seule, elle a confectionné de magnifiques tapis tressés qui ont représenté une source appréciable de revenus supplémentaires. Est-il besoin de spécifier qu'elle les a réinvestis au bénéfice de membres de sa famille?



Voici des membres de l'équipe de l'imprimerie J.-M. Tessier dans leur nouveau local en 1945.

De gauche à droite: Yolande Proteau, Aline Tessier, Berthe Tessier, Claude Fortier, Laurent Rompré, Thérèse Tessier, Claude Marcotte et Paul-Émile Tessier.

Enfin, voici les noms de personnes qui ont participé aux travaux photographiques, c'est-à-dire le développement des pellicules et le tirage des négatifs et des photos; ce sont: mesdames Gisèle Gariépy, Thérèse Giroux, Yolande Proteau, Marthe Rompré, Aline Tessier et plus tard Henriette Tessier.

M. J.-D. Thibault entre en scène

Durant quelques années, mon père a occupé divers petits locaux dans le village, principalement dans la maison où demeurent présentement M. et Mme Robert Mailhot.

En 1936, il informe son cousin, M. Paul-Émile Tessier, qu'un emploi est disponible à l'imprimerie de la place. Celui-ci débute donc comme apprenti à l'imprimerie Marcotte, plus précisément quelques jours après que le pont qui reliait les deux rives de la rivière Ste-Anne soit tombé le 19 mars 1936. Son salaire s'élève à 2,00 \$ par semaine, à raison de 10 heures par jour, 6 jours par semaine. Il y travaillera pendant six mois, jusqu'à ce que mon père lui demande d'aller avec lui à Montréal dans le but d'acheter une presse servant à imprimer des cartes mortuaires et des cartes de remerciements. Dans la même journée, ils se procurèrent aussi des caractères de plomb et du papier préalablement coupé de diverses dimensions; ce dernier fut ensuite employé pour imprimer des billets de tirage, des lettres et des circulaires. Tel fut le commencement de leur association qui a duré 42 ans.

Mais surtout, le développement de l'imprimerie J.-M. Tessier est lié étroitement à celui d'une autre entreprise de Sainte-Anne de la Pérade, connue jusqu'en 1986 sous le nom de D.P.M. Thibault inc. Le point de départ se situe vraisemblablement en 1941 alors que M. Thibault commence à faire du fromage (marques Pavillon, Damorito, Romo). On peut affirmer que c'est au cours de cette période, en pleine guerre, que l'entreprise a vraiment pris son essor. L'obligation d'acheter de la machinerie appropriée et d'engager des personnes pour imprimer, plier et brocher les boîtes devant contenir le fromage, entraîne mon père à se localiser; il se construit en 1945 un local plus vaste et une maison attenante au 10, rue Marcotte. En réalité, ces années-là ont été très actives. M. Paul-Émile Tessier qui agissait en quelque sorte comme coordonnateur, en brosse le tableau suivant:

Ça prenait une semaine d'ouvrage pour sortir 10 000 boîtes de fromage, imprimées sur les deux côtés, pliées et brochées. Le matin, dès mon arrivée, je préparais la presse servant à imprimer les boîtes. À 18 h 00, Laurent Rompré prenait la relève jusqu'à 3 h 00 de la nuit. De plus, je m'occupais à répartir l'ouvrage, arranger les brocheurs et préparer des paquets. Je faisais aussi de la composition typographique.

En 1945, il y avait trois femmes qui brochaient et empaquetaient les boîtes; on en retrouvait deux autres affectées aux travaux photographiques. En plus de centrer ses énergies sur les agrandissements, Jean-Marie voyait à la coordination et l'administration de ses affaires. Il devait faire de la représentation pour avoir du travail; les commandes obtenues nous garantissaient habituellement une ou deux semaines d'ouvrage. Outre D.P.M. Thibault inc., Godin Knitting, la Crino de Ste-Anne; le garage Marc Sauvageau de St-Casimir; les municipalités environnantes; caisses populaires, banques et la commission scolaire étaient des clients fidèles et importants. Seulement deux personnes se sont blessées en travaillant dans l'imprimerie, soit: Laurent Rompré et Jeffrey St-Arnaud. Voici les noms de d'autres travailleurs et travailleuses: Jeannine Despins, Marguerite Despins, Claude Fortier, Aline Gariépy, Claude Marcotte, Thérèse Tessier et Rosaire Tessier.

Avant 1945, la semaine d'ouvrage se terminait le samedi soir à 18 h 00. Ce qui veut dire que nous travaillions 6 jours par semaine, 10 heures par jour, soit de 7 h 00 du matin à 6 h 00 du soir. Après cela, la semaine d'ouvrage a été successivement réduite à 4 heures de l'après-midi le samedi, au samedi midi et enfin au vendredi soir. En ville, ces changements se sont fait plus rapidement.

Enfin, la décision prise par M. Thibault de faire du spread (Dairy Spread, Champlain Spread) ou margarine à partir de 1952-53 aura dans les années 1970 un impact encore plus important sur la prolongation de l'imprimerie J.-M. Tessier.

Deux artisans ingénieurs

À ce moment-ci, il m'apparaît indispensable de rendre un hommage bien mérité à monsieur Paul-Émile Tessier. Que ce soit en tant que typographe, pressier, coupeur de papier, M. Tessier doit être reconnu pour la minutie et le perfectionnisme de son travail. L'imprimerie étant un domaine qui exige beaucoup de précision, il m'est maintes fois arrivé de constater avec quel soin Paul-Émile réalisait une composition typographique, l'insérait dans la forme et faisait finalement sur la presse les ajustements nécessaires pour que l'impression soit parfaite. Je revois son regard rempli de satisfaction quand il examinait le produit fini, véritable travail artisanal. L'imprimerie a réellement constitué pour lui un champ d'activités très intéressant.

Il y avait toujours du nouveau. Par exemple, chaque circulaire représentait pour moi un nouveau défi. Tout d'abord, je le lisais plusieurs fois, quitte à l'apprendre par cœur. Ensuite, durant une vingtaine de minutes, je faisais un autre ouvrage qui ne demandait pas de concentration, comme ser- rer des réglettes. Et puis je revenais à mon circulaire pour commencer la composition typographique et la terminer dans des proportions souhaitables.

Bien que les problèmes étaient différents et qu'on ne faisait jamais la même chose, certaines journées étaient un peu longues. Je pense ici aux journées où j'étais assis près d'une presse automatique, à surveiller son fonctionnement et à répéter les mêmes opérations, c'est-à-dire: enlever et mettre du papier, remplir la fontaine d'encre.

De plus, très observateur, Paul-Émile a apporté à plusieurs reprises des idées utiles et proposé des modifications parfois simples qui ont favorisé notamment un meilleur fonctionnement des presses. En douceur, et grâce à son habileté manuelle, mon père était pour sa part en mesure d'effectuer rapidement les réparations et ajustements adéquats. Travaillant, patient et très sérieux au travail, il savait aussi être aimable et gai avec ses employés, ses amis et clients. Dans ses relations d'affaires, par exemple avec des membres du personnel de D.P.M. Thibault inc., il démontrait généralement de la conviction et de la persévérance. Ainsi, malgré les difficultés occasionnées par la spécificité de certaines commandes ou travaux d'imprimerie, il ne se décourageait pas. M. J.—Daniel Thibault considérait mon père comme une personne de confiance. Il s'exprimait en outre ainsi:

Comme nous étions toujours en expansion, il nous fallait faire imprimer un grand nombre de boîtes de fromage et aussi beaucoup de papier servant à envelopper les livres de spread ou margarine.

Au début, Jean-Marie s'est acheté des presses. Par la suite, il s'en est fait faire une qui pouvait imprimer des rouleaux contenant chacun 4 à 5 000 feuilles 8 × 11. Au cours des années, il en a imprimé pour envelopper environ 20 000 000 de livres. Comme nous avions plusieurs marques de margarine, c'était extraordinaire d'avoir nos commandes dans les 24 heures. Si nous avions été obligés d'aller ailleurs, nous aurions attendu au moins 10 jours.

J'ai eu beaucoup de coopération de sa part. J'ai toujours été très satisfait du travail d'impression irréprochable que son entreprise a accompli pour nous.

Une accumulation de 70 années d'expérience

À la demande de M. Thibault, mon père et Paul-Émile se sont rendus à Montréal en 1968-69; ils ont alors vu fonctionner une presse de 20 000,00 \$ faite aux États-Unis, laquelle produisait un « hurlement épouvantable ». De retour à Ste-Anne, ils ont mis à profit leurs 35 années d'expériences chacun dans l'imprimerie, leur ingéniosité et la grande complicité qui s'était développée entre eux, pour inventer une presse à trois têtes. Fabriquée avec la participation de M. Léo Laquerre, machiniste remarquable demeurant à Saint-Casimir, cette presse a servi durant une dizaine d'années à imprimer jusqu'en trois couleurs, le parchemin ou papier qui enveloppait les livres de margarine (marques Belmont, Noblesse, Thibault, Golden, Garden, Cré Mex, Ré Mex, Soïa, etc.) produites par D.P.M. Thibault inc. Je ne saurais dire combien de soirées mon père a consacré à l'aboutissement de son projet. C'est d'ailleurs avec stupéfaction et une admiration certaine que des voyageurs de commerce venaient par la suite en constater les résultats probants.

Enfin, après que M. Paul-Émile Tessier ait pris sa retraite le 21 avril 1978, et que mon père ait maintenu son commerce en opération jusqu'à l'âge de 69 ans, c'est M. Réjean Poulin du Cap-de-la-Madeleine qui s'en porte acquéreur le 23 mars 1979. Décédé subitement à la maison le 21 janvier 1982, les membres de sa famille gardent le souvenir d'un être accueillant, taquin et généreux, mais aussi d'un artisan consciencieux et habile, à l'esprit créateur.

En terminant, les membres de la famille remercient les responsables du Comité de l'Album Souvenir.

Cette exploration dans le passé leur a permis de saisir plus justement et d'approfondir entre autres les valeurs humaines qui ont pour ainsi dire guidé le travail de personnes dévouées à cette entreprise péradienne.

Que ces quelques pages d'histoire s'ajoutent aux autres dans le but d'ennoblir les actions si essentielles et merveilleuses des membres de la Société d'histoire. Sans oublier toutes les personnes qui ont contribué généreusement à faire des Fêtes du 325^e, un immense succès.

Par Jacques Tessier

La compagnie D.P.M. Thibault

Monsieur Daniel Thibault, fondateur de la Compagnie D.P.M. Thibault est un industriel qui a fait sa marque à Sainte-Anne de la Pérade. Par son travail, sa détermination et son sens des affaires, il a dirigé son entreprise sur le chemin du succès.

Le 1^{er} février 1933, il achète la beurrerie-fromagerie de monsieur Émile Houde au coin de la route Sainte-Élisabeth et il déménage de St-Basile à Sainte-Anne avec sa famille. Il a opéré cette fabrique jusqu'au mois d'août 1939.

La Compagnie Lachance Morel vint alors s'établir à Sainte-Anne pour fabriquer du lait évaporé. Ne pouvant concurrencer les prix payés aux cultivateurs pour leur lait, il dut vendre son commerce et accepter temporairement un poste à la compagnie: «Les Produits Laurentide» (Crino).

En 1941, il réussit finalement à louer un petit local qui avait servi auparavant de manufacture de gants. Il se met à fabriquer du fromage pasteurisé en formats de 5, 2, 1 et 1/2 livres de marque «Pavillon» pour vendre à bon marché. Il a fabriqué cette sorte de fromage jusqu'en 1950.

Cette année-là, le gouvernement canadien a été dans l'obligation d'importer du beurre de la Nouvelle-Zélande et du Danemark, que les consommateurs devaient payer un dollar la livre. Alors, l'idée lui vint d'essayer de fabriquer un produit qui remplacerait avantageusement ce beurre importé. Après diverses expériences, il est parvenu à fabriquer une sorte de beurre appelé «spread de table» qui pouvait se vendre 29 cents la livre.

Puis ce fut une suite de saisies, de procès et de cessations de production. Le gouvernement recevait des plaintes des cultivateurs, qui trouvaient que son produit ressemblait beaucoup au beurre et qu'il leur faisait concurrence. Monsieur Thibault a plaidé et gagné sa cause contre le gouvernement parce qu'il fut prouvé que son produit n'était pas un succédané du beurre. L'année suivante, le gouvernement alla en appel, mais les juges lui donnèrent encore raison; ce qui amena le gouvernement provincial à modifier quatre lois qui interdisaient une telle production.



Usine

Sa connaissance du beurre et de son composé, le gras animal, l'amène à inventer un nouveau produit à base d'huile végétale. Il dessine lui-même la machinerie nécessaire. C'est la naissance de la «Margarine Molle Thibault».

En 1982, suite à l'incendie de l'entreprise le 11 juillet 1981, sous la direction de son fils Marcel et de monsieur Camille Lebon, l'entreprise s'installe dans le parc Industriel No 2 de Trois-Rivières, et ce, malgré les fortes pressions exercées pour garder cette compagnie à Sainte-Anne.

Monsieur Daniel Thibault, n'ayant plus le contrôle de l'entreprise, a été obligé d'accepter la décision du bureau de direction.

Dans le nouveau local de Trois-Rivières ainsi qu'avec la nouvelle machinerie, la production a augmenté à vingt millions de livres par année. C'est alors que la Compagnie Lavo, par l'entremise de son président, monsieur Paul Bouthillier, a fait une offre d'achat. Après plusieurs rencontres, le directeur et le président ont décidé de vendre la manufacture, le commerce de la margarine et la marque «Thibault». Lavo a continué à opérer avec le même personnel soit Jacques Savard, gérant, et Émile Perreault qui le secondait.

Le directeur, monsieur Camille Lebon, est demeuré dans la compagnie comme gérant des ventes jusqu'à son décès.

Sources: Introduction de la margarine dans la Province de Québec par Daniel Thibault.

La Provincial Pole Line enr.

*Résumé de l'histoire de
 La «Provincial Pole Line enr.»
 et de sa filiale «La Montréal Pole Line.»
 1948 à 1962*

Parmi les entreprises qui ont contribué à l'essor économique de Ste-Anne de la Pérade, il convient de signaler l'apport considérable de «La Provincial Pole Line enr.».

Fondée en 1948 par trois hommes d'affaires dynamiques: messieurs Antonio Ricard, Henri Beaudoin et Gaston Grimard, cette compagnie fut un des piliers de l'économie locale. Avec plus de deux cents employés à son service et un chiffre d'affaires imposant, elle fut le plus important employeur de son époque. Spécialisée en installation de lignes électriques et pourvue d'un matériel à la fine pointe de la technologie ainsi que d'une flotte de camions équipés à cette fin, la Provincial Pole Line a oeuvré dans toute la province spécialement en régions éloignées telles: la Gaspésie, la Vallée de la Matapédia, la Côte Nord en passant par Chibougamau et l'Abitibi.

La compagnie avait son siège social sur la rue Ste-Anne entre les résidences de messieurs Ricard et Bérubé. Le bureau fut opéré par Jos. Lanouette, comptable, assisté de Aristide Roy et de deux secrétaires Mesdemoiselles Perreault et Sauvageau. Monsieur Augustin Gaboury prêta également ses compétences à cette équipe.

Un changement de gouvernement étant survenu en 1962, l'entreprise fut vendue à sa concurrente la Compagnie «Thyro» de Victoriaville. Il nous fait plaisir de rendre un hommage spécial dans ce volume sur l'histoire de la paroisse et de la vie des gens de Ste-Anne, à ces résidents qui ont su faire de leur entreprise un succès et apporter une contribution importante à la vie sociale et économique de la paroisse.

Information: Yvan Ricard
 Texte: Marcel Charest.

**Lucien Germain
1950 - 1984**

Lucien Germain, fils de Alphonse Germain et de Rose-Alma Laganière, épousa en 1965 Colette Lacoursière et un enfant naquit de cette union en 1969 qu'on nomma Lily.

Dès son jeune âge, il fût dans un environnement de commerce. Son père était boulanger et également vendeur de machineries agricoles. Lucien s'intéressa très tôt à tout ce qui était auto, avec un permis de taxi; deux ans plus tard il fait l'acquisition d'un autre véhicule, pour augmenter sa flotte de taxi à cinq. Quelques années plus tard, en 1956, cette fois, c'est un petit autobus de marque Volkswagen, qui s'ajoute, aux autos-taxis, et spécialement pour le transport d'écoliers de Grondines, qui doivent venir à l'école de Sainte-Anne de la Pérade et en 1957 ce fut le premier autobus scolaire, quant il obtint le contrat du transport, pour les élèves de rang, avec la fermeture des petites écoles, centraliser à l'école Madeleine-de-Verchères et Sacré-Coeur.

En 1956, il loue le garage de Monsieur Roger Lafrenière et en 1961 il bâtit son propre garage au numéro civique 350, boulevard De Lanaudière. Au cours des années suivantes, il étend son service en obtenant des contrats des commissions scolaires Des Chenaux, Des Vieilles Forges et Tardivel. Il fait l'acquisition des transporteurs de Batiscan, Sainte-Geneviève-de-Batiscan, Saint-Prosper, Saint-Stanislas, Saint-Casimir, Champlain, Sainte-Marthe-du-Cap-de-la-Madeleine et Cap-de-la-Madeleine. En 1971, il achète Autobus Gauthier de Deschambault, qui portera la dénomination de Autobus Rive-Nord Ltée, pour devenir en 1980 Autobus Germain (1980) Inc.. Cette compagnie opérait les trajets Lac-aux-Sables — Québec et Lac-aux-Sables — Grand-Mère. Un garage en fait partie au numéro civique 256, Chemin Du Roy à Deschambault. S'ajoute à cela, d'autres autobus routiers, pour voyages nolisés allant partout au Canada et aux États-Unis.

En 1972, il acquiert la machinerie de chemins d'hiver de Monsieur Gabriel Leduc, et suivant à tout cela, des camions pour transport en vrac, également de la machinerie lourde pour excavation, et des véhicules genre tracteur pour «van» qui font du transport de bois aux États-Unis.



Garage Ste-Anne de la Pérade

En 1976, il acquit le service de transport urbain du Cap-de-la-Madeleine, sous la nomination de Services Urbains de la Mauricie Inc., il construit un garage au numéro civique 400, rue Dessureault, Cap-de-la-Madeleine.

Le jeune homme de 20 ans en 1950, a fait un chemin remarquable en 34 ans. Le petit «gars» qui dû laisser l'école à 12 ans, pour cause de maladie, a prouvé par son dynamisme, son sens des affaires et son talent, mais toujours sans compter ses heures de travail, que la volonté de réussir est la clé du succès.

En 1984, il possédait 150 unités de véhicules et avait 125 employés à son service. Ce fut certainement, un des enfants de la paroisse, qui fut un grand bâtisseur, et dont beaucoup de gens se remémoreront, toutes ses étapes, peut-être avec un peu de nostalgie, pour un homme qui par sa réussite, a contribué durant 34 ans au développement de Sainte-Anne de la Pérade.

C'est avec regret que les péradiens ont vu partir ce grand bâtisseur, le 17 juillet 1984.

Au fil des ans, plusieurs hôteliers ont participé à la vie économique de Ste-Anne de la Pérade.

Nous vous présentons quelques-uns des hôtels qu'ils ont exploité. Certains de ces établissements sont disparus depuis longtemps, alors que d'autres existent encore aujourd'hui.

Hôtel Ste-Anne



Propriété de M. Georges-Louis Bigué vers 1880.

Cet hôtel était situé sur l'emplacement de la maison de Mlle Fernande Paré et il servait aussi à cette époque de relais pour le courrier. Il a été vendu à M. Alfred Cadot au début des années 1900 puis il a été détruit par un incendie quelques années plus tard.

Hôtel Cadot



En 1907, peu de temps après l'incendie de son autre établissement, M. Alfred Cadot a construit un autre hôtel près de la voie ferrée, en face du couvent.

Son fils Arthur hérita de cet hôtel et il l'exploita jusqu'au moment de la vente à Monsieur Champagne en 1970.

Cet hôtel a subi d'importantes transformations au cours des dernières années. Il a été converti en salon-bar et il est la propriété de Dany Elliott qui l'opère maintenant sous la raison sociale de «Manoir Ste-Anne».

Hôtel National



Cet hôtel était la propriété de M. Joseph Charest.

Ouvert vers 1895, il était situé en face du couvent et il a été exploité jusque vers les années 1930.

Hôtel La Pérade



Connu sous le nom de hôtel Grandmont, cet hôtel était auparavant le magasin général de M. Henri Frenette. Son épouse, Mme veuve H. Frenette a cédé cet immeuble à Zotique Grandmont par un acte de vente

en date du 4 janvier 1922. D'importantes modifications ont été alors exécutées à l'intérieur de la bâtisse pour en faire un établissement fonctionnel de douze chambres.

Après le décès de son époux en 1930, Mme Grandmont continua à administrer cet hôtel avec le concours de son fils Paul-Aurey et de sa belle-fille Héléne. La clientèle se composait surtout de voyageurs de commerce.

La crise économique des années 30 n'a pas épargné cette entreprise. Pour cause de problèmes financiers, l'hôtel a dû fermer ses portes en 1935 et la famille Grandmont a quitté la paroisse.

Hôtel «Au Vieux Rouet»



Situé au 230, rue principale, cet hôtel a été ouvert en 1931 par M. Léger Roy. Lui et son épouse ont dirigé cet hôtel jusqu'en 1965.

Depuis cette date plusieurs propriétaires se sont succédés.

Hôtel de Lanaudière



Situé à l'intersection de la rue Ste-Anne et de la rue Marcotte, cet hôtel a été construit par M. Zéphir Robert vers 1936.

Il a été vendu à M. Jean Lefebvre en 1946.

Au total dix propriétaires se sont succédés à la direction de cet établissement, incluant le propriétaire actuel, depuis 1977, M. Gaétan Chevalier.

Hôtel Péradien



Pendant huit ans, de 1937 à 1944, M. Raoul Tessier a été propriétaire d'un garage et restaurant.

C'est alors qu'il a construit un nouveau restaurant avec salle de quilles qu'il a tenu pendant 5 ans, de 1944 à 1949.



Par la suite, il a converti cet établissement en un hôtel de 16 chambres en ajoutant un second étage.

Il a administré cet hôtel jusqu'en 1976, moment de la vente à M. Justin Fraser.

Après 32 ans dans l'hôtellerie, Raoul Tessier a pris sa retraite dans sa nouvelle résidence de l'île St-Ignace où il demeure depuis quinze ans.



LA PREMIERE FROMAGERIE

Avant de faire la petite histoire des fromageries qui se sont implantées sur le territoire de Sainte-Anne de la Pérade, notamment la dernière qui était située presqu'en face de l'église, sur l'emplacement de la Caisse Populaire actuelle, il faut remonter plus loin dans le passé pour découvrir qu'une fromagerie faisait partie de la Seigneurie de Sainte-Anne. En 1865, Georges Carleton Hale vend les terres du domaine Sainte-Anne à Vital Jules Alexandre Méthot de Québec.

Celui-ci est marié à Clémentine Dufort et il a une fille; Marie-Anne-Louise-Blanche. Le couple semble s'établir au Manoir. Méthot meurt en 1867 et sa fille âgée de 3 ans est sa seule héritière. La mère de la jeune héritière est nommée tutrice jusqu'à sa majorité.

Plus tard entre 1886 et 1887, Marie-Anne-Louise-Blanche Méthot contracte plusieurs hypothèques sur les terres du Manoir.

Selon toute vraisemblance, son endettement aurait servi à la construction d'une fromagerie. Trois ans plus tard, en 1890, le shérif saisit tous les biens immobiliers, y compris la fromagerie érigée sur le terrain no 42 (terre du domaine) ainsi que le Manoir.

Durant l'époque Honoré Mercier (1890 — 1927) le 20 juin 1890, le shérif Charles Dumoulin, de la Cour Supérieure du district de Québec, procède à la saisie des terres et propriétés de Dame Marie-Anne-Louise-Blanche Méthot. Le 15 septembre suivant, les biens sont vendus aux enchères. J.A. Mercier acquiert au coût de 8,500 dollars la terre no 42 du cadastre officiel et les bâtiments y compris la fromagerie, ses mouvements tournants et travaillants, circonstances et dépendances. (23 septembre 1890, enreg 27773).

Ce sont là les seules données que nous possédions concernant cette première fromagerie.

Sources: *Étude réalisée par le ministère du Loisir de la Chasse et de la Pêche.*



LA FROMAGERIE DU VILLAGE

La première fromagerie du village a débuté dans la «Montée d'Enseigne». Elle a été bâtie par M. Elzéar Ricard, grand-père de Benoit et le père des trois frères Arthur, Alphonse et Onésime Ricard qui tous trois travaillèrent avec leur père à la fromagerie.

M. Elzéard Ricard est né au village d'Orvilliers.

On croit que la fromagerie a été bâtie vers 1885. Après diverses études, on se rendit compte qu'une fromagerie au cœur même du village serait plus appropriée et plus facile d'accès pour les «patrons».

C'est ainsi que M. Ricard loua un terrain appartenant à la fabrique, près de la rivière, face à l'église, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Caisse populaire.

L'inauguration de cette nouvelle fabrique eut lieu vers 1895. Un fait certain les trois fils de M. Ricard y travaillèrent. Arthur travailla avec un M. Abel fromager, de 1900 à 1904. C'est là qu'il connut son épouse, Zélia Saint-Cyr, qui demeurait au presbytère.

Vers 1905, M. Ricard vendit la fromagerie à messieurs Philibert et Wildy Saint-Cyr. Philibert se sépara de son frère et alla s'établir en Beauce, à Lambton, et y continua son métier de fromager.

En 1911 et 1912, M. Henri Leblanc, de Batiscan, travailla pour Wildy Saint-Cyr. Ce dernier vendit sa fromagerie à M. Victor Leduc. Léonidas Leduc y travailla après son mariage, de 1923 à 1925. Bruno, son frère et aussi fils de Victor y travailla jusqu'en 1930. Entre temps, Victor s'associa avec Alphonse Leduc, qui avait été propriétaire de la beurrerie du Rapide-Sud. Cette industrie cessa ses opérations lorsqu'elle fut achetée par la «Crino».

Notes: 1 *L'automne, lorsque les autres fromageries plus petites cessaient leurs opérations, les cultivateurs apportaient leur lait à la fromagerie du village.*

2 *La bâtisse qui servait de fromagerie dans la «Montée d'Enseigne» a été démolie en 1945 par Réal Ricard, un des fils d'Arthur.*

Sources: *Nos beurreries et fromageries d'autrefois.*
par Daniel Thibault

BEURRERIE—FROMAGERIE AU RAPIDE-NORD AVANT 1900

Une beurrerie-fromagerie desservait les cultivateurs du Rapide-Nord une vingtaine d'années avant celle de M. Émile P. Houde.

Elle avait été établie par monsieur Édouard Douville vers 1895. Dans une lettre adressée à son neveu par Mme Vénérande Douville Veillet, on y trouve quelques précisions concernant cette entreprise.

Madame Douville Veillet était alors la seule fille survivante de M. Édouard Douville et elle se souvenait de cette époque.

Dans sa lettre, Mme Douville Veillet disait n'avoir que peu de souvenirs des débuts de l'éventualité d'établir une fromagerie au Rapide-Nord. Le projet dû cependant provoquer de multiples contacts entre les producteurs de lait de cet endroit, des discussions pendant plusieurs mois peut-être, mais il ne reste rien de précis. La décision fut finalement prise de transformer la bâtisse qui servait de remise à voiture et qui n'était séparée de la maison que par quelques pieds, permettant le passage des voitures et d'y installer ce qui en ferait une fromagerie. Cet événement très important eut lieu, selon

Mme Douville Veillet, possiblement au printemps de 1895. L'intérieur lambrissé de bois neuf fut séparé de façon à y disposer, dans la partie principale, le grand bassin à lait et la presse à fromage. À l'entrée, on trouvait une chambre spéciale avec de larges tablettes superposées où l'on étalait les grosses meules de fromage avant de les expédier en ville. À l'extérieur de cette bâtisse et du côté nord, un prolongement de 15 à 20 pieds avait été ajouté, qui abritait l'indispensable fournaise et qui surmontait un «criard» dont l'utilité est restée inconnue par l'auteur de ces lignes mais dont le souvenir restait bien vivant après de si nombreuses années.

Un autre appentis avait été construit au côté sud de la fromagerie, celui-ci abritant par trois de ses côtés un grand bassin où se déversait le résidu du lait devenu fromage et qu'on appelait du petit lait.

Mme Douville Veillet poursuivait en apportant d'autres précisions sur la fabrication du fromage à cette époque.

C'était sûrement la première et la seule fabrique de fromage du côté nord de la rivière Ste-Anne et on y recevait du lait de tous les habitants de la région et même ceux du rang Sainte-Élisabeth. Les plus gros producteurs de lait possédaient un troupeau de 12 à 15 bêtes, mais la majeure partie n'en avait que 8 à 10 et quelques-uns encore moins. La production du lait ne durait que 7 à 8 mois par année, de mars ou avril à la Toussaint.

Les vaches étaient en repos durant les mois d'hébergement, on n'en retirait que le lait pour les besoins essentiels de la cuisine familiale.

Après le fameux éboulis de St-Alban qui eut lieu le 24 avril 1894, d'effroyables dégâts se produiront chaque année à la descente des glaces, surtout sur le parcours de la rivière Ste-Anne et particulièrement au Rapide-Nord dans la partie des fermes et des maisons. D'année en année, les problèmes se compliquaient. Le chemin du Roi dut être éloigné de la rivière et fut définitivement fixé en arrière de la maison et des autres bâtiments de la ferme. Le nouveau propriétaire de la fromagerie, M. Germain, construisit donc une nouvelle bâtisse au nord du nouveau chemin, à cheval sur un ruisseau qui se déversait dans la rivière et assez près de la ligne du voisin qui était M. Ernest Charest mais toujours sur la propriété de la fromagerie.

Cette fabrique demeura en opération quelques années, jusqu'après certainement la grande guerre de 1914—1918. Plusieurs fabricants y furent successivement employés. Les angoisses et les tracassés de toutes sortes qu'entraînait chaque année la descente des glaces obligèrent à déplacer la vieille maison presque centenaire. À l'été de 1907 eut lieu le grand branle-bas du transport. La maison fut tournée face au nord, placée à une distance accommodante du nouveau chemin.

Charles Douville revint de Manchester en 1892 où il occupait un emploi dans une importante épicerie de la ville. Il inaugura alors l'entreprise paternelle. Mme Douville Veillet se demandait où son frère avait pris des leçons de fabrication de fromage. Peut-être même n'en connaissait-il pas grand chose, ajoute-t-elle. Il n'a d'ailleurs exploité ce métier que durant cette première année de 1895. Dès l'automne, il retournait à Manchester, où il passa le reste de ses jours à l'emploi des Postes.

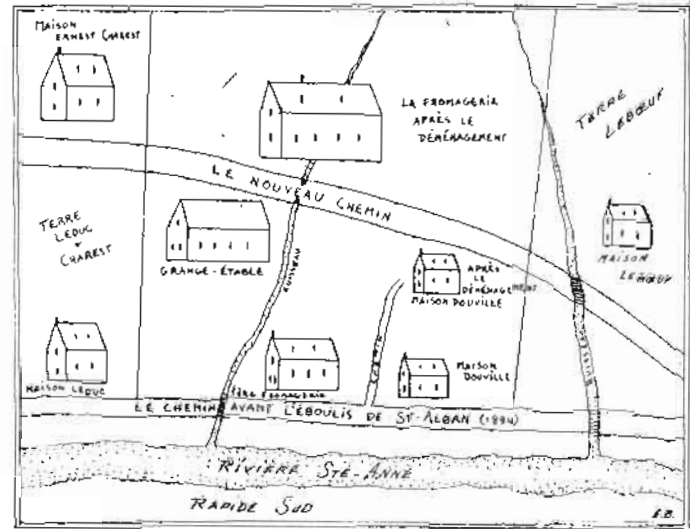
Au printemps 1896, un fabricant d'expérience, M. Victor Leduc, lui succéda. Avec sa famille, il avait son logement dans la vieille maison de l'oncle Côme Tessier, au coin de la route de M. Hélié Baillargeon, communément appelée la «route à Tili». Abandonnée depuis quelques années, l'habitation a dû nécessiter de nombreuses restaurations. Elle avait toutefois l'avantage d'être située à deux ou trois arpents à peine de la fromagerie.

Les fabricants qui ont succédé à M. Leduc sont : Philippe Brunelle de Batiscan 1897-1898; Alfred Abel de Sainte-Anne 1899

Sans qu'il soit possible de préciser les dates, ont suivi;

- Arthur Germain de St-Casimir
- Alfred Devault de Sainte-Anne
- Albini Germain de St-Casimir
- M. Montambeault de Deschambeault
- Alphonse Vachon de St-Casimir, 1910—1911.

Source: *Nos beurreries et fromageries d'autrefois* — Daniel Thibault. Extraits d'une lettre de Mme Vénérande Douville Veillet à son neveu Raymond Douville



Reconstitution approximative de l'emplacement de la Maison et de la fromagerie de M. Édouard Douville et du déménagement à la suite de l'éboullis de Saint-Alban.

LA FROMAGERIE DU RAPIDE-NORD ET DE SAINTE-ÉLISABETH (souvenirs de M. Émile Houde)

M. Houde a commencé à travailler à cette fromagerie en 1901. Il avait quinze ans.

À cette époque, M. Philippe Lacoursière était inspecteur régional des fromageries. Chaque mois, il venait passer une journée entière à la fabrique. C'est de lui que monsieur Émile Houde apprit à faire du fromage de qualité.

Le père de Émile avait envoyé du fromage qu'il avait fait à l'exposition de Trois-Rivières. Fromage qu'il avait fabriqué avec l'aide de M. Jules Desaulniers, de St-Prosper, alors que son père était absent. Ils ont gagné le premier prix.

Quelque temps après, M. Philippe Lacoursière (père de Jos. et de Mgr Lacoursière, père blanc d'Afrique) était nommé inspecteur général des beurreries. Il fut remplacé par Émile Bélanger comme inspecteur régional.

En 1910, le gouvernement entreprit de fermer toutes les petites fabriques. L'inspecteur Bélanger informa ceux qui auraient l'intention de bâtir des chambres froides pour conserver le fromage qu'ils auraient la permission de continuer.

En 1915, Émile Houde investit mille dollars pour l'installation de chambres froides. En 1917 et 1918, il participa aux expositions de Trois-Rivières, Québec, Sherbrooke, Ottawa et Toronto. Ce fut pour Émile Houde un grand succès en obtenant un trophée et un prix de cent dollars pour le meilleur fromage.

En 1933, Émile Houde a vendu sa fabrique à Daniel Thibault.

*Sources: Nos beurreries et fromageries d'autrefois
par Daniel Thibault ÉDITION DU BIEN PUBLIC*

LA FROMAGERIE DU RAPIDE-SUD

Cette fromagerie fut bâtie vers 1895 par M. Honoré Gendron, qui y travaillait lui-même. Il y fut le premier fromager. Elle était située près de l'école numéro 6, entre les terres de M. Conrad Toutant et Alexandre Rousseau.

Honoré Gendron la vendit à Joseph Rompré, frère d'Édouard Rompré et oncle de Napoléon Rompré. Ensuite, elle passa au mains de M. Chartray, de St-Thuribe. Peu après, elle devint la propriété de Charles puis d'Alphonse Leduc, qui n'étaient pas parents. Charles était fils de Victor, et Alphonse fils de Joseph, qui demeurait au Rapide-Sud.

En 1916 ou 1917, Alphonse Leduc cessa de fabriquer au Rapide-Sud et s'associa à Victor Leduc au village, face à l'église. Par la suite, les habitants transportèrent leur lait à cette dernière fromagerie.

Cette fromagerie du Rapide-Sud a brûlé en 1923. Les anciens se souviennent que, chaque automne, on fabriquait du beurre et du fromage pour les cultivateurs qui désiraient en faire provision pour l'hiver.

*Sources: Nos beurreries et fromageries d'autrefois
Daniel Thibault — Édition Du Bien Public*

FROMAGERIE BAS DE STE-ANNE

Michel Loranger la bâtit autour de 1900 et la revend à Louis Archambeault vers 1915—1916. Ultérieurement Philippe Vallée la transforme en poste d'écrémage d'où l'on expédie la crème vers Québec.

Une crèmerie figure également sur le plan d'assurance de 1926. On recense neuf fromagers en 1905. Il y a sept établissements où l'on fabrique du beurre et du fromage en 1915. Les petites fabriques ne pouvaient pas soutenir la concurrence de la Crino et elles durent cesser leurs activités.

La culture du foin se développe vers 1900, pour répondre aux besoins du marché de la Nouvelle-Angleterre. En 1931, la paroisse de Ste-Anne est la plus importante du comté de Champlain pour les grandes cultures.

Le recensement de 1971, la place au premier rang pour la production des céréales mélangées et du maïs. Elle occupe le deuxième rang pour la culture de l'avoine et le nombre de vaches laitières.

*Sources: Étude d'ensemble à caractère ethno-historique et
architectural de Ste-Anne de la Pérade.*

M. HENRI LEBLANC

Un personnage qu'il ne faut pas oublier dans l'histoire de nos fromageries locales est sans contredit M. Henri Leblanc.

Il a travaillé deux ans, en 1911 et 1912, à la fromagerie Wildy St-Cyr, au village, face à l'église. Puis à la fromagerie Alain, sur la 3^e avenue, en 1913 et 1914. Par la suite, il alla s'établir à Saint-Luc durant 5 ans. On y fabriquait du beurre jusqu'en mai et du fromage jusqu'à la Toussaint. Ensuite, il travailla un an au Lac Bouchette. Puis, il revint dans la région et exerça son métier durant sept ans à la beurrerie de M. Henri Marchand à Batiscan, près de la rivière Champlain.

*Sources: Nos beurreries et fromageries d'autrefois
Daniel Thibault
Édition du Bien Public*

«LA BANQUE ROUSSEAU»

Une institution financière à caractère privé a fait son apparition à Ste-Anne de la Pérade au début du siècle.

Dirigée par son propriétaire, le philanthrope reconnu M. J. A. Rousseau, cette banque a été en opération jusqu'à 1927.

Elle était située au coin de la rue Ste-Anne et d'Orvilliers, dans la maison qui est aujourd'hui propriété de M. Gilles Lanouette.

**HISTORIQUE DE LA BANQUE NATIONALE DU CANADA DE STE-ANNE DE LA PÉRADE**

La Banque Nationale du Canada de Ste-Anne de la Pérade a ouvert ses portes le 13 septembre 1917 sous le nom de Banque d'Hochelaga. La banque était contrôlée par la succursale St-Casimir et l'agent était M. Arthur L. Desaulniers.

L'établissement bancaire est devenu succursale le premier juin 1933. M. J.R. Blais fut le premier gérant. La banque est devenue une agence le 1^{er} février 1943 avec monsieur J.E. Parent comme agent. Le 1^{er} décembre 1945, l'agence redevient une succursale avec le retour de monsieur J.R. Blais comme gérant.



HISTORIQUE DE LA CAISSE POPULAIRE DE SAINTE-ANNE DE LA PÉRADE

Il y a déjà 55 ans, le 4 mai 1937, avait lieu l'ouverture de la première Caisse populaire à Sainte-Anne de la Pérade, qui était située chez Mme J.A. Leduc, sur la rue Sainte-Anne face au couvent de la Congrégation Notre-Dame, sous la présidence de M. J.B. Savard et du directeur M. J.R. Descarreaux.

Comme plusieurs personnes se souviendront, c'était une période difficile mais comme la population a toujours progressé, la Caisse populaire débuta lentement mais pour atteindre l'objectif connu aujourd'hui de toujours aller de l'avant.

La caisse a débuté avec seulement quelques membres. Le surplus effectué la première année était de 243,40 \$ et en 1987, nous arrivons avec un surplus de 124 000,00 \$.

Quelques années plus tard, au mois de juin 1954, la caisse se porta acquéreur d'un terrain de la Fabrique sous la direction du chanoine Joseph Duval dont l'acte fut signé par Olivier Larose, président. Une bâtisse fut érigée par M. Léopold Trottier et fut bénite par le chanoine Joseph Duval le 16 décembre 1956 en présence des conseils d'administration et du personnel.

Comme nous sommes dans une ère informatisée et comme la population apprécie le progrès et ce qu'il apporte, la direction de la caisse s'est vue dans l'obligation d'agrandir l'édifice qui était rendu trop petit pour servir adéquatement les membres.

Donc, dès le 1^{er} mai 1987, débuta les travaux de la nouvelle bâtisse annexée à celle déjà existante. Les travaux ont été effectués par M. Jean-Guy Pronovost.

Tout au long de ces années, la caisse populaire a toujours su être à l'écoute de ses membres et espère continuer en suivant cette même ligne de conduite.

Le premier directeur fut M. J.R. Descarreaux, 4 avril 1937

Le deuxième, M. Gaétan Marchand

Le troisième, M. Roger Tremblay, juillet 1986.

Source: Ces lignes ont été inspirées d'un texte rédigé lors du 50^{ième} anniversaire en 1987.



Caisse populaire, 182, rue Ste-Anne, La Pérade



Alfred Desjardins, Président.

A. de Roussy, Cof. Pr.

Emile Blin, Sec. Ad.

La Banque Jacques Cartier.

Sainte-Anne-de-la-Pérade, le 7 mai - 1894

M. M. S. Delisle

Maire de Portneuf

Que.

Monsieur le Maire

Ci-incluse la somme

de (\$ 2.117.⁶⁷) Deux mille cent dix sept piécets ⁶⁷/₁₀₀

produit des billets de \$ 2.169.²⁷ étant:

Billet	-----	\$ 2.169. ²⁷
121 jours @ 7%	-----	\$ 50. ⁵⁰
Expenses pour envoi	-----	1. ¹⁰
		51. ⁶⁰

Produit \$ 2.117.⁶⁷

Veuillez me croire, Sir le Maire

Avec considération et

Avec beaucoup de remerciements

Je suis bien dévoué

S. D. Desnois
Gérant.

Vie économique des femmes à Sainte-Anne

Je crois qu'il est important de souligner la vie économique des femmes de notre paroisse. Dans l'ombre, elles ont contribué à faire de notre milieu un endroit où il fait bon vivre.

En grand nombre, elles ont travaillé au foyer, cumulant bien des professions: éducatrice, psychologue, infirmière, cuisinière, couturière, secrétaire, comptable, coiffeuse, etc.

Avec beaucoup d'amour et de dévouement, elles ont formé une relève de citoyens et les préparent encore. Elles méritent bien le titre de femmes de maison dépareillées, comme le disait Mgr Albert Tessier. Quand je pense que, face au gouvernement, tout ce travail ne contribue pas à augmenter le produit national brut. Que de pas il reste à faire!

Au début, les femmes s'orientent vers l'enseignement et plusieurs d'entre elles ont parfois jusqu'à sept divisions. D'autres deviennent infirmières ou secrétaires. Aujourd'hui, nous retrouvons des femmes dans presque toutes les professions. D'aussi loin que l'on remonte, les femmes font de l'artisanat: tapis tressés où crochés, broderie, tricot, etc.

De quelle manière cela devait-il devenir un commerce? Au tout début, les Juifs échangent les tapis pour du prélat, des couvre-lit ou autres articles. Par la suite, durant les grands ménages de printemps, les femmes mettent les tapis à l'extérieur. Les Américains, remarquant ces chefs-d'œuvres, arrêtent et les achètent. Un beau tapis croché (paysage où fleurs) 27 pouces sur 36, se vendait environ deux dollars à deux dollars cinquante.

ENDROITS DE VENTE:

Madame Marie-Ange Dolbec (Charles) premier poste de vente, ayant même une enseigne en fer forgé. Mesdames Louisiana, Eugénie et Sophie Mayrand, Mme Rose-Alma Deveau (Rosaire).

D'autres dames de la paroisse, éloignées de la route nationale apportent leurs pièces d'artisanat aux endroits mentionnés ci-haut. Ce commerce a existé de 1924 à 1939 environ. Après beaucoup de recherche j'ai relevé, le plus fidèlement possible, les noms des femmes qui furent en affaires. Je suis bien consciente que j'ai pu, involontairement en oublier. Pour le bénéfice du lecteur, j'ai cru bon de regrouper sous un même titre, les commerces que les femmes ont tenus d'hier à aujourd'hui.

MAGASINS DE COUPONS ET TISSUS

Claire Godin et Nicole Marceau (Guy)

Réjeanne Rompré

Régine Nobert-Trottier

Rachel Nobert (Origène)

Rose Deveault (Lucien)

Simone de Lachevrotière (Léo)

Marie-Rose Rompré (Joseph)

Clara Proteau (Donat)

Simone Baril (Louis-Charles)

Eugénie Loranger

Marie des Neiges Rivard (Albert)

Angéline Bigué (Oliva)

Hélène Germain (Paul)

IMPRIMERIE

Reina Cossette

HOTEL

Gemma Elliot (Onil)

Dany Elliot

AUBERGE

Denise Grandbois (André)

AGRICULTURE

Françoise Gauthier (Normand)

Fernande Leboeuf (François)

Magella de Lachevrotière (André)

Andrée Lanouette

ORGANISTES

Angella Brignonne

Marcelle Vallée

Marthe Gauthier

VENDEUSES DE PRODUITS

Louise Rousseau (Marcel) Amway

Laurette Rompré (Jules) Avon

Lucie Rompré Avon

Pierrette Brouillette (André) Avon

Marielle Perreault Stanhome

Rose Juneau (Marcel) Fullers

Régine Boisvert (Jean-Baptiste) Fullers

Camille Drouville (Raymond)

Claire Roy (Palma) Avon

Pauline Charest (Salomon) Prime de luxe

Germaine Paquet (Gérard) Avon

COUTURIÈRES

Pauline Lanouette (Guy)
 Réjeanne Rompré
 Pauline Charest (Salomon)
 Jeannette Hivon
 Denise Trudel (René)
 Marie-Berthe Hivon
 Éva et Cécile Barry
 Cécile Rompré (Jean-Louis)
 Carmelle Hivon
 Marie-Anna Leduc (Ernest)
 Yolande Duchesneau-Frigon

SALONS DE COIFFURES

Josée Briand
 Marie-Andrée Thibeault
 Gino Lepage
 Lucie Charest
 Andrée Martin
 Lise Veillette
 Marie-Flore Charest (Maurice)
 Pauline Dessureault
 Magella Deveault (Georges-Paul)
 Irène Mailhot (Raoul Tessier)
 Antoinette Trudel
 Mary et Anna Rompré

DÉPANNEURS

Fernande Paré
 Rachel Mailhot (Onésime)
 Madeleine Descarreaux (Rodolphe)
 Hélène Leduc (Alfred)
 Clémentine Dessureault (Jean-Louis)

ÉPICERIES—DÉPANNEURS

Laura Grimard
 Bernadette Leduc (Charles)
 Marie-Anne Tremblay (Marchand)
 Émilienne Lépine (Florent)
 Marie-Rose Rompré (Joseph)
 Jeanne Lefebvre (Philippe)
 Corine Savard (Damien)

ÉPICERIE (SUPERMARCHÉ)

Flore Cloutier

BOUTIQUES

Irène Leduc & Filles (Paul) — Fleurs éternelles
 Thérèse Leboeuf (Robert) — Artisanat
 Yvette et Johanne Delisle — Vêtements de dames et d'hommes
 Monique Tessier (Martial) — Chaussures
 AFEAS — Vêtements usagés
 Jacinthe Vinet — Lingerie d'enfants et de dames
 Denise Pellerin (André) — Fleurs
 Jeannine Leduc (Michel) — Laine
 Thérèse Lefebvre — Vêtements dames & enfants
 Irène Frigon (Émilien) — Vêtements d'enfants et lingerie de dames
 Suzanne Fiset (Bernard) — Laine

TAXI

Rosanne L'Espérance (Philippe)
 Solange Germain (Fernand)

SALLE DE RÉCEPTION

Armande Tessier (Georges)

KIOSQUES ARTISANAT

Jeannine de Lachevrotière avec sa mère et ses sœurs
 Jeannette Sauvageau (André)

ASSURANCES

Laurette Desaulniers Carignan

NOTAIRE

Johanne Soucy

DENTUROLOGISTE

Louise Briand

Texte: Alice Hivon

Agriculture

«L'AGRICULTURE»

L, agriculture à Ste-Anne fut d'abord une agriculture de subsistance orientée vers la consommation domestique. Les premiers concessionnaires choisirent des lots aboutant à la rivière, seul chemin utilisable en ces débuts de colonie.

Plus qu'aux seigneurs, la paroisse doit son véritable épanouissement aux familles qui se sont enracinées au sol à force de courage, de travail et de persévérance. La colonisation progresse lentement; les pèradiens trouvent sur place l'essentiel à leur survie: la nourriture, le vêtement et le logement.

Le développement de l'agriculture passe aussi par l'exploitation forestière qui favorise la venue de colons.

Sans s'appeler exploitation forestière, on ne peut passer sous silence la courte saison des sucres, qui annonce la venue du printemps, et qui fait les délices des petits et des grands. Cette activité saisonnière fournit aussi un produit de qualité pour la consommation et le marché.

Se souciant de la qualité de ces produits, le gouvernement nomme des classificateurs pour le sirop et le sucre d'érable. Monsieur Napoléon Rompré fut nommé à ce poste et devint assistant-chef en acériculture au ministère de l'Agriculture.

Vers la fin du 19^e siècle, l'agriculture québécoise s'est orientée vers l'industrie laitière et les cultivateurs choisirent la production fromagère. On construisit alors des petites fabriques de rang afin de donner à chacun la possibilité de livrer leur production de lait en toutes saisons. La fabrication de beurre et de fromage s'est développée rapidement. L'industrie laitière est devenue l'activité dominante à Ste-Anne tout comme au niveau provincial.

Le gouvernement surveille toujours la qualité, et un autre pèradien, Monsieur Ulria Chevalier est nommé inspecteur au service des produits laitiers.

L'arrivée de l'électricité et du réseau d'eau municipal contribue à l'établissement d'une usine de transformation du lait. Fondée en 1939, l'usine Laitière La-Pérade a été vendue en mars 1941 à la compagnie Les Produits Laitiers Laurentide Ltd. Leurs produits se vendaient sous la marque «Crino». Devenue plus tard «Agropur» cette usine a malheureusement mis fin à ses opérations en 1991. Il y a plus d'un siècle, afin d'assurer l'avenir de notre agriculture, le ministre de l'Agriculture et de la Colonisation, l'honorable Honoré Mercier, décide de reconnaître l'importance du travail des producteurs agricoles en instituant un concours qui les inciterait à augmenter leur production et à améliorer la qualité de leurs produits. En suivant les conseils judicieux des agronomes, et avec la coopération de tous les membres de la famille, la ferme de démonstration Willy Bigué s'est mérité la médaille de bronze en 1928, la médaille d'argent en 1933, et la médaille d'or en 1938.

La ferme Arthur Nobert s'est mérité la médaille d'argent en 1933; et la ferme Napoléon Tessier, la médaille d'argent en 1927.

Dans toute l'évolution de l'agriculture, le travail des femmes mérite d'être mentionné, et ce, depuis le débuts de la colonie. On ne la voit plus couper les blés, mais on la voit encore dans les champs, à la ferme, à la maison, faisant la comptabilité et vaquant au bon fonctionnement de la maisonnée. Elle a été et elle sera toujours une aide précieuse pour l'agriculteur.

Depuis quelques années, là où le sol est plus léger, principalement près du fleuve, quelques cultivateurs ont délaissé la culture traditionnelle pour la culture maraîchère. C'est cette culture que Madame Françoise Cossette Gauthier a choisi. Devenue une des premières femmes agricultrices de Ste-Anne propriétaire de sa ferme, Françoise est la deuxième vice-Présidente du syndicat des agricultrices fondé en 1987.

Le gouvernement, conscient que l'excellence s'acquiert par la connaissance, favorise l'implantation d'écoles d'agriculture. Une école, dirigée par les Frères du Sacré-Cœur, ouvre ses portes à Ste-Anne en 1940.

Aujourd'hui, plusieurs écoles spécialisées offrent aux futurs exploitants le choix de plusieurs options en technique agricole. Tous ces changements en agriculture obligent l'exploitant à agrandir et à mécaniser sa ferme. De plus en plus les fermes deviennent des P.M.E., et les producteurs deviennent des gestionnaires plus efficaces.

À la recherche de l'excellence ils doivent s'adapter aux besoins des consommateurs.
Juliette Tessier.

«La race qui l'emportera dans l'avenir, c'est celle qui aura su conserver le sol»
Sir Georges-Étienne Cartier.

Note de la rédaction:

À la louange de tous nos valeureux pèradiens, agriculteurs d'hier et d'aujourd'hui, nous dédions ce «Sonnet» d'un de nos plus célèbres poètes canadiens français.

«LES COLONS»

*Entendez-vous chanter les bois où nous allons?
Sur les pins droits et hauts comme des colonnades
Les oiseaux amoureux donnent des sérénades
Que troubleront, demain, les vigoureux colons.*

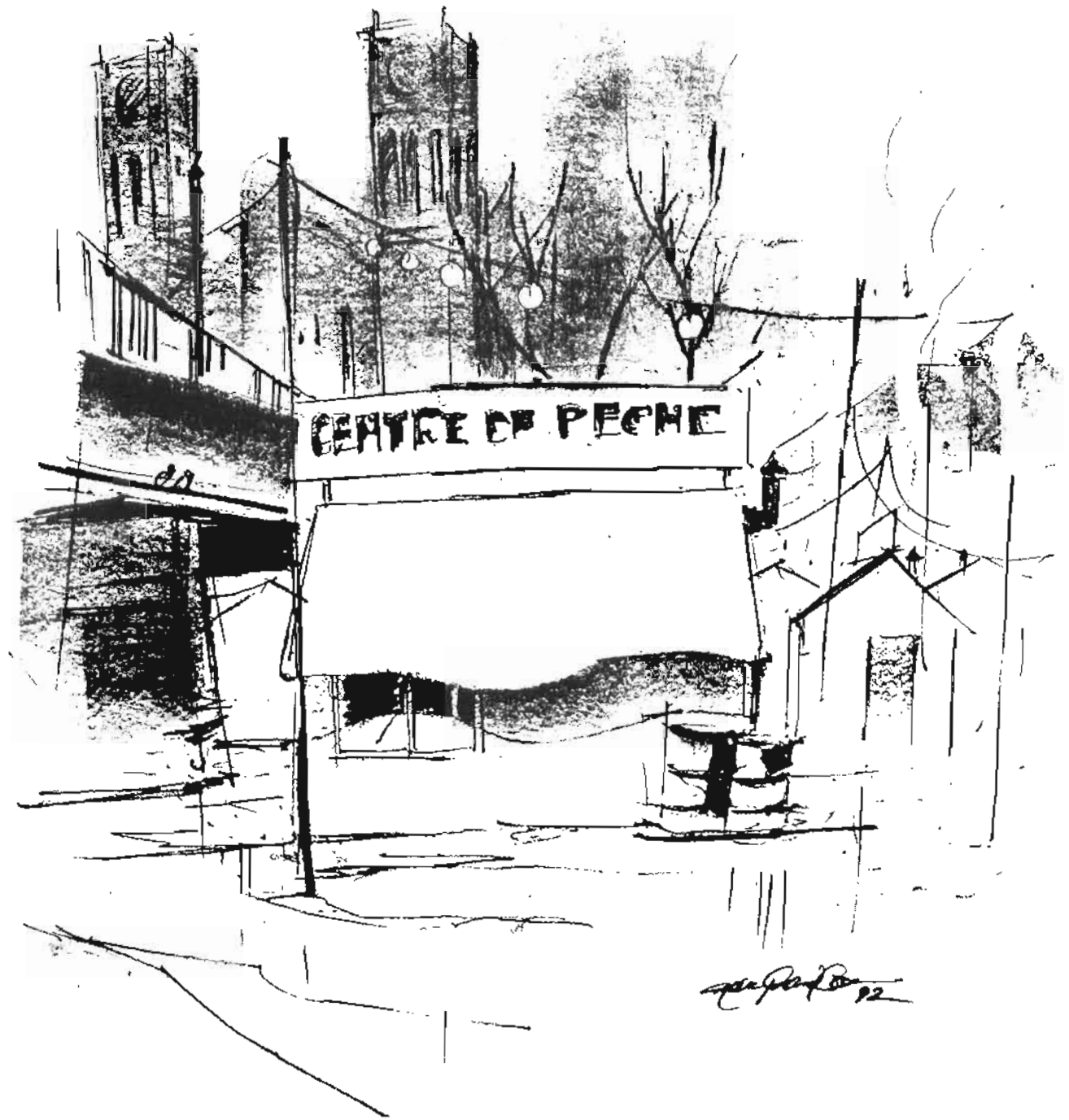
*Entendez-vous gémir les bois? Dans ces vallons
Qui vous offraient, hier, leurs calmes promenades,
Les coups de hache, drus comme des canonnades,
Renversent bien des nids avec les arbres longs.*

*Mais dans les défrichés où tombe la lumière,
L'été fera mûrir autour d'une chaumière,
Le blé de la famille et le foin du troupeau.*

*L'âme de la forêt fait place à l'âme humaine,
Et l'humble défricheur taille ici son domaine,
Comme dans une étoffe on taille un fier drapeau.
Pamphile Lemay.*



*La vie économique
d'aujourd'hui*



*Entreprises, commerces, services divers, boulangerie**Garage Jocelyn Faucher*

501 de la Naudière
Sainte-Anne de la Pérade

Ce garage a été construit par M. Gaston Maillet à l'automne 1964. M. Maillet l'a opéré de mars 1965 à septembre 1965.

Le 19 mars 1966, Gilberte et Marcel Faucher se portait acquéreur de ce même garage.

Le premier juin 1981, le garage était vendu à Germaine et Michel Lemay, qui l'ont opéré jusqu'au premier novembre 1983. Vu la fermeture du garage, Gilberte et Marcel Faucher se porte de nouveau acquéreur de l'établissement le premier juin 1984 jusqu'au premier mars 1989.

C'est alors qu'ils le vendent à Lucie et Jocelyn Faucher (neveu de Marcel) et depuis ce temps, ce sont eux qui dirigent le garage sous la bannière AUTOPRO.

*Le salon Gino Coiffure*

201 D'Orvilliers Sainte-Anne de la Pérade

LE SALON GINO est né le 3 décembre 1977.

Je me souviens la première journée, j'attendais avec excitation le premier rendez-vous. Les cinq premiers rendez-vous furent du même nom: LEDUC

Naturellement j'ai crû à l'oeuvre d'un farceur. Étant nouvellement arrivée j'ignorais qu'à Sainte-Anne, il y avait plusieurs familles de Leduc.

Je fus agréablement surprise de voir arriver chacune des Dames Leduc à leur rendez-vous.

Je suis rimouskoise d'origine, mais Sainte-Anne est mon chez-moi maintenant et j'en suis fière.

De par mon commerce, j'ai pû constater la fidélité et la générosité des gens pour encourager les commerces de leur patelin.

Merci aux gens de Sainte-Anne...

AGROPUR, coopérative agro-alimentaire

Tout a commencé en janvier 1939, lors d'une session spéciale du conseil municipal de la paroisse de Ste-Anne de la Péraie. Une décision est alors prise à l'effet de construire une bâtisse de quarante par cent pieds, selon les plans et devis de deux industriels, Messieurs Dalmas Bouchard et Alexandre Morel, intéressés à louer la bâtisse pour y faire la transformation du lait.

La construction débute au mois de juin pour se terminer en septembre de la même année. L'usine peut commencer ses premières opérations de transformation du lait entier en lait évaporé et condensé sucré. Durant les dix premières années, les activités se limitent à cette production.

En mars 1941, l'usine, qui avait coûté initialement 6 685,00 \$, est vendue pour la somme de 13 350,00 \$ à la compagnie Les Produits Laitiers Laurentide Ltée, qui succède à la société Morel et Bouchard.

En 1949, un premier sécheur Rogers est installé et l'usine peut dès lors ajouter la fabrication de poudre de lait entier et écrémé, de même que celle du beurre, à sa production.

À partir de novembre 1954, Agropur assure l'opération de l'usine. Elle en deviendra acquéreur, le 8 février 1955, au coût de 350 000,00 \$.

De 1954 à 1963, l'usine se voit accorder par la compagnie Lowney's un contrat pour la fabrication de lait condensé sucré en barils de 45 gallons. En 1963, l'usine ajoute la caséine, le lactose et l'albumine à sa gamme de produits.

De 1964 à 1980, l'usine continue d'avoir une production diversifiée. La plupart des produits sont alors distribués sous l'actuelle marque «Crino» d'Agropur.



En 1980, la demande pour l'exportation de lait évaporé vers les pays comme l'Algérie, Le Mexique et la Lybie est très forte. L'usine fait une spécialité de cette production.

Aujourd'hui, l'usine continue de produire exclusivement du lait évaporé de marque Crino, mais aussi pour toutes les marques des grandes chaînes d'alimentation. Le lait Carnation, produit mis en marché par la multinationale «Les Entreprises Nestlé Ltée», est également fabriqué à l'usine d'Agropur, à Ste-Anne de la Péraie.

Les planchers Leclerc inc.

En début d'année 1987, on ouvre à Ste-Anne de la Pérade une usine de bois de planchers portant le nom de «LES BOIS LAMEC». Celle-ci est une filiale de la compagnie «LES INDUSTRIES DE BOIS ST-RAYMOND LTEE» située à St-Raymond de Portneuf.

À la fin de la même année, la compagnie passe aux mains de la société «NILUS LECLERC INC.» de L'Isletville et prend le nom de «PLANCHERS LECLERC INC.»

On y fabrique un très beau plancher de bois franc verni. Ce produit est entièrement conçu et verni en usine à La Pérade, de la matière première au produit fini.



Le meublier enr.

527, rue Principale, Ste-Anne de la Pérade
Meubles de tous genres

En voici un peu l'histoire...

Cest en 1969 que j'ai commencé à fabriquer, dans mon sous-sol, des armoires de cuisine pour les intégrer à mes contrats de construction et à faire du lettrage de tous genres. Vu la demande croissante pour ces meubles sur mesure, j'ai dû agrandir l'atelier qui était connexe à ma résidence. Le 30 avril 1975, je suis devenu acquéreur de l'usine que j'occupe présen-

tement et que j'ai enregistrée sous le nom de «Le Meublier Enr.». Cette bâtisse appartenait à M. John Adcock Jr., industriel, et auparavant était le magasin Laganière & Légaré meubles.

L'usine est sous la surveillance de mon fils Guy, expert en ébénisterie. En passant, nous réalisons toujours de beaux meubles sur demande, à la plus grande satisfaction de notre clientèle...

Entrez voir nos réalisations...À bientôt...

Jean-Guy Pronovost, propriétaire



Marché Jean-Paul Mailhot

Construite au tout début du siècle par la famille Du Tremblay, l'actuelle bâtisse sert d'abord de maison à loyers.

Quelques années plus tard, Monsieur Léopold Lefebvre en fait l'acquisition et la modifie en épicerie, «comptoir lunch» comme on l'appelle alors et station service.

C'est en septembre 1937 que Monsieur André Savard, jusqu'alors boulanger à St-Thuribe; s'y installe avec sa famille. Ils maintiennent les services existants mais ajoutent celui du taxi.

Juin 1953: Anne-Marie et Jean-Paul en deviennent à leur tour propriétaires. Sept jours sur sept, ils se mettent à la tâche. Boucher comptant à son actif déjà presque dix ans d'expérience, Jean-Paul, tout en offrant encore au début épicerie, restauration, taxi et essence, ouvre sa propre boutique de viande. Par contre, constatant combien ce nouveau volet répond bien aux besoins, dès l'automne, on abandonne les services secondaires.



Dès lors, la vocation future du commerce se dessine. L'épicerie boucherie peu après licenciée, assure également à cette époque la livraison de viande fraîche quotidiennement et ce pendant trois années. Déjà aussi débute la longue série de rénovations qui aboutissent à une surface de plancher quadruplée et aux espaces fonctionnels que l'on connaît maintenant.

Côté personnel ici, on a toujours pu compter sur des employés-es consciencieux. Aidée au début par quelques membres de la communauté péradienne,

l'entreprise revêt, avec les années, un caractère davantage familial où tout le monde «met la main à la pâte» dans l'unique dessein de mieux servir la clientèle toujours grandissante. Dans cette même optique, on suit des cours de boucherie afin d'offrir des coupes requérant de nouvelles techniques.

Aujourd'hui, presque quarante ans plus tard le «Marché Jean-Paul Mailhot» depuis longtemps à la bannière Normandie, continue de se dévouer à la tâche. Grâce aux nombreux et nombreuses péradiens et péradiennes qui ont su lui faire confiance et l'encourager, ce commerce en est devenu un des plus florissants.

L'équipe actuelle composée de Anne-Marie, Jean-Paul, Sylvain, Patrice, Suzanne et tout récemment Michelle remercie chaleureusement toute sa clientèle et lui souhaite de très agréables réjouissances à l'occasion du 325^e anniversaire de notre village.

À bientôt pour le 350^e!



Les jardins Barry enr.

LES JARDINS BARRY ENRG. est une entreprise spécialisée en culture maréchère biologique qui a vu le jour officiellement en 1982. Depuis ce temps, elle ne cesse de prendre de l'expansion.

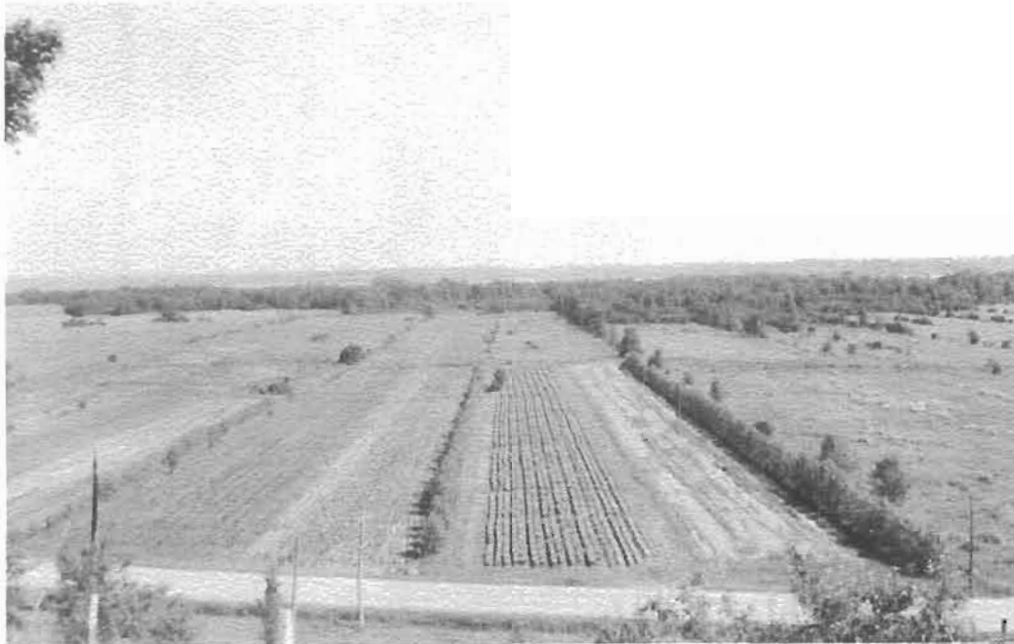
Au début, Jean-François Barry construisit une serre de tomates et offrit son produit localement. Ensuite, une parcelle de terre est louée de son père et Jean-François se prépare à cultiver différents légumes (toujours selon les méthodes d'agriculture biologique) tout en construisant de nouvelles serres pour les tomates et les concombres anglais.

Aujourd'hui, l'entreprise occupe quelques 40 acres de terre où sont produits brocolis, laitues, choux-fleurs et poireaux, tous cultivés selon les normes rigoureuses de l'agriculture biologique, sans aucun produit chimique. (Certificat M.A.B. — Québec Vrai)

Plus de 1,800 pieds carrés de serres (14 serres) de tomates et concombres biologiques s'ajoutent, exigeant l'engagement d'une quinzaine d'employés au plus

*Jardins Barry, juillet 90*

fort de la saison. Le compost est fabriqué sur place: une salle d'emballage et un entrepôt réfrigéré sont aménagés. La mise en marché est axée sur la vente aux marchés d'alimentation de la région de Trois-Rivières, Québec, Montréal. Chaque semaine, des quantités importantes de légumes sont aussi livrées à Ottawa et Toronto.

*Dans les champs*

Maurice Laganière enrg.

Parler du Magasin Laganière, c'est parler d'une tradition familiale riche de trois générations.

En effet, l'actuel propriétaire, Maurice Laganière est le troisième propriétaire de ce magasin qui a su répondre aux besoins multiples de sa distinguée clientèle depuis 1922.

Alors que la paroisse célébrera son 325^e anniversaire en 1992, ce commerce fêtera le 70^e anniversaire de son existence au milieu de la population péridienne.

Au départ, le grand-père Maurice avait acheté une propriété occupée par un garage. Il y établit son commerce qui est rapidement devenu «Magasin Général».

Au début des années 1960, son fils Wilfrid devient le second propriétaire. Il fait alors un premier agrandissement qui double la superficie du magasin.

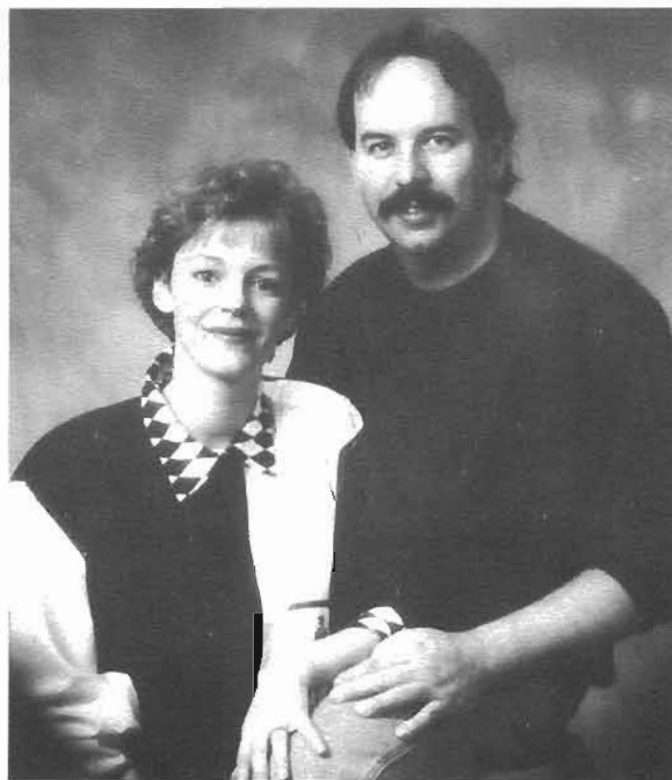
Depuis juillet 1988, c'est le fils de Wilfrid, Maurice, qui a pris le relais avec sa conjointe Dany Devault.

Dans les mois qui ont suivi le dernier changement de propriétaire, le petit-fils Maurice a entrepris d'importants travaux de modernisation en plus d'ajouter un espace additionnel afin d'augmenter l'inventaire et la diversité des produits disponibles.

Depuis le début de l'année 1989, Maurice Laganière Enrg arbore la bannière Eureka, une des nombreuses branches du groupement des «Marchands Unis Inc.» dont il est membre depuis de nombreuses années.

L'appellation «Magasin Général» est on ne peut plus justifiée, puisque ce commerce offre à sa clientèle une gamme de produits qui s'étend de l'électronique aux vêtements, la chaussure, la lingerie de maison, la quincaillerie, la ferronnerie, la peinture, le matériel scolaire, les jeux etc jusqu'au terminal de Loto-Québec.

Le Comité de «l'Album Souvenir» souhaite à ce commerce un heureux 70^e anniversaire et lui offre ses meilleurs vœux pour un avenir florissant.



*Le propriétaire actuel du commerce:
Maurice Laganière et sa compagne Dany*

Maison Roland Hivon, résidence funéraire

PIERRETTE & GAÉTAN CHEVALIER
225 rue Principale
Sainte-Anne de la Pérade

Saint-Prosper — Batiscan
Sainte-Geneviève-de-Batiscan

Marie-Rose et Roland Hivon ont été les pionniers de cette entreprise. De 1941 à 1953, les nombreux services rendus à la famille se déroulaient à la maison même.

Dès 1953, les familles avaient à leur disposition un salon funéraire et ont pu apprécier le service courtois et humain à leur disposition.

En 1972, Pierrette & Gaétan Chevalier ont fait l'acquisition des salons de Sainte-Anne de la Pérade, Batiscan et Saint-Prosper. En 1976, un quatrième salon est ouvert, cette fois, à Sainte-Geneviève-de-Batiscan.

Membres de la Corporation des thanatologues, nous devons nous conformer au code d'éthique suivant :

- Une écoute bienveillante
- Un caractère de haute moralité
- Une réputation d'intégrité et d'honnêteté
- Une parfaite discrétion
- Une grande humanité
- Un service attentif sûr
- Un personnel choisi avec soin
- Un établissement complet

Le travail en coopérative a fait de cet établissement une garantie sûre et équitable et une réussite assurée.

Maison Roland Hivon
Pierrette et Gaétan Chevalier



La pharmacie (Jean-Pierre Rhéaume)

Ayant successivement appartenue à messieurs Charles Edouard Carigan, Martial Mélançon, Raymond Désilets et Jacques Coulombe, la pharmacie fut acquise par Jean-Pierre Rhéaume en janvier 1979. Diplômé de l'Université Laval en 1975, Jean-Pierre avait antérieurement exercé sa profession de pharmacien à Portneuf et St-Marc des Carrières.

Par la suite Jean-Pierre achète l'immeuble qui abrite la Pharmacie, ce qui lui donne l'opportunité de l'agrandir et d'y apporter des changements au niveau de l'aménagement.

Aujourd'hui plusieurs professionnels sont groupés dans ces locaux : médecins, pharmaciens, dentistes et optométristes.

En cette année des Fêtes du 325^e de Ste-Anne de la Pérade, le personnel de la Pharmacie se joint à la direction pour exprimer à toute la population de Ste-Anne leur attachement à notre communauté qui, au fil des siècles, a su développer et garder le sens du devoir, de la fierté et du bénévolat.

À STE-ANNE C'EST LA FÊTE



« **A**UX FLEURS ÉTERNELLES » est un tout petit commerce de Ste-Anne de la Pérade qui a vu le jour en 1990.

Mme Irène Leduc, citoyenne de cette municipalité a toujours eu en elle le désir de tenir un commerce et de mettre en valeur ses talents créateurs et ses mains habiles. Aussi, à la suite d'un voyage au Nouveau-Brunswick et dans les États du Nord-Est des États-Unis, elle a découvert de nouvelles possibilités qu'offraient les fleurs de soie. Elle fût emballée par la beauté de certains cimetières alors que la majorité des pierres tombales étaient décorées de fleurs magnifiquement agencées.

Inspirée de cette découverte et avec la complicité de ses trois filles: Louiselle, Angèle et Claudine, elle mettait sur pied son commerce de fleurs de soie qui fût enregistré en août 1990 sous le nom de

« Aux fleurs éternelles ». Dès septembre 90, le local de travail et le magasin étaient aménagés.

Au début, elle voulait fabriquer que des arrangements de fleurs de soie pour monuments de cimetière...mais son talent, ses idées et sa motivation l'ont vite amené à déborder de son idée originale, c'est pourquoi à sa Boutique « Aux Fleurs Éternelles » Irène Leduc produit non seulement des arrangements pour cimetière mais également des arrangements floraux décoratifs, des plantes vertes, des décorations inédites pour les grandes fêtes et des arrangements cadeaux de tout genre.

Voilà un petit commerce bien de chez-nous qui met en valeur l'imagination, l'habileté et la créativité.

Tiré de la conférence faite par Irène Leduc lors des activités du comité pour souligner la Journée de la Femme le 5 mars 1991.

Richard Leduc Excavation

230 Ricard — La Pérade

Mes études terminées, à 18 ans, j'ai commencé mon apprentissage comme chauffeur de camion au service de mon père, plus tard, de chargeur et de tracteur 1000c.

Après mon mariage en 1972, mon père m'a cédé son camion avec permis de transport pour commencer à mon compte; travaux de voirie, transport de sable, de pierre, excavation, déneigement.

De père en fils, depuis 20 ans.



Cette fois, Richard arbore fièrement son propre camion, toujours avec son père, en 1980.



Richard à 14 ans avec son père en 1959.

Ayotte & L'Espérance inc. Entreprise en maçonnerie

Une entreprise très récente qui a pris son envol le 28 mai 1990. Elle compte maintenant quatre administrateurs dont le président est M. Gilbert Ayotte.

Cette entreprise se spécialise dans le revêtement de brique et pierre. Blocs de béton - plâtrage - cheminée.

AYOTTE & L'ESPERANCE INC est situé au 105, rue Des Saules à Sainte-Anne de la Pérade.

Tapis Gagnon enr.

À la fin des années 50, Napoléon Gagnon était déjà entrepreneur-peintre et devait faire face à un approvisionnement en peinture donc, il fit des démarches auprès de compagnies pouvant l'approvisionner. Ainsi, la compagnie O.P.W. répondit favorablement à sa demande. C'est à partir de ce moment qu'il se met à utiliser les produits de cette compagnie pour effectuer ses travaux et faire la vente au détail à sa maison privée.

Après quelques années, sa clientèle grandissait et il caressait le projet d'avoir son propre magasin, alors en 1964, il fit de son rêve une réalité et construisit le magasin près de la maison.

Au fil des années, d'autres lignes se sont ajoutées telles que tapis, prélaris, tapisserie, stores, céramique etc... alors, décida t-il de prendre le jardin et d'y bâtir un grand entrepôt. Nous en sommes maintenant au début des années 70 et la clientèle grandit toujours, M. Gagnon opère son commerce avec l'aide de son épouse Yolande et de ses enfants. Puis, voilà qu'en 1983, M. Gagnon pense à la retraite et offre à ses enfants de prendre la relève. Voilà que l'idée sourit au plus jeune. Luc et Clairette, son épouse, décide faire l'acquisition du commerce. Alors, la relève se fait toujours avec le souci de bien servir la clientèle qui ne cesse de grandir.

On y apporte des changements dans les produits afin de bien satisfaire les demandes du consommateur. Puis en 1988, Luc procède à un agrandissement important du magasin afin d'y annexer l'entrepôt des tapis et couvre-planchers pour que tout soit sous un même toit. En plus, on y intègre un coin-décoration où on y retrouve douillettes, rideaux, dentelles avec le service d'une décoratrice diplômée pour bien répondre à tous projets.

D'autres lignes s'ajouteront autant en rénovation que décoration au cours des prochaines années selon les besoins de la clientèle. Tout ça, dans le but de toujours donner un service adéquat et adapté à la demande.



EN 1965



En 1991

Le Restaurant du Centre
330, Boul. Lanaudière

Un beau jour de printemps 1963, Monsieur Antonio Ricard décida d'ériger un casse-croûte à Sainte-Anne de la Pérade, le Restaurant du Centre, qui devint vite surnommé «Le Snack».

Déjà, à l'automne de cette même année, l'agrandissement du casse-croûte fut nécessaire. Par la suite, il passa de mains en mains, toujours par location. Le second propriétaire, qui opérait le restaurant depuis 1973, fut monsieur Roger Lanouette, en 1987. Il continu

toujours à desservir sa clientèle avec brio. Il ajouta même un comptoir à crème glacée en 1981.

On ne pourrait raconter l'histoire du «Snack» sans mentionner la présence de Norma Leblanc-Leduc qui y travaille depuis 27 ans déjà.

«Venez voir cette ambiance unique...vous vous sentirez comme chez vous!»



Lafrenière Tracteurs

Les très nombreuses années en affaires de LAFRENIÈRE TRACTEURS ne peuvent certainement pas être qualifiées « sans vie et sans saveur » ! Comme le relatent les quelques lignes qui suivent, l'histoire de LAFRENIÈRE TRACTEURS a été marquée par une succession de transformations visant à pouvoir mieux accommoder une clientèle en constante évolution.

LES DÉBUTS

La véritable histoire de LAFRENIÈRE TRACTEURS débute en 1950. À ce moment la vente et l'entretien des tracteurs n'occupaient pas toute l'attention du propriétaire M. Roger Lafrenière. En effet, à ce moment, l'automobile prenait le haut du pavé alors que Roger opérait une station service ESSO IMPÉRIAL dans le village, plus précisément sur la rue Sainte-Anne. Ainsi, les premiers tracteurs, des CASE, ont rapidement trouvé preneurs, démontrant ainsi la nécessité d'un tel service.

UN INCENDIE

Le malheur frappe la famille Lafrenière, le 23 octobre 1957, alors qu'un incendie détruit complètement les installations acquises en 1949. Seul un téléviseur a été sauvé des flammes.

Afin de répondre aux besoins les plus pressants de la clientèle, M. Lafrenière fait ériger un petit garage temporaire où il opère quelque 18 mois. Le frère de Roger, Armand, se joint à l'équipe en 1958, à titre de mécanicien. Ce dernier s'associe officiellement à l'entreprise peu de temps après.

NOUVEAUX LOCAUX

En 1959, les Lafrenière aménagent dans de nouveaux locaux, toujours dans le village de Sainte-Anne de la Pérade. Il s'agit d'un garage B.A. (British American) où les tracteurs occupent de plus en plus d'espace. Précisons que les Lafrenière n'étaient pas propriétaires de ce local, mais les locataires. La garage était plus vaste que l'ancien mais et surtout, il était disponible au bon moment, ce qui en faisait un choix judicieux.

Les pompes B.A. ne sont pas demeurées dans le décor bien longtemps puisque les tracteurs prenaient toujours plus d'importance au détriment des services à l'automobile. Quelques années plus tard, en 1965, la direction de LAFRENIÈRE TRACTEURS décide de faire construire des installations plus vastes répondant mieux aux besoins changeants de l'entreprise.



Garage Roger Lafrenière brûlé



LA CONSTRUCTION

Commencées au printemps de 1965, les nouvelles installations étaient prêtes pour occupation dès l'automne de la même année. Finalement, LAFRENIÈRE TRACTEURS disposait de locaux à la hauteur de ses besoins. Le nouvel immeuble de 50 sur 100 pieds, est situé sur un immense terrain d'environ 225 sur 700 pieds.

AGRANDISSEMENT

Puis en 1980, nouvelle construction ! On ajoute plus de 30 pieds en façade de la bâtisse qui en mesure désormais 80 sur 100. Grâce à cet ajout, l'entreprise s'enrichit d'une vaste salle de montre, en plus de diverses aires de bureaux et d'atelier.

On profite d'ailleurs de cet agrandissement pour améliorer l'immeuble existant tant au niveau du revêtement extérieur que de l'isolation. En raison de ces dernières transformations, LAFRENIÈRE TRACTEURS dispose d'installations modernes, permettant d'affronter l'avenir avec optimisme. Procurant du travail à une quinzaine d'employés, il ne fait plus de doute que LAFRENIÈRE TRACTEURS est la plus importante entreprise du genre dans la région avec son chiffre d'affaires qui dépasse maintenant le cap des trois millions de dollars.

Restaurant-Bar-Motel-Café La Pérade inc.

Une affaire de famille

Les débuts de cette entreprise de chez nous sont racontés dans la page de famille de Jean-Marie Morel.

Ainsi, en 1978, Jean-Marie décide de vendre son restaurant «Café La Pérade» à son fils Jean-Pierre, et graduellement celui-ci rajoutera une salle à manger et de réception ainsi qu'un bar. Son père restera auprès de lui pendant deux ans afin de lui inculquer les notions de base et sa mère travaillera dans la «paperasse».



Le Café La Pérade en 1960



Aujourd'hui

Avec le temps, l'entreprise prend de l'expansion. On y vient pour des réceptions comme des fêtes de famille, baptêmes etc...

En 1987, la rareté de l'hébergement pour les vacanciers se fait sentir. Neuf unités de motel se rajoutent, incluant une buanderie et un système téléphonique, ce qui créera deux emplois. Dans la cuisine, il y a quatre employés réguliers. Au bar, on compte trois employés, cinq employés réguliers au restaurant et quatre à demi-temps. De plus, le service d'autobus Orléans-Express, anciennement Voyageur, assure la liaison Québec-Montréal depuis quinze ans pour les voyageurs et les colis. Le restaurant est ouvert vingt-quatre heures quotidiennement.

Des étoiles sont accordés par la ministère du Tourisme et le restaurant devient LE CAFÉ LA PÉRADE.

Grimard, Lavoie & associés inc.

Une troisième génération d'assureurs au service des Périadiens

C'est en 1938 que Paul-Auray Grimard, alors à l'emploi de son père au sein de la petite épicerie familiale, débute sa carrière en assurance. Il commence en assurance-vie et quelque temps plus tard, l'assurance générale vient s'y greffer.

En 1957, son fils aîné Jean-Yves, alors étudiant au séminaire de Trois-Rivières, commence à travailler avec lui pendant les vacances d'été. Ayant apprécié ce travail et son cours au séminaire terminé, il décide de s'inscrire à la faculté de Commerce de l'Université Laval. Son but avoué est de se joindre à son père à la fin de ses études. Son cours universitaire terminé, en 1963, il entre à l'emploi d'une compagnie d'assurance à Québec en vue d'acquiescer un peu d'expérience avant de se joindre à l'entreprise familiale à Ste-Anne.

C'est en 1968 que la véritable association de Paul-Auray et Jean-Yves commence avec l'acquisition du bureau de la «Provincial Pole Line» où ils aménagent leur bureau jusqu'alors situé sur la deuxième avenue dans la maison familiale.



En 1982, Jean, le fils aîné de Jean-Yves se joint à son père après avoir complété ses études au séminaire de Trois-Rivières et à l'institut d'assurance du Canada.

En 1983, l'organisation s'enrichit d'un département spécialisé en assurance-vie et services financiers avec la venue de Paul Lavoie qui se joint à l'équipe avec une formation en économie et une expérience acquise au sein de la fonction publique fédérale.

En 1987, le second fils de Jean-Yves, Pierre, vient rejoindre les autres au sein de l'entreprise familiale.

Il est impossible de passer sous silence la présence de celle qui a collaboré avec les trois générations. En effet, Mme Rita Ebacher est à l'emploi du bureau depuis 1968 et continue toujours d'y exercer son influence bénéfique pour tous les clients.

Toute l'équipe est fière de l'entreprise et espère vous servir encore longtemps.



Bélanger Soucy, notaires

Natif de St-Casimir, comté de Portneuf, Joscelin Bélanger a fait ses études primaires à St-Casimir, secondaires au Juvénat St-Joseph de Pointe du Lac et au Collège de Lévis, Collégiales au Collège de Lévis, universitaires à l'Université Laval et à l'Université de Sherbrooke. En 1973, il joue au baseball à Ste-Anne de la Pérade pour les Athlétiques et à cette époque, il remarque que ce village ne compte aucun notaire permanent.

Me Bélanger est assermenté notaire le 22 juin 1976 et il décide de donner un service à temps complet aux gens de Ste-Anne et des environs; il s'établit à Ste-Anne et ouvre son bureau au 338, rue Principale dans l'immeuble de Paul-Maurice de la Chevrotière.

En 1978, le bureau déménage dans l'édifice de Jean-Yves Grimard au 361-A Lanaudière.

En 1986, une deuxième secrétaire s'ajoute au bureau et en 1988, une deuxième notaire, Me Guylaine Frenette vient se greffer à l'étude. Elle quitte en 1989 et est remplacée par Me Johanne Soucy, fille aînée de Blaise Soucy, ancien vétérinaire et ancien maire du village de La Pérade dans les années 1970.

Toujours en 1989, devant l'expansion prise par l'étude, confiant dans le développement de l'économie péradienne et dans le but d'augmenter les services offerts à la clientèle, Me Bélanger investit dans la construction d'un nouvel édifice situé au 381, Lanaudière. Ainsi les péradiens retrouvent dans ce nouvel immeuble une gamme de services allant du courtier en assurances générales (Grimard Lavoie et Associés), au conseiller financier (Société Financière de Lavoie), en passant par les services juridiques de l'étude Bélanger, Soucy, notaires.

L'étude des notaires Bélanger et Soucy prospère depuis le début, surtout grâce à une importante clientèle agricole, laquelle apprécie l'implication dans les dossiers auprès des organismes gouvernementaux tels l'Office du Crédit Agricole et la Société du Crédit Agricole. L'étude développe également un important secteur conseil notamment concernant la Loi de Protection du Territoire Agricole et la Loi sur la Taxe d'accise.(T.P.S.)

L'étude Bélanger Soucy est fière du travail accompli auprès des péradiens depuis 15 ans et elle espère continuer longtemps auprès de la population son engagement d'offrir avec célébrité les meilleurs services juridiques personnalisés à un coût concurrentiel.



La société financière de Lavoie

L, élément essentiel des services financiers aux Périadiens.

À l'été de 1983, les Périadiens se voient offrir les services de Paul R. Lavoie, économiste-conseil, assureur-vie et courtier en placements, associé au sein du cabinet de courtage J.Y. Grimard et Ass. Inc.

En 1984, la compagnie change sa raison sociale pour «Grimard Lavoie et Ass. Inc.» afin de refléter son engagement à long terme à fournir des services financiers professionnels aux Périadiens.

Membre de l'Association des économistes québécois (ASDEQ) depuis 1971, et de l'Association québécoise de planification fiscale et financière (APFF) depuis 1983, Paul R. Lavoie acquiert, au fil des ans, une formation en planification financière, fiscale et successorale, permettant de rendre des services de valeur à l'ensemble des Périadiens.

En 1984, suite à la naissance du troisième Périadien «pure laine» de la famille Lavoie, Rachel Croteau, épouse de Paul, unit ses efforts à l'entreprise; elle met à profit, à titre de courtier, sa formation obtenue à l'Université d'Ottawa et dès lors, acquiert une formation plus spécifique en assurance-vie, assurance-invalidité, assurance collective, rentes, Ferr et en Reer.

En 1986, une gamme complète de nouveaux produits de placements tels les fonds d'investissement, sont offerts à la population grâce à l'obtention par Paul. R. Lavoie, d'un permis de la Commission des valeurs mobilières du Québec.

En 1989, l'ouverture de nos nouveaux locaux au 371 boulevard de Lanaudière, témoigne de notre fierté et de notre engagement vis-à-vis de la qualité de nos services aux Périadiens et de la longévité de notre présence auprès de notre collectivité périadienne.

On retrouve donc sous un même toit, à Ste-Anne de la Pérade, une gamme complète de services professionnels grâce à la présence de: Bélanger Soucy, notaires et conseillers juridiques, Grimard Lavoie et Ass. Inc., courtiers en assurances générales et la Société financière de Lavoie, courtiers en assurance-vie, placements et conseillers en planification financière, fiscale et successorale.



Historique de ferme G. Rompré Inc.

Fils de cultivateur, mais ayant depuis la fin de mes études, toujours travaillé dans l'industrie du chauffage, du membre et la construction, il m'est venu l'idée, avec un de mes amis, le Dr Blaise Soucy, de devenir «gentleman farmer». En quelques semaines, notre idée est devenue réalité avec l'achat de la terre de M. Richard Rompré en 1973 et l'achat de 9 vaches charolaises et d'un taureau.

De 1973 à 1979, la ferme s'est développée principalement dans l'élevage de veaux d'embouche pour atteindre plus de 100 vaches et l'engraissement de 150 veaux par année.

En 1979, la ferme s'était développée au point où ce n'était plus un passe-temps pour les promoteurs, mais du travail à plein temps. C'est à ce moment que j'ai acheté la part du Dr Soucy, que j'ai laissé mon emploi et formé une compagnie avec mon épouse.

L'orientation de la ferme a changé pour devenir un parc d'engraissement de bovins. Au cours des années nous avons construit des parcs d'engraissement, silo, garage, entrepôt, fait l'achat d'équipement et de terres. Nous avons dû nous équiper d'un camion-remorque pour faire le transport des animaux de l'Ouest Canadien



jusque chez-nous, car il n'y avait pas suffisamment de bons veaux d'engraissement au Québec. La situation a changé depuis quelques années; la qualité des veaux est égale au Québec présentement. La production de bouvillons à la ferme a atteint un maximum de 3,000 bovins en 1988.

En 1989, nous avons débuté un élevage en Alberta et avons produit 2,000 bouvillons au Québec et plus de 2,000 en Alberta.

Pour l'alimentation de ce cheptel, la ferme produit 4,000 tonnes de luzerne, 4,000 tonnes d'ensilage de maïs et 2,000 tonnes de maïs-grain sur les 1,500 acres de terre, dont 400 acres sont en location. Le personnel varie de 4 à 8 employés.

La ferme est auto-suffisante dans l'alimentation et dans les travaux des champs à 95%. C'est une entreprise familiale avec mon épouse et notre fils est avec nous depuis la fin de ses études.

Nous sommes fiers de notre exploitation, et nous comptons continuer avec la même ferveur jusqu'à notre retraite.

Janine Cossette et Gatien Rompré



Tricots Godin Inc.

Nous sommes à l'automne de 1944. Les Alliés ont débarqué en Normandie depuis quelques mois déjà et la guerre s'achève. L'espoir d'une paix durable et d'une vie meilleure, suscité par la fin de ce long conflit, fait éclore les ambitions et les projets de ceux qui rêvent d'un avenir meilleur pour eux et ceux qui les entourent.

C'est pour combler ce désir bien légitime que fut créée, à l'automne de 1944, une entreprise connue aujourd'hui sous le nom de Tricots Godin Inc., du nom de son fondateur, monsieur Jules Godin.

Monsieur Godin était un homme prévoyant. Tout en travaillant avec acharnement au lancement de sa propre entreprise, il avait pris la précaution de conserver son emploi de mécanicien chez Goodwear Hosiery Mills, une manufacture de bas, propriété de la famille Adcock.

Monsieur Godin se lança donc dans la fabrication de sous-vêtements pour dames, avec, pour équipement, dans les débuts, une seule et unique machine pour fabriquer le matériel nécessaire. Les premiers essais s'étant avérés concluants, il commença, pour de bon, la production, au printemps de l'année suivante avec 2 machines à coudre, 2 machines à tricoter et 4 employées, le tout, dans un petit local d'environ 18 pieds par 20. Le tricot et l'assemblage se faisait mécaniquement mais monsieur Godin faisait lui-même le tailleur à la main.

L'acharnement au travail du fondateur rapporta les dividendes escomptés, tant et si bien qu'en 1948, l'entreprise put acquérir de la machinerie supplémentaire, entre autres, une table de tailleur avec couteau électrique. En outre, le nombre d'employés fut porté à 10 et on ajouta même un étage de plus à la bâtisse déjà en place. Les produits finis étaient écoulés sur les marchés de Québec, Montréal et même Toronto, grâce à un réseau de représentants commerciaux dans ces trois villes.

Avec les années et les améliorations apportées par le propriétaire, les locaux furent agrandis successivement en 1963, 67 et 72; à une certaine époque, l'entreprise employait jusqu'à 50 personnes.



Les premières employées en 1947

Assises de gauche à droite: Lucille Germain, Rita Caron et Simone Duchesneau.

Debout dans le même ordre: Madeleine Laflèche, Jeanne d'Arc Godin, Jeanne Laflèche et Marie-Ange Quessy.



L'usine en 1958 à aujourd'hui.



À ses débuts, Tricots Godin Inc. fabriquait des sous-vêtements de laine pour dames seulement. La recherche de nouveaux produits amena même monsieur Godin à confectionner une camisole avec deux trous à hauteur de la poitrine, afin de contrer l'aversion des femmes pour le port de ce vêtement qui, disait-on, était trop ajusté et empêchait le développement de la poitrine. Peut-être cette tentative se voulait-elle une réplique humoristique aux religieuses qui laissaient entendre que les jeunes filles qui mouraient sans camisole n'allaient pas au ciel.

Avec les années, la laine fit place au coton comme matériau de base et aujourd'hui, le mélange polyester-coton a remplacé le coton.

En 1977, trois des fils de monsieur Godin, Pierre, Alain et Laurier firent l'acquisition de l'entreprise qu'ils administrent encore aujourd'hui. 35 personnes y travaillent. La compagnie exploite un bureau de vente à Montréal et ses produits sont distribués d'un océan à l'autre sous la marque de commerce «Confort Royal».

Monsieur Jules Godin est décédé en 1988. Sa contribution à sa communauté s'est traduite, non seulement en création d'emplois mais aussi en implication sociale envers ses concitoyens. On peut le classer aisément parmi les grands péradiens.

La contribution des petites entreprises rurales au patrimoine industriel mauricien : l'exemple de la fonderie Trottier

Louise Trottier

Une grande partie de mes souvenirs d'enfance est marquée par les commentaires de ma mère à propos de la fumée qui s'exhalait de la cheminée du haut fourneau et qui venait, les lundis de coulée, souiller la lessive fraîchement étendue sur la corde à linge; tout aussi étranges me paraissaient ces «monsieurs» noircis de suie qui, à la tombée du jour, jaillissaient de la fonderie par petits groupes, une fois que le sifflet retentissant annonçait la fin du labeur journalier. Et si le cénacle que constituaient les «cages de planches» attenantes à l'édifice existait toujours, il saurait certainement évoquer les secrets, confidences, découvertes et espiègleries qui animaient nos jeux d'enfants.

J'ai donc grandi dans le milieu d'une de ces petites entreprises familiales, la Fonderie Trottier, qui a certainement apporté une contribution substantielle au développement économique de la Mauricie, voire du Québec. Les témoignages et documents transmis par mes parents me permettent d'en dresser ici un bref historique. Pendant plus d'un siècle — soit de 1860 à 1977 — au moins trois générations de Trottier se sont activées dans la conception et la fabrication de biens de consommation et de pièces d'équipement en bois et en fonte ainsi que de leur distribution d'abord vers un marché local, et successivement vers un marché régional et provincial.

Situé à Saint-Casimir sur la rive nord de la rivière Sainte-Anne, l'atelier de menuiserie mis en place par l'ancêtre Joseph-Léandre se spécialisait, ceci de 1860 à 1898 environ, dans la production d'objets domestiques — tels que des rouets, des barattes à beurre — et surtout d'outils agricoles destinés aux activités saisonnières des cultivateurs. Vraisemblablement il s'agissait de cribles, de fourches à javeler, de fléaux, de herseés, de manches de charrue, de pioches, de semoirs, de râtaux dont la facture démontrait déjà les talents de Joseph-Léandre.

Au tournant du siècle, le Québec est déjà entré de plain-pied dans une seconde vague d'industrialisation, dont l'un des secteurs les plus représentatifs demeure celui des pâtes et papiers. L'exploitation forestière amène donc la prolifération des moulins à scie, des

usines de bois de pulpe et favorise ainsi la colonisation de nouvelles régions dont l'Outaouais supérieur, la Haute-Mauricie, le Saguenay-Lac Saint-Jean. C'est l'époque où nombre d'entrepreneurs ruraux modernisent leurs installations et Joseph-Léandre n'échappe pas au mouvement. Il s'associe avec ses fils Joseph-Ludger, Philias et Raoul pour former la compagnie Jos. Trottier & Fils Inc., et une fonderie s'ajoute à l'atelier.

Les matières premières utilisées dans la plupart des opérations, demeuraient le bois provenant des forêts environnantes et le coke servant à alimenter le haut-fourneau. La fonte était fabriquée à partir d'un alliage de ferraille et de minerai de fer en lingots acheminé depuis la région de Sault-Sainte-Marie et fourni par une des plus grandes aciéries canadiennes, la Algoma Steel Corporation.

Au cours de ces années, la production va refléter l'esprit d'innovation insufflé par Joseph-Léandre. Ainsi, il concevait personnellement les plans de machines à vapeur, d'une puissance allant de 25 à 100 chevaux-vapeur; ces machines étaient fabriquées à la fonderie, sous la marque «Trottier», spécialement pour les moulins à scie de la région. Recrutés parmi la main-d'œuvre locale, les employés procédaient régulièrement à des réparations de turbines hydrauliques et d'instruments aratoires.

La tradition sera perpétuée sous la direction de Joseph-Ludger et de sa famille, puisque ses fils et sa fille Madeleine travailleront activement à la promotion et la vente des produits de la Fonderie Trottier sur le marché provincial. La prospérité de l'entreprise de Saint-Casimir amènera l'ouverture, en 1948, d'une nouvelle succursale à Sainte-Anne de La Pérade. Celle-ci sera orientée surtout dans la production de matériel en série — comme des pieds de table en fonte — et de grosses pièces en fonte pour compléter la machinerie d'importantes manufactures québécoises et ontariennes. Leurs activités respectives se poursuivront jusqu'à la fin des années '50, alors que d'autres groupes industriels de la province s'en porteront acquéreurs.



Description de la photo: La fonderie Trottier de Saint-Casimir vers 1900 et, à l'arrière-plan, l'atelier de menuiserie. Les deux bâtiments présentent une construction de forme rectangulaire, comportant deux étages et des murs en bois de charpente surmontés d'un toit à deux pentes en bardeaux. Un nombre substantiel de fenêtres hautes assurent la ventilation et probablement la pénétration de la lumière naturelle, avant l'arrivée de l'électricité, alors que la façade dispose de larges portes permettant la circulation de la machinerie et des marchandises. À noter la cheminée du haut fourneau attenante au mur ouest, les billots de bois et, à l'avant, des véhicules et instruments aratoires qui viennent probablement prendre livraison ou décharger de la marchandise. Sauf quelques modifications, ces structures seront conservées du moins jusque vers 1950. (Collection: Jean-Luc Trottier)

1960-1976: Le Québec vit les plus grands changements de son histoire, particulièrement sur les plans politique, économique et social. Parmi les effets de la «révolution tranquille» se range la démocratisation de l'enseignement, des services sociaux et de santé. C'est l'époque de la multiplication des écoles polyvalentes, de CEGEP, des CLSC et de la modernisation des hôpitaux. Dans le but de répondre à la demande de cette nouvelle clientèle et tout en poursuivant la tradition innovatrice de son père et de son grand-père, Jean-Luc Trottier met sur pied la compagnie Trottier Métal à Sainte-Anne de La Pérade.

Cet atelier va se spécialiser d'abord dans la production de bases de table, d'équipement pour les restaurants, brasseries, cafétéria puis de métaux ouvrés. Au cours des années donc, ces ouvrages seront confiés en partie à des sous-traitants de l'industrie régionale de la construction, mais surtout à plus d'une vingtaine d'employés de la localité qui ont pu, de cette façon, exercer régulièrement leur métier. En somme, le développement économique de Sainte-Anne a reposé largement sur la bonne marche de l'entreprise dont Jean-Luc Trottier assumera la gestion, avec l'aide soutenue de son épouse Angèle Beaumier, ceci, jusqu'à leur retraite en 1977.

La fonderie Trottier de Saint-Casimir pouvait, en certaines occasions, devenir un lieu de réjouissances. Ainsi, en 1939, les célébrations entourant les noces d'or de grand-père Joseph-Ludger et de grand-mère Laura Guilbault avaient réuni bon nombre de paroissiens et même des personnalités politiques comme l'Honorable Charles-Joseph Arcand, ex-ministre du Travail dans le gouvernement Taschereau. Fort probablement que cet événement a rencontré un succès comparable à celui des fêtes organisées, un siècle auparavant, par Matthew Bell à la Grande Maison des Forges du Saint-Maurice.

Les témoignages et documents livrés par ma famille m'ont permis de dégager quelques points de repère sur les diverses activités de la Fonderie Trottier, notamment au niveau de sa production et de sa participation à l'évolution économique de la collectivité qu'elle desservait. La réalisation de cette esquisse historique m'a permis de comprendre et d'apprécier le fait que notre patrimoine familial s'intègre au patrimoine industriel québécois. En somme, conserver et mettre en valeur ce patrimoine par la diffusion des connaissances qui s'y rapportent, c'est peut-être une façon de prendre la relève.

Garage Jean Caron d'hier à aujourd'hui

En mai 1945, un péradien, M. Gabriel Leduc érigait les fondations de ce qu'allait devenir avec les années, un garage d'importance dans notre région. Habile mécanicien, M. Leduc mettait ses talents au service de ses pairs. Il savait reconnaître les bris et réparer dans les meilleurs délais et au meilleur prix les mécaniques de l'époque. Ainsi, camions, autos, auto-neiges défilaient sans cesse à son enseigne.

Travailleur acharné, il a travaillé jusqu'en novembre 1975 et il est décédé en 1984. M. Gabriel Leduc laisse le souvenir d'un concitoyen dévoué et toujours prêt à donner le meilleur de lui-même pour aider dans la mesure de son talent.

M. Olivier Gagnon assurera la transition jusqu'en 1982, année où un jeune mécanicien, M. Jean Caron, entreprend de louer le garage et d'y exercer son métier.

En juin 1984, il s'associe à UNIPRO. Il s'allie les services de Mme Noëlla Devault à la réception et de M. René Caron pour la mécanique. La famille Antonio Caron met aussi la main à la roue en période de grande activité, comme durant les traitements à l'huile



d'automne. En 1986, M. Jean Caron devient propriétaire et déploie à l'image de son fondateur, la même vitalité à servir sa clientèle. Il se perfectionne sans cesse et offre un service à la fine pointe de la technologie.

C'est ainsi qu'avec les années, petit garage est devenu grand par la sueur de ces hommes énergiques et par l'appui de la population de Sainte-Anne de la Pérade.



Les constructions J. Grimard inc.

En 1976, dans un sous-sol de Sainte-Anne de la Pérade, s'annonçait le début d'une belle carrière. En effet, Jacques Grimard y fabriquait déjà plusieurs types de meubles.

La demande s'avère plus importante. Notre menuisier se lance donc dans la fabrication de meubles un peu plus complexes tels des armoires de cuisine, des mobiliers de chambre, etc. Il y va sans dire que ces activités occupaient très bien ses hivers. Durant l'été, il se consacrait plus particulièrement à la rénovation domiciliaire.

Ébénisterie Normand Rompré enr.

915, boulevard de Lanaudière,
Sainte-Anne de la Pérade

Normand Rompré fabrique des meubles de tous genres (bois, mélamine et stratifié) avec le souci de satisfaire les goûts les plus particuliers.

Il travaille seul dans son atelier et il possède à son actif plus de trente ans d'expérience dans le domaine du meuble.

C'est en 1984 que les Constructions J. Grimard inc. voient le jour. À ce moment, l'entreprise devient dépositaire de plusieurs marques de produits de fenestration et de recouvrement. Constructions neuves, rénovation intérieure et extérieure, consultation et soumission constituent aujourd'hui les principaux services offerts par les Constructions J. Grimard inc.

Source de main-d'oeuvre locale, cette entreprise péradienne base l'ensemble de ses activités sur trois concepts importants: la qualité des services, la satisfaction des clients et le service après-vente.



Atelier construit en 1984.

Verger Barry

René Barry propriétaire
1433 boul. Lanaudière,
Sainte-Anne de la Pérade

(325-2367)

Les pompiers font l'histoire de nombreuses années sur les côtes du Bas de Sainte-Anne...

Vers les années 1920-1925, Olivier Barry décidait de planter des pommiers de variétés commerciales dans les champs qu'il cultivait sur la côte. Il songea alors que les pommiers poussaient déjà très bien à l'état sauvage. Son père Hercule n'approuvait pas trop cette idée, en disant que les pommiers ne devraient être plantés que dans la côte parce qu'on ne pouvait labourer ni cultiver en cet endroit. Avec la ténacité qu'on lui a connue, Olivier, qui était mon père se lança en grand dans la plantation de variétés à la mode dans ce temps-là, par exemple: Duchesse, Wealthy, Fameuse. Il a obtenu de bonnes récoltes et a eu aussi ses épreuves... Un hiver très froid est venu lui ravir une grande partie de sa plantation; mais cela ne l'a pas découragé et il a replanté, cette fois avec des variétés plus nouvelles; Melba, Lobo, Cortland et McIntosh, qui se vendent très bien dans le commerce encore aujourd'hui.

J'ai commencé à travailler avec mon père dès l'âge de 16 ans. Le verger a toujours suscité en moi le plus grand intérêt. L'exigence des marchés actuels a conduit à l'abandon des animaux afin de me consacrer



uniquement à la production et à la commercialisation des pommes. L'unité de production se limite toutefois à 17 acres de pommiers, soit environ 1600 arbres standards et semi-nains.

La vente des pommes se fait en partie sur place grâce à l'auto-cueillette et la vente au détail et d'autre part dans les marchés de la région. L'abandon des animaux vers 1975 a laissé sur la ferme le champ libre à la naissance d'une nouvelle entreprise pour mon fils Jean-François. Les Jardins Barry se spécialisent dans la production et la vente de légumes biologiques.

René Barry



Restaurant le Toit Rouge

Anciennement situé sur la route 138 à mi-chemin entre Batiscan et La Pérade, depuis mai 1986 le restaurant est maintenant situé près du magasin de la Société des Alcools et est ouvert toute l'année.

En 1986, le Toit Rouge pouvait accueillir 21 personnes, en 1989, 70 personnes.

En janvier 1989, une salle à manger de 35 places a été ajoutée et on procéda à l'agrandissement de la cuisine. On en profita pour changer le menu, maintenant plus varié pour servir une clientèle beaucoup plus nombreuse.



Clinique Médico-Dentaire La Pérade

Au début de janvier 1977, en revenant d'Ottawa et sachant qu'il y avait un poste ouvert pour médecin, le Dr Réjean Ruel s'arrête pour la première fois à Sainte-Anne de la Pérade.

Après avoir établi les premières rencontres, le Dr Réjean Ruel décide d'ouvrir son bureau de médecin le 28 mars 1977 dans le sous-sol de la pharmacie Désilet & Coulombe, propriétaires à l'époque.

La Clinique médicale offre les services de médecine générale complets, s'occupant de la personne, de la naissance à la mort.

On y offre des heures de bureau sur rendez-vous avec services d'urgence, de petites chirurgies, de visites à domicile. Des soins sont dispensés en centre d'accueil tel le Foyer La Pérade et aux maisons d'accueil de la région.

De plus, la clinique a contribué à la formation d'une garde médicale en disponibilité durant les fins de semaines et les jours de fête avec la collaboration du CLSC Des Chenaux et la Clinique Médicale de Saint-Stanislas.

Vu l'accroissement rapide de la clientèle, le Dr Normand Leclair s'est joint au Dr Réjean Ruel pour fonder la Clinique Médicale La Pérade au début de mars 1978.

Le Dr Normand Leclair a quitté la clinique en septembre 1981. Le Dr François Michaud y a pratiqué la médecine pendant un an, de 1982 à 1983. Par la suite, ce fut le Dr René Houde, il a exercé sa profession en 1983 et 1984.

De 1984 à 1988, le Dr Réjean Ruel pratique la médecine en solo. En février 1988, le Dr Gaétan Doucet s'associe à ce dernier pour les deux années suivantes.

Depuis mai 1990, le Dr Réjean Ruel exerce sa profession seule, mais un nouveau médecin viendra s'y joindre au début d'octobre 1991.



En 1979, la Clinique Médicale offre un service en denturologie, assumé par M. Raymond Gaulin. Celui-ci offre ses services pendant deux ans. Par la suite, ce service est remplacé par celui de dentisterie suite à l'arrivée du dentiste Pierre Dupont d'où est née la Clinique Médico-Dentaire.

La clinique dentaire offre un service complet de dentisterie, soit: un dentiste, une hygiéniste dentaire et une assistante dentaire. Ainsi se compose le personnel de la clinique.

L'établissement dispense les soins préventifs avec service d'urgence de radiologie dentaire et de fabrication et de réparation de prothèses dentaires.

Le Dr Pierre Dupont a professé à la clinique jusqu'en 1985, moment où le dentiste Marc Laroche est venu le remplacer jusqu'en 1990. Depuis, c'est le dentiste André Guay qui exerce sa profession à la clinique.

Depuis 1990, un service d'optométrie est venu compléter les services offerts par la clinique. Ce service est dispensé par la Clinique d'Optométrie de Trois-Rivières. Elle offre aux gens de la région un service complet d'optométrie tels: examen de la vue, vente et réparation de lunettes et service de verres de contact.



C'est le Dr Catherine Pellerin optométriste, qui professe pendant un an. Après son départ, ce sont les optométristes René Laflamme et Daniel Martin de la Clinique d'Optométrie de Trois-Rivières qui en assument les services.

Enfin, la Clinique Médico-Dentaire La Pérade s'est efforcée au cours des années à contribuer à l'amélioration de la qualité de vie des Péradiens par l'ajout des services locaux.

En terminant, mentionnons que la Clinique Médico-Dentaire fête son quinzième anniversaire cette année.

Marché Cloutier Métro

185, rue Principale, Sainte-Anne de la Pérade

Flore Croteau et Clément Cloutier ont fait l'acquisition de l'établissement en 1952. Il s'agissait d'un «petit magasin du coin» qui appartenait à M. Laurent Marceau.

Après le décès de Clément en 1957, Mme Flore Croteau-Cloutier continue vaillamment de gérer l'entreprise.

De 1952 à 1972, plusieurs rénovations et agrandissements ont été effectués. En 1972, Mme Croteau-Cloutier prend la décision de construire un édifice de l'autre côté de la rue pour y déménager son magasin.

En 1982, une autre construction est érigée juste à côté de la précédente. Celle-ci est louée par la Société des Alcools du Québec.

L'entreprise de Mme Flore Croteau-Cloutier occupe les locaux actuels depuis 1982.



Les Autobus Péradiens Inc.

Les Autobus Péradiens Inc. sont nés de l'ancienne firme Autobus Germain Inc. fondée par Monsieur Lucien Germain. Suite au décès de son président, le 17 juillet 1984, le groupe de Sainte-Anne de la Pérade fut acquis par les frères Douville de Saint-Stanislas en août 1985.

Lors de cette transaction les chauffeurs et employés de Autobus Germain Inc. sont demeurés au service de la nouvelle administration et continuent de servir d'une façon remarquable la clientèle scolaire.

Le nouveau président Monsieur Mario Douville exploite aussi un garage à Saint-Stanislas qui se spécialise principalement dans le transport par fardier et de machineries lourdes.

Pour leur part, les Autobus Péradiens Inc. desservent la clientèle scolaire des municipalités de Sainte-Anne de la Pérade, Batiscan et Saint-Prosper, et effectuent à l'occasion des voyages spéciaux de tous genres.

À toute la population de Sainte-Anne de la Pérade, franc succès pour le 325^e anniversaire.

Historique de la «Boutique Yvane inc.» de Sainte-Anne de la Pérade

L'aventure a débuté lorsque Madame Irène Devault Frigon acheta, en 1953, un petit magasin de lingerie pour bébés (Royaume des Petits) qui appartenait à Thérèse Lefebvre qui devait vendre sa maison sise au 480 rue Ste-Anne. La famille de Émilien Frigon quittait donc leur demeure de la 6^e Avenue pour s'installer à logement dans l'ancienne demeure de Thérèse Lefebvre qui était devenue la propriété de Yves Montreuil.

Un an et demie plus tard, la famille Frigon ainsi que le «Royaume des Petits» déménageaient au 10 rue Marcotte près de l'Église, logement appartenant à Alexina Lanouette. Le magasin prenait de l'expansion: Vêtements pour enfants et fine lingerie pour dames. Le «Royaume des Petits» devenait donc «Magasin Mme Frigon» et par la suite «Boutique Irène».

C'est en 1961 que le nouveau trajet de la route 138 força la famille et le commerce à aller s'installer temporairement au 152 rue Ste-Anne. Et c'est en mai 1961 que Émilien Frigon bâtissait sa propre demeure au 60 Dorion adjacente à la «Boutique Irène» au 321 de Lanaudière.

En octobre 1981, Jeannine Savard Daudelin achetait la «Boutique Irène» pour devenir une succursale de la «Boutique «69» Enr.» de St-Ubalde. Jeannine Savard opérait la «Boutique «69» Enr.» à Sainte-Anne de la Pérade durant quatre années avec comme gérante, sa soeur, Madame Yvette Savard Delisle.

Et finalement, c'est le 25 janvier 1985 que Yvette Savard et sa fille Joane Delisle achetaient la succursale de la «Boutique «69» Enr.» pour devenir ce qu'elle est toujours aujourd'hui: «BOUTIQUE YVANE INC.» dont le nom provient de l'association des deux prénoms des propriétaires soit «YV» pour YVETTE et «ANE» pour JOANE et Ste-ANNE.

À la «Boutique YVANE INC.» vous y retrouverez maintenant toute la gamme de vêtements et accessoires féminins.

YVETTE et JOANE souhaitent à toute sa clientèle de Ste-Anne de la Pérade de très joyeuses fêtes pour ce 325^e anniversaire.

Les Pêcheries Val-Mer inc.

Après avoir fait tous les métiers et parcouru beaucoup de chemins, Henri Vallée, originaire de St-Casimir, veut tenter sa chance dans le domaine de la pêche. À ce moment-là, il fait de la vente au local: dorés, barbus, brochets et anguilles sont disponibles. L'hiver, Henri s'adonne à la pêche aux poulamons, à la ligne, dans une cabane à pêche. Environ 450 livres sont prises pendant la saison.

En 1961, la famille Vallée s'installe à Sainte-Anne, dans la petite école du «Grand Sainte-Marie». C'est alors que le père Vallée emprunte la chaloupe d'un voisin pour pêcher l'anguille et la perchaude. Toute la famille participe aux tâches. Même Maman Flore seine avec Henri pendant que les enfants sont en classe. Le poisson est ramené vivant à la maison et mis dans un vivier. La vente au détail devient bien divertissante, car ce n'est pas toujours de tout repos d'attraper l'anguille que le client a choisi.

Vers 1962, 1963, on assiste à la naissance de POISSONNERIE LA PÉRADE INC. La famille Vallée diversifie les prises et étend son marché. C'est ainsi qu'au printemps, il faut capturer le poisson blanc ou corégone, pour le vendre à Montréal puis à New York. Suit la saison de l'esturgeon, lui aussi vendu aux États-Unis. Il fallait voir à la fabrication de boîtes de bois pour l'expédition.

En 1966, Réal et René quittent l'école et travaillent avec leur père. On constatait toutefois une diminution significative des prises. En 1967, on assiste à la disparition de la plupart des espèces. Seul, le poulamon résiste. Henri et René partent alors travailler à Montréal. Jusqu'en 1970, Réal pêche seul. Maman Flore continue de voir à la vente au détail. Lorsque Jean-Claude termine ses études, il décide de s'orienter vers la pêche et de travailler auprès de Réal. En 1978, les deux frères Vallée veulent donner un nom à leur association PÊCHERIES VALLÉE INC. vient de naître. Un entrepôt est bâti cette même année, à l'Île au sable. L'année suivante, ils font construire un bateau de fibre de verre de 45 pieds; c'est l'Îlot.

En juillet, Réal, Jean-Claude et leurs épouses partent pour le Bas-du-Fleuve à la pêche à la morue.

En 1981, René quitte son emploi à Montréal et se joint à ses frères. La compagnie LES PÊCHERIES VAL-MER INC. est formée. Nous sommes en 1982. Les saisons de morues, turbots et poulamons s'enchaînent. Puis apparaît le marché du crabe des neiges. Jean-Claude

Usine Val-Mer
Île au Sable



Kiosque au Grand Ste-Marie

est sa femme travaillent à l'élaboration d'un projet d'usine de transformation de produits marins.

En 1984, le permis est obtenu. L'usine de Val-mer ouvre ses portes. Les premières années, elle accueille une dizaine d'employés. Dépendant de l'apport de la matière première, l'usine peut donner du travail à près d'une vingtaine de personnes, incluant les aide-pêcheurs pour une période de trois mois. Quarante-vingt-dix pour cent sont des Péradiens et des Péradiennes.

Le produit fini, la section de crabes des neiges surgelée est exportée. Entre-temps, en 1988, les frères Vallée font l'acquisition d'un second navire de pêche, d'une soixantaine de pieds. Depuis lors, le crabe des neiges et le poulamon s'avèrent être les principales ressources des PÊCHERIES VAL-MER INC. C'est une entreprise familiale où les épouses apportent une collaboration importante.

Les frères Vallée voient l'avenir avec optimisme. Ils espèrent pouvoir diversifier les produits transformés par l'usine et peut-être intéresser les moussaillons au métier de pêcheur, car malgré les risques possibles, de toutes sortes, les hauts et les bas des saisons, le métier de pêcheur n'en demeure pas moins parmi les plus beaux.

Les Entreprises Devault La Pérade inc.

La compagnie «Les Entreprises Devault La Pérade Inc», existe sous ce nom depuis 1988. M. Paul-Émile Devault en est le président et opère cette compagnie avec un de ses garçons, Claude qui prendra bientôt la relève.

Avant de fonder cette compagnie, M. Paul-Émile Devault effectuait sous son nom le même genre de travail. Les prochaines lignes soulignent le genre de travail effectué et les améliorations apportées.

En bas âge, Paul-Émile travaille comme bûcheron, cuisinier en chef dans un camp de bûcherons, draveur à l'occasion, monteur de lignes (ligne électrique en provenance du Saguenay qui traverse notre belle municipalité), homme à tout faire. Plus tard, il obtint ses cartes de menuisier. À la fin des années 50, il décide de devenir entrepreneur pour tout genre de travaux utilisant le béton. Par la suite, il ajouta à ses compétences la levée et le déplacement de maisons.

Au début des années 50, pour former et couler un solage de maison, quatre hommes prenaient environ trois semaines. Ces solages étaient formés avec des planches et des deux par quatre. Après plusieurs années, les formes de contreplaqué (quatre pieds sur huit pieds) permettent d'accélérer l'exécution des travaux. Dorénavant, un solage est fondé et coulé en une semaine.

Aujourd'hui, des équipements spécialisés et des formes commerciales (panneaux de 2 pieds sur 8 pieds ou 2 sur 5 pieds) permettent à trois hommes de former et couler un solage dans la même journée.

M. Paul-Émile Devault leva sa première maison, celle de son frère Didace. La première maison qu'il déplaça, celle qui appartient aujourd'hui à M. Normand Cossette était située sur la rue Marcotte, voisine de celle de M. Jacques Gervais. Le déplacement de cette maison permettait la construction de la route 138. Pour une première, s'en fut toute une, possédant très peu de connaissances pour ce genre de travail, il transporta une cheminée construite en pierre dont la base était d'environ cinq pieds sur cinq pieds prise à même la maison.

Après plusieurs années, Paul-Émile s'associe avec M. Jacques Rompré (association qui dura de 1966 à la retraite de ce dernier en 1978). Pendant toutes ces années, plusieurs faits cocasses se sont produits. Je désire en citer un entre autres.

À la recherche d'un emploi, M. Mongrain se présente sur le chantier de construction et demande un travail à nos deux associés qui acceptent de l'engager. M. Mongrain demande quel sera son salaire horaire. M. Rompré lui demande: «Quel est ton poids?» «Cent vingt six livres» répondit l'homme. M. Rompré lui répondit un sous la livre, donc 1,26 \$ l'heure.

Au début, pour lever ou déplacer une maison, faire la semelle, le solage, le plancher et autres, cinq hommes prenaient environ cinq semaines pour effectuer tous ces travaux. Aujourd'hui, trois hommes prennent de sept à dix jours. Un équipement plus moderne facilite la tâche de chacun.

Avant de terminer, je désire passer un message aux jeunes qui sont à la recherche d'un emploi.

«N'ayez pas peur de travailler, de faire de nombreuses heures et ne craignez pas de foncer. Le ciel est bleu pour tout le monde.»

texte: Gilles Devault

Sûreté du Québec

Poste de Sainte-Anne de la Pérade
par: J. Raymond Proulx, capitaine

La Sûreté du Québec est un service du Gouvernement du Québec créé en 1870 sous le nom de Police provinciale de Québec. D'abord installée à Québec, il faudra attendre en 1938 avant de voir des postes de la Sûreté s'établir dans les diverses régions du Québec. L'administration de la justice criminelle demeure alors concentrée au chef-lieu de chaque district judiciaire où l'on retrouve les officiers de justice et notamment le Grand constable et les constables spéciaux qui exécutent les ordres des juges de paix. Au besoin, les policiers provinciaux et les détectives séjournent en région pour maintenir l'ordre ou entreprendre des enquêtes criminelles.

En 1922, la police provinciale est identifiée comme la **Sûreté provinciale** et de plus, deux autres polices gouvernementales font appliquer certaines lois provinciales. C'est le cas d'une **police des liqueurs** pour les lois reliées au commerce des boissons alcoolisées et des «**officiers de vitesse**» chargés du code de sécurité routière de l'époque. Ces derniers patrouillent les grandes routes en motocyclette durant la belle saison et sont rattachés au Bureau du revenu provincial jusqu'en 1924, alors qu'ils passent sous le contrôle du Département de la voirie. Désignés ensuite comme la **police de la circulation** et connus sous le vocable de «**spotters**» ils sont vêtus d'un uniforme kaki et ils sont intégrés à la Sûreté provinciale du Québec en 1938 où ils deviennent le service de la **Police de la route**.

La même année, un **poste régional** de la Sûreté est établi à **Trois-Rivières** qui relève du commandement de la division de Québec. Le territoire du poste comprend Sainte-Anne de la Pérade et les municipalités environnantes où l'on retrouve des représentants de la Police de la route qui font la patrouille routière dans le comté de Champlain. C'est notamment le cas d'**Euclide Pintal** de Champlain, chargé de cette tâche à partir de 1936.



Emblème de
1870



Emblème à partir de 1963



Emblème de 1950 à 1960

SÛRETÉ DU QUÉBEC

En 1945, le Poste de Trois-Rivières et les patrouilles du comté de Champlain passent sous le contrôle du quartier général de Montréal. Le nombre de policiers de la route augmentent lentement et ils peuvent se rassembler à une guérite à l'entrée du pont de Sainte-Anne de la Pérade où l'on retrouve un gardien du pont. En octobre 1953, **Albert Langevin**, de Sainte-Anne de la Pérade est embauché comme agent de la Police de la route. Les autos patrouille noires remplacent de plus en plus la motocyclette comme moyen de patrouille.

En 1960, l'importante réforme amorcée à la Sûreté entraîne la disparition de la Police de la route proprement dite et marque le début de l'implantation des postes de la Sûreté dans leur forme actuelle. L'établissement d'un poste à Sainte-Anne de la Pérade est prévu pour couvrir la partie sud-est du comté de Champlain.

Entre-temps, Sainte-Anne de la Pérade demeure un secteur de patrouille du Poste de Trois-Rivières. Durant les activités du Carnaval de la pêche aux petits poissons des chenaux, deux policiers sont affectés en permanence pour maintenir l'ordre sur le site de l'événement et les environs. Un petit local est mis à leur disposition dans l'édifice du poste de pompiers de la municipalité.



Emblème actuel



La Sûreté du Québec
616, rue Principale
Sainte-Anne de la Pérade

SÛRETÉ DU QUÉBEC

Le 7 juillet 1964, le **Poste de Sainte-Anne de la Pérade** est ouvert et il relève d'un commandement régional établi à Joliette (section de Joliette). Le poste compte quatre policiers dont le responsable, le caporal **Paul Michaud** et l'agent **Clément Cossette** de Saint-Narcisse, un ancien policier de la route embauché en 1958. Le premier local est loué de dame Germaine Allard au coût de 145 \$ par mois et est situé sur la rue Principale à l'est du pont. En 1965, la municipalité modifie le nom des rues et l'adresse civique du poste devient le **352, rue Sainte-Anne**. L'effectif comprend alors neuf policiers et une secrétaire, madame Françoise Bruneau-Richer, entrée en fonction en novembre 1964.

Le 3 août 1969, la compagnie Québec Téléphone installe un appareil à cadran au Poste de Sainte-Anne de la Pérade (numéro 325-2272) dont le service est identifié comme celui de la Sûreté du Québec depuis l'année précédente. Le **10 décembre 1969**, le poste emménage dans un édifice neuf sur la route 2 (138) à l'ouest du village et propriété du contracteur Jean-Guy Pronovost. Il s'agit du poste actuel situé au **616, rue Principale** et qui compte alors un effectif de treize policiers, une sténo-dactylo et deux commis.

En novembre 1970, le Poste de Sainte-Anne de la Pérade relève du commandement régional de la nouvelle Section de Trois-Rivières qui est à l'origine du **District de Trois-Rivières** actuel avec son quartier général à Cap-de-la-Madeleine et où sont situés les unités spécialisées. Au cours de cette décennie le nombre de policiers du Poste de Sainte-Anne de la Pérade se maintient à environ quinze policiers dirigés par un sous-officier **responsable du poste**. Au sergent Paul **Michaud**, se succède le caporal Mario **Guertin** en 1972 et les sergents Jean-Maurice **Drolet** en 1973, Laurier **Granbois** en 1976, Jean **Parent** en 1979, Pierre **Héroux** en 1984 et Roger **Robitaille** en 1988.

Depuis mars 1991, le sergent Mario **Rancourt** est le responsable du poste et il est assisté du caporal Normand **Gauthier** et ils dirigent dix-sept autres policiers affectés à la patrouille et aux enquêtes; madame Jacqueline **Brunel** est la secrétaire du poste depuis juin 1969. La majeure partie du territoire du poste est comprise dans toute la partie est de la municipalité régionale de comté de **Francheville**.

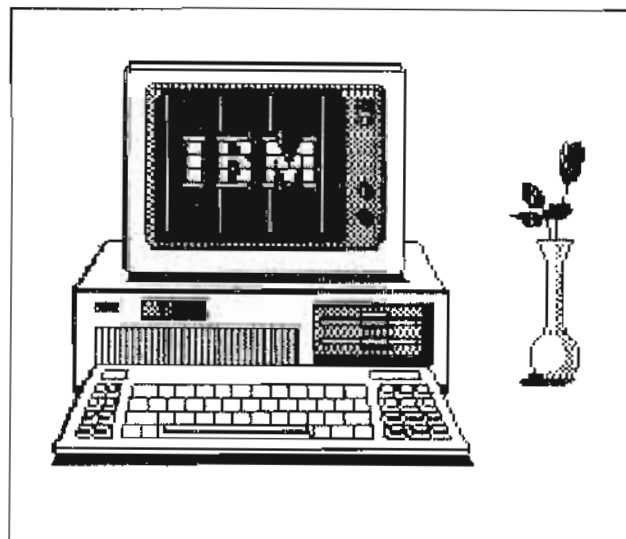
Secrétariat La Pérade enr.
612, rue Ste-Anne

«Un C.V. bien fait, c'est un investissement!
confiez-le à une conseillère et
rédactrice professionnelle.»

Anciennement, on appelait **Secrétaire** celui qui était attaché à une personne de haut rang pour rédiger, transcrire des lettres et dépêches officielles. De nos jours, le secrétariat a heureusement beaucoup évolué. Mais la notion de service demeure toujours.

Fondé en novembre 1990, c'est dans cet esprit que **Secrétariat La Pérade enr.**, offre une gamme complète et variée de services, tant de traitement de texte, de rédaction de curriculum vitae et de correspondance, que d'impôts, de tenue de livres, en passant par la TPS, les services téléphoniques et la vente d'ordinateurs.

Fort des douze années d'expérience de sa Fondatrice Péradienne, madame Lyne Brouillette, **Secrétariat La Pérade enr.** s'avère l'Entreprise à consulter lorsqu'il s'agit de rapidité d'exécution, de précision et de courtoisie en matière de secrétariat et des domaines connexes.





La pêche aux poulamons, les pourvoyeurs

Historique de la pêche du petit poisson des chenaux

L’hégémonie trifluvienne sur le monde des petits poissons des chenaux prit fin au début du siècle. La Mauricie connaissait alors des transformations radicales. En quelques années naissaient Grand'Mère, Shawinigan, La Tuque. Les usines de pulpe, de papier et d'aluminium surgissaient comme par enchantement.

La civilisation industrielle signifie pollution et les petits poissons dégoûtés des eaux chargées de déchets tournèrent la queue aux Chenaux empoisonnés. Ils cherchèrent des rivières potables, hésitèrent entre les tributaires du nord et du sud. Ils explorèrent même les rivières de Maskinongé et de Louiseville. Leur choix se porta sur les rivières Batiscan et Ste-Anne, cette dernière ayant la préférence. Depuis l'éboulis de St-Alban, en 1894, le fond de la rivière s'était ensablé et la proximité des rapides garantissait aux femelles pondueuses une eau oxygénée. Au surplus, elle était la première avenue offerte sur le parcours des bandes venues du Bas du fleuve. Voilà pourquoi et comment Ste-Anne est devenue la capitale mondiale de la pêche aux petits poissons des chenaux.

Cela ne s'est pas fait instantanément. Pendant quelques années, les troupes saisonnières connurent une vie paisible, sans histoire, jusqu'en 1938. Alors se répéta l'aventure de l'ancêtre Turcotte découvrant, en 1877, les bancs de poissons évoluant en paix sous la glace de la petite rivière Champlain.

Les hôtes de la rivière Ste-Anne furent découverts aussi par hasard. Monsieur Eugène Mailhot et ses fils André et Robert travaillaient un jour de 1938 à couper des blocs de glace pour le remplissage des glaciers. Un jour où le «FRAZIL» (cristaux de glace en purée épaisse) était moins dense, il aperçut quelques poissons folâtrant sur le fond de sable. Il vérifia s'il ne s'agissait pas de quelques individus écartés. C'était bien la montée en bandes des petits poissons qu'on ne prenait jusque là que sur le fleuve.

La grande aventure commençait, non pour les malheureuses bêtes qui, à partir de ce moment, ne connurent plus la paix. M. Robert Mailhot construisit quelques cabanes suivi par messieurs Jacques Lanouette et Arthur Lemay. Très vite ils eurent des imitateurs. Les petits



poissons de la Pérade firent parler d'eux dans le voisinage, puis leur réputation gagna les centres éloignés. Les gens avaient l'habitude de placer leurs cabanes au fleuve. Lorsque la saison fructueuse de terminait (aux Rois), les gens du village ramenaient leurs cabanes sur la rivière pour continuer la pêche.

Plusieurs marchands faisaient le commerce du petit poisson; on en expédiait aussi loin qu'en Abitibi et au Lac St-Jean. Les routes étaient fermées l'hiver; on venait à la pêche par le chemin de fer du Canadien Pacifique. Robert Mailhot allait chercher les visiteurs en traîneau à chiens. L'accueil était très pittoresque.

La première publicité a été faite par Monsieur Carpenter du Journal The Gazette, de Montréal, sous le pseudonyme Isaac Hunter. Il y eut aussi les chroniques de Serge Deyglun dans La Presse.

Avec les chemins ouverts, le tourisme a progressé. Le journal «Le Nouvelliste» assura une publicité toujours croissante par ses chroniques variées.

Les stations de radio emboîtèrent le pas. En 1946, des gens importants se déplacèrent; des ministres, des députés, des journalistes.

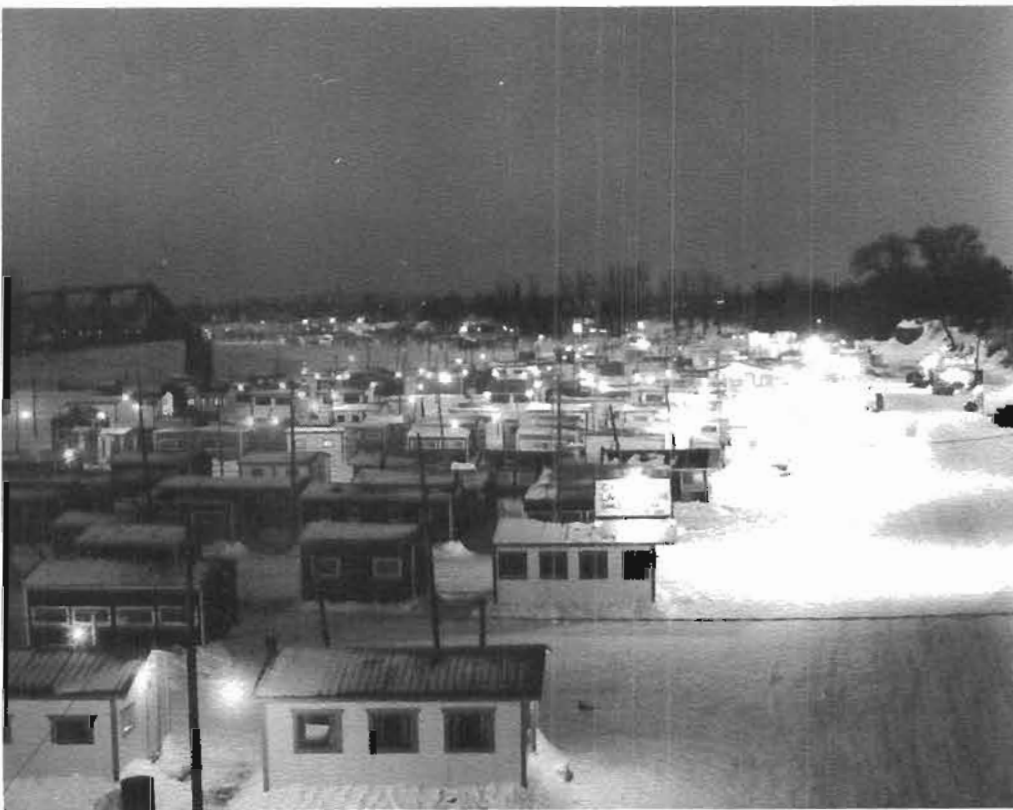
Cette popularité inquiéta la gent poissonnière qui cessa, de 1946 à 1949, de fréquenter la rivière Ste-Anne. Pour leur malheur, les pèlerins de Noël revinrent à leurs amours à la plus grande joie des

sportifs qui accouraient de partout. La vogue de la pêche aux petits poissons n'a pas connu d'éclipse depuis.

Les statistiques annuelles sont presque inquiétantes... pour la survie de l'espèce. Au cours de la saison de 1965-66, qui a duré exceptionnellement jusqu'au 19 février, on a enregistré neuf millions de prises, sans compter les millions d'oeufs perdus pour l'espèce.

Sources: *Petite histoire de notre petit poisson des chenaux.*

Albert Tessier — Éditions du Bien Public



Pêche au poulamon, autres sources

Le poulamon représente une véritable mine d'or pour Ste-Anne de la Pérade. En 1979, selon une étude socio-économique faite par le MLCP, les retombées économiques de la pêche sportive ont été estimées à deux millions et demi de dollars, et ce, en moins de deux mois d'hiver. Nulle part au Québec, l'exploitation d'espèces pourtant plus recherchées pour leur intérêt sportif ne rapporte-t-elle autant de retombées économiques en si peu de temps.

Et c'est compter sans la pêche commerciale au poulamon, dont on ne connaît pas l'effet multiplicateur découlant de la transformation et de la commercialisation de ce poisson.

L'étude socio-économique de 1979 révélait également que les quelques 70,000 adeptes annuels de la pêche sportive provenaient surtout de Montréal (41,2%), de la Mauricie (33,1%), de Québec (12,4%) et de l'Estrie (7,5%).

Mais pourquoi le petit poisson des chenaux attire-t-il autant de gens?

Ce n'est pourtant pas un poisson des «histoires de pêche». Avec ses 15 centimètres de long et ses 40 grammes, le poulamon ne bat pas de record. Il n'y a rien d'impressionnant à se faire photographier avec une telle prise. C'est plutôt le nombre de poissons pêchés (les années où ça mord, bien sûr) qui permet d'en mettre plein la vue. Une moyenne de 50 prises à l'heure se rencontre en effet assez régulièrement.

Il faut dire aussi que depuis la perte des frayères des rivières St-Maurice et Batiscan, le site de La Pérade s'avère l'endroit où la renommée des petits poissons des chenaux est la plus grande au monde. Il s'agit de plus, du seul endroit au Québec où on a le droit de pêcher sans permis.

Enfin, la pêche s'y fait confortable. Les cabanes d'autrefois deviennent aujourd'hui de véritables petits chalets de pêche isolés, électrifiés et illuminés le soir et mesurant en général 6 mètres carrés.

On compte certaines années jusqu'à 1000 cabanes pouvant chacune accommoder de quatre à dix pêcheurs qui y tendront leurs lignes à travers le trou rectangulaire faisant toute la longueur d'un mur. Chaque ligne est appâtée avec du foie de porc et on y attache une allumette qui indique, lorsqu'elle bouge, qu'un poisson a mordu à l'hameçon. Phénomène rare et contrairement à de nombreuses autres espèces anadromes (qui naissent et se reproduisent en eau douce, mais qui passent une partie de leur vie en eau salée), les poulamons se nourrissent même pendant la fraie, que les adultes (les mâles âgés de deux ou trois ans et les femelles âgées de deux, trois ou quatre ans) effectuent à cette période dans la rivière Ste-Anne.

Sources: *Franc-Nord (pour la conservation de l'environnement)*
Vol. 6 no 1 hiver 1989 par Jean-Pierre Drapeau

Le comité de gestion de la rivière Se-Anne

Messieurs Robert Mailhot et Fernand Laffèche, citoyens de Sainte-Anne de la Pérade, étaient propriétaires du Domaine de la rivière Sainte-Anne.

1978-1979: Après une entente avec le gouvernement, représenté par M. Duhaim et M. Noël Lamy, un comité de gestion a été formé sous la présidence de monsieur Yvan Rompré. Ce comité était composé de: 1 représentant des pourvoyeurs, 2 personnes pour représenter chaque municipalité (Village et Paroisse), 2 représentants des loisirs, 1 membre pour représenter l'AFEAS, 1 représentant de la Chambre de Commerce, 1 secrétaire, 1 trésorier et 2 téléphonistes.

De 1979 à 1982: Des changements surviennent au niveau du comité. Le gouvernement s'est porté acquéreur de la rivière Sainte-Anne et louait cette dernière aux 2 municipalités au coût de 1,00 \$ par année.

De 1982 à 1985: D'autres changements surviennent. Les municipalités ont signé un protocole d'entente qui consistait à donner une redevance aux gouvernements dont 6% du revenu total des cabanes pour l'année 1983-1984, 7% pour l'année 1984-1985, et 8% pour les années 1985-1986, 1986-1987, 1987-1988.

De 1988 à 1989: Le comité a changé de membres. Le 20 septembre 1989, le comité est devenu «La Corporation de la gestion de la rivière aux p'tits poissons des chenaux», dont le président fut M. Michel Douville; M. Denis Marchand (représentant des pourvoyeurs), vice-président; Mme Gilberte Faucher (représentante de la municipalité), trésorière; M. Étienne Leduc (représentant des pourvoyeurs), directeur et M. Jean Lemay (représentant de la municipalité), directeur. Ce comité comptait également 2 personnes ressources: Jean Fortier et Pierre Gravel ainsi que 2 secrétaires: Céline Gervais et Johanne Faucher.

1989-1990: Aucun changement au niveau du comité. Une redevance a été donnée aux pourvoyeurs et à la municipalité en tenant compte du nombre de cabanes installées sur la rivière.

1990-1991: Quelques changements ont été apportés au sein du comité. Michel Douville, président; Denis Marchand, vice-président; Gilberte Faucher, trésorière; Pierre Gravel et Jean Lemay, directeurs; Céline Gervais et Johanne Faucher, secrétaires ainsi que Jean Fortier, personne ressource.

*La vie sportive
d'hier à aujourd'hui*



Les loisirs et sports d'autrefois

Au temps de nos pionniers, l'esprit n'était guère tourné vers le loisir. Le premier loisir était le repos du soir et la pause dominicale. L'hiver, et en particulier au temps des Fêtes on organisait des veillées de famille pour jaser, jouer aux cartes, chanter de nombreuses chansons à répondre et danser au son du violon. Lorsqu'arrivait le printemps, les fêtes au sucre étaient aussi une occasion de divertissement. Des séances dramatiques et musicales ainsi que des parties de cartes (euchre) constituaient une forme de loisir organisé. C'est certainement la pêche et la chasse qui ont tenu le premier rang, autant comme loisir que comme moyen de subsistance.



Club de hockey

Au début des années 1900 des équipes de baseball et de hockey commencèrent à se former. Ces clubs évoluaient sur la patinoire ou le terrain de balle du collège.

Les sports d'hiver connurent une grande popularité. Plusieurs patinoires ont existé à différents endroits. Les aînés se souviennent sans doute de la patinoire construite vers 1928, en face du presbytère, sur le terrain occupé aujourd'hui par la Caisse Populaire. Une autre patinoire, administrée par M. Cilien Picard était située sur l'emplacement de la rue Dorion, où sont construites aujourd'hui les propriétés de Mme Solange Rivard, M. Paul Leboeuf et M. Jean-Yves Grimard. C'était vers 1931. Quelques années plus tard, les patineurs ont pris la route de l'île St-Ignace chez M. Édouard Mayrand, qui a opéré cette patinoire en 1934 jusque vers 1942. On traverse ensuite la rivière et une nouvelle patinoire est construite sur un terrain de la municipalité, à l'arrière de l'Hôtel de Ville. Elle a existé entre les années 1950 et 1960.

Les glissoires ont aussi été très populaires. M. Arthur L. Desaulniers et ses fils, Armand et Léo, avaient installé (vers 1929) leur glissoire sur leur terrain. Celle-ci partait de la rive ouest et traversait la rivière jusque chez le Dr. Marcotte.

M. Bernard Fiset a eu, lui aussi une glissoire qui descendait vers la rivière en face de chez lui.

M. le curé Eugène L. Denoncourt a fait construire une magnifique glissoire en 1933. Elle était située en face du presbytère, sur le terrain du réservoir.

Quelques années plus tard, dans le cadre du Carnaval, M. Jean-Paul Hivon a construit une glissoire sur son terrain le long de la rivière. Cette dernière a existé pendant quelques années, et elle a attiré de nombreux amateurs de descentes vertigineuses.

Le sport de la raquette a aussi connu ses heures de gloire. Un club de raquetteuses a été organisé vers 1929. Les jeunes filles portaient le traditionnel costume et elles ont participé à plusieurs excursions. Parmi les demoiselles qui ont fait partie de ce groupe, nous citons les noms suivants: Germaine Cadot, Pierrette Filion, Germaine Allard, Jeannette Caron, Jeanne Hivon, Laurette et Pauline Desaulniers, Jeanne et Fabienne Dolbec, Germaine et Cécile Trudel, Germaine Lacoursière, Claire et Marie-Noëlle Beaudet.



Glissoire au temps
du Carnaval
vers 1960



Cub Madeleine de Verchères
Raquetteuses — 1929



Groupe de skieuses vers 1940
Mme Réal Blais, Arthur Gosselin, Lous A. Fillion
Mlle Cécile Marcotte, Mme Ollioler Larose

Les premiers amateurs de ski ont commencé à évoluer vers 1935. Avec un équipement rudimentaire, ils pratiquaient ce que nous appelons aujourd'hui le ski de fond. Il n'existait alors aucune installation moderne comme on en voit maintenant dans nos centres de ski; cependant vers 1940, un modeste remonte pente avait été installé sur les côtes du Bas de Ste-Anne par M. Jean-Eudes Frigon et M. Hervé Cossette. La circulation automobile étant très réduite à cette époque, les amateurs de ski, en groupe de 10 à 12, adoraient se faire remorquer par une automobile dans les rues du village.

M. Robert Mailhot était habituellement au service de ces sportifs. Les sports d'été étaient le baseball, le tennis, la bicyclette et les promenades en chaloupe.

Des courts de tennis ont été construits et ont attiré de nombreux fervents de ce sport. M. Art, L. Desautniers a fait construire son court de tennis vers 1928 sur le bord de la rivière, sur le terrain adjacent à la propriété de M. Jeannot Mailhot.



Le tennis Desautniers — 1928

Le Dr. F.A. Marcotte a lui aussi fait construire un court de tennis sur sa propriété de l'île St-Ignace vers 1926. Pendant plusieurs années la famille Marcotte a toujours chaleureusement accueilli de nombreux sportifs, tant féminins que masculins. Les demoiselles Cécile et Jeanne Marcotte étaient elles-mêmes des championnes à ce sport; et, fait à noter; Mlle Cécile a joué au tennis jusqu'à l'âge de 75 ans.

Après avoir connu une période d'activité intense de 1926 à 1933, ce court de tennis a été délaissé pendant les années difficiles de la crise économique.

Vers 1940, les docteurs Jean-Baptiste Touzin et Georges Fournier, les Marcel et Claude Blais, Paul-Aurey et Charles-Ernest Grimard, Philippe Pariseau, Achille Juneau, Raoul Tessier, Marcel Lanouette et plusieurs autres réorganisèrent ce tennis et fondèrent le «Club de tennis de l'île».

De nombreux et mémorables tournois se sont disputés à ce club. et attiraient chaque fois de nombreux spectateurs toujours chaleureusement accueillis par les demoiselles Cécile et Jeanne Marcotte.

À la fin de chaque saison des trophées étaient remis aux gagnants à l'occasion du traditionnel party du tennis à l'Hôtel Péradien chez Raoul Tessier.

(M. Jean-Pierre Devault nous donne quelques notes sur les dernières années d'opération de ce club.)

Les Quilles.

Les premières allées de quilles ont fait leur apparition à Ste-Anne de la Pérade en 1945. Elles ont été construites par M. Raoul Tessier au sous-sol de son Hôtel Péradien. Immédiatement plusieurs ligues ont été formées sous la présidence de M. Philippe Pariseau. Ce sport d'intérieur a attiré de nombreux amateurs qui ont évolué à cet endroit pendant cinq années, grâce au bienveillant accueil du propriétaire M. Tessier.





Début quilles — 1945



Ouverture de la salle de quilles dans l'ancien collège des frères du Sacré-Coeur — décembre 1959

Bénédiction de la salle de quilles par le Chanoine Joseph Duval. Décembre 1959



*Marc Baribeau, président, assistante Cécile et Jeanne Jean-Pierre Devault, Marc Leduc — septembre 1980
Tournoi de tennis, distribution des trophées gagnants: Émile Ndejuru et Richard, Richard Arcand, Pierre-Yves Malo, Sylvie Monceau*



Le Chanoine Duval lançant la première boule lors de l'ouverture de la salle de quilles. Décembre 1959

Club de Tennis de l'Île

Nous nous sommes occupés du Club de Tennis de l'Île de 1980 à 1987 inclusivement, Marc Baribeau a été président du Club et ses assistants étaient Marc Leduc, Richard Ebacher, Yvan Ricard, Jean-Pierre Devault et tous les membres.

L'année 1981 a connu le plus gros succès avec 51 adultes et 22 étudiants comme membres.

Nous nous sommes occupés du tennis pendant 8 ans grâce à la collaboration de tous les membres lors de corvée soit sur le terrain ou pour le party de fin d'année.

Nous voudrions aussi reconnaître l'hospitalité des demoiselles Cécile et Jeanne Marcotte qui ont toujours su évoluer dans le monde du tennis avec des générations bien différentes. Nous avons toujours été reçus comme des rois tout au long de la saison et surtout lors de nos pique-niques annuels. Leur amour du tennis a permis à bien des jeunes de pratiquer un sport qui à l'époque n'était pas si facile d'accès. Nous tenons à les remercier encore une fois.

Jean-Pierre Devault

La belle époque du hockey de 1930 à 1947

Je crois qu'elle serait lointaine l'année où fut disputée la première joute de hockey à La Pérade.

Je me rappelle que mon père disait avoir vu jouer des Lanouette, Vallée, Dolbec, Dusablon, etc. et plus près de nous les Émilien Hivon et Auguste Baribeau. Il semblerait plausible que les rudiments de base de ce sport nous sont venus avec l'arrivée des Frères du Sacré-Cœur en 1877.

Pour ma part, les premières parties de hockey dont je me souviens remontent au début des années 30 sur la patinoire du collège, la seule dans le temps. Elles étaient disputées par ce qu'on appelait à l'époque le «Grand Club» Le Péradien.

Les soixante-cinq ans et plus se rappelleront des gardiens de buts Gaétan Lemay et Raoul Tessier. Le noyau principal de l'équipe comptait les frères Fiset: Jules et Bernard, Raymond Devault, Philippe Lespérance, Adrien Rompré, Lorenzo Tessier, Raoul (Léo) Hivon, Léon Grimard, Eddy Richard, Clément Rompré, Jean-Luc Trottier, etc.

Ce Grand Club évoluait dans une ligne bien structurée dont faisait partie les clubs de Saint-Marc-des-Carrières, Portneuf, Pont-Rouge Saint-Basile et Donnacona.

Les équipes voyageaient par train, on n'avait pas le choix, les routes étaient fermées durant l'hiver à cette époque. Que d'orteils gelés à attendre le train afin de voir «débarquer» les joueurs adversaires, et croyez-moi, ce n'était guère plus chaud sur le bord de la bande; heureusement qu'on avait la grande salle du collège pour se réchauffer et bien sûr, le pipi entre chaque période. Voilà pour la décennie 1930-1939.

Avant l'arrivée du conflit mondial 1939-1945, le hockey organisé à La Pérade a été pendant cette période en dents de scie et ce n'est qu'en 1945 que La Pérade se retrouve dans une ligue bien structurée avec du hockey de calibre intermédiaire A, qui regroupe les équipes de Trois-Rivières, Cap-de-la-madeleine, Grand-Mère, Nicolet et Saint-Marc-des-Carrières.



À noter que dès 1946, Nicolet abandonnait et était aussitôt remplacé par Donnacona.

Tout comme de nos jours, chaque équipe comptait dans son alignement deux ou trois policiers. Les amateurs du temps se rappelleront sûrement les Pony Landry et Dominique Goulet de Cap-de-la-Madeleine. Pitou Godin et les frères Franklin de Donnacona, mais croyez-moi, les pirates de La Pérade ne se sont jamais fait sortir de la patinoire avec les Jean-Paul «Fripo Lafond» et l'escouade des frères Rompré.

Il y aurait des centaines d'anecdotes à raconter bien sûr, mais un peu trop volumineux pour ce bouquin.

Au niveau des gardiens de buts, il faut souligner à juste titre, la brillante relève qui fut assurée d'abord par Robert Mailhot qui évolue avec plusieurs équipes locales, et par la suite Jean-Paul Hivon qui a été le cerbère NO 1 des Pirates pendant près d'une décennie.

Jean-Paul Rompré



*De gauche à droite: Louis Jolin (arbitre), Jean-Paul Lafond, Roland Rompré, Jean-Paul Rompré, Jean Lanouette, Vital Picard, Maurice Rompré, Guy Rompré, Guy Guindon, Bob Weader, Jean-Paul Lanouette, Arthur Mallhot, Jean-Paul Hioon (gardien de but), Jean-Charles Laganère (entraîneur), Jacques Rompré (gérant).
N'apparaissent pas sur la photo: Philippe L'Espérance, Robert Mallhot et Lionel P. Bolduc.*

Un souvenir des PIRATES DE LA PÉRADE qui nous ont glorieusement représentés de 1945 à 1956. Plus de 40 joutes étaient disputées pendant les saisons et en plein air.

Un beau dimanche après-midi à Sainte-Anne de la Pérade, 1500 personnes assistent à la partie; un record. Deux championnats consécutifs sont remportés aux dépens d'équipes chevronnées comme Trois-Rivières, Cap-de-la-Madeleine, Grand-Mère, Nicolet et Saint-Marc-des-Carières.

Comme toute sphère d'activités, le hockey sur glace a évolué de façon phénoménale au cours des dernières années. Cette évolution se fait sentir dans des multiples facettes de notre sport national, mais attardons-nous surtout à l'équipement et à l'arrivée des arénas.

Qui ne se rappelle pas de l'époque où, pour protéger nos jambes, on revêtait des catalogues de Eaton ou Dupuis frères. Bien armés de nos petits gants de kid et de nos gourets de fortune, on tentait de loger la rondelle improvisée (lire crotte de cheval gelée) dans le filet de l'adversaire.

De nos jours, les équipements sont de plus en plus sophistiqués. Les joueurs soucieux de leur protection ont le privilège d'un vaste choix d'équipements, allant du bâton en aluminium aux patins moulés à l'air. Même la Régie de la Sécurité dans les Sports du Québec (RSSQ) met son grain de sel: elle oblige tout joueur de hockey sur glace à revêtir le casque protecteur, la grille ou visière complète et le protège-cou. Mieux vaut prévenir que guérir...

À l'époque, toutes nos énergies étaient bien souvent déployées avant le match. Le déblaiement de la patinoire demandait beaucoup de temps et d'effort, d'autant plus que certains trouvaient plein d'astuces pour ne pas coopérer: «C'est l'équipe qui reçoit qui gratte» entendait-on dans les quatre coins de la patinoire. Et à 30 degrés sous zéro, on s'arrangeait pour que nos moments de détente ne soient pas trop prolongés. Tout ce qu'on espérait, c'est que les parties soient chaudes.

L'arrivée de patinoires couvertes ou d'arénas régionaux a quelque peu nui à l'occupation de nos patinoires extérieures. Bien qu'il fallait parcourir des distances tout de même raisonnables, on était assuré de performer dans des conditions confortables. Notre municipalité n'y échappe pas. Les efforts déployés par d'irréductibles péradiens portent fruit. Le 22 décembre 1984, Gérard Arcand donne les premiers coups de lame sur la glace de la patinoire couverte qui deviendra quelques années plus tard l'Aréna Optimiste.



*Algles de Ste-Anne de La Pérade, Bantam «C»
Champions Région Mauricie 90-91
Première rangée, de gauche à droite: Bruno Godin, Éric Gauthier,
Martin Rompré, Alain Devault, Mathieu Germain, Éric Lacerte
(St-Maurice), François Cloutier
Deuxième rangée:
Alain Larose, entraîneur, Martin Giguère, Jean-François Morel,
Daniel Girard, Guy Perreault, Jacques Grael (St-Prospier),
Martin Ricard (St-Maurice), Sébastien Rompré, assitant-entraîneur.*

Bien entendu, les jeunes de Sainte-Anne et des municipalités environnantes constituent les principaux bénéficiaires de l'aréna. Bien encadrés par une bonne équipe de bénévoles, ces jeunes Novice, Atome, Pee-Wee et Bantam représentent dignement notre municipalité au sein de leur ligue respective. Quant à ceux qui ne sont pas attirés par le hockey sur glace, ils ont l'opportunité d'évoluer au sein du club de patinage artistique. Une structure solide alliée au travail inlassable des dirigeants ont permis au club de figurer avantageusement parmi les meilleurs de la région.

La clientèle extérieure est très visible à l'aréna. En plus des participants de la région immédiate de Sainte-Anne, nous recevons régulièrement des gens de Québec, Trois-Rivières, Shawinigan et même de Drummondville, St-Hyacinthe et Montréal. L'ambiance est chaleureuse et l'accueil particulier. Et tous ceux qui repartent, reviennent...

Pierre Arcand

Le club de ski de fond «Le Grand Duc»

De 1972 à 1974, les skieurs de La Pérade rêvaient d'une piste de Ski de fond. Un premier groupe d'organisateur se sont réunis à plusieurs reprises, soit Messieurs André Sokoluk, Richard Rompré, Jean-Paul Mailhot, Camil Veilleux et Jean Fortier.

Après plusieurs entretiens ils ont proposé de rencontrer les cultivateurs avant de faire des dépenses, car dans les plans la piste devait passer sur quinze terres différentes. Ils ont alors décidé d'acheter la petite école du Village d'Orvilliers qui appartenait à M. W. Cantin, pour ensuite la faire transporter près du chemin de fer. Dès la première année une piste éclairée a été installée. Chacun des membres du bureau de direction avait sa responsabilité; Camil Veilleux et André Sokoluk étaient préposés à la bâtisse, tandis que Richard Rompré, Jean-Paul Mailhot et Jean Fortier s'occupaient des pistes.

Lorsque tout fut mis en place, chalet rénové, pistes bien tracées et éclairées etc, des compétitions furent organisées et des médailles étaient remises aux gagnants en fin d'après-midi. Le tout était suivi d'un souper aux fèves au lard, et dans une petite salle pouvant contenir environ 25 personnes, il y en avait parfois jusqu'à 75.

C'est alors qu'il fut décidé d'agrandir le chalet et d'augmenter le nombre des organisateurs. Au premier groupe se sont ajouté: Grégoire Rompré, Marc Bigué, Armand Lafrenière, Pierre Langlois, René Trudel, Mécéléa St-Amant, Yves Massicotte, Gilbert Guilbeault, Jean-Paul Lanouette et Mme Jacqueline Marchand.

Tout allait bien jusqu'au moment de l'expropriation pour la construction de l'autoroute. Il fallut alors déménager le chalet sur un autre terrain acheté de M. Robert Mailhot. Comme c'était un trou marécageux, l'aménagement du terrain a exigé beaucoup de collaboration. M. Lucien Germain a fourni sa machinerie ainsi que son employé Claude Cinq-Mars pour le transport de 33 voyages de gravier provenant de chez M. Omer Quessy.



Le premier chalet



Le chalet agrandi et rénové



La salle à dîner



L'entrepreneur Trottier-Rivard a lui aussi fourni sa machinerie avec Mécléa St-Amant comme chauffeur. Après l'aménagement du terrain, on a procédé à l'agrandissement du chalet tel qu'on le voit aujourd'hui, avec salle à dîner et toutes les commodités pour recevoir plusieurs personnes. On servait alors des soupers à 3,00 \$, et les cuisiniers étaient André Sokoluk et Jean Fortier. le club «Le Grand Duc» doit un grand merci à plusieurs collaborateurs dont les noms suivent: Le Meublier Jean-Guy Pronovost; les 15 fermes sur lesquelles les pistes de ski de fond passaient; Jean-Noël Toutant; La Municipalité de Ste-Anne de la Pérade; Katimavic; Omer Qessy; Rivard Construction; Gatien Rompré; Lafrenière Tracteur; le marché Jean-Paul Mailhot; ainsi que Lucien Germain et son équipe. Merci aussi aux épouses des membres du bureau de direction qui ont aussi collaboré au succès de l'entreprise.

Le club a mis fin à ses activités en octobre 1985, lors de la vente de l'entreprise à Georges Tessier et Armande Frigon. Ces derniers exploitent maintenant une salle de réception sous la même enseigne: «Le Grand Duc».

Texte: Jean Fortier.



C'est moins par besoin d'exercice que de divertissement que la pratique du baseball débuta chez-nous, après la première guerre mondiale. À cette époque, les dirigeants municipaux se préoccupaient avant tout de conserver un bas niveau de taxation en cette période pénible d'après-guerre.

Les équipements sont mis au service des sportifs surtout par des particuliers. La situation difficile n'empêche cependant pas le baseball de s'établir solidement en milieu rural.

C'est aux environs de l'année 1922 que débute vraisemblablement la pratique du baseball à Ste-Anne de la Pérade, grâce aux facilités fournies par les Frères du Sacré-Cœur et à l'implication financière de quelques particuliers. On ne peut parler, à cette époque, de ligue structurée. Mais, petit à petit, ce besoin d'organisation deviendra de plus en plus impérieux et amènera les sportifs bailleurs de fonds et mordus de baseball à adhérer à un circuit bien constitué.

Faute d'archives adéquates sur le sujet, on peut quand même avancer sans crainte de se tromper, que cette première étape se distingue par un intérêt de plus en plus marqué pour le baseball chez-nous, et la pléiade d'excellents joueurs, tant péradiens que des localités environnantes, qui ont évolué à Ste-Anne, entre 1922 et 1949, date de l'adhésion des Athlétiques de la Pérade

à la Ligue Rurale Albert Gaucher, est là pour en témoigner.

Donc, en 1949, Ste-Anne est admis dans la Ligue Rurale Albert Gaucher en compagnie des municipalités de Batiscan, Ste-Geneviève-de-Batiscan, St-Maurice, Ste-Thècle et Champlain. La ligue comptera alors 18 équipes. C'est en 1959 que nos porte-couleurs seront couronnés grands champions pour la première fois.

D'années en années, nos équipes resteront très compétitives, grâce au talent de nos joueurs et à la clairvoyance des administrateurs qui savaient tirer le meilleur parti possible des changements qui ne manquaient pas de survenir d'une année à l'autre. La réputation d'excellence des Athlétiques constituait une attraction partout dans la ligue et les luttes épiques avec St-Alexis-des-Monts, Louiseville et St-Casimir resteront longtemps dans la mémoire des nombreux partisans qui en ont été les témoins.

En 1977, les Athlétiques font partie des 6 municipalités qui constituent les bases d'un nouveau circuit, la conférence de Baseball Rural de La Mauricie (CBRM), mis sur pied par suite de la dissolution de la Ligue Rurale Albert Gaucher. Les Athlétiques seront champions du nouveau circuit en 1978. En 1980, le magnifique terrain des Athlétiques, sûrement le plus beau de la ligue, à cette époque, accueillera la présentation du match final du Championnat Canadien de Baseball Sénior.



1938,

Club de Baseball "LA-PÉRADE" Saison 1938,



1962 —
Retour dans la ligue rurale Ste-Anne

C'est à l'issue de la saison 1984 que l'équipe des Athlétiques cessa ses activités. La diversification de plus en plus grande de loisirs offerts aux jeunes, le manque de relève pour le fonctionnement de l'équipe et les coûts d'opération de plus en plus onéreux ont eu raison de la tenacité des bénévoles.

Il est malheureux que cette aventure se soit terminée ainsi. Elle est remplie de si merveilleux et extraordinaires souvenirs pour ceux qui y ont participé qu'elle survivra éternellement dans leur mémoire et dans celle des partisans de cette excitante équipe de baseball que furent les Athlétiques de Ste-Anne de la Pérade.

Pierre Godin



1980 —

Le club de pétanque

C'est en 1977 que, par un bel-après-midi de printemps, Denise Pellerin et quelques-unes de ses amies décidèrent de jouer à la pétanque au Centre récréatif. Tout au long de cette première saison de pétanque, elles jouèrent à quatre équipes.

L'été suivant, après s'être renseignées sur les règlements, elles ont élu une présidente en la personne de Denise Pellerin. Six équipes furent formées et la pétanque était partie à Sainte-Anne de la Pérade.

Lorsque Denise quitta la paroisse vers 1980, Anne-Marie Mailhot prit la relève. D'année en année, les équipes féminines étaient toujours plus nombreuses. En 1983, la pétanque fut transférée derrière le Centre communautaire grâce au travail de Gilbert Guilbault, Claude Paquet, Pierre Langlois et André Caron qui ont eux-mêmes aménagé le site au frais de la municipalité.



Enfin, en 1985, après avoir joué plusieurs parties à la lueur de leurs phares d'automobile, Anne-Marie et Jeanne Mailhot réussirent à obtenir des lumières pour le terrain avec la participation financière de la municipalité. Des équipes mixtes se formèrent et Claude Paquet fut élu président. On comptait alors douze équipes. Un compte fut également ouvert.

Présentement, le comité du club de pétanque est composé de:

Roger Saucier, président
 André Morin, 1^{er} directeur
 Aline Carpentier, 2^e directeur
 Éliane Lamarre, 3^e éditeur
 Jean-Marc Lamarre, 4^e éditeur



Gaston Gagnon et Léo Boisvert sont responsables des terrains.

Aujourd'hui, nous avons un magnifique terrain éclairé dans le parc du Petit Bohneur où nous pouvons jouer soixante-douze personnes. C'est un divertissement très populaire pour les gens de tout âge et surtout pour les personnes retraitées.



Les loisirs à Sainte-Anne

« **L**e bénévolat est un loyer que l'on doit payer pour services rendus quand on vit en société. Plus on reçoit, plus on donne. Je trouve malheureux que celui qui a du talent n'en fasse profiter les autres. Il ne faut pas aider à outrance car les gens se fient et deviennent dépendants des autres. Au lieu de donner du poisson, on devrait donner une canne à pêche » (parole de Paul-Émile Nolet, extraite du Nouvelliste du 18-02-1991)

Sans plusieurs personnes bénévoles, qui ont consacré de leur temps, de leur talent, de leur énergie, les loisirs péradiens ne seraient pas ce qu'ils sont aujourd'hui.

Autrefois les loisirs organisés se résumaient au patinage, au hockey l'hiver et au baseball l'été. Plusieurs se rappelleront de la patinoire dans le champs propriété des demoiselles Marcotte derrière chez M. Octave Germain. Une personne digne de foi m'a confié que M. J.D. Thibault y était pour quelque chose dans le financement de ce projet qui faisait la joie des Péradiens du temps. D'autres parleront de la patinoire chez M. Édouard Mayrand avec musique et endroit pour se chauffer, de celle derrière l'Hôtel de Ville actuel. Là, on pouvait patiner sur des airs de Strauss. Je me souviens m'être gelée les pieds à regarder les parties de hockey. Les bénévoles du temps organisaient parfois des mascarades où les gens se costumaient. L'intérêt était à son comble, car les plus beaux costumes obtenaient des prix. Des patinoires, il y en a eu d'autres: celle dans la cour de l'ancien collège du Sacré-Cœur, celle de la ferme, celle du Rapide-Nord etc.. etc.

Que de souvenirs! Quelqu'un m'a parlé du baseball que dirigeaient MM. J.B. Leclerc et Bechmans Hivon, d'un terrain de balle-molle dans la Montée d'enseigne, de Raymond Tessier et de la ligue de baseball rurale Albert Gaucher. Je me rappelle, c'était dans la cour derrière l'ancien collège. Dans l'ancien collège, c'est là qu'ont été construites les premières allées de quilles, avant d'être transportées au Centre-Jean-Guy-Houle.

J'allais oublier de vous parler de la pente de ski, avec un câble électrique pour remonter, propriété de M. Jean-Eudes Frigon, dans le Bas de Ste-Anne.

Parlons maintenant des loisirs depuis le Centre-Jean-Guy-Houle. Les deux municipalités du temps achètent le terrain de l'île de M. Henri Godin pour la somme de 5 mille dollars.

D'abord, il y a formation d'un comité provisoire, lui succède un comité permanent qui supervise les loisirs en général que ce soit: baseball, balle-molle, O.T.J., piscine, quilles, patinoire extérieure, jeux à l'intérieur du centre, carnaval des petits poissons etc.

Le 6 avril 1970, en présence des maires et des conseillers de Sainte-Anne de la Pérade (paroisse et village) les commissaires (au nombre de 16) prêtent le serment d'office. L'exécutif est constitué de:

président: M. Pierre Godin

1^{er} vice-président: M. Fernand Légaré

2^e vice-président: Mlle Gisèle Marchand

trésorier: Mme Fortunat Tessier

secrétaire: Fr. Jean-Guy Houle

Ils font partie de la Commission Intermunicipale des Loisirs et des Sports.

En janvier 1971, un directeur des loisirs est engagé en la personne de M. Réal Lamothe. La Commission renseigne M. Lamothe sur l'état du projet d'investissement sur le terrain de l'île St-Ignace. On accorde la priorité au terrain de baseball, de balle-molle et à la construction d'une piscine.

Entre temps, le Centre des Loisirs a été construit. Les échevins et d'autres bénévoles donnent de leur temps et travaillent à la petite pelle pour creuser les fondations aux endroits inaccessibles à la grosse machinerie. Le Centre comprend une grande salle, les quilles, un bureau et un restaurant. En 1971, le nom officiel de La Commission des Loisirs devient: Les Loisirs La Pérade Inc.



Permettez-moi de vous rappeler quelques informations que j'ai puisées dans le journal Découverte.

En 1973, Les Loisirs La Pérade Inc., Gilles Lussier, vice-président, organise le carnaval aux petits poissons des chenaux.

En 1973, a lieu l'ouverture officielle de la piscine.

En 1975, Pierre Godin s'occupe de notre club de la Ligue Rurale Albert Gaucher. Il s'en occupera pendant plusieurs années. Le tennis de l'île est mis gratuitement à la disposition des joueurs.

Jean-Guy Houle est président des loisirs.

Le club de ski de fond «Le Grand Duc» s'est affilié au service des loisirs. Pas moins de deux mille personnes ont été touchées par cette activité nouvelle.

En 1976, il y a compétition de ski de fond et de raquette au club du Village d'Orvilliers.

Un tournoi de quilles est organisé les 26, 27, et 28 mars. Les jeunes qui désirent jouer au hockey doivent jouer à l'intérieur de Sainte-Anne.

En 1978, les équipes de hockey pratiquent à l'aréna de St-Marc-des-Carières. Le vendredi soir, les jeunes jouent à l'aréna de St-Georges.

En 1979, un comité d'étude est mis sur pied pour la construction d'une patinoire couverte.

Les parties de hockey se jouent à l'aréna de St-Marc, d'autres se jouent à St-Ubaide.

En 1982, un hommage a été rendu au Frère Jean-Guy Houle.

En 1984, le député fédéral du comté de Portneuf, Rolland Dion, a remis une subvention de 350 mille dollars pour la construction d'une aréna. M. Yves Massicotte est le président du comité provisoire. C'est un projet parrainé par le Club Optimiste.

En 1985, on peut pratiquer le tennis sur des courts qui font l'envie de plusieurs municipalités. Dans la paroisse, on trouve le tennis amateur péradien au village; les sœurs Cécile et Jeanne Marcotte permettent aux amateurs de ce sport de le pratiquer.



Un hommage à Jean-Guy Houle de Sainte-Anne de la Pérade. Ce dernier est encadré de Yves Massicotte et de Jean-Paul Nobert.

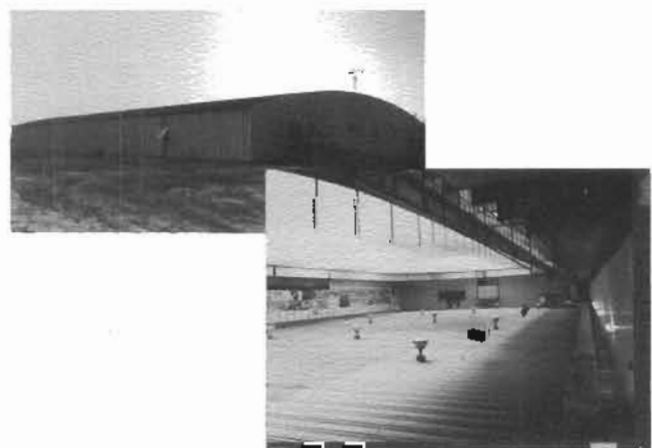
En 1986, le Frère Jean-Guy Houle nous quitte pour Rome. Secrétaire des loisirs en 1971, puis président à la suite de Pierre Godin, Gilles Lussier, Gilles Cloutier, Denis de la Chevrotière, Sainte-Anne lui doit beaucoup pour son implication auprès de la population.

Un comité est formé pour organiser la pétanque. Des ligues de tennis sont organisées. On parle de régie intermunicipale des loisirs (R.I.L.).

En conclusion, pour une population comme la nôtre, on peut dire que les loisirs sont bien organisés et la population peut se compter chanceuse d'avoir dans son milieu un complexe sportif si bien organisé.

Un gros merci à tous les bénévoles, à ceux d'hier et à ceux d'aujourd'hui.

Une péradienne depuis toujours,
Suzanne Tessier



Le Carnaval du petit poisson des chenaux

1^{er} carnaval: À l'automne 1956 un groupe de jeunes péradiens se réunissaient pour former la Chambre de Commerce à Ste-Anne de la Pérade, et par la même occasion ils lançaient l'idée d'organiser un Carnaval. Le président du Jeune Commerce était alors M. Claude Blais, tandis que le premier président du Carnaval était M. Jean-Marie Cossette. Ce carnaval dura trois jours, les 18, 19 et 20 janvier 1957. Les princesses étaient Juliette Leduc, Lucette Lachance et Michèle Carignan, laquelle devait par la suite devenir Reine du 1^{er} carnaval.

2^{ème} carnaval: Sous la présidence de M. Rémi Verrette, ce carnaval a eu lieu du 18 au 26 janvier 1958. Les trois candidates au titre de Reine étaient Denise Cossette, Reine Chevalier et Lina Godin. Cette dernière fut par la suite couronnée Reine du 2^{ème} carnaval.

3^{ème} carnaval: Toujours sous les auspices du Jeune Commerce, ce carnaval se donna comme président M. Jacques Savard. Il a été tenu entre le 17 et le 25 janvier 1959. Les candidats au titre de Reine étaient Marie-Noëlle Thibault, Denise Lanouette et Monique Paquet. Pour la première fois la reine était élue par le hasard et c'est Marie-Noëlle Thibault qui fut couronnée reine.

4^{ème} carnaval: Sous la présidence de M. Jean-Marie Cossette, les organisateurs de ce carnaval décidèrent de s'allier avec les paroisses de Champlain et Batiscan dans le but de grossir le carnaval. Micheline Beaudoin représentait Ste-Anne, Nicole Lahaie représentait Batiscan et Nicole Pintal représentait Champlain. Ce Carnaval débutait le 16 janvier 1960 pour se terminer le 31 du même mois. Le couronnement eut lieu à La Pérade et le sort favorisa Nicole Lahaie. Par le fait que l'O.T.J. de Ste-Anne était formé, Micheline Beaudoin est devenue la reine de l'O.T.J., soit Micheline première.

5^{ème} carnaval: Le Jeune Commerce sous la présidence de M. Jean Lacoursière désigna M. Roland Hivon comme président de ce carnaval. Le 2 janvier 1961 a vu l'arrivée de Monsieur Poisson ainsi que la bénédiction des cabanes à pêche. C'est au cours de cette année que fut construite la gloissoire géante sur le terrain de M. Jean-Paul Hivon. Les responsables de cette construction furent le Dr Roger Marchand et M. Laurent Dusa-blon. Les trois princesses étaient Louise-Andrée Leclerc, Hélène Gaboury et Huguette Goulet qui, au couronnement du 28 janvier, s'est vue favorisée du titre de reine du carnaval.



Défilé et palais de glace 1961.



*Lise Perreault, Gracla Fiset, Lise Lefebvre, Nicole Beaudoin, Lise Paquet, Huguette Frigon, Diane Trottier
En arrière: Paul-Aimé Pronovost, Gaëtan Marchand, John Cossette
En avant: Guy et Marjolaine Mailhot*

6^{ème} carnaval: Le carnaval de 1962 fut organisé par les membres de l'O.T.J. dont le président était le Dr. J.B. Touzin. M. Roland Hivon fut nommé président de ce carnaval pour une deuxième année consécutive. Une expérience fut faite en acceptant six candidates au titre de reine. Ces jeunes filles étaient: Lise Paquette, Gra-cia Fiset, Diane Trottier, Lise Perreault, Huguette Frigon et Nicole Beaudoin (Henri) qui fut couronnée reine. Au cours de ce carnaval le Bonhomme Carnaval de Québec fit sa première visite au carnaval de La Pérade. Monsieur Poisson lui remit les clefs de la glace de La Pérade au magnifique palais de glace érigé sur la rivière. Ce carnaval eut lieu du 13 janvier au 4 février 1962.



Fête de nuit au Carnaval de 1963



Bonspiel provincial 1966

7^{ième} carnaval: Le président de l'O.T.J. de 1963, M. Gaétan Marchand, fut également nommé président de ce carnaval qui dura du 13 janvier au 10 février 1963. Les trois princesses étaient: Lise Gervais, Lise Langevin et Lise Lefebvre qui fut couronnée reine de ce septième carnaval.

8^{ième} carnaval: En cette année 1964 l'organisation du carnaval se forma en compagnie sans but lucratif sous le nom de: «Carnaval du petit poisson des chenaux (1963) inc. M. Gaétan Marchand fut le président et les princesses étaient: Raymonde Bertrand, Madeleine Gaboury et Yolande Nobert qui par la suite allait devenir Sa Majesté Yolande 1^{ère}. Ce carnaval eut lieu du



Lise Magny, Gaëtane Godin et Nicole Paquet en 1971

5 janvier au 11 février 1964. Un tournoi provincial de ballon-balai eut lieu à l'occasion de ce carnaval. Comme artistes invités lors du couronnement on retrouvait: Robert Demontigny et, au piano, Rod Tremblay.

9^{ième} carnaval: Sous la présidence de M. Gaston Roy le carnaval de 1965 eut lieu du 9 janvier au 13 février. Les trois princesses qui aspiraient au titre de reine étaient: Micheline Lanouette, Claudette Dessureault et Agnès Thibault. C'est Agnès première qui fut élue reine de ce 9^{ième} carnaval.

Janot Leduc,
Gaëtane Godin et
sa bouquetière
Michèle Leduc
À droite:
Réal Lamothe,
président en 1971



10^{ème} carnaval: M. Paul-Aimé Pronovost a été le président de ce carnaval qui eut lieu du 2 janvier au 12 février 1966. Au cours de ces festivités un immense Bonspiel Provincial de Curling à ciel ouvert eut lieu sur les six glaces aménagées sur la rivière. Une cinquantaine d'équipes se sont inscrites pour participer à ce bonspiel les 29 et 30 janvier 1966.

Les 8 et 9 janvier un tournoi provincial de ballon-balai eut lieu sur la vaste patinoire de la rivière.

Les candidates au titre de reine étaient : Nicole Leclerc, Denise Trotier et Louise Leduc. Cette dernière a été élue reine de ce dixième carnaval.

11^{ème} carnaval: C'est sous la présidence de M. Jean-Marie Cossette que s'est déroulé le carnaval de 1967. Comme duchesses on retrouvait Nicole Beaudoin (Romain), Colette Salvat et Monique Chalifour. Le titre de Reine de ce onzième carnaval a été donné à Nicole Beaudoin.

12^{ème} carnaval: Après un arrêt de deux ans, M. Gaston Baribeau fut président pour le carnaval de 1970. Comme duchesses nous retrouvons Gisèle Fraser, Yolande Caron et Denise Proteau. Ce fut au tour de Yolande Caron à porter le titre de Reine.

13^{ème} carnaval: Pour ce carnaval de 1971, ce fut M. Réal Lamothe qui prit la place de président. Les duchesses étaient : Lise Magny, Nicole Paquet et Gaétane Godin. Nicole Paquet obtint le titre de Reine de ce 13^{ème} carnaval.

14^{ème} carnaval: M. Gilles Lussier fut président de ce carnaval qui s'est déroulé en 1972. Plusieurs activités ont eut lieu durant ce carnaval du 2 janvier au 19 février : grande parade, course d'accélération (drag) auto-neige, tournoi de ballon-balai (hommes et femmes), Finales Régionales Auto-Neige (Jeux du Québec), grande fête de nuit, etc. Il y a même eut un tournoi de fer mixte. À ce carnaval on retrouvait comme duchesses : Aline Quessy, Lise Savard et Annie Thiffault. Aline Quessy décrocha le titre de reine de ce 14^{ème} carnaval.

15^{ème} carnaval: Après plusieurs années sans carnaval, la fièvre reprit. C'est en 1982 que M. Gaston Lepage fut président. Les duchesses étaient Michèle Leduc, Guy-Laine Mailhot et Lyne Savard. C'est lors de ce quinzième carnaval qu'une dame de compagnie vint s'ajouter : Lyne Brouillette. Ce couronnement fit de Michèle Leduc la Reine de 1982.



Char allégorique du Carnaval de Québec lors du défilé de nuit à Ste-Anne de la Pérade en 1984.



Corps musical « Les Flèches d'argent » lors du défilé de nuit de 1984.

16^{ème} carnaval: Ce carnaval eut lieu en 1984 sous la présidence de M. André Morin. Les duchesses étaient Carole Leduc, Sylvie Ayotte et Ginette Faucher. La dame de compagnie fut Claudette Trottier. Sur le programme d'activités on retrouvait le Bal d'époque, la conférence de presse, rencontre avec les duchesses du Carnaval de Québec, défilé de nuit avec le char allégorique du Carnaval de Québec sur glace. Ce fut au tour de Ginette à obtenir le titre de Reine du Carnaval de 1984.

17^{ème} carnaval: Pour le carnaval de 1985, le comité était formé de : Richard Lachance, président ; André Morin, vice-président ; Serge Gervais, coordonnateur ; Jean-Paul Mailhot et Daniel Leduc, directeurs ; Angèle Leduc, secrétaire et Lise Gervais, trésorière. Comme



Voici une des belles sculptures sur neige de Place Carnaval, 1985

dame de compagnie on retrouvait Rita Juneau et Diane Lavallée. Les duchesses étaient: Sylvie Charest, parrainée par le Club Optimiste, Carole Hivon, parrainée par la Régie Intermunicipale des Loisirs et Josée Francoeur, parrainée le Club de ski de fond Le Grand Duc. Carole décrocha le titre de Reine première. Plusieurs activités étaient au programme telles: sculpture sur neige avec démonstration par l'Équipe Canada, défilé de nuit, course d'automobiles sur la rivière, spectacle d'André-Phillippe Gagnon et beaucoup d'autres.

18^{ième} carnaval: C'est en 1986 que Daniel Leduc fut président du carnaval. Les autres membres du comité étaient: Jean-Paul Mailhot, président honoraire; Serge Gervais, vice-président; Roger Trudel, coordonnateur; Gilberte Faucher et Armande Frigon, directrices et Rachel Brouillette, secrétaire. Line Savard faisait fonction de dame de compagnie et comme duchesses on retrouvait: Josée Trottier, Diane Faucher et Sylvie Brouillette. Après une lutte très serrée, Diane fut couronnée Reine du Carnaval de 1986. Plusieurs activités sont revenues au programme: sculpture sur neige avec démonstration de l'Équipe Canada, défilé de nuit, soirée du rire avec Michel Barette et Jérôme Lemay, démonstration de ski acrobatique, casino, etc.



Soirée de couronnement 1986. De gauche à droite: Daniel Leduc, président, Sylvie Brouillette, Josée Trottier, duchesses et la nouvelle reine Diane Faucher



Tremplin pour le ski acrobatique en 1986

19^{ième} carnaval: Le comité du carnaval de 1987 est composé de Daniel Leduc, président; Roger Trudel, coordonnateur et Rachel Brouillette, directrice. La dame de compagnie fut Gilberte Faucher. Chantal Girard, Nancy Vallée et Janie Bélisle étaient les duchesses de 1987. Chantal se vit attribuer le titre de Reine. Encore beaucoup d'activités se sont déroulées: sculpture sur neige avec démonstration de l'Équipe Canada, défilé de nuit, visite des draveurs de Trois-Rivières, soirée du rire avec Claude Doyon, Jean-Claude Lauzon et Michel Courtemanche, Journée de la traîne.



*Carnaval de 1988. De gauche à droite:
Manon Girard, Maryse Therrien, duchesses
Josée Trottier, nouvelle reine et Chantal Girard,
reine du carnaval de 1987*

20^{ème} carnaval: De nouveau sous la présidence de Daniel Leduc, le 20^{ème} carnaval de 1988 s'amorce. Cette fois, les duchesses sont: Manon Girard, Maryse Therrien et Josée Trottier. Josée première devient la reine de ce 20^{ème} carnaval. Plusieurs activités étaient encore au rendez-vous.

21^{ème} carnaval: Ce carnaval de 1990 fut un peu différent de tous les autres. Aucun couronnement n'eut lieu de ce carnaval qui ne dura qu'une fin de semaine. Comme activités: spectacle des Flèches d'Argent, soirée de danse à l'extérieur à Place Carnaval avec M. Denis Côté, accordéoniste, sculpture sur neige, spectacle de magiciens, après-midi des jeunes. L'expérience de mettre un groupe de musique à l'extérieur fut très appréciée. Ce comité était composé de Patrick Lavallée, président; Isabelle Cossette, coordonnatrice et vice-présidente; Gilberte Faucher, trésorière; Nathalie Baribeau, directrice de conception technique et Lina Paillé, secrétaire et directrice des ventes.



La vie sociale



[Signature] 12





L'Amicale Notre-Dame du Sourire

Cette association des anciennes élèves du Couvent de Sainte-Anne de la Pérade a été fondée le 13 novembre 1930.

Sous la présidence de la directrice générale des amicales, Soeur Ste-Marie-Odile, la réunion initiale avait réuni 96 personnes et avait adopté le vocable «Notre-Dame du Sourire».

Les premières élections avaient nommé aux charges les personnes suivantes :

Président d'Honneur: M. le Chanoine J.T.R. Laflèche, curé

Présidentes d'Honneur: Soeur Ste-Marie-Omer, supérieure; Mme Philippe Rompré et Mme Henri Gervais.

Présidente active: Mlle Alma Beaudry

Suppléantes: Mesdames B. Mayrand, E. Millette, A. Villeneuve et A. Pouliot

Trésorière: Mlle Cécile Marcotte

Vice-présidente: Mlle Berthe Baribeau

Secrétaires: Mme Arthur Gosselin et Mlle Anna Rivard

Conseillères: Mesdames Louis Filion, Roméo Chevalier, Émile Veillet et Corine Labissonière, Mlles Germaine Cadot, Cécile Tessier, Germaine St-Arnaud et Joséphine Baril.

Les membres de ce premier conseil décident de se réunir pour travailler au profit des pauvres de la paroisse. Elles se rencontrent toutes les deux semaines pour réaliser ce travail.

En 1931, l'Amicale fête le 75^e anniversaire de fondation du Couvent. Le 4 octobre, trois cent personnes participaient à ces «Noces de Rubis» célébrées avec beaucoup d'éclat.

Dans les années qui suivirent, huit autres présidentes se sont succédées à la direction du conseil; ce sont: Mlle Berthe Baribeau, Mme Maurice Laganière, Mme Arthur Gariépy, Mme Hercule Devault, Mlle Marcelle Vallée, Mme Gustave Després et Mme Jean-Paul Mailhot.

Deux activités annuelles réunissaient les anciennes élèves: au printemps une partie de cartes dont les profits servaient à renflouer les coffres de l'association, et à l'automne l'«Amicale» qui était toujours attendue avec joie par plusieurs membres toujours fidèles à cette agréable rencontre.

Quelques années plus tard, la réunion annuelle a été reportée à tous les deux ans, jusqu'à la fermeture et la vente du Couvent en 1979, et l'incendie survenu le 5 septembre 1980.

C'est alors, avec un immense regret, que l'Amicale Notre-Dame du Sourire, met fin à ses activités.

Le 13 septembre 1983, sous les auspices de la Société d'Histoire, l'Amicale renaît de ses cendres à l'occasion du lancement du livre: «Le vieux Couvent de Sainte-Anne de la Pérade». Au delà de quatre cents invités ont participé joyeusement à cette mémorable journée de retrouvailles au Centre Communautaire Charles-Henri Lapointe.

Gaby Larose

(Pour la section «La vie sociale d'autrefois»)

C'est un grand honneur pour nous tous, membres Aféas, de pouvoir s'unir à toute la population de Sainte-Anne de la Pérade pour fêter le 325^e anniversaire de l'arrivée du premier seigneur dans notre localité.

Depuis plus de cinquante ans déjà, les femmes péradiennes ressentent le besoin de se regrouper. Avant les années quarante, «Le Cercle des Fermières» commence ses activités dans la paroisse, ayant Mme Cléophas Caron à la présidence et M. le Chanoine Joseph Duval, curé comme aviseur spirituel du regroupement.

À ces réunions, des informations sont données sur le rôle de la femme. Des moyens d'action sont élaborés pour élever le niveau de vie matérielle, intellectuelle et morale des familles en passant par la femme. Les sujets sont variés, notamment: la valeur alimentaire et la cuisson des aliments, les conserves, la couture, le tricot, le tissage, l'utilisation d'un patron, le jardinage et l'embellissement de la résidence. Les dirigeantes du mouvement organisent des causeries ou des démonstrations avec des personnes ressources. L'infirmière de la région, des techniciennes du gouvernement en art manuel, l'agronome de la région participent souvent à ces rencontres et donnent de multiples conseils utiles à leur vie de femme rurale.

En 1951, sous l'insistance des autorités diocésaines, le cercle des fermières de Sainte-Anne, rattaché à l'association des fermières du Québec adhère à un nouveau mouvement «Union catholique des fermières». Mme Eddy Leduc préside l'association à cette période et dirige le mouvement jusqu'en juin 1958. À cette date, l'association modifie son nom en celui de «Union catholique des femmes rurales». De 1958 à 1966, les présidentes sont successivement Mesdames Jeffrey Vallée, Ulria Chevalier, Victor Germain, Wilfrid Nobert, Jeanne Marcotte, Raymond Baril. Différents sujets sont présentés pendant ces années tels que la santé par l'alimentation, l'insistance à prendre un bon déjeuner, la discipline dans l'éducation des enfants, l'autorité parentale, les concours d'embellissement, la grandeur de la maternité et l'obligation de s'y bien préparer, l'amélioration des techniques de couture, de tricot, de tissage, le respect de nos traditions religieuses et familiales, la stimulation à la lecture. Les femmes du cercle préparaient à chaque année des expositions très appréciées de la population. La qualité des exhibits (produits du potager, conserves, couture, tricot, tissage) sont un stimulant pour l'amélioration, le goût du perfectionnement et surtout un moyen de recrutement très efficace.



Photographie prise lors d'une réunion du Cercle des Fermières vers 1940.

Par sa présence et son encouragement, Monsieur le chanoine Joseph Duval soutient les femmes dans leurs efforts et leurs actions pour l'amélioration de leur condition de vie. En 1966, l'Union catholique des femmes rurales s'unit au «Cercle d'économie domestique (association dans les paroisses urbaines) pour former l'A.F.E.A.S. (Association féminine d'éducation et d'action sociale).

Par cette union, les femmes veulent unir leurs forces et modifier leur fonctionnement. Ce regroupement qui favorise l'éducation et l'action sociale est encore très actif aujourd'hui.

Depuis le début, l'Aféas travaille à l'avancement de grands dossiers pour le mieux-être de la femme, notamment: la femme collaboratrice du mari, la reconnaissance des acquis, la formation des filles, le club politique féminin, la modification des lois dans les domaines de la santé, du bien-être, du travail, de l'éducation, du droit familial, de la fiscalité: congés de maternité, allocation de maternité, gratuité des soins dentaires pour les jeunes, allocation de disponibilité, crédit d'impôt pour enfants, pension de sécurité de la vieillesse aux conjoints entre soixante et soixante-cinq ans, service de perception des pensions alimentaires, protection de la résidence familiale, un partage «équitable» des biens entre époux. Grâce aux trente mille membres répartis à la grandeur du Québec, la force de l'association contribue à une grande amélioration de la vie des familles.



*Madame Lorraine Caron
Secrétaire de l'A.F.E.A.S.*

L'Aféas favorise aussi l'amélioration de notre milieu paroissial. Suite à un besoin, une étude en vue d'une garderie démontre la nécessité d'un tel projet. Au début, des bénévoles de l'Aféas administrent cette garderie. Les loisirs organisés pour les filles étant inexistant, l'Aféas aide à l'instauration d'un club de majorettes. L'Aféas participe conjointement avec quelques personnes de la paroisse, à mettre sur pied le centre de bénévolat.

Pour venir en aide à la population, un service de vente de vêtements usagés est créé. Étant très apprécié, ce service nous est toujours offert. Dans un local, plusieurs métiers attendent que des tisseuses expertes ou non, réalisent de belles pièces artisanales. L'Aféas s'est opposé à certains permis de spectacles dégradants pour les femmes. Avec un peu de recul, nous voyons mieux ces petits pas qui nous ont fait progresser dans la poursuite de notre projet collectif en améliorant les conditions de vie des femmes et de leur milieu.

Depuis 1966, l'Aféas compte sur la chaleureuse présence de Monsieur le chanoine Charles-Henri Lapointe comme adviseur spirituel pour démontrer l'importance d'un regroupement de femmes, encourager les membres dans leurs actions et ainsi améliorer le milieu de vie. Aussi, il fait voir l'influence que la femme a sur la vie familiale et l'importance de son dynamisme continu.

Depuis la formation de l'Aféas, les présidentes furent successivement Mesdames Aldora Baril, Léo L. Desaulniers, Anne-Marie Mailhot, Madeleine Ouellet, Jeanne d'Arc Rompré, Denise Pellerin, Juliette Tessier, Ange-Aimé St-Arnaud, Thérèse Barry, Denise Grandbois, Alice Hivon et depuis 1987, Rachel Brouillette.



Les présidentes de l'A.F.E.A.S. depuis 1966.

*1^{er} rang: Juliette Tessier, Rachel Brouillette et Thérèse Barry.
2^e rang: Alice Hivon, Madeleine Ouellet, Ange-Aimé St-Arnaud,
et Anne-Marie Mailhot. N'est pas sur la photo: Aldora Baril, Denise
Pellerin et Denise Grandbois.*



Le conseil d'administration actuel.

*1^{er} rang: Chanoine Charles-Henri Lapointe (avisé spirituel),
Rachel Brouillette (présidente), Fernande Leboeuf (vice-présidente).
2^e rang: Armande Frigon (trésorière), Marie-France Lanouette
(conseillère), Colette Despins (conseillère), Isabelle Hivon (conseillère)
et Louissette Leduc (conseillère).*

Dans cette association d'éducation, plusieurs membres ont acquis une formation qui leur ont permis d'œuvrer efficacement au sein de certains autres regroupements de la municipalité ou d'organismes régionaux.

À toutes les femmes de l'Aféas, qui ont su garder la vitalité de l'association, nous souhaitons en cette année du 325^e une fête pleine de joie, d'espérance et de dynamisme.

En ce 325^e, puisse le bonheur être en vous pour continuer à œuvrer joyeusement.

Extraits des procès-verbaux de l'Association.



«Autrefois» «Anciennes sociétés»

Au début des années 40, le Dr Jean-Baptiste Touzin, à la suggestion d'un de ses bons amis, le Dr Charles-Auguste Gauthier entreprend la fondation d'une société locale de la Saint-Jean-Baptiste.

Les membres des sociétés du Cap-de-la-Madeleine et Trois-Rivières sont venus aider à cette fondation.

Avec Paul-Auray et Charles-Ernest Grimard, le notaire Paul Charest, Albert Langevin et Henri Paquet, un premier noyau est formé et le Dr Touzin en assume la présidence.

Dès la première année, un fort groupe vient grossir la société. Parmi eux figurent: Laurent Dusa-blon, Jeffrey Vallée, Damase Rompré, Réal Cossette, Daniel Thibault, Auguste Lanouette, Bernard Fiset, Réal Blais, l'abbé Léonide Joinville, le frère Omer Desilets, Armand Goulet, Jules Godin, André Massicotte et bien d'autres.

Avec ce groupe d'hommes dynamiques, la société a connu des années florissantes et de belles réalisations. Une première salle paroissiale a été aménagée dans l'ancien collège. L'orgue de l'église a été remis à neuf. Plusieurs tombolas ont été organisées ainsi que des fêtes de la Saint-Jean avec des parades inoubliables — etc — Pour toutes ces réalisations, la Société St-Jean-Baptiste a toujours obtenu un support massif de la population de Sainte-Anne et des paroisses environnantes.

La société a été à l'origine de l'OTJ qui fit installer les quatre allées de quilles dans la salle paroissiale. Par la suite, l'OTJ a été à l'origine des Carnavals du Poisson des Chenaux. Cette société a été dissoute en 19

Sources: Médecin d'autrefois — Dr J.B. Touzin — Cahier no 52
Collection «Notre Passé»



La chambre de commerce

La Chambre de Commerce est une organisation volontaire, établie pour promouvoir le progrès civique, commercial, industriel et agricole de la localité qu'elle dessert et pour œuvrer en vue d'une législation saine et d'une administration efficace au niveau locale et à tous les autres paliers gouvernementaux.

En 1955, quelques personnes fondent la Chambre de Commerce des Jeunes. Cet organisme avait pour but la promotion de la pêche aux petits poissons des chenaux.

Pour réaliser cet objectif, les membres de la Jeune Chambre ont organisé un festival d'hiver qui avait pour cadre, la pêche aux petits poissons. Dans les années qui suivirent, les touristes affluèrent en grand nombre pour pêcher et prendre part aux différentes activités du festival.

Lors d'une certaine soirée, on dénombra pas moins de 14 autobus de touristes qui prirent part à la Grande Nuit et à la messe dominicale, célébrée par M. le curé Joseph Duval, à 4 heures le dimanche matin. En effet, plutôt que de voir les «carnavaleux» manquer la messe du dimanche parce qu'ils avaient passé la nuit à festoyer, le curé avait accepté de célébrer la messe à 4 heures du matin et ainsi, en faire une activité du carnaval.

Par suite d'un manque d'effectifs pour prendre la relève, (les membres de la Jeune Chambre ne devaient pas avoir plus de quarante ans), la Chambre de Commerce des Jeunes cessa ses activités en 1964 et de là, naquit la Chambre de Commerce qui eut comme fondateur et premier président M. Roland H. Hivon. Le nouvel organisme continua l'œuvre déjà entreprise par la Jeune Chambre et prit en charge de nombreux dossiers municipaux, tant industriels que commerciaux et agricoles et se fit le porte-parole du monde des affaires aussi bien auprès des gouvernements fédéral et provincial que des conseils municipaux.

Au cours des années, l'organisme s'est penché sur l'amélioration de l'entretien d'hiver de la route 2, sur la normalisation du lit de la rivière Sainte-Anne. Parmi les réalisations, on compte également une campagne anti-pollution, le développement du tourisme, la restauration du manoir, la survie de la gare du Canadien Pacifique, la rénovation de la route 2, l'implantation d'un CLSC.

Des pressions ont été faites pour la construction de l'autoroute, on note également l'implantation d'une halte routière et la construction d'un HLM.

En ce qui a trait aux dossiers locaux, la Chambre de Commerce fit la promotion du carnaval, l'instigatrice des salons industriels et commerciaux, de campagnes d'embellissement, l'entretien des deux trottoirs du pont et l'amélioration de son éclairage, l'amélioration de la côte à Perreault.

La Chambre de Commerce organisa des séminaires de gestion, des cours d'art oratoire. On lui doit les armoiries de la municipalité et la fondation du Club Cœur-Atout, le 18 mars 1973.

Au niveau des activités, les membres ont visité le journal Le Nouvelliste, l'Institut de police de Nicolet, la Coop de Granby, l'UQTR. Des cueillettes de fonds ont été mises sur pied par la vente de gâteaux et de tourtières.

En ce qui a trait aux activités sociales, on note les soupers, déjeuners-causeries, le pique-nique annuel, des croisières et le tournoi de golf.

Sources Pierre Godin

Présidents de la Chambre de Commerce des Jeunes de Ste-Anne de la Pérade

1955-56	Laurent Marchand
1956-57	Claude Blais
1957-58	Jean-Marie Cossette
1958-59	Fernand Laflèche
1959-60	Jean-Paul Mailhot
1960-61	Jean Lacoursière
1961-62	Yves Massicotte
1962-63	Florent Nobert
1963-64	Grégoire Brouillette

**Chambre de Commerce de
Ste-Anne de la Pérade
Liste des présidents**

1964-65 Rolland R. Hivon
1965-66 Rolland R. Hivon
1966-67 Rolland R. Hivon
1967-68 Gaston Roy
1968-69 Gaston Roy
1969-70 Jean Fortier
1970-71 Jean-Yves Grimard
1971-72 Yvon Jacob
1972-73 Pierre Godin
1973-74 Jean-Paul Mailhot
1974-75 Robert Tousignant
1975-76 Serge Gervais
1976-77 Armand Lafrenière
1977-78 Richard Leboeuf
1978-79 Charlemagne Lehouillier
1979-80 Jean-Robert Tessier
1980-81 Denis Marchand

Historique du Club de l'Âge d'Or Ste-Anne de la Pérade

La fondation du club remonte à 1971 : cette idée germait depuis longtemps dans l'esprit de Mme Angèle Trottier. Avec son sens de l'organisation et entourée d'une équipe de bénévoles, elle réussit à mettre sur pied un comité d'administration. Leur toute première tâche consistait à trouver un local adéquat. Pour se faire, elle s'est adressée aux Frères du Sacré-Cœur de l'École d'Agriculture de la Pérade. Ces derniers lui ont fourni une belle grande salle pour réaliser son projet.



*Mme Angèle Trottier,
fondatrice*



*Madame Béatrice Cossette,
1^{re} présidente.*



*Madame Aldora Baril,
2^e présidente.*



*M. Albert Giroux,
3^e président.*



*Mme Suzanne Trottier
4^e présidente*

La première assemblée officielle de l'association a donc eu lieu en septembre 1971. Le groupe se composait alors de trente-six membres, sous la direction de Mesdames Béatrice Magny, Julienne Rompré, Germaine Paquet, Monsieur Émile Lafèche et enfin des adjoints Mesdames Priscille Ebacher, Aline Juneau et Monsieur Philias Frigon.

Et ce fut un départ! Chaque semaine, des gens venaient se distraire, se divertir et s'amuser en bavardant, lisant, jouant aux cartes et au bingo. C'étaient les principales activités du temps. Aujourd'hui encore, chaque mercredi après-midi, les membres se réunissent pour leur rendez-vous hebdomadaire afin de participer à différents jeux et fraterniser. Au fil des années et avec l'accueil enthousiaste qui régnait au sein du groupe, de «jeunes membres» s'ajoutaient et les activités se multipliaient.

De 1975 à 1981, Madame Suzanne Tessier devient la quatrième présidente du club. Elle se révèle une personne très déterminée et, sous l'habile direction de son comité, des soupers suivis de veillées récréatives sont organisés à chaque mois. De fait, tous les événements spéciaux sont des prétextes pour fraterniser.



*Mme Marie-Paul Geroais
présidente.*



*M. Didade Devault
4^e président.*

En 1981, sous la présidence de Madame Marie-Paule Gervais, l'Age d'Or prenait possession de son nouveau local au centre communautaire Charles-Henri Lapointe. La présidente offrait aussi des cours d'artisanat une fois par semaine.

De 1971 jusqu'à nos jours, les personnes sous-mentionnées ont occupé le poste à la présidence:

Mme Béatrice Magny
Mme Aldora Baril
M. Albert Giroux
Mme Suzanne Trottier
Mme Marie-Paule Gervais
M. Didace Devault

Depuis 10 ans, Monsieur Didace Deveault assume la direction du club. Cet homme très dévoué et disponible investit beaucoup d'heures au service de son club. Bien appuyé par un conseil dynamique, il innove en proposant mensuellement une messe célébrée par l'aumônier Charles-Henri Lapointe. De plus, le premier samedi de chaque mois, une soirée dansante invite les danseurs (euses) à se récréer au son d'un orchestre enlevé.

Les activités commencent donc au début de septembre, par une épluchette de blé d'inde. Les membres sont enchantés de se retrouver après la période des vacances et de déguster ce bon produit cultivé par des Péradiens. Viennent ensuite l'Halloween et la grande fête de Noël avec ses échanges de cadeaux. À la mi-février, on souligne la fête des amoureux: la «Saint-Valentin». Et voilà que le printemps s'amène! Quoi de mieux qu'une journée à la cabane à sucre pour se sucrer le bec comme au bon «**vieux temps**» Naturellement, il serait difficile de passer outre la fête des Mères et la fête des Pères qui sont deux moments privilégiés. La saison est clôturée par un souper communautaire à la mi-juin et hop! c'est le temps de s'accorder un peu de repos estival. Cependant, tous les membres disponibles se rassemblent en juillet pour le pique-nique annuel.

Depuis ses débuts, le mouvement n'a cessé d'évoluer: le club offre maintenant des cours de conditionnement physique, certaines excursions saisonnières et plusieurs jeux d'adresse tels que: la pétanque, les sacs de sable, le mississippi, le palet... Mentionnons aussi notre chorale qui nous charme par ses chants mélodieux.



En 1991, le Club de l'Âge d'Or s'implique plus que jamais au sein de la communauté péradienne grâce à l'énergie et à l'entrain de ses trois cents membres actifs.

Le conseil actuel de l'Âge d'Or se compose de l'aumônier Charles-Henri Lapointe, du président Didace Deveault, de la vice-présidente Rollande Leduc, de la secrétaire Rose-Alice Garneau, de la trésorière Florette Lachevrotière et des directeurs Catherine Toutant, Gaston Gagnon et Fernand Godin.

Le Conseil actuel de l'Âge d'Or





La Société d'histoire de Sainte-Anne de la Pérade

Il n'est pas étonnant qu'un organisme composé de membres passionnés d'histoire ait vu le jour à Sainte-Anne dont le passé si riche et passionnant remonte au début de la colonisation de ce pays.

En faisant l'historique de la Société d'Histoire..., on constate qu'un très grand nombre de personnes manifeste un vif intérêt pour le temps jadis.

La première réunion de la société historique de Sainte-Anne de la Pérade «Les amis de l'histoire de La Pérade» eut lieu le 27 août 1972. Vingt personnes étaient présentes, alors que l'organisme comptait déjà trente-neuf membres. Cette première réunion eut lieu au restaurant «Le Vieux Moulin» à Grondines. C'était aussi le lancement du premier cahier sur l'histoire de Sainte-Anne de la Pérade rédigé par Mgr Albert Tessier, natif de la paroisse. Un événement important; journaux, radio et télévision couvraient les débuts de cette grande aventure tournée vers le passé.

De août à juillet 1972-73: les activités vont bon train. En décembre, participation à un projet «Horizons Nouveaux». En mars 1973, deux cahiers sont expédiés au Ministère des Affaires Culturelles avec une demande d'aide.

On renouvelle la demande d'aide accompagnée cette fois des cahiers 3 et 4 en juillet. En mars, parution du deuxième cahier: «Souvenirs de l'École du rang». En mai, le troisième cahier paraît: «Les hommes politiques de La Pérade». Parution du quatrième cahier en juin: «Mgr Laflèche et ses douze années missionnaires dans l'Ouest».

Des membres participent à la rédaction d'un dépliant touristique sur Sainte-Anne pendant qu'un autre groupe d'entre eux s'occupent de faire bâtir un kiosque touristique.

Par la suite, des démarches sont entreprises pour obtenir l'incorporation de la Société. Quelques membres travaillent à l'implantation d'un musée à Sainte-Anne. Pendant ce temps, des représentants de l'Université Laval viennent se renseigner sur la formule originale de mettre à jour toute l'histoire de Sainte-Anne, tandis qu'un professeur de l'Université du Québec à Trois-Rivières suggère de pousser plus loin la recherche sur l'enseignement depuis deux cents ans.

La Société d'Histoire de Sainte-Anne de la Pérade. Un travail constant est accompli dans la rédaction et la publication de cahiers historiques. Jusqu'à maintenant, cinquante-quatre cahiers ont été publiés dans la «Collection Notre-Passé» et onze autres cahiers dans la «Collection Nos Vieilles Familles», travail admirable en recherche et rédaction réalisé par des gens férus d'histoire et par surcroît, remplis de talent.

Un événement digne de mention est l'exposition «NOUVEAUX HORIZONS» qui fut tenue du 25 novembre au 2 décembre 1973, dans la salle de l'Âge d'Or de l'ancienne École d'Agriculture. L'exposition présentait plus de douze cents exhibits, contributions de soixante-dix exposants. On pouvait y admirer des photos anciennes, des meubles antiques, peintures, sculptures, des objets d'art, de vieux instruments aratoires etc... Trois mille visiteurs sont venus apprécier ces merveilles.

La Société se chargea de la rénovation du vieux Calvaire au Bas de Sainte-Anne. La réunion du 20 août 1975 eut lieu à cet endroit. Par la même occasion on procéda au lancement des cahiers: «L'Ancêtre des Hivon» par Raymond Douville; «Souvenirs de mon enfance au Bas de Sainte-Anne» par Mgr Albert Tessier; du livre «Souvenirs en vrac» par Mgr Albert Tessier.

À la réunion du 21 octobre 1976, règne un climat particulier. La Société d'histoire vient de recevoir les lettres patentes la constituant en corporation. L'organisme s'appellera désormais «Société Historique de la région de Sainte-Anne de la Pérade Inc.». Ce ne sera toutefois pas l'appellation définitive. Le cœur battant, les membres ont pris connaissance de la charte. On doit instituer des règlements et former un bureau d'administration. M. le curé Lapointe fait lecture des règlements adoptés par un organisme similaire mis sur pied quelque temps auparavant dans le comté de Portneuf. Les membres considèrent que ces règlements leur conviennent et les approuvent. Un bureau de direction est alors érigé. Sept directeurs doivent d'abord être élus. Parmi les sept directeurs, on compose l'exécutif d'un président, d'une vice-présidente, d'une secrétaire et d'une trésorière.

Cela fait, on élabore un programme d'action. Le siège social sera situé à Sainte-Anne. Cependant, il est proposé et adopté à l'unanimité que les réunions seront tenues tour à tour dans les différentes localités concernées.

Lors de la réunion du 16 novembre 1976, certains membres soulèvent quelques objections quant au bien-fondé de l'appellation de la Société. Est-ce que la désignation «région de Ste-Anne de la Pérade» s'applique vraiment au territoire couvert? Un patronyme plus court, qui pourrait se résumer dans un sigle serait peut-être plus approprié. On décide de réfléchir sur la question et au besoin on pourra lancer un concours dans les paroisses concernées pour tenter de doter «ce nouveau-né d'un nom qui lui convienne.»

Le 17 janvier 1977, les membres de la Société se réunissent à St-Stanislas. M. le curé Charles-Henri Lapointe est invité à exposer les buts de la fondation de la société historique. Ce dernier s'exécute avec beaucoup de clarté et de précision. C'est à la suite de démarches faites par les Amis de l'histoire de La Pérade auprès du Ministère des Affaires Culturelles dans le but de faire incorporer la dite Société que M. le Ministre conseille à ceux-ci de régionaliser leur projet s'ils ont à cœur de le voir se réaliser.

Le regroupement des paroisses favorisant l'obtention d'éventuelles subventions, on entre en contact avec les paroisses de Batiscan, Ste-Geneviève, St-Stanislas, St-Narcisse et St-Prosper qui acceptent d'adhérer au nouveau mouvement permettant de fonder la Société actuelle. Toutes les paroisses réunies sous un même vocable, mais chacune demeurant autonome dans son fonctionnement et tendant vers le même but, c'est-à-dire, revaloriser le patrimoine, aider financièrement aux recherches historiques et mettre le résultat de celles-ci à la portée de tous. Y intéresser surtout les jeunes. Reconstituer l'histoire des familles pionnières dont certaines ont fait souches à Batiscan et Sainte-Anne, dès avant 1700. À ce sujet, les anciens de nos paroisses sont une source précieuse de renseignements inédits et très souvent cocasses.

Au début de l'année 1980, la première et grande assemblée générale à la Crino. Après plusieurs démarches et correspondance auprès du Ministre Denis Vaugeois, ou auprès de son ministère, on demande de l'aide afin que le Couvent des Dames de la Congrégation Notre-Dame ne soit pas vendu et qu'on le rende aux citoyens de Sainte-Anne et qu'il soit déclaré monument historique. Les pourparlers se poursuivirent jusqu'à ce que l'incendie vienne y mettre fin à tout jamais.

Gouvernement du Québec
L'inspecteur général
des institutions financières

LETTRES PATENTES
Loi sur les compagnies
(L.R.Q., chap. C-38, s. 218)

Partie III

L'inspecteur général des institutions financières, sous l'autorité de la partie III de la Loi sur les compagnies, accorde les présentes lettres patentes aux requérants ci-après désignés, les constituant en corporation sous la dénomination sociale

**SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE
STE-ANNE-DE-LA-PÉRADE**

Données et scellées à Québec le 1988 02 04
et enregistrées le 1988 02 04
au libro C-1248, folio 147

Jean-Luc Duval
Inspecteur général des institutions financières

2544-6055

R. P. P. P.
L'inspecteur

Page 2

1 - Requérants

Les requérants auxquels sont accordées les présentes lettres patentes sont:

Nom et prénom	Profession ou Occupation habituelle	Adresse domiciliaire (No. rue, municipalité, code postal)
Lapointe, Charles-Henri	Frère-chanoine	201 Ste-Anne, Ste-Anne de La Pérade, G0X 2J0
Tessier, Juliette	Travailleuse au foyer	240 Rapide-Nord, Ste-Anne de La Pérade, G0X 2J0
Lanouette, Simone	Travailleuse au foyer	1235 de Lansudière, Ste-Anne de La Pérade, G0X 2J0
Perrault, Anne-Marie, L.	Travailleuse au foyer	710, 2e Avenue, Ste-Anne de La Pérade, G0X 2J0
Lebosuf, Alice	Travailleuse au foyer	160 Rapide-Nord, Ste-Anne de La Pérade, G0X 2J0
Gervais, Serge	Infirmier	150 Ricard, Ste-Anne de La Pérade, G0X 2J0
Paré, Fernande	Travailleuse au foyer	123 Ste-Anne, Ste-Anne de La Pérade, G0X 2J0
Larose, Gaby	Travailleuse au foyer	171 Dorion, Ste-Anne de La Pérade, G0X 2J0

2 - Siège social

Le siège social de la corporation est situé
Ste-Anne-de-la-Pérade, Cté. Champlain, Québec, G01 2P9

3 - Conseil d'administration

Les administrateurs provisoires de la corporation sont:

Lapointe, Charles-Henri,
Tessier, Juliette,
Lanouette, Simone,
Perrault, Anne-Marie, L.
Lebosuf, Alice,
Gervais, Serge,
Paré, Fernande,
Larose, Gaby.

4 - Immeubles

Le montant auquel sont limités les biens immobiliers que peut acquérir et posséder la corporation est limité à \$1,000,000.00
ou
Les revenus provenant des biens immobiliers que peut acquérir et posséder la corporation sont limités à

Après cet événement dramatique, l'inventaire des biens culturels et des maisons anciennes se poursuit toujours dans les différents secteurs de la paroisse. L'inventaire du Bas de Sainte-Anne est terminé avec tous les détails et photos à l'appui grâce au travail patient accompli par Simone Lanouette et Réjean Trottier. La Société de Sainte-Anne est toujours heureuse de partager les découvertes et les initiatives des comités voisins. Chacun de ces comités est un stimulant pour les autres.

À la réunion du 19 avril 1982, plusieurs projets furent élaborés; le circuit patrimonial dans toute la région et le choix d'une nouvelle appellation qui identifiera mieux l'ensemble des paroisses avoisinantes que couvre la Société d'Histoire. Un premier nom est soumis; «La Société d'Histoire du vieux comté de Champlain.» Le comité espère que d'autres noms seront suggérés jusqu'à la prochaine assemblée des comités, en attendant la Semaine du Patrimoine qui sera tenue en octobre suivant.

Quelque temps plus tard la Société Historique régionale propose de produire un calendrier historique contenant des gravures de chaque localité dont la vente servirait au financement de la Semaine du Patrimoine. On croit peu probable à ce moment là qu'une subvention gouvernementale soit accordée pour célébrer l'événement.

À la réunion du 18 juin 1982, on fait l'historique du Comité présenté par M. le curé Lapointe. Le premier président fut M. Daniel Thibault et Mme Jeanne d'Arc Rompré 1^{re} secrétaire régionale. Les cahiers historiques ont débuté en 1972. Publiés à la moyenne de cinq par année. On souligne tout ce qui a été fait depuis le début. Le 25 août 1982, le Comité historique de Sainte-Anne de la Pérade et les membres célèbrent le 10^e anniversaire du journal: «Découvertes» et de la publication de ses cahiers d'histoire au chalet de Mme Marie-Rose Hivon.

Un hommage particulier a été rendu au chanoine Charles-Henri Lapointe, qui était curé de la paroisse à l'époque, initiateur de la série des volumes «Notre Passé» et «Nos vieilles familles» dont plus de cinquante publications sur des sujets divers à caractère historique, généalogique ou ethnographique ayant divers auteurs aussi bien péradiens que québécois ou autre: Raymond Douville, Mgr Albert Tessier, Daniel Thibault, l'abbé Jean Chevalier, Albert Giroux, Charles-Ernest Grimard, Marcelle Vallée, le frère Ernest Brault, Jean Rompré, Sophie et Eugénie Mayrand et quelques autres. Ils étaient une centaine à célébrer dans la joie et la reconnaissance.

Le 31 octobre 1982, au local de la Résidence des Frères du Sacré-Coeur, les Péradiens pouvaient visiter une exposition des modes d'antan. On pouvait y admirer l'élégance de nos ancêtres, ces vêtements qu'ils portaient avec fierté dans les grandes occasions de leur vie campagnarde.

Les nombreux visiteurs évoquèrent des souvenirs, d'autres découvraient ces beaux atours d'une époque envolée.

Le 13 septembre 1986, la Société d'Histoire souligne avec emphase le 10^e anniversaire de la mort de Mgr Albert Tessier. Environ deux cents personnes ont répondu à son invitation. On déplora cependant la faible participation de la population locale qui avait été bien informée de la tenue de cette rencontre-souvenir et chaleureusement invitée. Plusieurs ont peut-être regretté leur indifférence à venir rendre hommage à ce grand éducateur, cinéaste et historien. L'exposition des œuvres de Mgr Tessier, de photos et articles de presse a hautement intéressé les visiteurs.

Le 21 novembre 1987, au Centre Charles-Henri Lapointe, la Société d'Histoire recevait une importante partie de la population à une «Rencontre» en hommage au Dr Jean-Baptiste Touzin à l'occasion du lancement de son livre «Médecin d'autrefois». Au-delà de deux cent cinquante personnes ont répondu à l'invitation. Un ancien citoyen et ami du Dr Touzin le notaire Paul Charrest agissait comme maître de cérémonie. après avoir reçu tous les hommages, plaques souvenir fleurs, etc., le médecin d'autrefois s'est adressé à l'auditoire, remerciant chacun en particulier. Tous se sont levés pour applaudir à tout rompre le brave médecin pour démontrer leur reconnaissance et leur admiration.

Dans un langage coloré et plein d'humour, il a réjoui l'auditoire ému en relatant de nombreuses anecdotes, faits divers et multiples aventures survenus au cours de sa longue carrière de médecin de campagne.

«Médecin d'autrefois», écrit avec beaucoup de finesse, nous fait souvent sourire, en nous faisant connaître une époque où la pratique de la médecine relevait de l'héroïsme, dans les campagnes.

La Société d'Histoire est particulièrement heureuse d'avoir pu rendre cet hommage au Dr Jean-Baptiste Touzin.

LA FÊTE DES MARIAGES

La Fête des Mariages est une initiative de la Société d'Histoire de Sainte-Anne de la Pérade, instaurée le 24 octobre 1987.

À chaque automne, une soixantaine de couples sont fêtés. Les célébrations commencent par une messe solennelle à seize heures suivie d'un banquet servi à l'Hôtel-Motel Robinson de Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Le tout se termine par une agréable soirée dansante.

L'année 1992 marquera le vingtième anniversaire des publications des «Amis de l'Histoire». Grâce à l'initiative et au zèle inlassable du chanoine Charles-Henri Lapointe, cette série de volumes publiée sous deux collections: «Notre Passé» et «Nos vieilles familles» compte maintenant 56 cahiers dans la première série et 11 dans la seconde, pour un total de 67 brochures.

Cette extraordinaire réalisation est un exploit digne de mention. Ces cahiers d'histoire touchant divers sujets de caractère historique, généalogique ou ethnographique sont l'œuvre de plusieurs auteurs. Quelques uns sont bien connus comme historiens: M. Raymond Douville et Mgr. Albert Tessier. D'autres sont de simples citoyens qui nous ont fait connaître différents sujets portant sur l'histoire de notre paroisse, relations inédites, biographies, reportages, hommes politiques, histoire détaillée des rangs, souvenirs d'anciens, vie quotidienne des familles, et autres sujets.

Une quinzaine de brochures sont encore en préparation. Cette collection est une incroyable mine de renseignements et d'éléments de notre petite histoire qui s'intègrent dans la grande histoire.

COLLECTION «NOTRE PASSÉ»

Brochures illustrées. De 40 à 84 pages

1. STE-ANNE DE LA PÉRADE
par Albert Tessier
2. SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE
par Véro Douville-Veillet
3. FIGURES POLITIQUES DE LA PÉRADE
par Raymond Douville
4. MGR LAFLECHE, MISSIONNAIRE DANS L'OUEST
par Albert Tessier
5. UN GRAND ÉDUCATEUR: MGR IRÉNÉE DOUVILLE
par P.-H. et Rodolphe Leboeuf
6. et 7. SOUVENIRS DU RAPIDE-NORD
par Vénérande Douville-Veillet
8. LES SOUVENIRS DU RAPIDE-NORD
par l'abbé Armand S. Tessier
9. BEURRERIES ET FROMAGERIES D'AUTREFOIS
par Daniel Thibault
10. MON ENFANCE AU BAS DE SAINTE-ANNE
par Mgr Albert Tessier

11. LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE
par Mgr Albert Tessier
12. UN CANADIEN ERRANT NATIF DE LA PÉRADE
par Raymond Douville
13. PETITE HISTOIRE DE NOTRE «PETIT POISSON DES CHENAUX»
par Mgr Albert Tessier
14. NOS PREMIERES MERES DE FAMILLES
par Raymond Douville
15. LES ÉGLISES DE SAINTE-ANNE DE LA PÉRADE
par Albert Giroux
16. FIGURES DU TEMPS DE NOS GRAND-MERES
Première série
17. MGR ALBERT TESSIER ÉDUCATEUR
par l'abbé Henri Carignan
18. DEUX MÉDECINS NATIFS DE LA PÉRADE
André Bigué et Antonio Pelletier
19. FIGURES DU TEMPS DE NOS GRAND-MÈRES
Deuxième série
20. FIGURES DU TEMPS DE NOS GRAND-MÈRES
Troisième série
21. MADELEINE DE VERCHÈRES
par André Vachon
22. LE PETIT CHENAL IL Y A 50 ANS
par Charles-Ernest Grimard
23. LA VIE MUSICALE À LA PÉRADE (1ère série)
par Marcelle Vallée
24. PRÊTRES NATIFS DE LA PÉRADE (1ère série)
par l'abbé J.-C. Chevalier
25. PRÊTRES NATIFS DE LA PÉRADE (2ème série)
par l'abbé J.-C. Chevalier
26. LE VILLAGE STE-ÉLISABETH
par Jean Rompré
27. et 28. S'AIMER TOUJOURS
par Jean-Marie Tessier
29. LA VIE MUSICALE À LA PÉRADE (2ème série)
par Marcelle Vallée
30. COLLÈGE DU SACRÉ-COEUR
par le Frère Ernest Brault
31. LA SEIGNEURIE STE-MARIE
par Raymond Douville
32. DRAMES DE LA PÊCHE AUX POISSONS DES CHENAUX
Aventures vécues à La Péraide

33. UNE VISITE DE PAROISSE EN 1915
par l'abbé Dominique Grenier
34. HILAIRE ROMPRÉ DE LA PÉRADE
par Marcel Portal
35. LE PETIT VILLAGE STE-MARIE
En collaboration
36. HIER ET AUJOURD'HUI AU BAS DE SAINTE-ANNE
par Eugénie et Sophie Mayrand
37. RECETTES DE NOS GRANDS-MÈRES PÉRADIENNES
— 1ère série — par Marcelle Vallée
38. RECETTES DE NOS GRAND-MÈRES PÉRADIENNES
— 2ème série — par Marcelle Vallée
39. RECETTES DE NOS GRAND-MÈRES PÉRADIENNES
— 3ème partie — par Marcelle Vallée
40. UN PÉRADIEN EN CALIFORNIE
par Wilfrid Grimard
41. A) L'ÉDUCATION À SAINTE-ANNE
de 1677 jusqu'en 1877
B) LES RELIGIEUX DU SACRÉ-COEUR
de 1877 à 1902
42. ON SE SOUVIENT
43. AUX TEMPS DU VIEUX COLLÈGE — 1902 à 1952
44. À TRAVERS L'HISTOIRE DE LA MONTÉE D'ENSEIGNE
45. LES PÉRADIENS DU SIÈCLE DERNIER
46. LA ROUTE DU BOIS-DU-MERLE ET LES DÉBUTS
DU RAPIDE-SUD
47. LA MUNICIPALITÉ DU VILLAGE DE LA PÉRADE
DE 1913 À 1943
48. AU TEMPS DE NOS GRANDS-PÈRES
(1ère série)
49. AU TEMPS DE NOS GRANDS-PÈRES
(2ème série)
50. ÉCOLE D'AGRICULTURE LA PÉRADE
51. LE VIEUX COUVENT DE STE-ANNE DE LA PÉRADE
52. MÉDECIN D'AUTREFOIS
53. AU TEMPS DE NOS GRANDS-PÈRES
— (3ème série)
54. MES ANNÉES DE MINISTÈRE PASTORAL À STE-ANNE
55. AU TEMPS DE NOS GRANDS-PÈRES
(4^e série)
56. POUR NOUS PLACER DANS L'ATMOSPHÈRE
DES FÊTES DU 325^e — Raymond Douville

COLLECTION «NOS VIEILLES FAMILLES»

*Une série d'ouvrages inédits sur les familles originaires
de la paroisse de Ste-Anne*

1. NARCISSE GERVAIS ET SA FAMILLE
par Joseph Gervais
2. PIERRE MORAN, ancêtre des familles
Grimard, Douville, Rompré, Dusablon, etc.
par Raymond Douville
3. YVES PHLEM, dit YVON LE BRETON
par Raymond Douville
4. FRANÇOIS FRIGON
par Raymond Douville
5. LES FAMILLES GRIMARD
par Wilfrid Grimard
6. LES GOUIN EN AMÉRIQUE
par Jacques Gouin
7. LA FAMILLE ST-ARNAUD
à la Rivière Batiscan, 1695-1770
8. LA FAMILLE ROMPRÉ
en Nouvelle-France
Un siècle d'histoire, 1671-1771
par P. René Bacon, o.f.m.
9. LES NOBERT
par Wilfrid et Alfred Nobert
10. MATHURIN TESSIER
par G. Robert Tessier
11. LES ENFANTS DU NOTAIRE
MICHEL ROY ET LEUR DESTIN
par Raymond Douville



Ce périodique qui paraît maintenant quatre fois par année, fêtera lui aussi ses vingt ans d'existence en 1992.

Ce journal est le reflet de notre milieu tel qu'il est: sa vie, ses préoccupations, ses efforts, ses espoirs.

Depuis 20 ans, «Découvertes» a suivi fidèlement toute l'évolution de notre société péradienne tant au point de vue municipal que religieux, social, scolaire, sportif et culturel.

Toujours sous la direction de l'aviseur moral, le chanoine Charles-Henri Lapointe, l'équipe du journal se compose aujourd'hui de:

Richard Lachance: éditorialiste
 Pierre Godin et Germaine Leboeuf: montage
 Marie-Rose Hivon et Jeannine Marceau: secrétariat
 Rita Larose: chronique «Au fil des jours».
 Yvon Jacob: publicité.
 Claire et Marguerite St-Arnaud: tirage.
 Alexandre Gervais, Marc Grandbois et Jocelyn Poisson: caricaturistes.

Félicitations à cette belle équipe ainsi qu'à tous les dévoués collaborateurs.

«RÉPERTOIRES»

Pour sa part, la Société d'Histoire de Ste-Anne de la Pérade a publié quatre importants volumes depuis 1988: les répertoires des naissances, des mariages et des sépultures; ainsi qu'un «Dictionnaire généalogique des descendants de Mathurin Tessier» de l'auteur G. Robert Tessier.

Tous ces volumes sont disponibles au presbytère ainsi qu'à la Société d'histoire.



En décembre 1972, sur les conseils de M. le Chanoine Charles-Henri Lapointe et, lors d'une réunion tenue à l'École de l'Agriculture, seize adultes s'engageaient à travailler bénévolement et à s'impliquer dans le milieu paroissial.

Qui étaient ces personnes? M. le Chanoine Lapointe, Frère Ernest Breault, Aldora et Simone Bariï, Suzanne Fiset, Albert Giroux, Clothilde Laquerre, Bernard Fiset, Arthur et Henri Godin, Rhéa Morel, Azarias Leduc, M. & Mme Barnabé Magny, Jean-Baptiste Baribeau, Noëlla Ricard.

Il faut donc décidé de présenter un projet au gouvernement fédéral dans le but d'obtenir une subvention qui nous permettrait de le mener à bien.

Ce projet se définissait comme suit:

- 1- Cueillette de vieux documents
- 2- Publication de cahiers-souvenirs des anciens Péradiens
- 3- Création d'un centre d'artisanat où on pourrait offrir aux résidents et aux touristes les travaux de nos artistes locaux
- 4- Donner aux gens du milieu des cours diversifiés afin de leur faire découvrir les talents qu'ils possèdent.

Tout ça n'était que sur papier, mais quand arriva la subvention quelques mois plus tard, c'est là que le travail bénévole presque à plein temps commença. Il nous fallait d'abord trouver un local adéquat et ce ne fut pas une mince affaire. L'École d'Agriculture avait bien une salle qui répondait à nos besoins, mais elle était occupée par la bibliothèque municipale. Après plusieurs rencontres avec les membres des conseils, ceux-ci consentirent à nous céder ce local tant convoité. Merci encore pour ce beau geste de solidarité.

Notre rêve se réalisait: nous aurions notre salle de cours avec peinture prélat et rideaux neufs. Deux métiers à tisser, deux machines à coudre, un four à émail sur cuivre, et en plus le débarras attendant se transformerait en une belle cuisinette, avec eau courante, évier, armoire, poêle et réfrigérateur, ainsi que la vaisselle.

La grande salle que nous avons fait peindre et vernir faisait aussi partie de la localisation et servirait à nos expositions qui clôturaient chaque session de cours.

En septembre 1973, les cours débutaient. Ce fut d'abord un cours de tapis tressé donné par Mlle Lucette Journault du ministère de l'Agriculture, auquel soixante personnes assistaient. Nous avons senti que la population était avide de se perfectionner et nous avons répondu à leur attente.

Tous les cours possibles leur furent offerts comme: micro-ondes, tai-chi, peinture à l'huile, tricot, ajustement de patron, couture, bricolage artisanal, haute-lisse, métier, émail sur cuivre, transfert d'image, cuir ciselé gravure sur verre, photographie, pâte à pain, coiffure esthétique, courte-pointe etc. Les professeurs venaient surtout de la paroisse et ils ont fait un travail remarquable.

La première exposition eut lieu le 29 novembre 1973. Elle comprenait en plus des travaux des élèves de la première session, une exposition d'objets anciens et de vieilles photos. Il est intéressant de vous dire que durant ces trois jours d'exposition, deux mille quarante et une personnes venant d'aussi loin que St-Jean-Port-Joli, Trois-Rivières, Pont-Rouge etc, ont signé le livre d'Or.

C'est dire l'intérêt de la population. Ces cours sont arrivés à temps; ils répondaient à un besoin et comme il y avait environ une douzaine de cours par année et que le nombre minimal d'élèves était de quinze personnes, c'est beaucoup de personnes qui en ont profité. Ces cours durent toujours, car depuis 1986, c'est Pauline Marcotte et Carmen Douville qui continuent notre travail et elles méritent nos félicitations.

En regardant le chemin parcouru, nous sommes fiers de notre bénévolat et de ce qu'il a pu apporter à la communauté paroissiale, oui, même pour ça notre vie n'aura pas été vaine.

«Si j'ai pu être la cause d'un seul rayon de soleil dans la vie d'un autre. Si j'ai pu l'aider à mieux comprendre la vie et le devoir.

Si j'ai pu lui montrer à être plus courageux devant les obstacles de chaque jour. Si j'ai pu semer lumière, espérance et joie, ma vie ici bas n'aura pas été vaine.

Noëlla Ricard



Historique du club optimiste de Sainte-Anne de la Pérade

Le 4 février 1975, un groupe de vingt personnes se réunissent à l'Hôtel Péradien pour recevoir des informations du Lieutenant-Gouverneur Gilles Grondin de la Zone 214, concernant les buts d'un Club Optimiste.

Le 11 février 1975, à une deuxième réunion, d'autres explications furent données par le Club de St-Tite et tous sont emballés à l'idée de fonder un Club de Service à Sainte-Anne; à la fin de la réunion, il y a eu un vote pour former un bureau de direction provisoire et Gérard Arcand fut élu président. Deux vice-présidents ont également été élus; Fernand Légaré et Jacques Devost. Le secrétaire-trésorier élu fut Yves Mascotte.

Les comités suivant furent formés: «Aide à la Jeunesse-Voies-Moyens-recrutement Journal».

Dans les semaines qui suivirent, il y a eu d'autres rencontres et le recrutement s'est intensifié.

La fondation officielle du Club avec 37 membres a eu lieu le 15 avril 1975 par Ben Parent, représentant de l'Optimist International. Après la fondation du Club, les membres se mettent à l'œuvre pour trouver des moyens pour aider la Jeunesse de Sainte-Anne. Les résultats n'ont pas tardé à venir avec un groupe d'hommes décidés et voici les réalisations jusqu'alors:

- Semaine Sécurité à bicyclette.
- Semaine Appréciation à la Jeunesse.
- Échange de patins et articles de sport.
- Concours d'Art Oratoire.
- Achat de gilets pour ballon-balai (filles).
- Achat de 30 costumes de base-ball (Pee-Wee & Bantam).
- Achat de cent dollars de bâtons de hockey (Bantam & Pee-Wee).
- Remise de trophée à 25 joueurs de hockey Atome.
- Corvée pour les patinoires et bâtisse pour les patineurs.
- Aide à la garderie.

L'argent recueilli provient principalement de la cueillette du papier le dernier mercredi de chaque mois avec la coopération de la population. D'un «Pont payant» qui est fait une fois par année.

La remise de la Charte eut lieu le 1^{er} novembre 1975.

Sources: Gérard Arcand
DÉCOUVERTES VOL 1

Voici la liste des présidents du Club Optimiste depuis sa fondation en 1974.

Président fondateur, Gérard Arcand	1974-75
Gérard Arcand	1975-76
Armand Descôteaux	1976-77
Gérard Rompré	1977-78
Guy Fréchette	1978-79
André Morin	1979-80
Michel Leduc	1980-81
Michel Douville	1981-82
Jean-Guy Houle	1982-83
Michel Lehouillier	1983-84
Richard Ébacher	1984-85
Pierre Godin	1985-86
Jocelyn Nobert	1986-87
Roger Fraser	1987-88
Gervais Plamondon	1988-89
Yvon Tessier	1989-90
Raymond Godin	1990-91
C-Marie Leduc	1991-92

Depuis sa fondation, le Club Optimiste possède une liste très impressionnante d'activités et de réalisation à son actif.

ACTIVITÉS JEUNESSE:

Art de parler en public
 Art Oratoire
 Baseball 3 étoiles
 Club Octogone Développement Jeunesse
 Club Octogone Les Daltons
 Club Optimiste Junior A.P.E.L.
 Club Optimiste Junior G.A.P.
 Concours de dessin
 Costumes de baseball
 Costumes de hockey
 Costumes de soccer
 Cours de dessin
 Défilé de mode
 Essai littéraire
 Gala personnalité
 Génie en herbe
 Hockey 3 étoiles
 Jeux Optimiste-Katimavik
 Journée de la traîne
 Journée de pêche
 Journée de jeux
 Journée plein-air à Val-Cartier (été)
 Journée plein-air à Val-Cartier (hiver)
 Les cadets Honoré Godin
 Noël des Nôtres
 Opti-débrouillards
 Parade de la Saint-Jean
 Partie de pêche
 Semaine d'appréciation jeunesse
 Semaine de sécurité à bicyclette
 Semaine du Baseball mineur
 Semaine du hockey mineur
 Semaine du respect de la loi
 Tournoi de baseball jeunesse
 Tournoi de hockey mineur
 Tournoi de quilles (ligue)
 Visites aux expos
 Visite aux Nordiques
 Voyage à la ronde

ACTIVITÉS COMMUNAUTAIRES:

Clinique de sang
 Collecte pour la Fondation Pierre Saintonge
 Corvée de nettoyage aux loisirs
 Criée des Ames
 Échange d'articles de sport
 Festival Optimiste
 Fête Nationale
 Financement pour l'église
 Fondation C.O. Optimiste de Portneuf
 Fondation C.O. Optimiste de St-Alban
 Fondation C.O. Optimiste de St-Marc
 Honneur au mérite
 Inter-Club Carnaval
 Journée des handicapés
 Jubilé du Chanoine Lapointe
 Marché aux puces
 Parrainage d'une étude sur le poulamon
 Parrainage d'un nettoyage de la rivière
 Projet Katimavik
 Randonnée de ski Molson
 Réflexion sur la situation péradienne
 Rencontre avec les deux municipalités
 Semaine et journée d'embellissement
 Souper des bénévoles (Aréna)
 Téléthon de la paralysie cérébrale
 Visite au Foyer
 Achat des costumes et des instruments des Flèches d'Argent
 Aréna
 Conseil d'administration
 Construction
 Exposition
 Fête des bénévoles
 Opération
 Tournois
 Rodéo
 Big Wheels



En 1978, Mesdames Mariette Godin et Gilberte Faucher rêvent de mettre sur pied un corps de majorettes. Le rêve ne tardera pas à devenir réalité. Un conseil d'administration se forme, il est composé des deux instigatrices, de Mesdames Jeanne-d'Arc Rompré, Thérèse Morin et Carmen Grimard qui accepte alors le poste de trésorière. C'était facile à comptabiliser, il n'y avait rien!

L'inscription se fait en septembre, 53 filles donnent leur nom et les cours de marche et maniement du bâton commencent. Ça va bien! Mariette, une ancienne majorette, a en plus de l'expérience dans l'enseignement. Gilberte a de la psychologie naturelle, une discipline accompagnée d'un grand respect de la personnalité de chacune et démontre surtout beaucoup d'amour et d'intérêt pour ces jeunes. On prépare un premier spectacle pour Noël; nous faisons alors appel au club Optimiste local pour défrayer le coût des robes. Le Club Optimiste, en bon parrain, apportera toujours son support au cours des années.

Le costume se complète lentement mais sûrement. Les spectacles se raffinent; aux bâtons s'ajoutent les instruments de musique et les drapeaux acquis avec l'aide du club Optimiste, de quelques commanditaires et avec les revenus des parades, car le corps est de plus en plus en demande. En 1985-86, quelques garçons s'ajoutent au corps musical. Nous ne parlerons donc plus des majorettes, mais des «Flèches d'Argent», nom retenu lors d'un concours.

Nos jeunes parcourent la province avec des spectacles au stade Olympique, au Carnaval de Québec, aux Grands Voiliers, au Festival Western et au Congrès Optimiste de Montréal en 1986, pour ne citer que ceux-là. En juin de la même année, nous vivons une expérience très enrichissante. Le groupe passe quatre jours merveilleux à visiter Niagara, ses chutes et son jardin botanique, Toronto et sa tour du C.N., le tout couronné par un franc succès à Canada's Wonderland. La vie de groupe demande des efforts et des sacrifices mais malgré cela, au retour nous disons: «Dans deux ans, nous irons à Disney World».



Photo prise au spectacle annuel de 1982

La suggestion n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Lors des pourparlers en 1987, tous les membres du corps musical savent qu'il faudra tripler les efforts de l'an dernier pour atteindre notre but. Après réflexion, on s'engage à fond de train. Chacun fait ce qu'il doit, aidé et soutenu par une population parfois fatiguée d'être sollicitée, mais toujours généreuse et surtout fière de ses «FLÈCHES D'ARGENT». C'est une grande réalisation! Le groupe part le 23 juin pour jouer dans la grande parade du Centre Epcot, la partie culturelle du monde de Walt Disney. N'est pas accepté qui veut pour y jouer, mais il faut avoir fait ses preuves... C'est confirmé, le corps musical «LES FLECHES D'ARGENT» est reconnu internationalement, la fierté règne! «La prochaine fois nous irons en Europe», dit-on au retour.

C'est fait! Notre plus beau fleuron est sans contredit, la tournée culturelle en France. Le 2 octobre 1990, 53 jeunes et accompagnateurs s'envolent vers Paris avec leurs costumes et instruments. Ils se produisent à 7 endroits. Nous sommes reçus à bras ouverts, partout, par des clubs de twisling et des corps musicaux. Il se crée des amitiés solides et nous rapportons des souvenirs inoubliables de Lorient, Ste-Anne Dauray, St-Herblain, Argenton-sur-Creuse, Pau, Lourdes, Anglet, Aulnat, Riom, Versailles et Paris. Des frissons nous envahissent lorsqu'on entend la musique thème des Flèches d'Argent qui monte du pied de la tour Eiffel vers le soleil couchant dans la ville lumière.



Photo du corps musical «Les flèches d'argent» lors de leur tournée culturelle de France en 1990.

Comme ce corps a grandi avec les années! Les dirigeantes ont su y conserver des valeurs morales et humaines. Le bien du groupe a toujours priorité sur le bon plaisir personnel. Il n'y a qu'une justice pour tous et c'est un souci constant de valoriser celles et ceux qui pourraient douter de leurs aptitudes.

Nous souhaitons encore longue vie à ce merveilleux groupe, non de compétition, mais de formation, qu'est le corps musical «**LES FLECHES D'ARGENT**».



Centre de bénévolat La Pérade inc.

Carrefour de l'action bénévole Secteur des Chenaux Est

Une belle histoire d'Amour et de don de soi résume la création de ce centre.

Suite à un bilan socio-sanitaire effectué par le C.L.S.C. des Chenaux il en ressortit qu'une grande solitude existait dans le secteur. Des besoins se sont révélés évidents.

Afin de palier à ces manques, Madame Lucille Juneau qui à ce moment siégeait au conseil d'administration du CLSC n'hésita pas et se dit: Pourquoi pas un centre de bénévolat à Sainte-Anne?...

Elle alla donc rencontrer Madame Claire Baillargeon, travailleuse communautaire au CLSC, laquelle avait été mandatée pour mettre sur pied des centres de bénévolat dans le territoire.

Dans le feu de l'enthousiasme, Madame Juneau contacta quelques personnes de Sainte-Anne et une réunion de cuisine eut lieu chez Madame Fernande Trottier-Leboeuf, le 1^{er} décembre 1980.

Dès le 18 février 1981, après quelques réunions, un comité provisoire fut formé, composé de Mesdames Jeannine Desaulniers, Germaine Guilbeault et Hélène Lefebvre.

Le 19 mars 1981, Madame Claire Baillargeon et Madame Lyse Racine se mirent à la recherche d'un local, pour quelques mois en attendant que la transformation de l'École du Sacré-Coeur en Centre communautaire soit terminée. Point n'eut besoin d'un autre local, puisque le 17 juin 1981, le Centre de bénévolat ouvrait ses portes au Centre communautaire grâce à la générosité des Conseils municipaux qui prêtèrent un local jusqu'à octobre 1981. Lors de cette mini-ouverture, 23 personnes étaient présentes.

Par la suite, le centre ouvrait ses portes de 2 h à 4 h, le mercredi. Trois services étaient déjà en place, en juin soit: le gardiennage pour adultes et enfants, escorte locale et transport à l'extérieur n'excédant pas 24 km.

En octobre 1981, le bail de location d'un local fut signé; à ce moment là le local était identifié par la lettre H. Le Centre de bénévolat La Pérade a pignon sur rue au 100, de la Fabrique depuis ce temps. L'identification du local a changé, c'est maintenant le # 6.

Durant l'année 1981 tout a fonctionné sans les services de responsable attiré. Chacun avait à cœur la bonne marche du Centre et travaillait ensemble. Le mercredi quelques personnes étaient à la disposition des gens ayant des besoins. Entre temps, les membres du conseil d'administration étaient disponibles à leur domicile, c'étaient: Hélène Lefebvre, Thérèse Jolin et Germaine Guilbeault.

En janvier 1982, les entrevues eurent lieu pour la sélection d'une personne à la direction. Le choix du comité de sélection s'arrêta sur Madame Monique Goulet.

Le 20 janvier, le conseil d'administration entérinait ce choix et Madame Goulet devenait la 1^{ère} directrice du Centre de bénévolat La Pérade.

Le 1^{er} février 1982 Madame Goulet forte de ses connaissances et expériences antérieures pris la lourde tâche d'implanter des services pour répondre aux besoins des gens. C'était nouveau ça prenait de la patience, de la ténacité et du courage pour mener à bien cette nouvelle aventure. Elle avait tout cela!

Dès le 1^{er} mars, Madame Claire Baillargeon fait signer la demande d'incorporation du Centre de bénévolat par Mesdames Hélène Lefebvre, présidente Thérèse Jolin trésorière et Germaine Guilbeault administratrice. La réponse d'acceptation ne tarda pas, le 24 mars le Centre avait son incorporation officielle.

Avril 1982. Quoi de mieux pour inaugurer le Centre de bénévolat La Pérade que la «Semaine de l'action bénévole». Le mercredi 21 avril, bénédiction du local, ouverture officielle du Centre et dévoilement de la plaque commémorative exécutée par Madame Suzanne Tousignant portant la Devise: «Ne laisse jamais quelqu'un venir à toi Sans qu'il te quitte MEILLEUR et plus HEUREUX». 108 personnes étaient présentes à ces cérémonies. Un vin d'honneur est servi aux invités après les allocutions, rapport etc.

Par la suite tout le monde se retrouve au local de l'Age d'Or La Pérade gracieusement prêté par les membres, pour un souper servi par Le Café La-Pérade. Les invités d'honneur étaient Messieurs le Chanoine Charles-Henri Lapointe, le Père Georges Rivard, Albin Girouard, délégué du gouvernement du Québec, Gaétan Lebel, directeur du CLSC des Chenaux, Madame Solange Lamothe conseillère en bénévolat du CRSSS-04, les maires des deux municipalités et leurs épouses, Blaise Soucy (village) et J.P. Nobert (paroisse).

Après le souper qui s'est déroulé dans la joie, il y eut le mot de la présidente du Centre de bénévolat et le rapport de la directrice depuis son arrivée en fonction.

Le diaporama «Ça se passe chez-nous» relatant l'historique des débuts du Centre, termina cette soirée mémorable.

Jeudi 22 avril, la fête continue, les bénévoles sont invités à venir fêter avec nous, ainsi que les présidents(es) de tous les organismes.

Des certificats furent remis à toutes les personnes qui avaient suivi les cours de formation et information sur le bénévolat.

Un vin fut servi et le diaporama fut à nouveau présenté. Une messe célébrée par le Chanoine Lapointe termina la journée.

1^{er} juin 1982; la première popote volante prend son essor. Le prix du repas: 1,50 \$, comprenant soupe, met principal et dessert. Une aubaine! La popote débutait avec 14 bénéficiaires. Les repas étaient cuisinés et livrés par des bénévoles, tout comme aujourd'hui.

À l'automne 1982, Centraide Mauricie sollicite la participation du Centre pour sa campagne de financement. Depuis lors des bénévoles se retrouvent chaque année pour accomplir cette tâche.

En novembre 1982, un comité fut mis sur pied pour le téléthon du Noël du pauvre. En faisaient partie Mesdames: Lucille Juneau présidente, Claudette Trottier secrétaire, Monique Goulet trésorière, Juliette Tessier, Thérèse Jolin et Hélène Lefebvre. Le Centre avait été choisi comme point de chute pour les dons faits, le soir du téléthon. Madame Claudette Trottier fut plus tard nommée directrice de zone.



Mme Monique Goulet, 1^{ère} directrice, Février 1982



Bénédiction du local du Centre de bénévolat, lors de l'inauguration le 21 avril 1982
À gauche: Madame Lucille Juneau, Thérèse Jolin, Germaine Gullbeaut, M. le Chanoine Chs-Henri Lapointe bénissant, Hélène Lefebvre.



21 avril 1982, dévoilement de la plaque commémorative lors de l'inauguration
On voit M. le Chanoine Chs-Henri Lapointe dévoilant la plaque commémorative
M. le maire Blaise Soucy - Hélène Lefebvre près du B.L.P.
M. le maire J.-Paul Nobert.



*Janvier 1981, chez Mme Fernande Leboeuf
Réunion de cuisine pour implanter le Centre
Assis sur divant à gauche: Germaine Gullbault
Debout à gauche: Claire Frigon, Lise Racine, Fleurette Lachecrotière
Thérèse Jolin, Magella Deveault, Lucille Juneau et
Montque Goulet.*

Mars 1983 vit l'instauration de la popote deux fois semaine, ce qui se continue encore aujourd'hui.

Cependant un voile devait venir assombrir ce mois de mars: le départ annoncé de Madame Goulet, causé par le déménagement de la famille à Cap-de-la-Madeleine. Ce fut un dur coup pour le conseil d'administration.

Le conseil fut donc faire diligence afin de trouver une personne pour succéder à Monique. Le choix se fixa sur Madame Yolande Gignac, Légaré. Elle eut à reprendre le gouvernail à son tour, afin de mener à bon port la barque du Centre. Dès le 6 avril 1983, elle était à son poste.

Le 14 juin 1983, ce fut la première assemblée générale annuelle. Elle fut tenue au Café La Pérade. 36 personnes étaient présentes pour cette première. Par la même occasion, la nouvelle directrice fut présentée à tout le monde. C'était aussi le moment choisi pour faire une fête surprise à Madame Monique Goulet afin de la remercier de tout cœur pour le beau travail accompli. Déjà dix services étaient en place, à ce moment.

Une demande d'affiliation fut faite à l'Association des Centres de bénévolat du Québec le 19 octobre 1983. (ACBQ) Cette Association se nomme maintenant la Fédération des centres d'action bénévole du Québec (FCABQ).

Après beaucoup d'effort et de relance c'est, cinq années plus tard, que le souhait fut réalisé, le 25 mai 1988. Le Centre fait donc partie de la grande famille de la Fédé du Québec, et du Regroupement des Centres de la région 04.

En janvier 1985, une autre déception touche le Centre de bénévolat. Madame Gignac, Légaré doit quitter son poste; cause de maladie. Encore une autre fois, le conseil doit combler le vide laissé par son départ. La demande est faite à Hélène Lefebvre pour un remplacement par intérim. Celle-ci accepta pour dépanner. Mais le 2 février, elle prit à son tour cette responsabilité. Pour elle, c'était un défi qu'elle se lançait. Elle est donc la troisième directrice. Elle continua de son mieux à remplir la lourde tâche qu'impose ce poste. Le défi était grand!

Une fête fut organisée pour souligner le départ de Yolande et lui offrir nos vœux de prompt rétablissement d'une parfaite santé; la remercier pour son dévouement envers la clientèle du Centre et ses initiatives déployées.

Les besoins étant toujours très grands, il fallait pallier à ces manques par l'action bénévole.

Des personnes ressources furent pointées dans chaque paroisse du territoire, soit Batiscan, Champlain, Ste-Geneviève, St-Prosper, en outre de Ste-Anne.

La Semaine de l'Action bénévole 1984 fut l'occasion d'organiser une fête pour les personnes âgées. Par la suite, les «Buissons Ardents» avec l'aide du Centre de bénévolat, du directeur du Centre de Jour des Chenaux, Jacques Tessier, mirent sur pied la «Fête des personnes seules» à l'occasion de Noël. C'est dans le local du Centre de bénévolat qu'eut lieu ce 1^{er} repas, le 24 décembre 1986. Bel exemple de collaboration pour des mises sur pied de certains services par d'autres organismes.

Le Centre a toujours participé à organiser des cours sur le bénévolat pré-retraite, pré-ménopause, ménopause, parents-enfants-adolescents. La formation et l'information sont aussi présentes comme Albatros-04, Mouvement Action-chômage pour les prestataires, information aussi aux prestataires de la Sécurité du Revenu. Formation de bénévoles pour les Impôts, etc.



*Jun 1982
Livraison de
popote volante
M. Didace Deveault
Mme Isabelle Deveault*

*1^{er} Juin 1982
À gauche:
Mme Réjeanne Goyette,
Florette Lachevrotière
Cuisinant les repas,
1^{er} popote à
la cuisine de l'Âge d'Or.*



Cette mission se résume en quatre volets:

1. Promotion de l'Action bénévole
2. Service aux bénévoles
3. Support aux groupes
4. Service aux individus

Une trentaine de services, supports et aides sont maintenant dispensés aux individus, organismes et à la communauté.

Pour n'en nommer quelques uns: Popote volante, téléphone et visite d'amitié, transport, accompagnement. Correspondance, formulaires. Service de photocopies. Prêt de local, références de bénévoles. Distribution de l'Eucharistie, à domicile.

Depuis l'instauration du Centre quatre personnes ont tenu les rênes du conseil d'administration à la présidence: Hélène Lefebvre, Lucille Juneau, Carmen Grimard et Constance Charest.

Pour ce qui est de la direction, trois directrices s'y sont succédées. Vous avez pu en lire les noms au cours de cet historique. Après 7^{1/2} ans de service à la communauté, Hélène Lefebvre annonce que 1991 sera l'étape finale de sa tâche de directrice.

1992 marquera le 10^e anniversaire du Centre de bénévolat. Dix années où près de 900 bénévoles auront par leur Amour, leur Don de soi, semés le BONHEUR et participés au MIEUX-ETRE de notre communauté.

Un gros BRAVO et MILLE MERCIS pour tous les gestes posés. Si le Centre a duré et dure encore, c'est grâce à vous tous, bénévoles. Continuez votre beau travail, ne vous laissez jamais. Les besoins sont là et, faut les combler!

TEXTE: Hélène Lefebvre

Le soutien aux organismes est également lié à notre mission. En 1985, le Centre avec l'aide des bénévoles toujours, a organisé la levée de fond pour La Paralyse Cérébrale, à Sainte-Anne.

Avec le temps, le Centre a délégué des personnes qui représentaient les organismes bénévoles à certain conseil d'administration, tel: le CRSSS, le CLSC, et le Centre d'accueil La Pérade.

Afin de pouvoir donner toujours plus, le Centre se joignit à des projets présentés par le gouvernement. En même temps, une formation très polyvalente était donnée aux participants. Ceci permet de fonctionner mieux sans grever les budgets.

Au cours des années, des changements se sont opérés par les Centres de bénévolat, comme dans tout autre domaine. Plusieurs se nomment maintenant: Centre d'Action bénévole.

La mission demeure toujours la même:

- La promotion de l'action bénévole, dans les différents champs de l'activité humaine.
- Réponse au besoin du milieu par l'Action bénévole.



Un groupe de jeunes de 20 à 40 ans. Le but: 1 — Formation spirituelle, sociale et humaine. 2 — Amener les membres du groupe à prendre leurs responsabilités dans la société et vis-à-vis de sa famille, sa paroisse et son pays.

Ce n'est pas un groupement fermé. Tous ceux qui le désirent, même s'ils font partie d'une autre organisation, peuvent y participer. Il n'y a pas de cartes de membres, pas de signature d'engagements, pas de cotisation. C'est la liberté totale.

Chaque mois, il y a une réunion. Une personne ressource vient les entretenir sur un sujet de formation personnel. Le sujet est choisi par les membres. Après l'exposé, il y a discussion et échanges entre les membres et avec la personne ressource. Depuis 6 ans, il y eut des personnes ressources sur tous les plans: spirituel, social et humain.

Après un court repos où les échanges continuent en prenant un café ou un jus, la réunion se termine en révisant le travail fait dans le mois écoulé; et chacun décide son action personnelle ou de groupe pour le mois présent.

Un autre facteur qui aide les membres à progresser et à se rendre plus responsables, c'est la rencontre volontaire avec l'aviseur spirituel du groupe qui étudie avec eux ou elles les façons pratiques pour progresser et aider le milieu.

La fraternité du groupe est profonde. Les membres aident aussi les autres organisations.

Lucie Trudel-Faucher
Secrétaire du Buisson Ardent

C.P.A. La Pérade — Club de patinage artistique (1483)



Le C.P.A. La Pérade, club à but non lucratif, est le plus jeune club de patinage artistique de la région Mauricie et, depuis ses débuts, il s'auto-finance entièrement.

En collaboration avec le Club Optimiste de Ste-Anne de la Pérade et parrainé par le Club Cendrillon du Cap-de-la-Madeleine, le C.P.A. La Pérade a ouvert ses portes en décembre 1984. Le comité du conseil d'administration est composé à ce moment de: la présidente fondatrice, madame Lise Duquette (Valerand) de Ste-Anne; assistée de mesdames Pierrette Trudel, Jacqueline Deshaies et Nicole Plourde du Cap-de-la-Madeleine. Le club compte plus de 50 patineurs et patineuses de la région ainsi que 4 monitrices bénévoles dont: Judy Bonin, Doris Plourde, Chantale Trudel et Chantale Paquet.

Les débuts sont plutôt difficiles car les patineurs et patineuses doivent évoluer à l'intérieur d'une aréna couverte mais non chauffée, parfois à des températures de — 30 degrés. La durée de la saison de patinage dépendait toujours de la température extérieure, ce qui ne rendait pas toujours la tâche facile pour monter une revue sur glace (spectacle).

En 1987, avec le dévouement des bénévoles et le dynamisme du Club Optimiste de Ste-Anne de la Pérade, une subvention importante est obtenue afin d'installer le chauffage. Cette même année, le C.P.A. La Pérade obtient son statut de Membre Officiel de l'A.C.P.A. (association canadienne de patinage artistique) et est considéré comme autonome. C'est à ce moment qu'on adopte le premier costume officiel du club soit un pantalon accompagné d'une veste bleu royal et un gilet de coton ouaté blanc.

Depuis, le club se maintient à environ 40-50 patineurs et patineuses par saison.

Après avoir acquis leurs compétences au sein du club, nous retrouvons 9 monitrices bénévoles qui enseignent et œuvrent aujourd'hui auprès des plus jeunes: Julie Gagnon, Judith Caron, Marianne Bélanger, Mélanie Houde, Marie-Eve Baril, Julie Leduc, Madeleine et Isabelle Fugère et Claire Morin. Trois entraîneurs professionnels: Patricia Torrès, Julie Paquin et Caroline Desaulniers dirigent les patineurs et patineuses de test, i.e. les plus avancés, et deux entraîneurs P.C.P.A.: Mélanie Houde et Marianne Bélanger s'occupent du Programme Canadien de Patinage Artistique.



Chantale Paquet, Nancy Cantin, Annie Lahale, Doris Plourde, Annie Saucier, Isabelle Fugère, Julie Gagnon, Marie-Christine Houde, Mariane Bélanger, Geneviève Devault, Mélanie Houde, Madeleine Fugère, Judith Caron.



Présentement, la présidente du club est Cécile Faucher Houde. Elle est assistée de: Ginette Desjardins, Diane et Denis Héroux, Claire Morin, Louise Marchildon, Linda Leduc et Diane Aubut.

En 1989, le costume officiel devient le port de la jupe noire avec un gilet de coton ouaté saumon.



Depuis son ouverture en 1984, le club a à son actif une vingtaine de Médailles soit Or, Argent ou Bronze, acquises lors de nombreuses compétitions telles: Jeux du Québec, Claude Routhier ou encore St-Eustache, etc. Vous êtes en mesure de constater que c'est loin d'être négligeable pour un jeune club.

Nous en sommes à notre 8^e revue sur glace (spectacle), et nous devons le mentionner, l'un des seuls club qui, depuis sa fondation, réussi à produire une revue sur glace à chaque année consécutive. Cette année, la revue sur glace portera sur le thème du 325^e de Ste-Anne de la Pérade «1667-1992, C'est la fête».





Bon nombre de péradiens connaissent l'existence de la Fondation Charles-Henri Lapointe: incorporée le 19 mars 1985, elle a été reconnue comme organisme de charité le 7 août 1990.

À ce titre, il est bon de noter que la Fondation peut émettre des «reçus de charité», permettant au donateur de déduire de ses revenus les dons à la Fondation et ainsi récupérer des impôts qui autrement devraient être payés...

LES LOUABLES OBJECTIFS DE LA FONDATION CHARLES-HENRI LAPOINTE

Nous devons être fiers de disposer d'une telle organisation pour venir en aide aux Péradiens dont les familles sont des plus démunies financièrement et autrement. La Fondation a pour but de leur permettre de profiter des possibilités extraordinaires en matière d'éducation, d'encadrement et d'insertion sociale, aider et soulager les personnes en difficulté.

En effet, les objectifs de notre Fondation s'inscrivent comme suit dans sa charte:

- Offrir des bourses d'étude, de perfectionnement;
- Aider les étudiants en difficulté d'apprentissage et /ou nécessitant les services d'écoles spécialisées;
- Soulager la détresse et la pauvreté en aidant les plus démunis.

LE FINANCEMENT: notre responsabilité

À ce jour, notre Fondation n'a procédé à aucune souscription publique systématique. Grâce à des dons généreux et discrets, elle a accumulé un certain capital lui permettant de venir en aide d'une façon ponctuelle et substantielle à certains de nos jeunes citoyens Péradiens. Il nous incombe donc de souscrire aux objectifs nobles de notre Fondation et de canaliser nos dons dans notre milieu immédiat.

L'ESSOR: c'est à nous d'y penser

Le temps est venu de nous rendre compte de la chance que nous avons de disposer d'un tel véhicule pour aider et témoigner de notre soutien fraternel à nos filles et nos fils de notre collectivité. Les besoins sont importants. Il est évident que nous devons participer à la croissance de notre organisme de bienfaisance. Les aides apportées et les interventions pourront être plus nombreuses.

Imaginons que nous avons collectivement le pouvoir d'intervenir et la capacité d'aimer... ça donne un sens à notre existence et la joie d'appartenir à une petite collectivité à dimension humaine âgée, déjà, de 325 ans!!!



La vie musicale de Sainte-Anne de la Pérade

Le chant religieux a toujours eu à Ste-Anne, de talentueux interprètes. L'histoire nous dit que les Seigneurs de Lanaudière tenaient à chanter les louanges du Très-haut; puis vinrent les illustres Messieurs Lafèche et d'autres à leur suite.

Car au temps de M. Firmin St-Arnaud, il y avait encore de belles voix à Ste-Anne. On ne se rendait pas à l'église en belles voitures motorisées d'aujourd'hui mais à pieds, beau temps, mauvais temps, et plusieurs demeuraient très loin de l'église.

Un de ceux-ci est M. Pierre Leboeuf qui durant 60 ans a rendu à Dieu par son chant un tribut de louanges, de bénédictions et d'honneurs. À son décès survenu en janvier 1892, la Fabrique, désireuse de reconnaître les éminents services rendus à la paroisse par ce chanteur distingué, autorisa M. le Curé à offrir au dit «Pierre Leboeuf» des funérailles de première classe et l'inhumation dans l'église, et cela aux frais de la Fabrique.

Dans cette nomenclature des anciens chantres, l'histoire de la paroisse nous cite: Messieurs Antoine Leboeuf, Cyprien et Hubert Leduc, Charles Mayrand, Ephrem Lanouette, (celui-ci a chanté à l'église durant 54 ans; il venait à pieds de la dernière maison du Bas de Ste-Anne pour les offices. Lui aussi a eu droit à des funérailles gratuites en reconnaissance de son dévouement), Adolphe Leduc, Prosper Mayrand, Ulric Gendron, Napoléon Germain, Joseph P. Tessier, Johnny Juneau, Eugène St-Arnaud et André Baribeau. Ce dernier vers les années 1900 a chanté avec M. Issachar Hamel. Les vieux se rappellent sans doute ces deux chantres qui, rappellent-ils avaient certaines originalités. Vêtu d'une demi-soutane attachée à la ceinture et d'un surplis dont on ne distinguait plus les plis, tous deux prenaient une place au chœur et avec toute leur ardeur exécutait le plain-chant d'alors.

De leur côté, les demoiselles du temps, soit vers 1885, tout en exécutant avec leurs voix angéliques des hymnes religieux espéraient peut-être ravir le cœur de ces beaux jeunes hommes...



*Société Ste-Cécile
Chorale féminine
13 septembre 1901*

C'est Mlle Laura Marcotte, tante de Cécile et Jeanne qui était la directrice et l'accompagnatrice pour différents offices, vue que M. Firmin St-Arnaud s'occupait surtout des offices dominicaux et des funérailles. Un peu plus tard, deux voix superbes de soprano, celles des deux sœurs Irma et Marie Germain ne sont pas passées inaperçues. C'est sûrement l'hérité qui a permis à Pierrette Filion, fille et nièce des deux chanteuses de posséder elle aussi une très agréable voix qui rend bien service chaque fois que son travail d'infirmière ne la retient pas.

Vers 1920, un autre groupe prit la relève avec comme directrice Berthe Baribeau. Mlles Elisabeth Germain, Annette Mailhot, Irène Baribeau, Irène et Laurette Juneau, Florette Proteau, Blanche Tessier, Laurette Desaulniers, Corinne Arcand, Armande Rousseau, Irène Hivon, Sophie Gauthier, Juliette Marceau, Rose Dolbec, Alice Juneau, Angéline Rodrigue et plusieurs autres ont continué l'œuvre commencée par leurs mères ou leurs tantes. Plusieurs noms méritoires ont sûrement été oubliés.

Espérons que tous comprendront que lorsqu'on retourne cent ans en arrière ce n'est pas facile de recueillir tous les noms et des détails précis. Nous sommes assurés que les lecteurs pardonneront nos oublis bien involontaires.

À Ste-Anne comme partout ailleurs, il y a eu des figures typiques que tous ont connues et dont on aime à faire revivre les souvenirs. M. Issachar Hamel est un de ceux-là.

Sources: *La vie musicale à Sainte-Anne de la Pérade*
1876-1943
1^{er} livre — Marcelle Vallée

Il est impossible de faire un historique de la vie musicale de Sainte-Anne sans commencer par M. Firmin St-Arnaud, un vrai pionnier.

Natif de Sainte-Geneviève de Batiscan, M. Firmin St-Arnaud vint s'établir dans notre paroisse en 1875, après son mariage avec Emma Defoy, pour exercer la profession de cultivateur sur la terre du rang «Grand-Ste-Marie» près de Batiscan. Il y demeura jusqu'à son décès en octobre 1919, à l'âge de 79 ans.

En 1876, comme il manifestait un talent particulier pour la musique, il acceptait d'agir comme premier accompagnateur des messes célébrées les dimanches, de même que les offices religieux célébrés dans la paroisse au cours de l'année.

Dans l'exercice de ses fonctions, il est bon de souligner que l'harmonium qu'il utilisait était sa propriété.

Un autre grand mérite qu'il convient de souligner: il parcourait à pieds la distance qui le séparait de sa demeure et de l'église, soit trois milles. C'est avec le regret de ne pas avoir fait valoir son talent de musicien sur le premier orgue à vent installé dans notre église en 1903, que prit fin son mandat, l'année même de l'arrivée de M. Zénon Paquin qui le remplaça.

Sources: *La vie musicale de Sainte-Anne de la Pérade*
MARCELLE VALLÉE
d'après Laurent St-Arnaud

La chorale féminine en visite à Ste-Anne de Beaupré en 1949





Après le décès de M. Paquin en 1943, le poste d'organiste et de professeurs au Collège était devenu vacant. C'est donc le frère Sulpice s.c., qui prit la relève. Excellent musicien, très apprécié des membres de la Chorale et des jeunes, il ne fut malheureusement que très peu de temps à la Pérade. Il eut un malheureux accident lors d'une parade au kiosque sur le terrain en face de l'église, et dut séjourner dans différents hôpitaux. Finalement il est décédé à Arthabaska le 25 avril 1946. Le frère Justinien, déjà professeur au Collège, remplaça le Frère Sulpice à l'orgue. Son talent naturel de musicien, son sens du beau et du travail, son amabilité, le rendirent très sympathique et les Péradiens n'ont pas oublié sa jovialité et son dévouement sans borne. Le Frère Benjamin, surnommé l'apôtre du chant grégorien, fut nommé en 1944 et 1945 professeur de Musique au Collège et maître de chapelle à l'église. Les deux frères Benjamin et Justinien continuèrent avec beaucoup de dévouement et de succès l'œuvre commencée par leurs prédécesseurs.

En 1947, Marcelle Vallée prend en mains la chorale féminine, laquelle alors ne chantait qu'aux mariages, parce qu'à cette époque les chœurs mixtes ne pouvaient chanter aux messes et aux funérailles. On

se contentait donc de participer à la joie des nouveaux époux en leur exécutant de douces mélodies. Une belle pièce de dix sous était remise à la fin de chaque célébration et ce qui était le plus avantageux, c'est que cette gratification était exempte de l'impôt... Qui ne se souvient des solos chantés par Marie-Noël Beaudet. Sa pièce préférée « À vos pieds, Dieu d'amour » a fait vibrer bien des cœurs.

La chorale s'est donc mise à l'œuvre et le 22 novembre 1947 on offre un concert au public à l'occasion de la fête de Ste-Cécile, patronne des musiciens.

La chorale masculine qui comptait environ 35 membres était dirigée par Marcel Lanouette, nouvel arrivant à Sainte-Anne. Marcelle Vallée était alors devenue organiste en remplacement du Frère Justinien en septembre 1947. C'est donc l'époque des belles messes de Pérosi, de Yon, de Van Durne, etc... Marcel Lanouette avait une voix superbe, un goût sûr et était habile directeur. Parmi les membres de la chorale, un trio s'était formé: Marcel Lanouette, Marcel Blais et Jean-Paul Larose. Ils nous offraient à l'occasion, des pièces de leur répertoire. Une carrière prometteuse leur était assurée s'ils avaient pu continuer, car leurs voix se fondaient harmonieusement dans un trio magnifique.



Photo de la chorale prise le 24 octobre 1934

Il ne faudrait pas passer sous silence le travail d'une excellente musicienne Florence Laganière, qui, en plus de posséder une très belle voix, s'est distinguée comme pianiste soliste et accompagnatrice. Les membres de la chorale ont souvent bénéficié de son réel talent. Péradienne de naissance, même si elle nous a quittée pour Sainte-Geneviève, elle a laissé ici de très bons amis.

C'était aussi l'époque des trois Marcells : Marcelle Vallée, Marcel Lanouette et Marcel Blais. Les deux Marcells étaient alors chantres réguliers des messes du matin et des vêpres. À propos de cet office du dimanche après-midi, les fidèles qui s'y rendaient pour prier avaient aussi la faveur d'un concert gratuit. On aurait cru que deux moines de St-Benoit-du-Lac étaient invités pour la circonstance. Quant au salut du Saint-Sacrement, on ne se contentait pas de motets traditionnels. Souvent on chantait à deux voix et l'ensemble était des plus harmonieux.

En 1952, les trois Marcells se sont réunis et ont offert à la population un concert sacré.

Marcel Lanouette, à cause de circonstances incontrôlables dut quitter pour Montréal. Marcel Blais a donc pris la relève. N'ayant toutefois pas la formation musicale de son confrère, la tâche était sûrement plus difficile mais son sens musical, le souci du travail bien fait, sa grande disponibilité, sa superbe voix lui ont permis de remplir ce rôle avec brio. En 1956, les chantres masculins se souviennent sans doute du travail fourni pour exécuter le fameux «Magnificat» de Casimiri interprété à l'occasion de la première messe solennelle de l'abbé André Vallée, p.m.é. Au dire des connaisseurs, ce fut une réussite extraordinaire. Malheureusement, encore là, le sort a voulu qu'en 1956 Marcel Blais quitte pour Sorel. Ce fut encore une fois une lourde perte...

La 3^e Marcelle reste donc seule avec la besogne. Connaissant très bien la bonne volonté de tous les membres, l'esprit magnifique qui y régnait depuis toujours, elle a donc accepté de prendre la relève et de cumuler les deux fonctions d'organiste et de directrice de chorale. Il faut admettre que ce n'était pas une besogne de tout repos, mais lorsqu'on reçoit tant d'appui et d'encouragement, le fardeau est plus léger et le travail beaucoup plus agréable.

La musique religieuse a tenu depuis toujours une place importante, mais la musique profane a eu aussi de brillants interprètes. En plus d'avoir chanté les

messes grégoriennes du matin, Jean-Paul Larose a, avec sa voix chaude et sentimentale, plusieurs fois ravi son auditoire en interprétant les pièces de son répertoire. Même, chaque fois que les circonstances lui permettent, il revient chanter à la Messe de Minuit et à des activités bien particulières. En parlant de «Larose», le nom de Thérèse nous revient et nous rappelle aussi son très beau talent de pianiste et sa merveilleuse voix de contralto. Rita s'est aussi montrée remarquable.

La famille Chevalier renommée pour son dévouement inlassable, a permis d'entendre des sopranos de grande classe : Berthe, Thérèse, Yolande et Reine sans oublier le «Tino Rossi» péradien : Gaétan, qui ont su faire valoir leur talent en maintes circonstances.

D'autres familles ont été très importantes dans la vie musicale de Sainte-Anne de la Pérade. On se souviendra de la famille Juneau, la famille Blais, les Lanouette, sans oublier Jeannine Carle et sa merveilleuse voix de contralto. Elle était aussi organiste, à l'occasion.

On ne peut terminer cette nomenclature sans mentionner la famille St-Arnaud.

*Sources : La vie musicale à Sainte-Anne de la Pérade
1943-1978
2^e livre — Marcelle Vallée*

Que dire maintenant du président honoraire : M. Laurent St-Arnaud. Depuis 57 ans il fait partie de la chorale et toujours avec la même assiduité. Sa très belle voix de basse, que tous apprécient à sa juste valeur, n'a rien perdu de son éclat. Les St-Arnaud : Eugène, Robert, Joseph, Louis, Germaine, Angèle, Aline sont donc une institution à La Pérade et ils ont fidèlement suivi le chemin que leur avait tracé leur grand-père : Firmin. Chez les plus jeunes, Louise Beaudry a sûrement hérité de sa mère Angèle le beau talent qu'elle possède pour le chant. Elle étudia à Vincent-d'Indy.

Quant à Robert, un de ses fils Jean, possède lui aussi un talent exceptionnel. C'est surtout vers le piano et l'orgue que vont ses préférences. C'est dommage que la musique ne soit pour lui qu'un passe-temps, car il avait toutes les qualités pour devenir un professionnel de cet art. Dévouement, talent, serviabilité, tels sont leurs traits distinctifs, et Laurent continue toujours à nous offrir un exemple qui se perpétuera encore longtemps.

*Sources : La vie musicale à Ste-Anne de la Pérade
1943-1978 — Marcelle Vallée*



Monsieur Zénon Paquin

M. Zénon Paquin, né à St-Cuthbert en 1870, remplaça M. Firmin St-Arnaud en 1903. Il cumula les fonctions d'organiste et professeur d'instruments d'orchestre au Collège du Sacré-Coeur de 1903 à 1943.

Il eut et forma de nombreux élèves, entre autres, M. Raoul Jobin, ténor de l'Opéra de Paris, de renommée internationale. Le Frère Armand Poirier (Frère Justinien s.c.) a connu M. Paquin pendant dix ans et en avait fait l'éloge suivant:

«Homme ponctuel, il se rendait tous les jours au Collège à 8 heures dans sa petite salle de musique. Alors les élèves venaient recevoir des leçons de piano, de violon ou d'un instrument à vent. Une fois l'heure des classes arrivée, M. Paquin se livrait à des travaux personnels de recherches musicales, de compositions ou de lectures. Deux fois par semaine, les mardis et jeudis, les élèves qui faisaient partie de la fanfare se rendaient dans la grande salle pour une pratique d'ensemble. Les élèves aimaient cet homme humble, simple, dévoué et jovial. C'était le bon papa... À première vue on aurait pu croire qu'il était bonasse. Loin de là, il exigeait beaucoup de ses élèves et ses leçons toujours intéressantes, pratiques, fructueuses s'harmonisaient très bien avec la science et la pédagogie».

M. Paquin ne s'est jamais démenti. Il était, pour ainsi dire, l'âme du Collège par la joie qu'il y faisait régner. Il se prêtait de bonne grâce à l'accompagnement des chorales lors des séances récréatives qui avaient lieu toutes les deux semaines environ. Pour résumer sa pensée, et pour rendre hommage à ce grand musicien, à ce professeur émérite, le Frère Poirier a écrit un poème qui traduit bien les sentiments de tous ceux qui l'ont connu et apprécié.

Poème du Frère Poirier en hommage à Zénon Paquin

*Il fut parmi ses concitoyens
L'homme vénéré et respecté,
Sa vie bien remplie de musicien
lui valut des succès répétés.*

*Durant quarante ans il enseigna
Le piano, le violon et le chant,
À tous ses jeunes il imprégna
La beauté par son zèle attachant.*

*Grand cœur, grand d'âme, il savait
Se faire petit en nous livrant
De ses compositions quelques extraits
Qu'il jouait d'un brio enivrant.*

*De sa musique enchanteresse
Sortaient de beaux airs qui caressent,
Et animaient notre jeunesse.*

*À cette vie toute harmonieuse
Remplie d'amour, d'actions glorieuses
Chantons les vertus laborieuses.*

ARMAND POIRIER, S.C.
13-04-1978

*Sources: La vie musicale à Sainte-Anne de la Pérade
1876-1943
1^{er} livre — Marcelle Vallée*

Le 8 septembre 1944, la mort frappait presque subitement notre grand musicien. Il fut inhumé au cimetière paroissial le 11 septembre.

En plus d'être pédagogue, M. Paquin était un improvisateur et accompagnateur de valeur. Après des études il s'exerça également à la composition. Il publia en 1904 la «Valse Brune» dans laquelle on remarque de l'inspiration et du goût; il a fait publier aussi «Cantique à Sainte-Anne» (1920) «Si nos anges gardiens» (1922) «Fleurs Canadiennes» pour piano (en Belgique 1925). Il publia aussi; «Valse d'automne», «Prière», Vieille Chanson», «Petite Violette». Il avait aussi dans ses cartons au-delà d'une centaine de compositions pour piano, orchestre, orgue, des motets, une messe à quatre voix dite «Messe de Sainte-Anne» etc..

PAUL-ÉMILE PAQUIN

Son fils Paul-Émile arrivait des États-Unis où il avait été instrumentiste dans les formations musicales, puis professeur de piano et de plusieurs instruments à cordes. Il arrivait précédé d'une réputation tapageuse et appuyé de la légende Paquin qui avait cours à Sainte-Anne.

Il fut nommé professeur de musique au Collège, ce qui l'amena à former des chorales d'élèves qui, à l'occasion, s'exécutaient à l'église. En cela, il collaborait étroitement avec son père, touchant l'orgue de temps à autre et aussi, dirigeait la chorale des hommes ou des femmes. Ce fut la merveilleuse période des grandes voix de Sainte-Anne de la Pérade.

*Sources: La vie musicale à Sainte-Anne de la Pérade — 1876-1943
1^{er} livre — Marcelle Vallée*

Nos vieilles maisons



Introduction du chapitre sur les vieilles maisons

ZONES LES PLUS SIGNIFICATIVES AU PLAN HISTORIQUE ET ARCHITECTURAL

A partir de l'étude historique et architecturale de Ste-Anne de la Pérade se dessine des zones territoriales qui ont des particularités propres. Les différentes zones se distinguent par leur environnement naturel, leur position dans la trame de l'évolution spatiale, par leur activité économique et par leur bâti traditionnel. Ainsi il se dégage des thèmes qui témoignent du potentiel patrimonial de chacune. Cinq zones ont été identifiées: les deux noyaux villageois, les premiers rangs implantés dans l'axe du fleuve, les deuxièmes rangs situés dans l'axe du fleuve, les premiers rangs situés dans l'axe de la rivière Sainte-Anne et enfin le Petit Village Sainte-Élisabeth qui s'étend le long de la rivière Charest.

LES DEUX NOYAUX VILLAGEOIS

Ces deux noyaux villageois, reliés entre eux par un pont, se situent sur les rives de la rivière Sainte-Anne. Ils occupent les lieux originels où s'est effectué l'implantation humaine. Les institutions, les établissements industriels et commerciaux, les services se retrouvent dans cette zone. Le noyau est «cœur du village», contient plusieurs éléments qui présentent un grand intérêt historique et architectural. Mentionnons premièrement la rue Sainte-Anne où se concentrent le plus grand nombre de maisons anciennes de type français et franco-qubécois, qui se prolonge dans l'axe longeant le fleuve selon l'ancien tracé de la route 2. Les vestiges du manoir Madeleine de Verchères, situés sur son parcours, augmentent son potentiel patrimonial. Le quadrilatère qui ceinture les terrains de la fabrique où se regroupèrent des ateliers d'artisans, de tous les métiers, à la fin du 19^e siècle.

Également à cette époque, plusieurs établissements industriels et commerciaux s'établirent à proximité de la ligne du C.P.R., à l'angle de la rue Sainte-Anne et d'Orvilliers. L'autre noyau villageois (ouest) profita également de cette activité de la fin du siècle. On y retrouvait les gens de condition sociale plus modeste, des marchands, quelques manufactures.

Au plan architectural, la zone englobant les noyaux villageois peut être divisée en trois parties:

La partie du village, située à l'est de la rivière Sainte-Anne, qui comprend les rues Sainte-Anne, d'Orvilliers, La fabrique, Marcotte, Dorion et Mgr Laflèche. Une grande diversité de types architecturaux dont le quotient architectural oscille entre assez fort et moyen, se retrouve dans cette partie. La majorité des maisons sont de type québécois et vernaculaire américain.

On observe sur la rue Ste-Anne un alignement de maisons de type mansard à vocation mixte (domestique et commerciale) antérieure et actuelle.

Une autre partie du village (est) occupe l'île St-Ignace et englobe les rues De Suève, St-Ignace et Gamelin. On y observe également une diversité de types architecturaux où prédomine le type québécois.

La partie située à l'ouest de la rivière Ste-Anne recoupe la 1^{ère} Avenue, la 2^e et la 3^e Avenue ainsi qu'une partie de la rue Principale. Ce sont les maisons de type québécois, mansard, vernaculaire et cubique qui caractérisent l'environnement architectural. Les types, français, franco-qubécois, victorien, brillent par leur absence. Le potentiel patrimonial de tous ces bâtiments demeure relativement moyen.

LES PREMIERS RANGS IMPLANTÉS DANS L'AXE DU FLEUVE

Cette zone comprend le Bas de Ste-Anne (rue Lanaudière) le Grand Ste-Marie, (la partie ouest de la rue Principale). Le peuplement du littoral fluvial débuta à cet endroit. Les communes, réservées au pâturage des bestiaux, se localisèrent à cet endroit. L'environnement naturel favorisa le développement de l'arboriculture fruitière et de la culture maréchère. Ces basses terres, sujettes à des inondations fréquentes amenèrent généralement la construction de maisons sur un solage exhaussé. À l'extrémité est de cette zone (près des limites de Grondines) deux maisons de type québécois, construites en bois, dominant le paysage. En effet, contrairement à l'ensemble, elles se situent sur le haut du coteau. De plus, la modification du tracé de la route 138 introduit une discontinuité dans l'implantation de certains bâtiments.

*Sources: Étude d'ensemble à caractère
ethno-historique et architectural
Ste-Anne de la Pérade
Isidore Lachapelle
Danielle Larose*

**La maison Dorion
291, rue Ste-Anne**

À l'époque où de petits canaux encerclaient l'île Sainte-Ignace, l'île Sainte-Marguerite et l'île du Large, cette maison d'inspiration française, à façade allongée, occupait un site de choix face au chenal Saint-Ignace et à la rivière Sainte-Anne.

SES HABITANTS

Concédé d'abord au notaire MICHEL ROY de CHATELLERAULT en 1668, cet emplacement fut la propriété de famille GOUIN au cours du XVIII^{ème} siècle.

PIERRE ANTOINE DORION en devint le propriétaire au début du XIX^{ème} siècle. Né à Québec, il vint s'établir à Sainte-Anne où il épousa GENEVIÈVE BUREAU. Deux de leur fils, nés dans cette maison, furent actifs dans la vie politique du pays. Défenseurs d'idées libérales, ils furent membres fondateurs de l'INSTITUT CANADIEN en 1844.

ANTOINE AIMÉ DORION (1818-1891) succéda à PAPINEAU à la tête du PARTI LIBÉRAL. En tant que chef du parti rouge, il publia en 1864 un manifeste dénonçant la forme que prenait le fédéralisme au Canada. Lorsque les libéraux prirent le pouvoir en 1874, il fut nommé ministre de la Justice.

JEAN BAPTISTE ERIC DORION (1826-1866) fut également député à l'Assemblée législative du Bas-Canada. À cause de son tempérament bouillant, on le surnomma l'enfant terrible.

Le père, PIERRE ANTOINE DORION, homme d'affaires et négociant, connut, en 1841, des difficultés qui l'obligèrent à se départir de sa maison. En 1843, un marchand originaire de Cap-Santé, JEAN-BAPTISTE MARCOTTE, l'acheta de JOHN PATHERSON et y établit son fils FRANÇOIS, marchand général.



ARTHUR MARCOTTE, médecin, y installa son cabinet et une pharmacie entre 1899 et 1931. Ce dernier fut député du comté de Champlain de 1890 à 1900. Depuis 1931, plusieurs locataires, dont deux médecins, ont occupé cette maison. Elle appartient aujourd'hui aux héritières de la famille MARCOTTE.

SON ARCHITECTURE

De forme rectangulaire et allongée, la maison Dorion a un toit à deux versants, percé de quatre cheminées. Sur la façade, le mur de pierres est recouvert de mortier. C'est une maison d'inspiration française.

Elle aurait été construite vers 1719. À cette époque, on dit qu'une nouvelle maison aurait été construite sur ce site. Ce n'est qu'en 1841 qu'on l'identifie dans un acte notarié, comme étant construite en pierres.



LA MAISON DU TREMBLAY

Cette superbe maison de pierres, d'inspiration française est située au 465, rue Sainte-Anne. Elle possède un toit de tôle à deux versants. Deux imposantes cheminées percent le toit à chacune des extrémités, et deux larges lucarnes apparaissent sur le devant. La façade comporte quatre fenêtres de chaque côté de l'entrée principale située au centre de la maison. On dénote également un perron de pierres surmonté d'un petit toit à pignon. À l'arrière de la maison, on remarque deux étroites lucarnes et trois fenêtres. La face nord comporte cinq fenêtres et une ancienne porte d'accès. Le côté sud présente quatre fenêtres et une porte d'accès au sous-sol placée directement en-dessous de l'une d'elles. Dans l'ensemble et de façon générale, cette maison, rénoverée il y a quelques années, apparaît comme étant très bien conservée.



Maison aujourd'hui



Maison Du Tremblay anciennement

D'après les sources consultées, tout laisse croire que la construction de la maison Du Tremblay se situe aux alentours de 1823. En 1877, Mr Pamphile P.V. Du Tremblay, arpenteur géomètre, originaire de Baie St-Paul, en devint propriétaire. Il se considérait alors comme le seigneur d'Orvilliers, ayant acheté presque la totalité des lots faisant partie de l'ancien fief. C'est à cette époque que la maison ancestrale des Baribeau est devenue le Manoir Du Tremblay. C'est aussi dans cette demeure qu'est né Pamphile Réal Du Tremblay, qui fut avocat, homme politique, député, conseiller législatif, sénateur et président de La Presse.

Nos vieilles maisons sont un témoignage important de la culture matérielle de Sainte-Anne de la Pérade. Elles ont été la demeure de certains politiciens qui ont

marqué la scène régionale et nationale. D'autres personnages de moindre renommée, mais tous aussi importants les ont également habités.

Ces maisons représentent un patrimoine collectif et c'est à nous tous qu'incombe la responsabilité de préserver cet héritage culturel.

Liste des propriétaires de la concession et de la maison Du Tremblay.

- Michel Gamelin de 1667 à 1669.
Premier seigneur de Sainte-Anne.
Année de la fondation de la paroisse.
- René Forot dit Laprairie 1669
- Michel Roy 1669
- Pierre Trottier de 1669 à 1673,
une première maison est construite sur l'emplacement.
- Michel Roy de 1673 à 1700
- Louis Baribeau de 1700 à 1746
- Jean-Baptiste Baribeau de 1746 à 1757
- François Baribeau de 1757 à 1793
- Augustin Baribeau de 1793 à 1826:
période de construction de la maison de pierres
- Édouard Baribeau de 1826 à 1870
- Calixte Perrin, veuve d'Édouard Baribeau de 1870 à 1874
- Georges Baribeau de 1861 à 1877:
copropriétaire de la moitié de la maison
- Pamphile P.V. Du Tremblay de 1877 à 1931
- Raoul Du Tremblay de 1931 à 1950
- Gaston Du Tremblay de 1950 à 1982
- Pamphile Du Tremblay de 1950 à 1985
- Thérèse Du Tremblay de 1950 à 1988
- Suzanne LaRose, nièce de Thérèse et héritière depuis 1988

**MAISON GOUIN BUREAU
521 + 523 rue Ste-Anne**

Chacune des maisons de Sainte-Anne de la Pérade témoigne de l'époque qui l'a vu naître. Cette maison fait partie du patrimoine de Sainte-Anne de la Pérade.

SES HABITANTS

Le 29 juillet 1669, Michel Feulion obtint une concession à l'endroit où se trouve aujourd'hui la maison GOUIN. Il défricha la terre, éleva sa famille et cultiva sa terre, comme le faisaient tant de colons au début de la colonie. Après sa mort, sa fille Louise, mariée à FRANÇOIS PAQUIN, s'y installa et y vécut pendant une dizaine d'années avant de la vendre à JOSEPH GOUIN en 1709.

JOSEPH GOUIN était le fils de MATHURIN. Ce dernier fut l'un des premiers colons de la seigneurie de Sainte-Anne. Il remplit la fonction de procureur fiscal de la seigneurie. Il accueillit en sa demeure le seigneur DE SUÈVE et le premier curé. Ainsi la famille GOUIN fut d'une fidèle assistance au développement de la seigneurie.

Lorsque JOSEPH GOUIN habita le site de l'actuelle maison GOUIN, il fut capitaine de milice et maître de poste. Sa maison servit de poste de relais pour les voyageurs et les traiteurs de fourrures. Son fils JOACHIM en hérita après son décès.

Au début du XIX^e siècle, PIERRE BUREAU, député du comté de Saint-Maurice, était propriétaire de cette maison. Il la revendit à ANTOINE GOUIN. Jusqu'en 1845, la maison a appartenu aux membres de la famille GOUIN.

Entre 1845 et 1881, AIMÉ RINFRET, cultivateur originaire de Cap Santé, en fut le propriétaire. En 1881, THOMAS DU TREMBLAY, commerçant originaire de Baie St-Paul, l'acheta puis la revendit à son frère P.P.V. DU TREMBLAY. Des locataires de la famille DU TREMBLAY l'habitent depuis.



SON ARCHITECTURE

Maison de pierre d'esprit français du XVIII^e siècle, elle est empreinte d'une grande simplicité. Son toit comporte deux pignons latéraux avec larmiers. Elle est divisée en deux logements.

Il est souvent très difficile de découvrir la date exacte de construction de ces vieilles maisons lorsqu'il n'existe pas de contrat de construction. Dès le XVII^e siècle, une maison existait sur ce site. Mais ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1780, qu'on décrivit dans un inventaire après décès une maison en pierre de trente-huit pieds de long sur vingt-huit de large. Un acte notarié de 1841 confirme qu'à cette époque, la maison était séparée en deux aires d'habitation. D'abord en bois, puis reconstruite en pierre, on a par la suite apporté des modifications à son intérieur, remodelé de son toit, réparé ses ouvertures ainsi que restauré son revêtement.

Selon l'inscription sur la façade, cette maison aurait été construite en 1672.



**LA MAISON RIVARD-LANOUETTE
(BARIBEAU)
791 rue Ste-Anne**

Une promenade dans la rue Sainte-Anne suffit pour nous la faire découvrir parmi plusieurs maisons d'architecture traditionnelle.

La maison Baribeau, bien solide sur ses fondations depuis plus de deux cents ans est située en bordure du chemin du Roy. Son site fait partie du cœur des premières terres concédées dans la seigneurie de Sainte-Anne.

De ses lucarnes, en regardant d'est en ouest, on devine les méandres du petit chenal qui découpe la terre ferme, de l'île Saint-Ignace. Vers le sud, on aperçoit l'ancien domaine seigneurial.

Cette demeure qui date du régime français, démontre les efforts déployés par les ancêtres pour bien se loger en cette colonie aux hivers si impitoyables.

Pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, de très belles constructions en pierre sont érigées à Sainte-Anne de la Pérade et ce, près d'un siècle après l'arrivée des premiers colons. À l'époque de la construction de la maison Baribeau, deux générations ont habité les sites dans des demeures en bois, très modestes.

En 1669, Pierre Pinot dit Laperle se fait concéder le site par le seigneur Michel Gamelin. La famille Pinot dit Laperle défriche, cultive la terre et y demeure jusqu'au tournant du XVIII^e siècle.

Son successeur Pierre Rivard Lanouette fut un cultivateur prospère, bien qu'il cumulait les fonctions de capitaine de milice. La famille Rivard Lanouette fut propriétaire de la maison Baribeau jusqu'au début du XX^e siècle. Aucun document n'indique qui est son concepteur, qui est son artisan. Un maçon prit part à sa construction. Une note glissée dans un inventaire après décès indique « la somme de trente-six livres pour le coût du solage et de la cheminée de la dite maison ». À savoir quand elle fut construite, d'aucuns disent en 1723.

Selon certains documents examinés récemment, la maison aurait plutôt été construite entre 1759 et 1771. Peu importe, que ce soit à l'époque de Joseph Lanouette



ou de Théophile Rivard Lanouette, la maison Baribeau fut le foyer d'au moins sept membres d'une même famille qui exploitaient la ferme. Comme la plupart de leurs pairs, ils ont fait le commerce des fourrures et ont travaillé dans les chantiers forestiers.

La maison fait aujourd'hui partie de l'histoire de la région, non pas par l'envergure de ses occupants, mais par sa présence au milieu du premier îlot de peuplement. La vie quotidienne des premiers colons jusqu'à nos jours s'est déroulée à l'ombre de ses murs.

La maison Baribeau est un exemple typique de l'architecture française du XVIII^e siècle; rectangulaire, en pierre, surmontée d'une toiture à deux eaux très élançées, percée par des baies verticales disposées symétriquement. De style Normand, la sobriété prime à l'intérieur comme à l'extérieur. Son aspect original a peu changé malgré des modifications subies depuis deux siècles. Les travaux avaient surtout pour but, l'entretien et les réparations. Il est étonnant de constater que la maison ancestrale échappa aux travaux de modernisation du début du XX^e siècle, par exemple, l'aménagement d'une cuisine ou d'une salle de bain moderne.

Le changement le plus notable à constater sur la construction originale est le remplacement de la cheminée centrale en pierre. L'âtre disparut par le fait même. La charpente intérieure du toit démontre qu'il aurait été à quatre versants à son origine. Des marques d'enrayures dans l'entrait retroussé du toit et la présence d'arêtiers sont apparents. Les enrayures et les arêtiers sont deux composantes du toit propres à la construction en croupe.

Épargnée par la modernisation très souvent désastreuse quant à l'architecture originale, son potentiel didactique reste important et démontre le savoir-faire d'antan.

Les bâtiments de ferme et les dépendances de la maison Baribeau sont fonctionnels et présentent une belle authenticité.

MAISON DE M. GRÉGOIRE BROUILLETTE

Concernant la maison de Grégoire Brouillette au 21, de Lanaudière, le plus loin que l'on puisse remonter dans les registres est un contrat de vente, celui de François Dauth à Louis-Joseph Baribault daté du 11 janvier 1869. Sur le document on peut lire qu'en plus de la maison, une grange et des bâtiments sont déjà érigés sur le lot 790. Donc on peut présumer qu'elle aurait été bâtie bien avant cette date.

François Dauth natif de St-Jean Deschaillons avait épousé, le 11 février 1840, Marguerite Philie Baribeau de Ste-Anne, fille de Louis Baribeau et de Marguerite Perreault. Nous présumons qu'il aurait bâti la maison dans l'année de son mariage, étant lui-même menuisier; ou peut-être bien avant car il était déjà âgé de 32 ans à cette époque. De cette union naquit un garçon: François-Henri, qui meurt cependant à l'âge de 5 ans et demi.

Louis-Joseph Baribeault se porte acquéreur de la maison et des terres en 1869. Le 9 mai 1882, il épousa Marie-Jeanne Lanouette. Il vend ses terres et sa ferme à la famille Hivon et lègue la maison à sa femme lors de son décès le 13 septembre 1888. Après sa mort, son épouse lègue à son tour la propriété à ses enfants: Berthe, Auguste et Louis-Philippe. Ces derniers vendent la maison à M. Jeffrey Vallée, contremaître, le 14 mai 1939.

Donc de 1939 à 1945, monsieur Jeffrey Vallée est l'heureux propriétaire. Lors de son décès, soit le 7 juin 1959, il légua tous ses biens à sa femme Irène. Cette dernière vend la maison de pierres le 12 mars 1968 à Grégoire Brouillette. À cette date, la maison était abandonnée depuis sept ans.

Pour le patrimoine national, la maison Baribeau est un apport considérable et ajoute au pittoresque et à l'ensemble visuel du chemin du Roy.

*Texte de Pierre Bourassa
d'après l'ouvrage de Danielle Larose
La maison Baribeau de Sainte-Anne de la Péninsule
Étude historique et architecturale*



Monsieur Grégoire Brouillette, natif de St-Séverin, est courtier d'assurance. Il tient son bureau dans la maison même. La bâtisse se dresse avec fierté donnant une allure typiquement historique qui nous invite à la connaître jusqu'au fond de ses racines.



Maison de Marcelle Vallée, 31 de Lanaudière. Construite vers 1894. Il s'agit d'une maison à toit mansarde à quatre côtés avec laniers courts. Deux étages.

N.B. Une petite maison à toit mansard, à deux versants est accolée à la résidence principale et constitue ce qu'on appelait jadis cuisine d'été. On suppose que c'était la petite maison d'Alexis Dauth. Elle est non visible sur la photo.

Une belle maison de pierres, identique à celle de Grégoire Brouillette aurait été construite sur le lot 789 par Gaspard Dauth, menuisier. Ce dernier était le frère de François Dauth, constructeur de celle de M. Brouillette.

Gaspard Dauth épousa Julie Rousseau de Ste-Anne le 7 avril 1812. Il aurait bâti sa demeure dans la même année, mais nous n'avons aucune preuve. Ils eurent six enfants dont Élie Dauth qui fut ordonné prêtre en 1860. Il devient curé fondateur de la paroisse de St-Valère de Bulstrode comté d'Arthabaska.

Un autre de ses enfants, Marie Élise Dauth, épousa Elzéar Baribeau le 10 août 1857. Ces derniers héritèrent de la propriété et la cultivèrent. Une famille de huit enfants venait s'ajouter au cours des années qui suivirent. Probablement par le feu, la maison fut détruite mais on ignore en quelle année. Sur un contrat d'obligation, du 23 novembre 1889, il n'y a aucune mention sur l'existence de la maison. Alors où sont les gens qui l'habitaient? L'un de ses fils, Louis-Joseph Baribeau avait acheté le 11 janvier 1869 la terre et la maison d'à côté, c'est-à-dire la propriété de François Dauth son grand-oncle. Mme Élise Baribeau alla demeurer chez son fils et sa bru Marie Jane Lanouette. Son mari Elzéar Baribeau, étant décédé quelques années plus tôt, soit le 23 novembre 1878.

Le 18 février 1893, dame veuve Elzéar Baribeau fait une donation entre vifs à son fils Arthur Baribeau, cultivateur. Ce dernier construit la maison actuelle dans cette même année sur les fondations de la demeure disparue. Le 2 octobre 1894, il épouse Antoinette Baribeau, fille de Nazaire Baribeau et de Adeline Asselin (aucun lien de parenté). De cette union naquit trois enfants: Jean-Charles, Édouard et Irène.



En 1898, le 7 mai, Arthur donne le droit à Alexis Dauth, son oncle, de bâtir une petite maison derrière la sienne et d'y demeurer, mais lors du décès de Alexis Dauth, la maison deviendra sa propriété.

Irène épousa Jeffrey Vallée le 14 septembre 1925. Ce dernier était contremaître et s'était porté acquéreur de la maison des enfants de Louis Baribault sur le lot 790 le 14 mai 1939. Cependant, ils ne demeureront pas dans cette maison, il y avait sans doute des locataires. Le 10 février 1956, lors du décès d'Antoinette Baribault, le couple Vallée et sa famille héritèrent de la maison de la veuve Baribault où ils demeuraient depuis leur mariage.

M. Jeffrey Vallée mourut le 7 juin 1959 et laissa derrière lui sa femme et ses quatre enfants. Dans son testament, il légua tous ses biens à son épouse. Le 12 mars 1968, Irène Baribault vend à Grégoire Brouillette, la maison de pierre située sur le lot 790 et à son décès survenu le 16 mai 1976, elle légua la maison paternelle à ses enfants: Jean-Guy, André, Rolland et Marcelle. Aujourd'hui, Marcelle Vallée demeure seule dans la maison.

**MAISON DU DR JEAN-BAPTISTE TOUZIN
(Histoire de la maison)
300 rue Ste-Anne**

Dans une petite localité, une partie de l'histoire des temps jadis se raconte par l'histoire des vieilles maisons et des propriétaires qui les ont habitées.

La solide et belle maison sise sur les lots 233 et 234 dans le village de Sainte-Anne de la Pérade a été bâtie par un des meilleurs ouvriers des années 1918-1919. Un ancêtre des familles Godin: Monsieur Nérée Godin.

C'est un ancien maire du village, Monsieur Auguste Baribeau, qui l'a fait construire. Comment se fait-il que Monsieur Baribeau ait pu se faire construire une maison sur des lots situés sur une partie de la concession de Michel Roy, c'est-à-dire au cœur même où étaient construites les premières habitations de la colonie au début de la paroisse?

Un feu dévastateur s'abatit sur le village au cours de l'hiver 1916. L'incendie faillit détruire tout le village. Le travail acharné des villageois malgré les faibles moyens dont ils disposaient, réussit à circonscrire l'élément destructeur. Mais déjà le magasin général de Monsieur Villeneuve situé sur le lot 232, là où demeure Mlle Pierrette Filion aujourd'hui et cinq autres maisons situées sur les lots 233, 234 et 235 furent rasées par l'élément destructeur.

Monsieur Aldéric Villeneuve étant mort depuis un certain temps, il n'était pas question pour son épouse Edwige Godin, de faire reconstruire le magasin. Monsieur Auguste Baribeau profita de l'occasion. Il acheta de Madame Villeneuve le terrain du lot 233 qu'elle avait hérité de son mari.

Dans le même temps, il acheta le lot 234 des Demoiselles Lanouette dont la propriété avait été incendiée lors du désastre de 1916. Les deux transactions ont été effectuées en 1917.



Monsieur Auguste Baribeau fit construire cette magnifique demeure, style victorien, remarquable par sa façade imposante et sa tour magnifique. L'intérieur comprend 12 pièces et deux passages de 7 pieds de largeur, au rez-de-chaussée et à l'étage. Les plafonds des pièces du bas sont très beaux, avec des moulures spéciales dans les bords et au centre, supportant les lumières, de belles moulures ornées de jolis cupidons.

Monsieur Baribeau y demeura jusqu'en 1940; son travail le tenant toujours éloigné de Sainte-Anne et aucun membre de sa famille ne se disposait à faire carrière à Sainte-Anne, il vendit sa propriété au Dr Touzin le 7 septembre 1940. Le Dr Touzin y aménagea son bureau médical et y demeura jusqu'au 30 juin 1988 alors qu'il vendit la belle propriété à Mme Gisèle Garneau qui la vendit à son tour à Mme Hazel Ouellet en février 1991.

Cette demeure victorienne de la rue Sainte-Anne est maintenant une maison d'accueil. Une initiative de Mme Ouellet.

*Sources: Médecin d'autrefois
par Jean-Baptiste Touzin
Éditions des amis de l'histoire
Recherches et textes supplémentaires
Pierre Bourassa*



Le 301 rue Ste-Anne
 Maison vernaculaire américaine à étages et pignon sur rue



Le 240 Principale
 Maison vernaculaire américaine à pignons latéraux deux étages et plus



Le 40 de Suède
 Maison d'esprit victorien à toit en croupe galbé avec tourelle



Le 970, rue Principale
 Maison d'esprit mansard à brisis quatre eaux



Le 31 de Suède
 Maison d'esprit mansard d'influence victorienne



Le 200 Rapide Nord
 Maison de transition Franco-qubécoise à pignons latéraux munis de murs coupe-feu

Différentes maisons



*Le 830 rue Principale
Maison de transition Franco-québécoise à pignons latéraux
(armiers incurvés)*



*Le 990, 2^e Avenue
Maison d'esprit mansard à brisés sur quatre eaux*



*Le 612 Ste-Anne
Maison style victorien*



Le 30 St-Ignace



*Le 1305 Lanaudière
Maison d'esprit québécois à versants droits*



Le 120 rue Principale



*Le 50 rue Gamelin
Maison de type mansard influence victorienne*



*Le 20 rue Ste-Anne
Maison vernaculaire américaine à pans coupés*



*Le 80-82 Ste-Anne
Maison vernaculaire américaine 2 1/2 étages*



*Le 151 rue de La Fabrique
Maison d'esprit Québécois d'influence vernaculaire américain*



*Le 14 rue Marcotte
Maison de style mansard d'influence victorienne*



*Le 230 Rapide Nord
Maison d'esprit Québécois à pignons latéraux, larmiers incurvés*



TROISIÈME PARTIE

***Hommage à des
personnalités***



22

Père Georges Rivard, C.F.S.

Le Père Rivard est né à Grondines le 3 avril 1910, fils de Fidèle Rivard et de Marie-Anne Gingras. Très jeune, il manifeste un goût pour l'étude après sa sixième année complétée à l'école du 3^{ième} rang, il débute un cours commercial à Sainte-Anne de la Pérade chez les Frères du Sacré-Cœur.

Par la suite il se dirige vers Trois-Rivières pour ses études classiques au Séminaire Saint-Joseph.

Il sent de plus en plus l'appel au sacerdoce. Pour réaliser ce rêve de devenir prêtre, il entra dans la Congrégation de la Fraternité Sacerdotale en 1933. Il fit son noviciat à Rome et prononça ses vœux le 8 septembre 1934. Il étudia la théologie au Scholasticat de Benais en France, et fut ordonné prêtre le 29 juin 1938 en la basilique Saint-Gatien de Tours par Mgr Gaillard, archevêque de Tours. Il exerça par la suite son ministère auprès des prêtres dans les maisons de la Congrégation à Rome.

Les années de guerre 1939-45 en Europe ont été une période très pénible pour lui et sa famille qui demeurait sans nouvelle. Durant ce temps, son père, sa mère et sa sœur Mme Ovila Paré sont décédés. De retour au pays, il remplit diverses fonctions dans la Congrégation dont celle de recruteur et supérieur à Pointe-du-Lac et au Lac Supérieur. Il fut également aumônier à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska et vicaire à Sainte-Anne de la Pérade où il a vécu de bien belles années comme assistant de M. Le Chanoine Charles-Henri Lapointe.



*Jubilé d'Or
Sacerdotal 1988*

Il s'est dévoué auprès des adultes, mais aussi chez les jeunes. Enfin, il s'est beaucoup attaché à la population et y a laissé une partie de son cœur en partant.

Chacun de nous gardera de lui le souvenir d'un homme affable, très bon et d'une grande piété.

MERCI Père Rivard ou comme l'appelaient les jeunes... «Padre Giorgio.»

Fernande Paré



*Padre Giorgio
et la chorale
«La Pérade O'gue»*

Hommage au Frère Jean-Guy Houle S.C. 25 années de dévouement chez nous



En 1973, un hommage chaleureux était rendu au Frère Jean-Guy Houle pour son 25^e anniversaire de vie religieuse.

C'est maintenant au tour du Comité des Fêtes du 325^e et de la population de rendre un vibrant hommage de reconnaissance à ce «grand Péradien» pour ce qu'il a accompli pendant 25 ans à Sainte-Anne de la Pérade.

Jean-Guy Houle est né le 4 octobre 1931 à Sainte-Monique (Nicolet). Il est entré en religion le 19 août 1945 à Arthabaska. Première profession religieuse le 15 août 1948 au noviciat des Frères du Sacré-Coeur.

Il a été professeur à Jonquière, Québec (St-Esprit) Académie Notre-Dame, Ancienne-Lorette, École du Sacré-Coeur de La Pérade.

Le frère Jean-Guy Houle a célébré son Jubilé d'Argent à Les Éboulements le 19 août 1973.

Le Fr. Jean-Guy Houle est arrivé à Sainte-Anne de la Pérade en août 1961. Il s'est tout de suite mis à la tâche en donnant priorité aux activités pour les étudiants.

Il n'est pas possible de rendre hommage à cet homme valeureux sans faire la nomenclature de toutes ses initiatives, ses participations, mais surtout ses réalisations.

Ainsi, de 1961 à 1970, il a introduit des cours d'éducation physique à l'école. Il organise des équipes de hockey et de baseball dont il est souvent l'instructeur ou l'arbitre. Il s'occupe même de l'entretien de la patinoire.

En 1970, il est membre du comité intermunicipal pour le regroupement et la coordination des loisirs dans Sainte-Anne de la Pérade. À l'été de 1971, il participe à la réalisation du terrain de baseball et du terrain de balle-molle et à l'automne apporte sa participation aux corvées pour la construction du centre récréatif.

De 1971 à 1981, il est membre intermunicipal des loisirs; d'abord secrétaire, puis vice-président et président-responsable du centre récréatif. Ses tâches entre autres, consistent à l'organisation d'activités, location de la salle, entretien. Il est responsable du per-



Fr. Jean-Guy Houle

sonnel des terrains de jeux. Il prépare des projets à soumettre aux gouvernements dans le cadre des programmes d'emplois aux étudiants et aux jeunes chômeurs.

Il participe à l'organisation de sports d'équipe; baseball, balle-molle, hockey.

Infatigable, il est instructeur de certaines équipes et souvent arbitre à la balle-molle (spécialement la ligue des Old Timers).

Il participe comme responsable à l'organisation de plusieurs tournois de balle-molle pour aider au financement des loisirs. Il ne néglige pas pour autant l'entretien de la patinoire extérieure, le moment venu, et l'entretien de la pelouse au retour de la belle saison.

De 1973 à 1986, il est animateur du bingo hebdomadaire.

CLUB OPTIMISTE

Jean-Guy Houle en fut membre-fondateur. Il siège à l'exécutif pendant environ six ans. Il est élu président pour l'année 1982-1983; lieutenant-gouverneur de la zone pour 1984-85. Il siège sur le comité d'étude pour la patinoire couverte et fait partie des nombreux bénévoles qui ont participé à la construction de la bâtisse.

Après toutes ces années de travail considérable, le Frère Jean-Guy Houle quitte Sainte-Anne de la Pérade en août 1986. Il habite actuellement Bromptonville, dans les Cantons de l'Est.

Le Comité des Fêtes du 325^e et tous les péradien s'unissent pour saluer avec une sincère gratitude cet homme énergique et généreux, le Frère Jean-Guy Houle s.c.

Texte et documentation: Pierre Bourassa

Arrivée à Ste-Anne: août 1961

1961-1970:

Priorité aux activités pour les étudiants
– introduction de cours d'éducation physique à l'école
– organisation d'équipes de baseball et de hockey pour les garçons... souvent instructeur ou arbitre.
– entretien de la patinoire

1970:

Membre du comité intermunicipal pour le regroupement et la coordination des loisirs dans Ste-Anne de la Pérade

1971:

été: Participation à la réalisation du terrain de baseball et du terrain de balle-molle
automne: Participation aux corvées pour la construction du centre récréatif

1971-1981:

Membre du comité intermunicipal des loisirs: d'abord secrétaire, puis vice-président et président
Responsable du centre récréatif: organisation d'activités, location de la salle, entretien
Responsable du personnel des Terrains de Jeux
Préparation de projets à soumettre aux gouvernements dans le cadre des programmes d'emplois aux étudiants et aux jeunes chômeurs

Participation à l'organisation de sports d'équipe: baseball, balle-molle, hockey
Instructeur de certaines équipes et souvent arbitre à la balle-molle (ligue des Old Timers spécialement)
Participation comme responsable dans l'organisation de plusieurs tournois de balle-molle pour aider au financement des loisirs
Entretien de la patinoire extérieure
Entretien de la pelouse

1973-1986:

Animateur du bingo hebdomadaire

AUTRES: Membre du comité de gestion de la rivière Ste-Anne
Membre du comité du Club de Ski de Fond

CLUB OPTIMISTE

– membre fondateur
– siège à l'exécutif environ 6 ans
– élu président pour l'année 1982-1983
– lieutenant-gouverneur de la zone pour 1984-1985
– siège sur le comité d'étude pour la patinoire couverte
– un des nombreux bénévoles qui ont participé à la construction de la bâtisse

Départ de Ste-Anne de la Pérade: août 1986

Hommage au R.F. Ernest Brault, s.c.



Le Frère Ernest Brault est né le 4 mai 1898, à St-Augustin de Woburn, Comté de Frontenac. Fils de Zotique Brault et de Léonie Duplin.

Il est entré au Juvénat d'Arthabaska le 27 août 1912, et au Noviciat le 27 août 1913.

Première profession: 27 août 1914.

Profession perpétuelle: 16 juillet 1920.

Le Frère Brault a été professeur pendant 32 ans et directeur d'école pendant 15 ans.

Ordre du Mérite Scolaire en 1951.

Membre bienfaiteur des zouaves pontificaux.

Secrétaire-trésorier de la Chambre de Commerce de La Pérade.

Membre des «Amis de l'histoire» de La Pérade.

Le talent et la patience de l'artiste exercèrent une heureuse influence sur l'esprit et le cœur des jeunes que soixante-dix ans de vie religieuse n'ont pas réussi à ternir.

En 1974, un vibrant hommage a été rendu au Frère Ernest Brault à l'occasion de son 60ième anniversaire de vie religieuse. On disait alors que les années n'avaient aucunement fait tarir cette source de savoir.

Lors du 60ième anniversaire de vie religieuse du Frère Brault en 1974, Raymond Douville s'est exprimé en ces termes: «Voilà bien, certes, un des hommes les plus actifs que nous puissions rencontrer de nos jours. Il s'agit du Frère Ernest Brault qui compte 60 ans de vie religieuse et que ces confrères de communauté ont fêté ces jours derniers à l'Ancienne-Lorette.

À 76 ans il ne lâche pas. La liste est longue, presque interminable, des œuvres auxquelles il a été mêlé ou qu'il a créées lui-même.

Après avoir enseigné dans diverses écoles durant 32 ans, il s'occupa ensuite d'œuvres sociales et patriotiques. C'est la paroisse de Ste-Anne de la Pérade qui bénéficie depuis 14 ans de son dévouement. Bien que natif du comté de Frontenac, il s'est attaché à son pays d'adoption.

En plus d'être secrétaire de la Chambre de Commerce, il est membre des Amis de l'Histoire de Sainte-Anne, de l'initiative «Nouveaux Horizons», de l'âge d'or. En plus de cela, il fouille la petite histoire, qui n'a plus de secret pour lui.

Quel bel exemple de travail il donne! Aussi les paroissiens lui vouent une reconnaissance et une estime profondes»

Aujourd'hui en 1992, dans cet Album Souvenir, le même grand hommage à cet homme qui a fait sa marque indélébile reste aussi vivace dans le cœur et la pensée de tous les péradiens.

Sources; DÉCOUVERTES VOL 1

texte Pierre Bourassa d'après Raymond Douville et Alain Roy.

Reconnaisant hommage des paroissiens de Sainte-Anne de la Pérade aux médecins qui ont exercé leur profession dans la localité depuis sa fondation

Les paroissiens de Sainte-Anne de la Pérade sont heureux aujourd'hui de rendre un vibrant hommage d'admiration et de reconnaissance à tous les médecins qui à la suite du Dr Michel Gamelain (orthographe du temps) premier médecin à s'établir dans la paroisse, ont exercé leur profession dans la localité.

Le geste du bon samaritain a de tout temps provoqué le profond respect et la vive sympathie de tous, en raison de sa suave charité et de son exquise bienveillance; deux mille ans après, on en parle encore.

Cette semence pleine de sollicitude a germé pour s'épanouir dans la vie du médecin; c'est pourquoi de nos jours, il se trouve toujours des corps à revigorer, des malades à soigner, des blessés à secourir, des déprimés à comprendre, des intelligences enténébrées à prendre en pitié, et j'en passe.

Le pauvre, le riche, le jeune, comme l'aîné, tous font appel à son inlassable dévouement.

Lorsque Dieu créa les cœurs, il ne les fit pas tous de même dimension; le vôtre, chers médecins, s'est penché sur le chevet des affligés pour soulager la souffrance, panser la blessure, venir en aide aux accidentés du chemin, tendre la main aux fatigués, redonner la vaillance aux malheureux, abrégé la longueur de la nuit à la douleur qui veille.

La profession choisie, dignes disciples d'Esculape en est une d'abnégation, de sacrifices, de labeur, de renoncement à votre famille, à vos amis; votre ardeur juvénile visait quelque chose de plus durable que l'éphémère, aussi vous en avez payé le coût.

Toujours prêts à dire je ne compte plus, ce qui compte c'est de servir; additionner, ne jamais soustraire, rien n'est à moi, tout pour autrui. Dès qu'on approche un être humain, on touche à l'inconnu; au registre de la vie, vous avez apposé votre signature pour le meilleur et pour le pire...

Le chemin parcouru a été marqué de soleil et de nuages; vous avez traversé des jours ressemblant tantôt à l'aurore, tantôt au crépuscule; sans cesse sur la brèche, vous avez connu le labyrinthe des difficultés, des tracasseries, des ennuis, des fatigues; des repas effleurés, l'onérosité des appels de soirée, de nuit, des fins de semaine, l'affrontement de violents orages, de vents impétueux, des chemins sinueux, des tempêtes de nos

hivers canadiens. J'imagine que souvent, vous vous êtes arrêtés pour regarder là-haut, y découvrir l'espérance, cette délicate vertu de la route qui naît quand s'arrête l'espoir; c'était suffisant pour rendre plus doux le joug et moins lourd le fardeau.

Et sur la voie du retour, quand des cieux, la clarté s'illumine ou se dissipe, quel bonheur de murmurer dans votre for intérieur: «ce jour, cette nuit, je ne l'ai point perdu, grâce à mes soins j'ai arraché ce père, cette mère, ce fils, cette fille, ce bébé à la grande faucheuses et j'ai vu sur tel ou tel visage la trace d'un sourire ou l'oubli d'une peine»; les joies ne sont-elles pas des virgules qui séparent nos soucis?

Si devant un malade, in extrémis, vous vous sentez démunis de moyens, vous le confiez au médecin suprême qui, à sa façon, trouvera en temps opportun, cette thérapie dont lui seul possède le secret.

Tout passe, mais les exemples de bonté et de complaisance demeurent et tracent un lumineux sillon à ceux et celles qui prennent la relève.

Pour tous ces loyaux et généreux services professionnels nous ne trouverons qu'un seul mot à dire, mais combien éloquent, puisqu'il est le fils de la reconnaissance c'est «MERCI».

Les cinquante-deux années de pratique médicale du Dr Jean-Baptiste Touzin méritent d'être soulignées; aussi docteur, nous vous offrons un touchant témoignage de vénération accompagné d'une gerbe de chaleureuses félicitations liée par les nœuds des rubans coquets de la gratitude.

Les Péradiens ont bonne mémoire de tous vos actes de dévouement; soyez assuré qu'ils vous garderont toujours une place de choix dans leur cœur.

À vous et à votre charmante épouse, Madame Marguerite, nos meilleurs souhaits pour une santé florissante ainsi que de nombreux jours heureux et prospères dans votre magnifique chalet maison du Lac aux Sables.

Le médecin actuel, Dr Réjean Ruel exerce sa profession dans la paroisse depuis 1977. Par son affabilité, il a su gagner l'estime de tous les citoyens; très impliqué dans les organisations du milieu, il s'est rapidement intégré au rythme paroissial.

*Reconnaissant hommage des paroissiens de Sainte-Anne de la Pérade
aux médecins qui ont exercé leur profession dans la localité depuis sa fondation*

Les soins professionnels dispensés avec chaleur humaine ont été vite remarqués; notre reconnaissance, Dr Ruel, sera indubitablement au diapason de la bienveillance de vos gestes.

Nous formulons des vœux pour une carrière des plus fructueuses en espérant que Madame Céline, votre gentille épouse continuera à se plaire parmi nous.

De nouveau, valeureux chevaliers d'Hippocrate qui avez constamment travaillé au bien-être physique et moral des déshérités de la santé, félicitations chaleureuses et obligeant merci pour la sublime mission accomplie.

Pierrette Filion, août 1991

NOTE DU COMITÉ DE RÉDACTION»

Dans le plan initial de notre Album Souvenir, nous avions prévu dresser une liste chronologique complète de tous les médecins qui ont exercé leur profession à Sainte-Anne de la Pérade.

Malheureusement, nos recherches et nos demandes de documentation auprès du département des Archives de la Corporation des Médecins du Québec sont demeurées vaines.

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs. Cependant nous tenons à rappeler au bon souvenir des aînés de notre paroisse, les noms de quelques uns d'entre eux: les docteurs Lauréat Bouillé, Phidyme Dolbec, F.-Arthur Marcotte, Georges Bigué, Guy Latour, Georges Fournier, Jean Paquin, et Jean-Baptiste Touzin.

Leur ont succédé, les docteurs Marchand, Reader, Turcotte, Melançon, Gaétan Doucet, Normand Leclair, Boutin, François Michaud, René Houde, ainsi que nos deux médecins actuels, les docteurs Réjean Ruel et Pierre Boily.

Les générations qui nous ont précédés ont connu plusieurs autres médecins.

Le plus illustre est sans contredit, le Dr John-Jones Ross, septième premier ministre du Québec, Ancien président du Sénat; président de la Société d'Agriculture du Comté de Champlain pendant vingt-huit ans. Il fut également président du Collège des Médecins et Chirurgiens de la province.



*Dr Phydyme Dolbec
Originaire de St-Casimir où il est né en 1869
Il est arrivé à Ste-Anne vers 1912 et il a pratiqué la médecine
jusqu'à son décès le 15 décembre 1929 à l'âge de 60 ans*

*Docteur Georges Bigué
1877-1935
Né à La Pérade
Études primaires à
La Pérade 1883-1889
Études classiques Séminales
de Québec 1889-1896
Études en médecine Montréal
et Québec 1896-1902
Marié à Diane Roberge
St-Adelphe -1910
Pratique la médecine à
St-Adelphe 1902-1917
Pratique la médecine à
Amos 1917-1921
Pratique la médecine à
La Sarre 1921-1930
Pratique la médecine à
La Pérade 1930-1935
Marguillier à St-Adelphe en 1914
Maître à St-Adelphe en 1917
Décédé à La Pérade le 3 juin 1935
Neuf enfants sont nés du mariage de Georges Bigué et Diane Roberge:
Jacques, Paul, René, Isabelle, Yves, Françoise, Roger, Lorraine, Gérard*



*Dr Jean-Baptiste Touzin
Né au Lac aux Sables
le 23 janvier 1909
Il a été reçu médecin en 1935
Il a exercé sa profession
à Ste-Anne de la Pérade
pendant 52 ans de 1935
à 1987
Maintenant retraité, il demeure
à Québec*

*Reconnaisant hommage des paroissiens de Sainte-Anne de la Pérade
aux médecins qui ont exercé leur profession dans la localité depuis sa fondation*



*Docteur Georges Fournier
1907-1976
Reçu médecin en mai 1933
Pratique à La Pérade 1936
à 1960
Directeur à l'Unité Sanitaire
des Trois-Rivières
Domremy à La Pointe-du-Lac
Décédé le 14 octobre 1976*

À cette gloire péradienne viennent s'ajouter les noms des docteurs Jean-Baptiste Garneau, Alphonse Méthot, Milot, James Pelletier, Carter, Tresler, Drolet, Chaperon, Jos Phlem et Michel Gamelin. Nous remercions et félicitons Melle Pierrette Filion pour son éloquent hommage à tous ces valeureux médecins.

*Dr Régean Ruel
Médecin à Ste-Anne de la
Pérade
depuis mars 1977*



*Dr Pierre Bolly
Natif de Chibougamau, sa
famille s'installe à Québec
alors qu'il est encore très
jeune. Il y fit toutes ses études.*

Hommage à nos centenaires

En cette année de célébrations et de réjouissances, le Comité de l'Album Souvenir est heureux et fier de rendre un hommage à nos deux centenaires péradiens et de leur offrir nos plus chaleureuses félicitations accompagnées de nos meilleurs vœux.



Madame Rosanna Fraser Nobert a atteint sa centième année le 8 décembre 1991.



Monsieur Albert Giroux aura 100 ans le 15 décembre 1992.

Rosanne Fraser, fille de Georges Fraser et de Delphine Provencher est née à Lowell, Massachusett en 1891. Comme plusieurs autres familles de cette époque, ses parents avaient décidé d'aller tenter leurs chances aux États-Unis. Lorsque sa famille est revenue à Ste-Anne elle avait quatre ans. Elle a fréquenté une école de la paroisse et après la fin de ses études elle a beaucoup travaillé sur la terre de son père et dans les maisons privées.

En 1921, elle a épousé Rosaire Nobert, fils de Joseph Nobert et Philomène Caron. Jeune mariée, elle est allée vivre chez les parents de son époux dans le rang Sainte-Marie. Sept enfants sont nés de ce mariage; Régine, Jeannine, Armande, Rollande, Clément, Charles-Émile et Jean-Paul. En vrai femme d'agriculteur, elle a coopéré vaillamment à tout le travail qu'exigeait à cette époque l'exploitation d'une ferme.

Ses plus beaux souvenirs: son mariage et la naissance de ses enfants. Son plus mauvais souvenirs: le décès de son époux en 1969.

Le couple Nobert s'est installé au village en 1956 après que le plus jeune des fils, Jean-Paul, eut pris la relève de son père à la direction de la ferme.

Depuis 1980, Madame Nobert demeure dans un appartement du H.L.M. jouissant d'une excellente santé. Malgré son grand âge, elle est toujours travaillante, agile et souple; elle entretient son logement et fait sa nourriture elle-même. Elle adore jouer aux cartes et recevoir ses enfants et ses amis du H.L.M.

Profondément croyante, elle assiste à la messe et participe à tous les offices religieux. C'est toujours un plaisir de la voir remonter l'allée dans l'église, d'un pas alerte et décidé. Sa recette de longévité est: travailler dur et ne jamais arrêter... Elle lui aura été profitable.

Bravo Madame Nobert!

M. Albert Giroux est né à Québec le 15 décembre 1892, et il a été baptisé à l'église Saint-Roch.

Orphelin à l'âge de quatre ans au décès de sa mère le 17 août 1896, il a été placé dans une institution dirigée par les Sœurs de la Charité à Lévis jusqu'à l'âge de onze ans.

Le 7 février 1904, il est reçu dans une famille à La Pérade. Il fréquente la petite école du Bas de Ste-Anne, où il a pour professeur Mlle Vénérande Douville.

À 18 ans il commence l'apprentissage de son métier de «tailleur de pierre» chez M. Jean-Baptiste Savard de La Pérade.

En 1914, à l'âge de 22 ans, il se rend à New York, U.S.A. où il rencontre son père qui était parti aux États-Unis après le décès de son épouse. Il travaille avec lui pendant trois ans au «Café des beaux-Arts». (anecdote: son billet, aller-retour lui avait coûté dix-huit dollars, il faudrait comparer avec aujourd'hui.)

Le onze novembre 1918, il est de retour à La Pérade où il retrouve sa fiancée: Marie-Antoinette Mayrand qu'il épouse le 22 janvier 1919. De cette union

sont nés dix enfants: 7 filles et 3 garçons. Il a œuvré dans son métier jusque dans les années 30, période de la crise économique. Après avoir été à l'emploi d'un contracteur de Québec durant quatre ans, il transfère ses compétences dans le métier d'ouvrier. Dans ce domaine, ses réalisations sont nombreuses; on lui doit entre-autres la construction de l'école de la Montée d'Enseigne, une partie de l'École d'Agriculture (1938-1939) sous la direction du frère Rodolphe; l'ancien bureau de la Société Canadienne des Postes au centre du village (aujourd'hui propriété de M. Paul Fiset). Plusieurs citoyens pourraient témoigner des travaux qu'il a exécutés à leur maison.

Comme paroissien, il s'est impliqué dans plusieurs domaines. Il a été commissaire d'école, marguillier, membre de la chorale, membre du Tiers-Ordre franciscain depuis l'âge de dix-huit ans.

Pendant plusieurs années, il a été un collaborateur assidu du journal «Découvertes» et des «Amis de l'Histoire».

Ses nombreux articles sont un témoignage éloquent de son talent de chercheur et de son amour du patrimoine péradien.

Son dernier emploi a été celui de sacristain. En ce temps-là, il devait encore par un tour de force, tirer sur les cables pour faire sonner les cloches de l'église pour l'Angélus (matin-midi-soir), pour les messes, les baptêmes, les glas, et tous les autres offices religieux. Il s'est acquitté de son service à l'autel

avec un très grand respect et dans la foi des choses de Dieu. Il était aussi fossoyeur, charge attachée à son rôle de bedeau. Il était âgé lorsqu'il a décidé de prendre sa retraite. Elle fut occupée par ses loisirs de toujours: la recherche et la sculpture. Son goût de la recherche l'emmena à plusieurs reprises à consulter les archives nationales et québécoises, et à voyager beaucoup. En 1961, il visite l'Europe (voyage en bateau de Montréal à Liverpool). En 1966, il visite le Moyen-Orient (voyage en avion). Au cours de la même année, il participe à un voyage organisé dans l'Ouest Canadien. Par la suite il a visité ce coin du pays une dizaine de fois. Son grand rêve aurait été de visiter la Russie. Tous ses voyages ont toujours été préparés par des lectures et des recherches, et il en a profité beaucoup.

Jusqu'à l'âge de 98 ans, il est demeuré seul dans sa maison, s'occupant à différents petits travaux d'entretien et de rénovation, à la lecture et la sculpture. Il a fait du vélo jusqu'à l'âge de 92 ans.

Actuellement, il lit encore sans lunettes, et il aime beaucoup à jaser.

Homme de foi, il prie et sa confiance en un «Dieu tout puissant» le garde dans une grande sérénité. Il a ses moments d'humour qui lui donnent encore le goût à la vie.

Pour faire suite à cet hommage, nous tenons à mentionner les noms de quatorze autres centenaires qui ont vécu et qui sont décédés à Ste-Anne de la Pérade.

ÂGE	DÉCÈS	NOMS
108	11 octobre 1748	Monsieur Louis Baribeau
106	15 février 1840	Monsieur Samuel Brockden
106	31 décembre 1828	Marguerite Godin — (Madame Thomas Lejeune)
104 et 2 M	21 août 1986	Clothilde Devault — (Madame J.B. Perreault)
103 et 5 M	26 février 1978	Marie Laquerre — 1 ^{re} noce: Louis Charest 2 ^e noce: Jos Dusablon
103	16 janvier 1989	Héliène Germain — (Madame Jos Frigon)
103	17 octobre 1807	Joseph Gervais — (Madame Jos Bercier)
103	4 juillet 1800	Françoise Lécuyer — (Madame Pierre Ricard)
102 et 9 M	1 juillet 1983	Monsieur J. Adolphe Leduc (Sévère)
100 et 10 M	5 mars 1962	Monsieur Alphonse Tessier veuf de Sophie Rompré
100 et 7 M	3 mars 1849	Monsieur Ignace Crête
100	8 janvier 1831	Monsieur Raphaël Lizotte
100	4 janvier 1927	Monsieur Jean-Baptiste Picard
100	22 décembre 1769	Monsieur Claude Vincent

Recherche: Gaby Larose

Source: Répertoire des Sépultures de Ste-Anne de la Pérade

Homage à Simone Routhier

Poétesse québécoise, membre de l'Académie canadienne-française, et Péradienne à la fin de sa vie.

Le soir du 2 juillet 1976, Sainte-Anne de la Pérade est à l'honneur à Montréal à l'auditorium du Plateau où a lieu la première soirée du Solstice de la poésie québécoise. La doyenne de nos poètes québécois, SIMONE ROUTIER, de l'Académie canadienne-française est invitée à réciter de ses poèmes aux côtés de Clément Marchand, Robert Choquette et de quelques autres poètes choisis.

Simone Routier, cette poétesse remarquable, publie de nombreuses œuvres poétiques et littéraires couronnées de divers prix.

Son tout premier ouvrage: «L'Immortel Adolescent», reçoit le prix David en 1929.

Elle vie en France pendant dix ans, dessinatrice en cartographie aux Archives du Canada à Paris. Elle revient au pays au moment de l'exode de 1940. Archiviste à Ottawa, de 1940 à 1950, elle passe du service des Archives au ministère des Affaires extérieures pour devenir attachée de presse à l'Ambassade du Canada à Bruxelles jusqu'en 1954, puis, vice-consul au Consulat général de Boston jusqu'en 1958, alors qu'elle épouse M. Fortunat Drouin. Après son mariage, elle se consacre uniquement à son œuvre.

Simone Routier et son mari vivent à Montréal jusqu'en 1971. Ils prennent alors la décision de venir habiter le Foyer de Sainte-Anne de la Pérade. M. Fortunat Drouin meurt en décembre 1976. En 1980, Mme routier quitte Sainte-Anne pour la Résidence Des Cascades à Montréal dans le but de se rapprocher du milieu littéraire. En 1982, elle revient chez-nous. Son état de santé ne lui permet pas de suivre les activités des gens de lettres de Montréal.

Simone Routier meurt au Foyer La Pérade en 1987, âgée de 86 ans.

L'AIGUILLE DU TEMPS

*Assise dans ma balançoire,
Sur l'herbe je vois le soleil
Tailler la silhouette noire
De l'élégant kiosque blanc
Égayant notre vert préau.*

*L'aiguille de son mât très haut
Vient soudain me mettre en éveil.
Bougeant vers moi bien lentement
Je comprends qu'elle indique l'heure.
Un bref instant elle m'effleure.*

*«Tu passes bien vite, lui dis-je,
Retiens-moi un instant de plus.
Tu donnes vraiment le vertige
À brusquer le temps résolu.»*

*Dis-moi cet hiver sous la neige
Te profileras-tu toujours
Pour parler, quand l'heure s'abrège
De la brièveté des jours?»*

Simone Routier
La Pérade, 1980



Biographie.

Née à Québec; familles Routhier et LaForce, petite-nièce de l'historien F.-X. Garneau.

ÉTUDES: Couvent des Ursulines, Québec (diplôme académique) (1920). Université Laval Québec. Université de Paris (phonétique (1930); Sorbonne, Faculté des Lettres (1931). Institut dominicain de philosophie, Ottawa, (diplôme 1945).

1930 à 40 Dessinatrice-cartographie aux Archives du Canada à Paris.

1940 à 50 Assistante-archiviste à Ottawa (section des manuscrits)

1950 Entre au ministère des Affaires Extérieures à Ottawa

1950 Entre au ministère des Affaires Extérieures Division de l'Information.

1950 à 1955 À l'Ambassade du Canada à Bruxelles, attachée de Presse et d'Information.

1955 à 1958 Attachée de Presse et d'Information au Consulat général de Boston.

1957 Boston. Nommé Vice-consul, à Boston

Oeuvre littéraire:

1929 L'IMMORTEL ADOLESCENT 1^{ère} édition. Ed LE SOLEIL. Québec (Poèmes).

1930 L'IMMORTEL ADOLESCENT 2^e édition. Ed LE SOLEIL. Québec (Poèmes).

1931 CEUX QUI SERONT AIMÉS Editions Pierre Roger à Paris. (Poèmes).

1932 PARIS-AMOUR-DEAUVILLE Ed. Pierre Roger. Paris (bd S.Germain) (Prose).

1934 LES TENTATIONS. Ed. de La Caravelle. Paris (Poésie).

1940-44 ADIEU, PARIS (Exode 1940). 5 éditions. Le DROIT, Ottawa. Beauchemin Montréal.

1947 LE LONG VOYAGE (JE TE FIANCERAI). Ed de la Lyre et de la Croix. Quentin

1947 LES PSAUMES DU JARDIN CLOS. Ed de la Lyre et de la Croix S. Quentin.

Prix David de POÉSIE 1929 avec l'IMMORTEL ADOLESCENT

Diplôme d'honneur de la Société des Poètes canadiens français. 1931

Diplôme des Jeux Floraux du Languedoc. 1931

Médaille du Lieutenant-Gouverneur (Carrel) 1931.

Membre de la Société des Poètes canadiens-français 1929-40, 1960...

Membre de la Société des Poètes français à Paris 1930-40

Membre de l'Institut dominicain de Philosophie 1940-50

Membre de l'Académie canadienne-française (1947)

DÉLÉGUÉE de la Société des Écrivains canadiens-français et de l'Académie: aux Biennales Internationales de Poésie à Knokke-le-Zoute, Belgique en 1952 et 54, au Luxembourg 1953, à Venise en 1964

Au Congrès International des Écrivains de Langue Française à Anvers en 1939

Au Congrès International des Écrivains de Langue Française au Luxembourg en 1953

Mariée à Monsieur J.F. Drouin en 1958. 11730 Tolhurst. Montréal.

À paraître:

LE ROI RICHARD (traduction) Pièce.

ÇA SENT SI BON LA FRANCE (Paris 1930-40) Prose et poésie



Remontant à l'an 1635, le notariat est la plus ancienne profession qui ait été organisée et reconnue au Québec et au pays.

L'importance du rôle que les notaires ont joué ici s'avère évidente, «soit, comme l'écrivait Me J.-Edmond Roy, notaire et historien (1), en assurant les titres de la propriété, soit en conservant le patrimoine des individus. Ils ont été, ajoute-t-il, les conseillers des familles, les protecteurs des mineurs, les serviteurs utiles et désintéressés de la société». Appliquant la coutume de Paris et les lois civiles françaises même après la conquête, rédigeant la très grande majorité de leurs actes dans un français de qualité, on peut affirmer en outre qu'ils ont favorisé le maintien de la culture et de la mentalité françaises chez-nous et contribué à notre survivance ainsi qu'à la conservation de notre identité de société distincte.

Il n'est donc pas étonnant que le notaire ait été, avec le curé et le médecin, l'une des trois figures de proue de nos communautés rurales et qu'il ait tenu aussi une place importante parmi les notables des milieux urbains. Aussi, la Société d'histoire de Sainte-Anne de la Pérade, en publiant un livre relatant diverses facettes de l'histoire locale, a-t-elle voulu accorder au notariat la place qui lui revient. Les pages qui vont suivre veulent donc rappeler succinctement ce qu'ont fait les notaires qui ont exercé à Sainte-Anne tant au plan professionnel qu'au plan de leur implication dans la communauté, ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont encore.

La matière à couvrir est si abondante qu'elle pourrait facilement faire l'objet d'un livre. On comprendra que, dans le cadre d'un simple article, les contraintes d'espaces forcent à condenser ou à résumer. Il convient de signaler aussi que, dans la succession de ces notaires, l'on possède assez de renseignements sur certains, mais peu sur d'autres. Des recherches plus poussées mais forcément plus longues et plus coûteuses auraient-elles permis d'en apprendre plus sur ces derniers? Peut-être, mais pour les fins de cet article, il aurait été superflu d'entreprendre une aussi vaste exploration du passé.

Voici donc, présentés dans un ordre chronologique, chacun des ces notaires, les chiffres apparaissant entre parenthèses après le nom de chacun indiquant, le premier, l'année de la commission ou de l'admission à la pratique et, le second, l'année où le notaire a cessé d'exercer.

Michel Roy dit Chatellerault (1668-1708)

Si paradoxal que cela puisse paraître, l'on possède sur ce premier notaire, même si l'on remonte avec lui plus loin dans le temps, beaucoup plus de renseignements que sur plusieurs qui l'ont suivi. C'est que Michel Roy, homme instruit et fort actif, a tenu une place hors du commun dans l'histoire de Sainte-Anne.

«Pendant quarante ans, écrit l'historien Raymond Douville (1), il cumula les fonctions de notaire seigneurial, pionnier-défricheur, procureur royal, huissier, et commandant de la milice dans la seigneurie de Sainte-Anne». Il constitua avec son épouse et leurs cinq enfants l'une des familles-souches de la paroisse.

Né en 1649 du mariage de Michel Roy et de Louise Chevalier, de Sénillé (Vienne), évêché de Poitiers, il arriva en Nouvelle-France comme soldat dans le régiment de Carignan, compagnie de Nauroy. Il épousait, à Québec, le 8 octobre 1668, Françoise Hobbé (Aubert), de dix ans plus âgée que lui et qui lui donna cinq enfants: Catherine, Marguerite, Edmond, Michel et Pierre. En même temps, il s'était fait octroyer une commission de notaire seigneurial pour Sainte-Anne et Saint-Charles-des-Roches (Grondines). Comme quoi devenir notaire à cette époque était beaucoup plus simple que ce ne l'est aujourd'hui.

Le 16 novembre 1668, Michel Gamelain, premier seigneur de Sainte-Anne, lui octroyait une fort belle concession de trois arpents de front par quarante arpents de profondeur, partie à l'extrémité nord de l'île Saint-Ignace et partie sur la terre ferme. Cette concession correspond aujourd'hui à la partie de cette île où se trouve la résidence de mademoiselle Jeanne Marcotte et à la ferme qu'elle possède encore au cœur du village de La Pérade. Dès lors, relate encore Raymond Douville, «Michel Roy mena de front ses deux besognes de défricheur et de notaire seigneurial»(2).

Son greffe, assez considérable pour une époque où les seigneuries de son territoire d'exercice étaient encore peu peuplées, comporte 362 actes. Le premier, en date du 16 novembre 1668, a pour objet la concession que lui a faite le seigneur Gamelain, alors que le dernier fut passé le 8 mars 1708. Les actes du notaire Roy se composent surtout de concessions, de contrats de mariage, d'inventaires mais aussi d'autres actes de tous

(1) Histoire du Notariat au Canada, vol. 1, Introduction

genres. Ils constituent une source de renseignements irremplaçables surtout sur le développement des seigneuries de l'Île Sainte-Anne et de Sainte-Anne, mais aussi sur celles de Sainte-Marie et de Saint-Charles-des-Roches.

Michel Roy décédait à Sainte-Anne, le 14 janvier 1709, deux jours après son épouse. Il fut inhumé au cimetière paroissial.

(1) Les premiers Seigneurs et Colons de Sainte-Anne de la Pérade, p. 132

(2) Idem, p. 31

*François Trottain de Saint-Surin
(ou Saint-Seurain)
(1687-1733)*

Alors que les seigneurs pouvaient octroyer des commissions de notaire ayant pouvoir d'exercer dans les limites de la seigneurie, les intendants en vinrent à instituer des notaires royaux ayant juridiction sur plus d'une seigneurie à la fois. Ces notaires, que l'histoire a désignés sous l'appellation de «notaires ambulants», souvent sans résidence fixe, se promenaient d'une localité à l'autre pour y recevoir les actes que les habitants voulaient passer, ces actes étant placés dans un sac de peau de loup marin pour les préserver des intempéries. Si ces sacs n'assuraient pas la protection des voûtes d'aujourd'hui contre le feu, ils avaient par ailleurs l'avantage de se déménager rapidement si un incendie survenait!

François Trottain, bien que résidant assez régulièrement à Batiscan, fut un de ces notaires ambulants. En 1706, dans le registre des insinuations de la prévôté de Québec, il est fait état de son titre de notaire royal garde-notes au Cap-de-la-Madeleine, Champlain, Batiscan et Sainte-Anne. En 1711, l'intendant étendait sa juridiction dans la seigneurie des Grondines, à la demande de Louis Hamelin, seigneur à cet endroit.

Trottain était originaire de Saint-Sévérin, en Saintonge et, venu en Nouvelle-France, il avait épousé à Québec, en 1668, Jeanne Hardy. Sa commission daterait de 1687. Suivant ce que rapporte André Vachon, historien (1), il n'aurait été nommé notaire qu'à 53 ans. Son greffe comprend 642 actes dont le premier, un inventaire fait à Batiscan, porte la date du 19 mars 1687, et le dernier, celle du 18 octobre 1733. Parmi ceux-ci, plusieurs ont été passés à Sainte-Anne ou pour des parties demeurant à Sainte-Anne.

Dans un acte passé devant Me Arnould Balthazar Pollet, le 21 décembre 1733, il est question de la succession de François Trottain. Son décès s'est donc situé entre cette date et celle du 18 octobre 1733 où il reçut son dernier acte. Bien que son dernier domicile se serait situé à Batiscan, des recherches dans les registres de cette paroisse n'ont pas permis de retrouver l'acte de son décès.

(1) Histoire du Notariat canadien 1621-1960, p. 37

*Hilaire Bernard de la Rivière
(1692-1725)*

Voilà sans doute le prototype du «notaire ambulant» qui, au surplus, a connu une carrière fort occupée puisqu'il était aussi arpenteur, architecte, huissier-audiencier au Conseil Souverain de Québec et que, en 1711, s'ajoutait pour lui la charge de procureur fiscal de la seigneurie de Lauzon!

Dans une liste publiée par la Chambre des notaires (1), la commission de Hilaire Bernard de la Rivière remonterait au 7 mai 1692. Cependant, le 7 mai 1707, l'intendant Jacques Raudot le nomma «notaire et huissier dans les côtes du Gouvernement du Québec». Appointé sans résidence fixe, il prit le nom de «notaire dans les côtes». Son territoire d'exercice fut très vaste, puisqu'il instrumenta dans les seigneuries de Beaumont, de Bélair, de Sillery et de Sainte-Anne.

Thomas Tarrieux, sieur de la Pérade, fut quelquefois partie aux actes qu'il reçut à Sainte-Anne, dont l'un daté du 15 mars 1710, comportant un partage de la seigneurie Sainte-Anne. Le greffe de Me de la Rivière est déposé aux Archives nationales du Québec, à Sainte-Foy, qui ne possèdent malheureusement pas d'actes de lui avant le 23 mai 1709. Cependant, suivant les répertoires publiés des greffes des notaires du régime français, le greffe du notaire de la Rivière aurait comporté 221 actes, le premier passé le 10 janvier 1695, et le dernier, le 7 octobre 1725.

Ce dernier, né en France, y avait occupé une charge d'arpenteur. Arrivé dans la colonie, il fut nommé à cet emploi en 1689, et «de 1691 à 1725, rapporte J.-Edmond Roy (2), on peut dire que de la Rivière a mesuré et arpenté la plus grande partie des terres et des seigneuries du gouvernement du Québec, à Sainte-Foy,

sur l'île d'Orléans, sur la côte de Lauzon, à Charlesbourg, dans Québec, Deschambault, Varennes, Beaupré, Beauport».

De la Rivière fut aussi un des premiers à exercer la profession d'architecte en Nouvelle-France. Pendant près de 50 ans, il traça les plans de presque tous les édifices à se bâtir dans Québec et cela tout en enseignant son art à plusieurs.

Bien que cet homme fut parmi les plus occupés de son époque, il trouva le moyen de se marier trois fois. Il mourut à Québec, lieu de sa principale résidence, en décembre 1729.

(1) Notaires décédés ou démissionnés dont les greffes ont été cédés ou déposés: noms des cessionnaires de ces greffes 1979

(2) Histoire du Notariat au Canada, vol. I, p. 160

Joseph Rouillard (1721-1764)

Joseph Rouillard dit Fondville aurait, suivant le document déjà cité de la Chambre des notaires (1), obtenu sa commission de notaire en 1721. Il était le gendre du notaire Trottain de Saint-Surin dont la carrière a été résumée plus haut, et il fut appelé à lui succéder le 8 janvier 1731 suivant une ordonnance le nommant avec juridiction dans toute l'étendue du gouvernement des Trois-Rivières, y compris les Grondines. De ce fait, il se classe lui aussi parmi les «notaires ambulants».

Bien que l'on sache peu de choses sur ce notaire. Il appert, suivant les auteurs qui ont parlé de lui, qu'il a demeuré à Batiscan, à Sainte-Anne et à Champlain où se serait situé son dernier domicile. Quelques actes examinés au hasard dans son greffe indiquent que, en 1736 et en 1738 tout au moins, il demeurait aux Trois-Rivières. Lorsque la capitale de la colonie se rendit aux Anglais, il était l'un des cinq seuls notaires dans le gouvernement des Trois-Rivières. Il avait épousé Charlotte Trottain et il mourut le 4 avril 1764, âgé de 76 ans. On ne retrouve pas d'acte de son décès dans les registres de la paroisse de Champlain.

Il a laissé 889 actes passés à Sainte-Anne, Batiscan, Champlain et Trois-Rivières, entre autres. Le premier étant un acte d'accord, en date du 21 février 1730, entre Pierre Roy, de Sainte-Anne, tuteur des mineurs

de feu Michel Roy, et autres, et le dernier, passé le 12 février 1764, constatant un échange de terres entre Alexis Rocheleau, de Sainte-Anne, et autres.

(1) Notaires décédés ou démissionnés dont les greffes ont été cédés ou déposés: nom des cessionnaires de ces greffes 1979

Arnould Balthazar Pollet (1730-1754)

Le 12 septembre 1730, l'intendant Hocquart nommait Arnould Balthazar Pollet notaire royal et huissier dans les seigneuries de Batiscan, Champlain, Sainte-Anne, Lachevrotière, Grondines, Deschambault, Saint-Pierre et Saint-Ours. Comme on le constate, le territoire où devait s'exercer sa juridiction était fort étendu et cette nomination faisait de lui aussi un «notaire ambulant».

Il appert que Pollet résida surtout à Batiscan, mais on le retrouve aussi à Sainte-Anne si on se rapporte aux propos du chanoine L.-S. Rheault, vicaire général aux Trois-Rivières, qui a publié un livre sur l'histoire de cette paroisse. Il écrit en effet: «Il y avait au village (de Sainte-Anne) deux notaires: l'un portant le nom pompeux de Arnould-Balthazar Pollet, l'autre se nommait M. Rouillard».(1)

Le premier acte que l'on trouve dans son greffe déposé aux Archives nationales des Trois-Rivières porte la date du 12 février 1730 et, selon un index qui s'y trouve, il s'agirait du troisième acte reçu par Pollet. Comment concilier cela avec le fait qu'il n'avait été nommé notaire que le 12 septembre 1730? Difficile à expliquer. Il faut toutefois se rappeler que, à cette époque, il se produisait certaines anomalies comme celle que des gens n'étant pas notaires s'arrogeaient le droit de rédiger des actes. On peut aussi avancer l'hypothèse que Pollet, sachant qu'il allait être nommé notaire, a un peu anticipé! Son dernier acte fut passé le 7 janvier 1754 et son greffe en compte 1,706, dont plusieurs passés à Sainte-Anne, Batiscan, Saint-Pierre, Gentilly, etc.

Né à Paris, en la paroisse de Saint-Nicholas-des-Champs, il vint en Nouvelle-France et épousa, le 10 mai 1729, Angélique Hamelin, fille du seigneur des Grondines. Il mourut et fut enterré à Batiscan, le 17 janvier 1756, à l'âge de 54 ans. On sait qu'il eut un fils baptisé à Sainte-Anne le 5 juin 1730, sous les prénoms de Louis-Balthazar.

(1) Hier et Aujourd'hui à Sainte-Anne de la Pêrade, publié en 1895, p. 46

Antoine Chevalier
(1766 – 1774)

Suivant les archives de la Chambre des notaires, le notaire Antoine Chevalier aurait obtenu sa commission le 20 janvier 1766. Deux ans plus tard, soit le 24 janvier 1768, il était nommé pour les seigneuries de Sainte-Anne, Grondines, Deschambault et le Cap Santé.

Bien qu'il ait exercé peu d'année, son greffe comporte 1,602 actes, le premier étant une vente de Thomas Toutant à François Chatellereault, en date du 26 mars 1766, alors que le dernier a été passé le 15 août 1774. Un examen sommaire de son greffe indique qu'il a été domicilié tantôt à Cap Santé, tantôt à Deschambault et tantôt à Sainte-Anne. Il a reçu plusieurs actes à ce dernier endroit.

Le notaire Chevalier, originaire de Bordeaux, en France, était venu chez-nous sur le navire *Fortane* du capitaine Daniel, de Marseille, en 1756. Il s'était marié à Thérèse Pakin. Un de leurs enfants a été baptisé à l'église de Deschambault, et deux autres, Alexis, né le 16 février 1770, et Michel, né le 23 novembre 1771, à l'église de Sainte-Anne. Leur fille, Angélique, décédée à Sainte-Anne, le 20 mars 1770, à l'âge de 5 ans, y fut inhumée le lendemain.

Suivant les renseignements obtenus sur ce notaire, son dernier domicile se serait situé à Deschambault. On ignore cependant à quelle date il est décédé et où il a été inhumé.

Charles Levrard
(1769-1793)

Comme plusieurs autres notaires nommés avant lui, Charles Levrard le fut avec juridiction sur un territoire passablement étendu. «Le 6 septembre 1769, écrit J.-Edmond Roy (1), Charles Levrard, résidant à Batiscan, reçut pouvoir d'instrumenter depuis Ste-Anne de la Pérade jusqu'au Cap-de-la-Madeleine... et dans les paroisses de Gentilly et de St-Pierre-les-Becquets. Le 21 janvier 1774, sa juridiction fut étendue aux paroisses de St-Jean des Chaillons et de Lotbinière.»

Plus tard, en vertu d'une proclamation émise le 1^{er} août 1781, le gouverneur Haldimand annulait toutes les commissions de notaires pour le district de Québec pour les redistribuer en 11 commissions nouvelles. L'une fut attribuée à Charles Levrard pour Sainte-Anne, Batiscan, Champlain, le Cap-de-la-Madeleine, Saint-Jean Deschillons, Sainte-Pierre-les-Becquets et Gentilly.

Il reçut son premier acte le 26 juin 1770, soit un acte de bornage, et le dernier, qui était un acte de vente, le 28 juillet 1793. Son greffe comprend 2,420 minutes, ce qui était assez considérable pour l'époque.

Un examen sommaire de ce greffe permet de constater que Me Levrard a passé ces actes à divers endroits dans le territoire de sa juridiction, dont Sainte-Anne. En 1771, par exemple, il recevait divers actes de cession par Charles-François Tarieu, écuyer, sieur de la Naudière, en faveur de divers cessionnaires. Bien que son domicile apparaisse s'être situé à Batiscan pour la majeure partie de sa carrière, celle-ci s'est terminée à Sainte-Anne. Dans ses minutes de 1793, à tout le moins, il se déclare résidant à Sainte-Anne où il reçut plusieurs actes au cours de sa pratique.

C'est d'ailleurs l'a qu'il est décédé le 4 août 1793, à l'âge de 84 ans, et qu'il fut inhumé. Il était marié à Cécile Taumur.

(1) Histoire du Notariat au Canada, vol. 2, p. 54

Augustin Trudel (Trudelle)
(1799-1846)

Depuis Michel Roy dit Chatellerault, Augustin Trudel fut le premier notaire suivant à avoir, durant toutes ses années de pratique, résidé et exercé à Sainte-Anne de la Pérade.

Originaire de Pointe-aux-Trembles (Neuveville), né en 1771, il était le fils de Joseph Trudel et de Josephine Drouin. Les auteurs qui ont écrit sur l'histoire du notariat ou de Sainte-Anne nous rapportent peu de choses sur lui. On sait seulement que, lors de la bénédiction de la grosse cloche pour l'église paroissiale, le 21 janvier 1830, lui et sa fille, Luce Trudel, épouse du notaire Casimir Dury, nommèrent cette cloche Marie-Ange-Augustine (1). Le rapport de cet événement peut laisser supposer que le notaire Trudel participa à diverses activités paroissiales et communautaires de Sainte-Anne.

Durant ses 47 années d'exercice, Augustin Trudel a passé 7,148 actes, le premier étant un testament reçu le 11 mars 1799, et le dernier, une quittance reçue le 9 février 1846. Il faut noter que ce notaire est le premier de ceux ayant exercé à Sainte-Anne, à avoir attribué un numéro séquentiel à chacun de ses actes.

Décédé à Sainte-Anne, le 4 juillet 1857, à l'âge de 86 ans, il fut inhumé deux jours après dans le sous-sol de l'église paroissiale actuelle.

(1) Généalogie des familles Richer de La Flèche et Hamelin, p. 170

Joseph Casimir Dury
(1815-1840)

Né à Sainte-Anne, le 5 mars 1792, du mariage de Nicolas Dury et de Geneviève Baribeault, Joseph Casimir Dury s'orienta vers la profession du notariat et il obtenait sa commission le 16 septembre 1815.

Il a pratiqué pendant un peu plus de 25 ans et toujours à Sainte-Anne où il demeurait. Son greffe compte 1,692 actes. Il reçut le premier, une vente de moulin à scie, le 18 septembre 1815, et il a mis fin à son exercice avec un acte de ratification et quittance daté du 5 octobre 1840.

Il s'est marié à Luce Trudel, fille du notaire Augustin Trudel, et il semble s'être impliqué dans divers domaines d'activités à Sainte-Anne. C'est ainsi qu'il était syndic de la Fabrique lorsque fut accordé le contrat de construction de l'église actuelle» (1) et que, en 1823, il était élu marguillier de la paroisse (2). Par ailleurs, en 1829, il était élu syndic pour l'administration d'une école élémentaire (3).

Son décès est survenu à Sainte-Anne, le 8 juin 1855, à l'âge de 63 ans, soit près de 15 ans après qu'il eut cessé de pratiquer. Pourquoi l'a-t-il fait si tôt? Raison de santé ou autre? On l'ignore. Il a été inhumé à Sainte-Anne.

(1) Généalogie des familles Richer de La Flèche et Hamelin, p. 161

(2) Idem, p. 180

(3) Autrefois et aujourd'hui à Sainte-Anne de la Pérade, p. 116

Louis Dury
(1826-1855)

Il s'agit ici d'un frère cadet du notaire Joseph Casimir Dury, né à Sainte-Anne, le 19 juillet 1801. Suivant l'exemple de son frère aîné, Louis Dury se dirigea vers le notariat et il obtint sa commission le 24 mai 1826.

Sa pratique s'est étendue durant tout près de 29 ans et son greffe est beaucoup plus considérable que celui de son frère puisqu'on y retrouve 4,831 actes, s'échelonnant du 8 juin 1826 pour le premier qui est un contrat de mariage, jusqu'au 4 mai 1855 pour le dernier, soit une vente en faveur de Pierre-Georges Beaudry, jeune notaire, établi à Sainte-Anne depuis 3 ans.

On constate que, pour la période de 1826 à 1840, les notaires Dury ont exercé leur profession simultanément à Sainte-Anne. L'ont-ils fait ensemble ou dans des études séparées? Les renseignements obtenus à leur sujet ne permettent pas de le dire.

Le notaire Dury avait été élu marguillier en 1840 (1) et, le 31 mai 1855, il assistait dans le vieux presbytère de Sainte-Anne à la signature du contrat de construction de l'église actuelle, passé devant Me Pierre-Georges Beaudry (2).

Comme son frère Joseph Casimir, Louis Dury a cessé d'exercer plusieurs années avant sa mort survenue le 6 janvier 1881, à l'âge de 79 ans. Peut-être la venue et l'établissement du notaire Beaudry y furent-ils pour quelque chose. Louis Dury est mort à Sainte-Anne et y a aussi été inhumé.

(1) *Généalogie des familles Richer de La Flèche et Hamelin*, p. 180
(2) *Idem*, p. 161

Pierre-Georges Beaudry
(1852-1907)

Les cinquante-quatre ans et quelques mois d'exercice de ce notaire et de ses 11,080 minutes dépassent, et de loin, tout ce que chacun des autres notaires ayant exercé avant lui à Sainte-Anne, avait pu réaliser. Il fut aussi, avec son homonyme, le notaire Arthur Beaudry venu pratiquer à Sainte-Anne à quelques reprises, l'un des deux premiers à franchir à cet endroit le vingtième siècle dans l'exercice de la profession.

Né à Montréal en 1830, il était le fils du notaire Pierre Beaudry et le cousin du notaire E.A. Beaudry, de Varennes (1).

On en ignore les motifs, mais toujours est-il que Pierre-Georges Beaudry, qui avait obtenu sa commission le 16 février 1852, décida d'exercer à Sainte-Anne. Il y fit même l'acquisition d'une propriété en l'île Saint-Ignace et il tint son étude dans la maison qui devait appartenir plus tard, durant plusieurs années, à Damase Rompré, l'un des maires du village de la Pérade. Y eut-il chez le notaire Beaudry une nostalgie de ses origines? Peut-être, puisque du 14 novembre 1860 au 18 mai 1861, ainsi qu'il appert d'avis enregistrés au Secrétariat de la Chambre des notaires, il alla pratiquer à Montréal. Le seul acte qu'il reçut durant ces six mois le convainquit sans doute de revenir à Sainte-Anne. C'est ce qu'il fit et il y résida et pratiqua jusqu'à son décès. En 1895, il fut même appelé à siéger à la Chambre des notaires pour le district de Trois-Rivières, en remplacement de Me David Tancrede Trudel, notaire à Batiscan, qui y avait été élu le 6 juin 1894 (2).

C'est le 3 octobre 1852 que le notaire Beaudry passait son premier acte, un contrat de mariage entre Joseph Simard et Caroline Guilbault. Peu de temps avant son décès, soit le 8 mai 1907, il signait son dernier acte, un protêt. On trouve dans son greffe une grande variété d'actes par ailleurs très bien rédigés, ce qui indique qu'il a exercé sa profession avec compétence. Une belle calligraphie en facilite au surplus la lecture.

Me Beaudry s'est marié avec Marie-Henriette Cour-solle de qui il a eu neuf enfants: quatre fils et cinq filles dont quatre se sont mariées à Sainte-Anne. Il mourut à cet endroit le 17 mai 1907, à l'âge de 77 ans.

(1) *Revue du Notariat*, vol. 9, p. 351
(2) *Histoire du Notariat*, vol. 4, p. 510

Dominique-Napoléon Saint-Cyr
(1867-1880)

Lorsqu'on parlait de ce notaire aux gens les plus âgés de Sainte-Anne qui vivaient encore dans les décades de 1930 ou de 1940, ces gens se rappelaient surtout de lui comme d'un «maître d'école» d'une qualité extraordinaire. Professeur, Saint-Cyr l'a été, bien sûr, et avec grand succès, mais cet homme d'une polyvalence peu commune a été bien plus que cela.

Né à Nicolet le 4 août 1826, du mariage de Jean-Baptiste Deshaies Saint-Cyr et de Joseph Lefebvre des Côteaux, il fit ses études classiques au Séminaire de Nicolet et commença effectivement sa carrière comme instituteur. Plus tard, «il fonda à Sherbrooke la première école française catholique à être établie dans cette ville», rapporte J.-Edmond Roy (1). En 1850, il se fixe à Sainte-Anne où il continue sa carrière d'enseignant. Sa compétence lui valait en 1851 le diplôme d'instituteur d'école modèle et, en 1859, celui d'académie.

Par ailleurs, de 1855 à 1863, il assumait la charge de secrétaire-trésorier de la corporation municipale. Les aspects juridiques qu'impliquent souvent une telle tâche lui ont peut-être communiqué le goût de s'engager dans la carrière du notariat car, en 1862, il était admis à l'étude de cette profession puis, le 15 octobre 1867, à la pratique. Dû à de nombreuses autres activités, liées ci-après, son exercice de cette profession fut assez limité. Ce n'est que le 12 avril 1873 qu'il recevait son premier acte d'un greffe qui n'en compte que 139, soit une vente de l'Honorable J.E. Price à P.P.V. Du Tremblay. Le 19 janvier 1880, il signait le dernier de ses actes, une vente par Pierre-Georges Beaudry à ce même Du Tremblay. L'exercice actif du notaire Saint-Cyr aura duré moins de 7 ans, la qualité de ses actes ayant cependant compensé pour la quantité.

Passionné d'étude et de travail, Saint-Cyr, au milieu d'occupations pourtant accaparantes, s'engageait à fond dans le domaine de la botanique et des sciences naturelles. En 1869, il était déjà reconnu comme une autorité et, à partir de cette année, il commença à publier dans le «Naturaliste Canadien» sur divers sujets, spécialement sur des animaux de la faune canadienne, des études très documentées qui suscitèrent l'attention de savants étrangers. Il n'est donc pas étonnant que, en 1881, il ait été «nommé membre fondateur de la société royale du Canada où il forma partie de la section de géologie et des sciences biologiques jusqu'en 1886», rapporte encore J.-Edmond Roy (2).

Connaissant la qualité et les compétences de cet homme, les électeurs du comté de Champlain en faisaient leur député provincial en 1875 et de nouveau en 1878. Un peu dépaycé dans le monde politique, il s'y occupa néanmoins d'agriculture, de colonisation et de promotion de causes d'intérêt scientifique. Par contre, en 1881, il faisait partie du comité spécial du notariat, démontrant là son intérêt pour l'avenir de la profession. Après deux termes, il refusait de briguer de nouveau les suffrages.

Il serait trop long d'exposer ici ses nombreuses réalisations dans le domaine scientifique, notamment les missions d'exploration dont le gouvernement le chargea. Le 6 avril 1886, il fut nommé curateur au Musée de l'instruction publique, charge qu'il occupa jusqu'à son décès et où il a trouvé le moyen de s'illustrer encore. Usé par le travail, il décédait à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 8 mars 1899, âgé de 72 ans. Il avait épousé le 15 septembre 1854, Marie-Rose-Anne Deshayes, et, à son décès, il laissait un seul fils, Jean-Baptiste.

Cet homme, qui était l'un des plus instruits de son époque et un savant, a su apporter à sa courte pratique du notariat la compétence et le souci de précision qui caractérisaient toutes ses actions. Il fut un député dévoué aux intérêts de sa province et de son comté. Quelque temps après son décès, le journal «Courrier du Canada» rendait hommage à «son désintéressement, sa droiture et son caractère loyal». L'auteur de l'article terminait en écrivant: «C'était un chrétien convaincu et pratiquant qui a vu venir la mort avec calme parce qu'il avait confiance d'avoir bien servi son Dieu et son pays».

(1) Revue du Notariat, vol. 1, p. 279

(2) Idem, p. 283

Arthur Beaudry
(1871-1938)

De tous les notaires ayant exercé à Sainte-Anne, voilà celui qui a connu la carrière la plus longue: 67 ans. Grand voyageur, ayant souvent déménagé d'un endroit à un autre, il a finalement passé moins de la moitié de sa carrière à cet endroit. C'était assez quand même pour y être bien connu et l'on rapporte que les gens le désignaient sous le nom de «petit notaire Beaudry», sans doute pour le distinguer de Pierre-Georges Beaudry qui exerçait en même temps que lui et qui devait être le plus grand!

Né à Pointe-aux-Trembles (Neuville) le 25 août 1848, du mariage de Norbert Beaudry, marchand, et de Nativité Bélisle, il fit ses études classiques au petit Séminaire de Québec, de 1860 à 1868. Le jour même de son admission à l'étude du notariat, il devient clerc notaire chez Me Joseph Laurin, notaire à Québec, et, après deux ans, il complète sa cléricature chez Me Louis Prévost, aussi notaire à Québec. Après trois années d'étude à la faculté de droit à l'Université Laval, il obtient en 1870 le degré de bachelier en droit, et, le 5 octobre 1871, sa commission de notaire.

Commence alors un long itinéraire pour le notaire Beaudry. Du 12 octobre 1871, date de son premier acte, jusqu'en juillet 1879, il exerce dans sa paroisse natale. À compter de là, on le retrouve quatre fois à Québec, trois fois à Sainte-Anne, dont la dernière de 1895 à 1923, trois fois aux Trois-Rivières, et deux fois à Saint-Bernardin-de-Sienne (Rivière-à-Pierre), comté de Portneuf. Ses dernières années de pratique, il les passe à Neuville, soit de 1923 à 1938, où il reçoit son dernier acte, une hypothèque, le 1^{er} janvier 1938.

Son greffe ne renferme que 2,976 minutes, dont 1,300 exactement furent reçues à Sainte-Anne. C'est peu pour un notaire ayant exercé aussi longtemps. Ses revenus furent sans doute modestes, car des documents obtenus de la Chambre des notaires font état de ses difficultés occasionnelles de payer sa contribution annuelle. Il a par contre laissé une belle réputation d'intégrité et d'honnêteté professionnelles. Durant ses 28 années consécutives d'exercice à Sainte-Anne, son étude se trouvait dans la maison qu'habitent Paul Parent et son épouse, rue Ste-Anne, dans le village de La Périade.

Le 30 octobre 1907, lors d'une assemblée des notaires du district des Trois-Rivières, une commission d'enquête fut formée pour examiner les plaintes au sujet du tarif, de la discipline et de l'honneur professionnels. Me Beaudry en faisait partie ainsi que le rapporte la *Revue du Notariat* (1). En 1921, ces mêmes notaires soulignaient le cinquantenaire de pratique de leur confrère Beaudry par un banquet à l'hôtel de Grandmont (bâtisse qui existe encore au numéro 403 de la rue Ste-Anne), au cours duquel on lui remit une magnifique canne en ébène et où plusieurs confrères, dont le notaire J.-A.-Philippe Charest, prirent la parole pour lui rendre hommage.

Me Beaudry avait épousé, le 3 août 1875, Antoinette Marcotte, sœur du Dr François-Arthur Marcotte, de Sainte-Anne; il se trouvait donc l'oncle de feu Cécile

Marcotte et de Jeanne Marcotte. Lorsqu'il décéda à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 30 juin 1938, à l'âge de 89 ans et 5 mois, il était «le doyen des notaires de la province de Québec et le doyen des Anciens du Séminaire de Québec» (2). Il laissait trois fils, dont le Dr Philippe Beaudry, de Sherbrooke, deux filles, plusieurs frères et sœurs, dont Maurice et Joseph Beaudry, de la maison Gauvreau-Beaudry, de Québec.

(1) *Revue du Notariat*, vol. 10, p. 192

(2) *L'action catholique*, édition du 31 janvier 1938

J.-Alphonse Mousseau (1904-1922)

Sur ce notaire dont on sait qu'il était originaire de Berthier, l'on possède malheureusement peu de détails.

Admis à l'étude du notariat en juillet 1901, Joseph-Hyacinthe-Alphonse Mousseau obtenait sa commission de notaire le 6 août 1904. Il s'installa à Sainte-Anne et, le 8 août 1904, il y recevait son premier acte. Le 31 juillet 1906, il se mariait à Sainte-Anne, avec Anne Jeanne Frigon.

Son étude se situait dans la maison portant le numéro civique 360 de la rue Sainte-Anne, actuellement propriété de Florent Perron et autrefois de Germaine Allard. Cette maison comportait deux portes dont l'une à l'avant était celle de la résidence, et l'autre, du côté sud, donnant accès au bureau du notaire. On rapporte qu'un client, sans doute ignorant de la chose, frappa à la porte de la résidence privée. En l'absence du notaire, l'épouse de ce dernier fit remarquer que la porte du bureau se trouvait sur le côté de la maison. Le client s'y présenta pour se faire répondre cette fois par l'épouse du notaire que celui-ci était absent. On dit que le client eut alors cette réflexion: «m... folle, t'aurais pas pu me le dire à la première porte!»

Le notaire Mousseau pratiqua peu d'années à Sainte-Anne ainsi que le confirme un entrefilet passé en ces termes dans la *Revue du Notariat* du 15 novembre 1909: «M. le notaire J.-A. Mousseau, qui pratiquait à Ste-Anne de la Périade depuis cinq ans, pratique maintenant à Montréal» (1).

Me Mousseau a cessé d'exercer en 1922.

(1) *Revue du Notariat*, vol. 12, p. 117



J.-A.-Philippe Charest
(1908-1965)

Le notaire J.-A.-P. Charest (c'est ainsi qu'il signait) détient la palme pour les années de pratique consécutives à Sainte-Anne de la Pérade: près de 57 ans. Il y a passé en effet toute sa carrière. De ce fait, il y aurait beaucoup à dire sur ses activités professionnelles et sur sa vie elle-même: propos qu'il faut à regret condenser pour s'en tenir à l'essentiel.

Né à Sainte-Anne sur la ferme paternelle, dans le rang du Rapide-nord, le 16 décembre 1882, du mariage de Alfred Charest et de Edesse Tessier, il fréquenta l'école du rang et se révéla être un élève appliqué et talentueux. Fils unique, il avait l'assurance de pouvoir hériter de cette ferme, mais son goût pour l'étude le poussa à entreprendre son cours classique au Séminaire Sainte-Joseph des Trois-Rivières. L'abbé Hector Marcotte, dont les personnes les plus âgées de Sainte-Anne se souviennent sans doute et qui passa une partie de sa vie à ce séminaire, rapporte que le père, Alfred Charest, s'ennuyait terriblement de son fils ainsi parti. Un jour qu'il alla le visiter au séminaire, il tenta de le convaincre d'abandonner ses études et de retourner sur la ferme. D'autres auraient cédé facilement, car la vie de pensionnat n'était pas toujours facile. Mais le jeune étudiant résista, ce qui surprit et ravit tout à la fois l'abbé Marcotte.

Année après année, Philippe Charest cumulait les honneurs et, en terminant au premier rang son cours en juin 1904, il obtenait, outre son diplôme de bachelier, entre autres le prix Mgr F.-X. Cloutier, comme ayant le plus brillé dans l'étude de la philosophie, et celui des Anciens Élèves, «décerné à l'élève finissant qui a le

mieux mérité sous le rapport de la conduite, de l'application et du succès durant le cours de ses études au jugement des directeurs»(1).

Admis à l'étude du notariat en juillet 1904, il fit deux ans de cléricature à l'étude de Me Pierre-Georges Beaudry et suivit durant les deux années suivantes son cours de droit à la faculté de droit de l'Université Laval. Ayant obtenu son baccalauréat en droit, il fut admis à la profession de notaire à la session de juillet 1908 de la Chambre des notaires, s'étant classé premier aux examens qu'elle faisait subir, en conservant 169 points sur 175.

À ce moment, les notaires Arthur Beaudry et Alphonse Mousseau étaient déjà établis à Sainte-Anne et le jeune notaire hésitait à exercer à cet endroit. Il songea à s'établir au Saguenay, mais sur les instances de Jeffrey-Alexandre Rousseau, industriel et banquier de la localité, qui l'assura de sa clientèle, il décida de s'établir dans sa paroisse natale.

Le 19 août 1919, Me Charest épousait Marie-Jeanne Frenette, fille de feu Georges-Henri Frenette et de Angéline Baribeau. Ils eurent 4 fils: Paul, devenu plus tard notaire, Marcel, devenu électricien puis épiciériste et qui demeure toujours à Sainte-Anne, Georges-Henri et Marc, décédés tous deux à dix-neuf mois. La perte de ces deux jeunes enfants les attrista profondément, mais grâce à une foi profonde, ils surent accepter ces deux épreuves et les surmonter. Le 2 août 1949, l'épouse du notaire Charest décédait à l'âge de 61 ans. Pendant quelques années, celui-ci demeura seul, et le 29 octobre 1953, il se remariait avec Blandine Corriveau, une infirmière de Québec qu'il avait connue environ 2 ans auparavant.

C'est le 3 août 1908 que le notaire Charest recevait son premier acte et le 30 avril 1965 qu'il passait le dernier, complétant ainsi un greffe de 10,399 minutes qui comporte une grande variété d'actes, certains fort simples, d'autres parfois beaucoup plus complexes. Le contrat impliquant le plus fort montant, qu'il lui fut donné de recevoir, est sans doute celui ayant pour objet de la vente du pont de Sainte-Anne par les corporations municipales de la paroisse et du village au gouvernement du Québec, passé le 17 octobre 1940, pour le prix de 400 000 \$. Outre les actes notariés proprement dits, le notaire Charest exécuta un grand nombre de procédures qualifiées de non contentieuses telles que celles visant à nommer des tuteurs ou des curateurs, à permettre la vente de biens appartenant à des mineurs, à obtenir la reconnaissance judiciaire du droit de propriété lorsque les titres présentaient des défauts, etc.

Ce notaire avait un esprit juridique remarquable, il connaissait presque par cœur le Code Civil et il savait toujours référer aux dispositions pertinentes des lois applicables aux cas qu'il traitait. C'était aussi un excellent praticien qui, sans transgresser les exigences légales, savait néanmoins trouver des solutions pratiques à des problèmes au sujet desquels la loi était parfois muette ou ambiguë.

L'étude du notaire Charest se situa, pour la majeure partie de sa carrière, dans sa maison sise au numéro 373 de la rue Sainte-Anne, au centre du village. Lorsqu'il devait recevoir des actes en dehors de son bureau, il les rédigeait à la main. Tous les autres, et c'est la grande majorité, étaient dactylographiés au moyen d'une énorme machine de marque Oliver et sur laquelle il tapait très fort et à une vitesse étonnante avec seulement ses deux index! Il pratiqua seul, sauf pour la période de 1945 à la fin de 1957, où il le fit avec son fils, Me Paul Charest, sous la raison sociale de Charest & Charest.

En 1958, à l'occasion de son cinquantenaire de pratique, il fut honoré par ses confrères du district des Trois-Rivières, lors d'un souper qui se déroula à un hôtel de Grand-Mère, et au cours duquel on lui remit une canne à pommeau d'or. L'Université Laval fit de même en lui remettant, de même qu'à d'autres gradués de la faculté de droit en 1908, une plaque-souvenir, à l'occasion d'une réception tenue au campus de l'Université.

On ne peut passer sous silence le fait que J.-A.-Philippe Charest exerça des activités connexes ou reliées à sa profession de notaire. Pour répondre à la demande de clients, à une époque où les courtiers d'assurance étaient inexistantes en milieu rural, il fut agent pour l'assurance-vie L'Union Saint-Joseph du Canada, et représentant de bon nombre de compagnies d'assurance-incendie, dont la Baloise, la compagnie d'assurance Stanstead & Sherbrooke, etc. Il fut aussi, durant quelques années, membre du Bureau de direction du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Mais c'est plus particulièrement dans le domaine municipal que le notaire Charest a laissé une marque qui n'est pas près de s'effacer. Depuis la division, en 1912, de Sainte-Anne de la Pérade en deux municipalités, il fut engagé comme secrétaire-trésorier de celle du village, fonction qu'il conserva jusqu'en avril 1947, soit durant 35 ans. C'est dire le nombre de procès-verbaux qu'il eut à rédiger, de règlements qu'il prépara,

des rôles d'évaluation et de perception qu'il eut à confectionner, etc. Sans avoir, à proprement parler un rôle de décideur, on peut affirmer que ses conseils et ses avis eurent une influence certaine sur la vie municipale du village de La Pérade.

Homme discret, effacé, d'une certaine timidité à certains moments, il n'occupa pas de poste de commande dans la communauté péradienne. Il ne refusait toutefois jamais son concours aux mouvements paroissiaux. Amateur de baseball, il fut durant quelques années l'un des directeurs du club local avec les J.-R. Descarreaux, Albert Langevin, Joseph Daigle et autres.

Ses loisirs, lorsqu'il en avait, il les consacrait à la lecture. Ce fut un homme cultivé et qui avait une plume facile. Il rédigea plusieurs articles et publia, tantôt sous son nom, tantôt sous un nom d'emprunt, des contes de Noël dont plusieurs furent primés dans «g»Le Nouvelliste«r». Même s'il avait en quelque sorte dit non à la terre ancestrale, il avait dû en conserver une certaine nostalgie, puisque, année après année, il cultivait un immense potager où l'on trouvait de tout, même des cantaloups. Entre deux contrats ou deux consultations, il trouvait plaisir à se retrouver dans la nature en jardinant.

En 1964, il était victime d'une embolie accompagnée d'une paralysie partielle, dont il ne devait jamais se remettre. Après un séjour à l'hôpital, il revint peu de temps à son domicile, et une rechute allait provoquer son hospitalisation définitive. Il décédait à l'Hôpital Saint-Augustin, de Courville, le 2 juillet 1966, laissant le souvenir d'un homme qui avait servi avec dévouement et compétence ses clients et ses concitoyens.

(1) Annuaire du Séminaire Saint-Joseph, 1903-1904, pp. 44 et 45



Paul Charest
(1945-1987)

Fils du notaire J.-A.-Philippe Charest et de Marie-Jeanne Frenette, Paul Charest est né à Sainte-Anne, le 24 mai 1922.

Il fréquenta le collège des Frères du Sacré-Cœur y obtenant avec succès en 1936 son diplôme de neuvième année (cours commercial). Studieux et appliqué, il manifesta le désir de faire son cours classique. Aussi son père, grâce à une entente avec Mgr Albert Tessier, alors préfet des études au Séminaire Saint-Joseph des Trois-Rivières, lui enseigna le latin et le grec pendant un an, au moyen des manuels en usage alors.

Ces cours privés et les connaissances acquises au collège du Sacré-Cœur permirent au jeune étudiant d'exempter les trois premières années de cours classique et de compléter ce cours en cinq ans seulement, soit de 1937 à 1942. Le succès répondit à son travail et, en Belles-Lettres notamment, il raffait tous les prix qu'un élève de cette classe pouvait obtenir. En 1942, il obtenait son baccalauréat es-arts avec la mention « distinction ».

Ayant grandi en milieu notarial et attiré par cette carrière, il fit ses études de droit à l'Université Laval de 1942 à 1945, y décrochant divers prix dont la médaille du lieutenant-gouverneur et le prix Sirois pour procédure notariale, complétant le tout par une licence en droit « avec distinction » en juin 1945. Signalons qu'il avait été élu premier vice-président de sa promotion à la faculté de droit. Concurrément à ses cours de droit, il en suivait d'autres à la faculté des sciences sociales de la même université, comme formation complémentaire, en sociologie, politique économique, etc. Durant ces mêmes études, il fut pendant deux ans président

de l'Action Catholique universitaire, et directeur de la Société Saint-Vincent-de-Paul universitaire.

En juillet 1945, il se classait troisième aux examens d'admission devant la Chambre des notaires et, le 13, il était admis à la pratique de la profession. Après quelques semaines de vacances, il commençait à exercer avec son père dont il profita à maintes reprises des conseils et de l'expérience, sous la raison sociale de Charest & Charest.

Le jeune notaire épousait à Thetford-Mines, en 1947, Lucille Tanguay, et de ce mariage naquirent trois enfants: Claire, Édith et Louis-Paul. Ayant été secrétaire de notaire avant son mariage, l'épouse du notaire Charest lui apporta une précieuse collaboration dans le travail que requiert une étude notariale. À la suite d'une longue maladie, celle-ci décéda à Québec, en 1984. Le notaire Charest se remariait en 1986 avec Ghislaine Leclerc, de Québec, qui, depuis plus de 13 ans était sa secrétaire et collaboratrice dans les importantes fonctions qu'il occupait à l'Office du crédit agricole du Québec.

De 1945 à novembre 1957, les notaires Charest avaient pratiqué ensemble au 373 de la rue Sainte-Anne. Par la suite, le notaire Paul Charest installa son étude sur la même rue, dans la maison qu'occupe actuellement Paul Parent. Curieuse coïncidence, c'est dans cette maison que le notaire Arthur Beaudry avait eu son étude. En 1962, le notaire Charest emménageait dans une maison qu'il s'était fait construire au 71 de la rue Dorion et qui devint aussi le lieu de sa nouvelle étude.

Un travail devenu trop accaparant et le désir de profiter davantage de la vie de famille incitèrent les époux Charest à réorienter leur avenir. Ayant obtenu un poste de conseiller juridique à l'Office du crédit agricole du Québec, le notaire Charest laissait sa clientèle aux soins de Mes Jean-Nil Héon et Yves-Martin Veillette, notaires aux Trois-Rivières, tout en complétant certains dossiers. Le 25 janvier 1969, il recevait son dernier acte à Sainte-Anne, sous le numéro 3,878. En février, il vendait sa maison à Jean-Yves Grimard et, le 8 mars, son greffe à Me Héon. Fin avril de la même année, le notaire Charest et sa famille déménageaient à Sainte-Foy.

La variété d'actes que le notaire Charest eut à recevoir lors de ses années d'exercice à Sainte-Anne ressemble forcément à celle que l'on trouve dans le greffe de son père. Avec de solides connaissances en droit civil, il se sentait à l'aise dans la rédaction d'actes complexes comme les testaments fiduciaires, par exemple, et l'un des aspects préférés de sa pratique était le règlement des successions. Le droit des compagnies fut aussi l'un de ses domaines de prédilection et il fit les procédures d'incorporation de nombreuses compagnies, demeurant secrétaire et parfois secrétaire-trésorier de plusieurs, dont Les Produits laitiers Cartier limitée, la Compagnie d'entretien des Chemins d'Hiver La Pérade, Champlain Knitting Limited, etc.

En avril 1947, il devenait secrétaire-trésorier de la Corporation du village de La Pérade, succédant à son père démissionnaire. Il le fut pendant 21 ans et exécuta toutes les tâches et procédures que supposent le secrétariat et la trésorerie d'une corporation municipale. Il en fut aussi le conseiller juridique et il servit sous trois maires: Jeffrey Vallée, J.-Damase Rompré et J.-Daniel Thibault. Il s'acquitta de ses fonctions consciencieusement, maintenant d'excellentes relations avec les citoyens de la municipalité.

Toutes ses tâches ne l'empêchèrent pas de s'impliquer dans nombre d'organisations ou de mouvements à Sainte-Anne. Il fut notamment secrétaire du Carnaval du Petit Poisson des Chenaux (1963) Inc., de 1963 à 1965; directeur de l'Association Parents-Maîtres en 1965 et 1966; membre-fondateur, en 1957, de la Chambre de commerce des jeunes; membre-fondateur et trésorier, de 1948 à 1958, du Club de tennis de l'Isle. Il est aussi, depuis 1986, membre de la Société d'Histoire de Sainte-Anne de la Pérade.

Le notaire Charest a prononcé à quelques occasions des conférences d'intérêt juridique, notamment sur de nouvelles lois mises en vigueur, devant des membres de l'A.F.E.A.S. et d'autres mouvements. Il collabora à l'organisation de diverses fêtes soulignant, entre autres, les départs des vicaires Joinville et Montour. Il présida le comité des fêtes marquant le jubilé d'argent sacerdotal du chanoine Joseph Duval, curé de Sainte-Anne, etc. C'est peut-être toutefois comme maître de cérémonies attiré pour toutes sortes d'événements que les citoyens de Sainte-Anne se rappelleront davantage de lui. Doué d'une certaine facilité de parole, on ne compte plus les fois où il fut sollicité pour tenir ce rôle, que ce soit pour des cérémonies publiques ou pour des

fêtes à caractère privé, de clubs sportifs, de familles célébrant une anniversaire de mariage, etc. Il le fit notamment à l'occasion du dévoilement d'une plaque commémorative en l'honneur de Sir Antoine-Aimé Dorion, un fils de la paroisse, lors des fêtes du centenaire du couvent de Sainte-Anne, lors de l'arrêt à Sainte-Anne du Général de Gaulle et en mille autres circonstances.

Aujourd'hui à sa retraite, le notaire Charest éprouve toujours un vif plaisir à revoir ses concitoyens avec le sentiment d'avoir pu rendre service à la population de Sainte-Anne pendant près d'un quart de siècle.

Jean-Nil Héon (1966-)

Lorsque le notaire Paul Charest cessa d'exercer activement à l'automne de 1968 pour terminer des dossiers en cours et se préparer à occuper un poste de conseiller juridique à l'Office du crédit agricole du Québec, ce furent Jean-Nil Héon et Yves-Martin Veillette, notaires associés exerçant aux Trois-Rivières, qui assurèrent la relève dès ce moment pour desservir la clientèle de Sainte-Anne. Ils le firent en y tenant bureau deux fois ou plus par semaine, d'abord à l'étude même du notaire Charest, au 71 de la rue Dorion, puis dans un local du boulevard de La Naudière où se trouvait déjà le bureau de Jean-Yves Grimard, courtier en assurances.

Le notaire Héon est né à Saint-Louis-de-France le 15 novembre 1939, du mariage de Lucien Héon, directeur de caisse populaire, et de Yvonne Giguère. Après des études primaires au Couvent Saint-Louis, puis au Jardin de l'Enfance, aux Trois-Rivières, Jean-Nil Héon poursuivait ses études classiques au Séminaire Saint-Joseph des Trois-Rivières, de 1952 à 1960, sauf pour l'année 1956 où il fréquenta le Séminaire Saint-Antoine (Collège Séraphique).

Ayant décroché son baccalauréat es-arts en 1960, il se dirige ensuite à la faculté de droit de l'Université Laval où il obtient sa licence en droit en 1964. Le 11 octobre 1966, il est admis par la Chambre des notaires à l'exercice de la profession.

De 1966 à 1968, on le retrouve à l'étude des notaires Sawyer et Leblanc, des Trois-Rivières. Il exerce ensuite en société avec le notaire Veillette jusqu'en 1984,

alors que l'étude s'agrandit avec l'association des notaires De Charette et Boucher, de 1985 à maintenant. Il faut ajouter que, durant quatre mois, le notaire Héon a rempli la fonction de conseiller juridique pour le ministère des Transports de Québec.

De 1968 à 1978, celui-ci exerce aussi à Sainte-Anne de la Pérade et reçoit à cet endroit 1,240 actes. Sa pratique est générale et sa réputation de professionnel affable et de bon praticien s'établit peu à peu. Lorsque les notaires Héon et Veillette constatent que le notaire Joscelin Bélanger, arrivé à Sainte-Anne en 1976, a l'intention de s'y établir de manière définitive, ils cessent de pratiquer à cet endroit pour lui laisser le champ libre.

Le notaire Héon est marié à Monique Lemay depuis le 24 août 1974 et ils ont une fille, Geneviève. Durant ses années d'exercice à Sainte-Anne, il donna quelques conférences d'intérêt juridique à divers organismes de cette localité et il fut membre de la Chambre de commerce. Parmi ses autres activités, il faut souligner qu'il fut, durant cinq ans, président de la Commission d'Urbanisme de Saint-Louis-de-France, qu'il est vice-président de la Caisse populaire du même endroit et qu'il occupe la fonction de conseiller juridique du Club Optimiste des Trois-Rivières depuis 1977 alors qu'il en avait été le président en 1974 et 1975.

Yves-Martin Veillette
(1965-)

Tel que relaté à la courte biographie du notaire Jean-Nil Héon, le notaire Veillette et lui furent ceux qui assurèrent la continuité de la pratique notariale à Sainte-Anne lorsque le notaire Paul Charest cessa sa pratique active à cet endroit. Le notaire Veillette n'ayant pas fourni de notes biographiques écrites, il faut se limiter ici aux quelques informations verbales qui ont pu être obtenues de lui à son sujet.

Né à Saint-Tite le 24 octobre 1939, Yves-Martin Veillette a fait ses études classiques d'abord au Séminaire de Chambly pour les terminer ensuite au Séminaire Saint-Joseph des Trois-Rivières où il obtenait en 1960 son baccalauréat es-arts. Il poursuit ensuite ses études de droit à la faculté de droit de l'Université Laval où il décroche sa licence en droit en 1964. Son admission à la profession de notaire a lieu ensuite le 22 mai 1965.

À compter de 1968, il exerce sa profession aux Trois-Rivières en société avec Me Héon, et à l'automne de la même année, lui et son confrère desservent la clientèle de Sainte-Anne en y tenant bureau quelques fois par semaine, selon les besoins, en plus d'exercer aux Trois-Rivières. Cela durera 10 ans. Ajoutons que Me Veillette est cessionnaire du greffe de feu Me J.-A. Philippe Charest.

De son passage à Sainte-Anne, le notaire Veillette y a laissé le souvenir d'un praticien dévoué et de commerce agréable. Il a fait partie de la Chambre de commerce de Sainte-Anne et, bon sportif dans le domaine du tennis, il a participé assidûment aux activités de Club de tennis de l'Isle.

En 1970, il s'est marié avec Claire Adam et le couple a deux fils: Christian et Marc-André. Le notaire Veillette demeure aux Trois-Rivières avec sa famille.

Joscelin Bélanger
(1976-)

Depuis 1976, les citoyens de Sainte-Anne peuvent compter de nouveau sur les services d'un notaire qui y a établi son domicile.

Il s'agit de Me Joscelin Bélanger, né à Québec en juin 1951, et qui est le fils de Benoît Bélanger, menuisier à sa retraite, et de Hélène Sauvageau. Bien que né à Québec, Me Bélanger est en réalité originaire de Saint-Casimir, dans le comté de Portneuf, où ses parents étaient alors domiciliés. Il est marié à Anne-Marie Laquerre depuis le 14 août 1976 et le couple a deux enfants: Marie-Anne, âgée de 12 ans, et Benoît qui en a 10.

Après ses études primaires faites à Saint-Casimir et terminées en 1964, il poursuit ses études secondaires d'abord à la Pointe-du-Lac, en 1965-66, puis à Lévis, de 1967 à 1971 où il obtient son diplôme d'études secondaires. C'est au Collège de Lévis qu'il terminera ses études collégiales en y obtenant le diplôme qui couronne de telles études.

Il fréquente ensuite la faculté de droit de l'Université Laval en 1972-73, puis celle de l'Université de Sherbrooke, de 1974 à 1976, où il décroche une licence en droit, suivie de l'obtention de son diplôme en droit notarial. C'est le 22 juin 1976 qu'il est admis par la Chambre des notaires à l'exercice de la profession.

Il décide alors de faire carrière à Sainte-Anne et y installe son étude, pratiquant seul jusqu'en février 1989 alors que Me Johanne Soucy joint son étude. Les deux pratiquent depuis sous la raison sociale de Bélanger-Soucy, à l'étude sise au 381 du boulevard De La Nau-dière. Comme pour ses prédécesseurs à Sainte-Anne, la pratique du notaire Bélanger est générale et très variée, avec un accent plus particulier cependant dans les domaines du droit familial, immobilier, agricole et corporatif, ce qui n'exclut pas les nombreuses procédures non contentieuses dont il a eu à s'occuper. Me Bélanger exerce aussi régulièrement dans la paroisse de Saint-Prosper. Au 31 décembre 1990, il avait déjà reçu 4,571 actes en minutes. Le notaire Bélanger a également prononcé plusieurs conférences sur des sujets d'intérêt juridique auprès de divers clubs sociaux, à Sainte-Anne, Saint-Casimir, Les Grondines, Saint-Thuribe et Saint-Prosper.

Ardent sportif, Joscelin Bélanger, qui avait porté les couleurs de l'équipe de baseball «Les Marins», de Champlain, en 1975-76, a joint celle de Sainte-Anne, «Les Athlétiques», à titre de joueur-instructeur, de 1977 à 1984. Fait à souligner, il participait aux championnats canadiens de baseball senior en 1980. Il s'est aussi intéressé au hockey mineur de Sainte-Anne en tant qu'instructeur des joueurs novices, de 1987 à 1990, et des atomes, en 1990-91.

Le notaire Bélanger est aussi un fervent adepte des voyages. Il est allé d'abord en France (Bourgogne-Côte d'Azur) en 1981 et en France encore (Bourgogne-Perpignan) en 1987. Deux ans plus tard, il visite la Suisse et la France et, à son dernier voyage, en 1991, on le retrouve dans ces mêmes pays, particulièrement à Lucerne et à Dijon.

Johanne Soucy (1987-)

Quelle plus agréable façon de terminer cette nomenclature des notaires qui ont choisi d'exercer à Sainte-Anne que de citer le nom de Johanne Soucy!

Alors que depuis plusieurs années maintenant les femmes ont occupé une place bien légitime dans la plupart des secteurs d'activités, Sainte-Anne n'avait jamais vu une femme y exercer la profession de notaire. Johanne Soucy est la première à revendiquer ce fait: elle fait donc figure de pionnière.

Bien que née à Saint-Hyacinthe, le 4 mai 1963, Johanne Soucy peut être considérée comme une authentique citoyenne de Sainte-Anne, étant la fille du Dr Blaise Soucy, vétérinaire, et de Doris Paquin infirmière, qui s'y installaient pour plusieurs années, à peine 9 mois après sa naissance.

Dans son parcours vers l'accession au notariat, Me Soucy a fait ses études primaires à l'École Madeleine de Verchères, de Sainte-Anne, les terminant en 1975. Elle poursuit ensuite ses études secondaires au Collège Marie de l'Incarnation, des Trois-Rivières, de 1975 à 1980, et ses études collégiales, au C.E.G.E.P. des Trois-Rivières où elle obtient en 1983 son diplôme d'études collégiales en sciences administratives.

De 1983 à 1987, on la retrouve à la faculté de droit à l'Université Laval, y obtenant son baccalauréat en droit en 1986 et son diplôme de droit notarial en 1987. Son admission à l'exercice de la profession de notaire avait lieu le 2 juillet 1987.

Elle débute sa pratique dans l'étude des notaires Martel et Gagnon de Sainte-Foy, pendant un an et demi et puis, la nostalgie aidant peut-être, elle revient à Sainte-Anne en février 1989, se joignant au notaire Joscelin Bélanger pour former l'étude Bélanger-Soucy. Sa pratique à cet endroit est encore fort jeune et, au 31 décembre 1990, elle comptait 185 minutes reçues à cet endroit. Cette pratique est générale et diversifiée. Par ailleurs, Me Soucy a, depuis son établissement à Sainte-Anne comme notaire, prononcé plusieurs conférences à cet endroit même, à Saint-Prosper, Saint-Casimir, Sainte-Geneviève et Saint-Thuribe, portant sur le testament, les régimes matrimoniaux, le mandat, le patrimoine familial, etc.

Me Soucy réside actuellement à Cap-Santé et ses loisirs se partagent entre la natation, le ski, la lecture et la danse.

Conclusion

Ainsi, voilà terminé un rappel, incomplet sans doute, mais néanmoins significatif, de la carrière et de la vie des notaires, résidents ou non de Sainte-Anne, qui, depuis 1668, ont desservi la population de cette localité. Déjà favorisée à maints autres égards, cette population a pu bénéficier presque sans interruption depuis plus de 300 ans, si ce n'est pour deux courts intervalles, soit de 1754 à 1768 et de 1793 à 1799, des services d'un ou de plusieurs notaires, comme c'est le cas actuellement et que ce le fut à plusieurs reprises dans le passé, pour la protection de ses affaires matérielles et de son patrimoine, l'établissement et la sauvegarde de ses intérêts juridiques, la consignation par écrit des conventions de toute nature, les conseils à obtenir, etc.

À bénéficier quotidiennement de ces choses, on peut les tenir pour acquises et en réaliser moins l'importance. Qu'il suffise, pour prendre mieux conscience

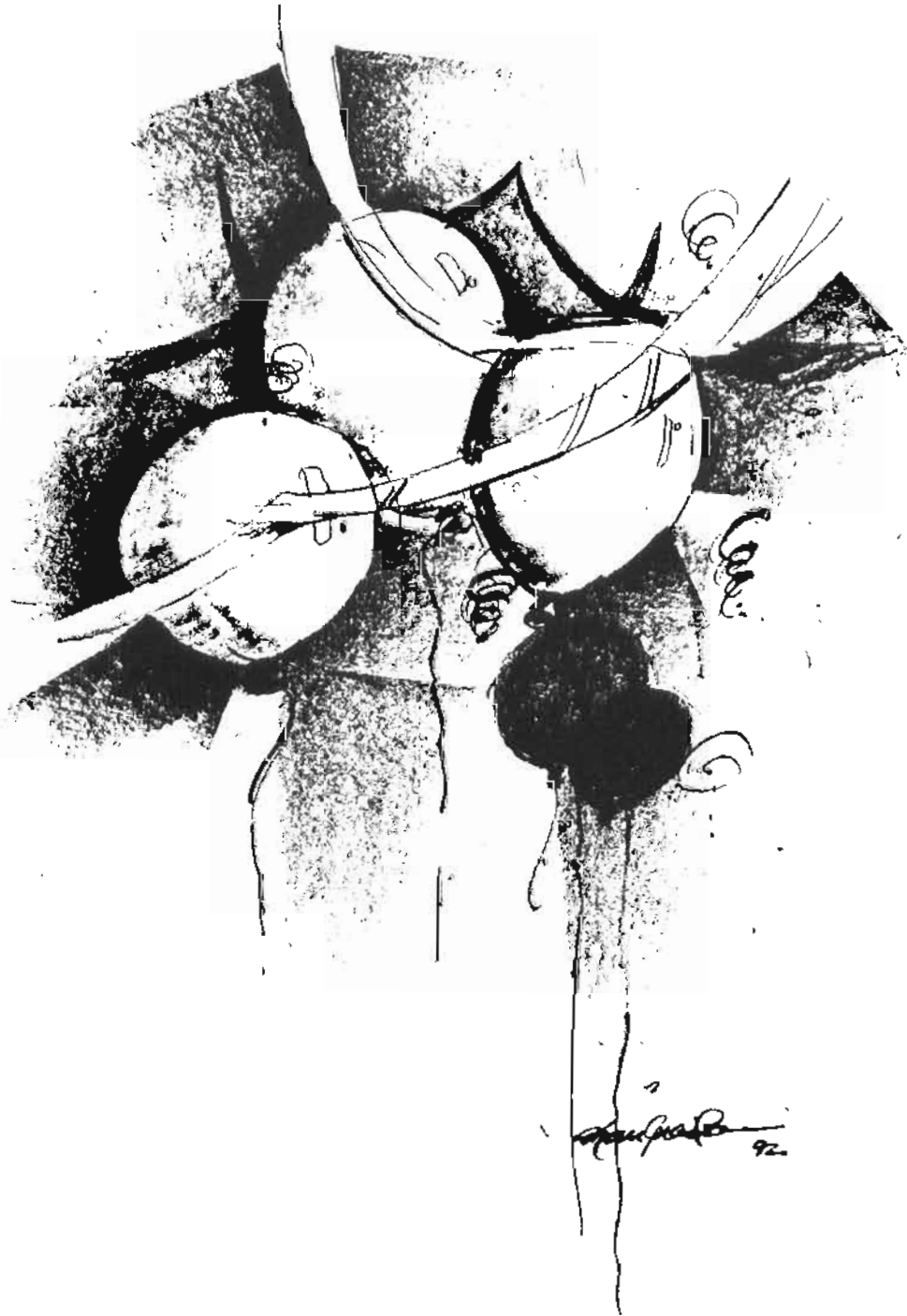
de la valeur et du service que peut représenter le notaire dans un milieu, de rappeler les propos tenus en 1889 par Sir John Thompson, ministre fédéral de la Justice, qui, issu d'une province anglaise où les notaires n'existent pas, a connu dans l'exercice de ses fonctions ce qu'était le notariat au Québec. «Je serais heureux, disait-il, de voir le notariat établi dans toutes les provinces de la Confédération, vu les nombreux et incontestables services qu'il rend tous les jours.»

À défaut d'avoir vu ce vœu se réaliser, souhaitons tout au moins que Sainte-Anne de la Pérade ait toujours à son service des notaires dévoués, honnêtes, compétents et aussi à la fine pointe de la science juridique, pour le plus grand bénéfice de sa population.

Paul Charest,
notaire honoraire

Septembre 1991

*Les événements
heureux*







Le Sacré de Monseigneur Laflèche

Le 25 février 1867, la couronne épiscopale tomba sur son front chargé de gloire, une immense jubilation s'éleva dans tout le pays. Les voix des fidèles s'unirent aux voix des évêques et se répondirent comme des chœurs célestes. Ce fut une explosion de joie universelle. Les annales trifluviennes rediront par la suite ces fêtes inoubliables.

*Sources: Autrefois et aujourd'hui
à Sainte-Anne de la Pérade*

E.S. de Carufel, libraire-éditeur,
Trois-Rivières.

La cérémonie du 25 février donne lieu à des fêtes magnifiques à Trois-Rivières. La ville est pavoisée comme aux plus grands jours et un train spécial y amène un flot de dignitaires et de fidèles. Mgr Baillargeon préside la consécration, assisté de Mgr John Joseph Lynch, de Toronto, et de Mgr Charles La Roque, de Saint-Hyacinthe; Charles-Olivier Caron prononce le sermon de circonstance. La cérémonie liturgique, elle-même grandiose et fastueuse, est immédiatement suivie, comme toujours, d'une série de réception où adresses et réponses se succèdent à un rythme effarant. La première se termine par un banquet qui réunit 160 convives. Mgr Laflèche subit avec patience et bonhomie les compliments les plus variés et il répond à tous avec à-propos et éloquence, rappelant ses souvenirs des missions de l'Ouest ou assurant ses ouailles d'être le défenseur de la sainte doctrine. Il insiste, bien sûr, sur son indignité à accéder à un poste si élevé, ce qui n'empêche pas le JOURNAL DES TROIS-RIVIERES, et sans doute la majorité des Trifluviens, de croire que son élévation à la dignité épiscopale était plus qu'un fait particulier à cette ville et à ce diocèse, c'était un événement d'un intérêt général, un événement dont le retentissement devait s'étendre à tout le pays.

Ce sentiment est partagé par les citoyens de Saint-Célestin, de Saint-Grégoire de Victoriaville et des autres localités situées le long du chemin de fer qui viennent présenter leurs hommages au nouvel évêque, quand il accompagne ses plus illustres visiteurs jusqu'à Victoriaville. Mais c'est Mgr Cooke qui a la formule la plus heureuse, et la plus prophétique, quand il écrit à ses diocésains que «ce jour a été également précieux pour tous, puisque vous y avez tous reçu un Pasteur nouveau, un chef futur plein de lumières de mérites et de vertus». Ce commentaire, qu'il explicite longuement dans son mandement du 1^{er} mars, rejoint les opinions des journalistes bien pensants et des quelques particuliers qui ont exprimé leur avis.

Mgr Laflèche entre donc dans le corps épiscopal porté par un fort courant de sympathie euphorique.

Est-il besoin de rappeler que la sympathie la plus vive, Mgr Laflèche la rencontre chez ses collègues de l'épiscopat? Coopté par les autres évêques de la province ecclésiastique de Québec, le coadjuteur de Trois-Rivières arrive dans le club fermé de l'épiscopat au moment où celui-ci se renouvelle et se rajeunit. L'année 1867, en effet, voit l'arrivée de deux nouvelles figures. Mgr Laflèche et Jean Langevin, et la nomination de Mgr Baillargeon comme archevêque de Québec. Depuis que la maladie avait frappé Mgr Pierre-Flavien Turgeon en 1855, le coadjuteur avait dirigé le diocèse de Québec à titre d'administrateur, et seule la mort du vieil archevêque, le 15 août 1867, lui permet enfin de porter le titre de la charge qu'il remplit depuis douze ans.

Sources: Archives de l'Evêché. de Trois-Rivières.